

Michel Gallay

Par Montréal et par Vaud

Michel Gallay

Par Montréal et par Vaud



Éditions Michel Gallay

Montréal

Dépôt légal - 2^e trimestre 2011

Bibliothèque nationale du Québec

ISBN : 978-2-9805938-1-9

Michel Gallay

Par Montréal et par Vaud

Nouvelle édition, plus personnelle

AVANT-PROPOS

Ma petite Céline,

Si tu pouvais me voir en ce moment m'avancer dans cette cathédrale, je m'imaginer le petit sourire narquois qui illuminerait ton joli visage et je t'entends me murmurer à l'oreille : « Faire mon éloge, te voilà mal pris, mon gars ! Vas-y, envoie ! ».

Si je suis mal pris en effet, c'est parce que je dois résumer en quelques mots l'extraordinaire exemple de courage que tu as montré à tout ton entourage et, en particulier, à ta famille que tu adorais et au globe-trotter suisse, célibataire endurci, qui, il y a 33 ans, est tombé dans un piège si gentiment tendu. Tu sais bien que ce n'est que pour toi que je suis resté au Québec et que, pas une seconde, je n'ai regretté ma décision.

Tu m'as parlé parfois des premières années de ta vie, quand tu ne pouvais presque pas marcher, avant que tu sois, à l'initiative de ton père, lui-même chirurgien, opérée à Baltimore pour une malformation du cœur. Je sais que ta mère ainsi que ton frère Jean-Michel, ton compagnon de jeu presque de ton âge, t'ont alors beaucoup aidée. Tu m'as souvent parlé des relations très privilégiées qui se sont poursuivies avec ton père, que je n'ai pas connu. Il te disait que tu devais agir comme si tu n'avais aucun problème de santé, que tu étais capable... C'est ainsi que tu as participé activement aux campagnes électorales

de ton grand frère Marcel et que tu ne t'es pas privée de sorties culturelles avec ta sœur Marie-Pia.

Je t'ai connue en 1976, peu avant ta deuxième opération à Montréal à laquelle je ne suis pas complètement étranger. J'ai pu me rendre compte du courage et de la détermination qu'il t'avait fallu, avec ton sérieux handicap, pour faire tes études et pratiquer ton beau métier d'enseignante.

Depuis lors, ta santé s'était bien améliorée. Mais deux grandes opérations du cœur, ça laisse des traces, qu'on le veuille ou non. Et toi, tu ne le voulais pas. Personne ne s'en est jamais rendu compte, sauf quand la route montait et que tu avais de la difficulté à suivre le rythme. J'ai souvent, entre autres à Zermatt, en Suisse, concilié mon grand amour de la montagne avec ton essoufflement rapide. Tu montais en télécabine ou en téléphérique et je montais à pied. Et nous redescendions ensemble après un bon repas dans le restaurant d'en haut. C'est sans aucun regret que j'ai renoncé à mes rêves d'escalader le Mont-Blanc et le Kilimandjaro et de faire du trekking au Tibet.

Tu as terminé tes trente-cinq ans d'enseignement — d'abord à Joliette, puis à l'Île-Bizard — pour te rapprocher de ton fonctionnaire de mari qui travaillait au centre-ville de Montréal. Je sais que tu n'avais pas de difficulté à faire régner la discipline dans tes classes. Tu me disais qu'un seul regard suffisait, et je peux facilement le croire. Ton regard disait tout. Nous habitions alors à Saint-Laurent, mais notre véritable chez nous, pendant 18 ans, ce fut notre chalet à Saint-Sauveur où nous partagions notre amour commun pour le jardinage.

Nous étions tous les deux à la retraite depuis 1996. Nous avons vendu notre chalet pour pouvoir voyager davantage autour du monde. Nous avons pris goût aux croisières qui nous ont menés, entre autres, à l'extrême sud et à l'extrême nord de la planète. Je sais que tous ces voyages t'ont bien plu. Tu te rappelles notre dernier voyage en Suisse, en septembre dernier,

en particulier notre montée en train jusqu'à plus de trois mille mètres d'altitude, au Gornergrat, au-dessus de Zermatt ?

Depuis le mois de mai dernier, nous vivions dans un immeuble qui répondait parfaitement à nos vœux, proche du stade olympique, où tu t'es fait immédiatement des amis, où tu jouais aux quilles et à la pétanque. Notre déménagement, pour lequel tu as beaucoup insisté, restera le dernier beau cadeau que tu m'as fait. Je sais maintenant que j'ai des chances de finir mes jours au Québec au lieu de rentrer en Suisse.

J'ai téléphoné personnellement à tes meilleures amies. J'ai pu noter à quel point elles t'appréciaient. Je les ai souvent fait pleurer.

J'arrive au bout de mon hommage, mais je dois dire, avant de terminer, que tu n'étais cependant pas la perfection personnifiée. Car si tu adorais la lecture, les mots croisés et les jeux de lettres, tu n'aimais vraiment pas écrire. Combien de fois m'as-tu demandé d'écrire un texte ou une lettre ! Je viens de relire pour la première fois toutes les lettres que tu m'as envoyées en 1976 et 1977, quand tu vivais à Joliette, et moi, à Québec. Je m'imagine la somme d'efforts qu'ont représentée les longues missives que tu m'écrivais en réponse aux miennes. Je réalise *a posteriori* que c'est peut-être la plus belle preuve d'amour que tu m'aies donnée.

Nous avons évoqué quelquefois la disparition de l'un d'entre nous. Il était clair, dans ton esprit, qu'après les pleurs, la vie devait continuer. Ce sera dur, mais je te promets d'essayer. Merci pour toutes ces belles années. Je serais comblé si je t'avais apporté la moitié du bonheur que tu m'as procuré. Merci, merci...

* * *

En rédigeant cet hommage que je lirai le 14 janvier à la cathédrale de Joliette, je n'ai d'autre choix que de me limiter à quelques lignes alors que je pourrais en dire tellement plus...

Je me fixe donc la mission de réécrire toute la deuxième partie du livre que j'avais publié en 1998 à compte d'auteur et que j'avais distribué à titre gracieux à quelques membres de ma famille, à des amis et à d'anciens collègues de bureau, mais aussi, à un ou deux journaux et à quelques hauts (et moins hauts!) fonctionnaires du Québec qui m'avaient obligé à prendre une retraite anticipée.

J'avais en effet accompli un vrai tour de force en écrivant un récit autobiographique dans lequel je parlais très peu de la femme admirable qui fut, dès 1976, à la fois mon rayon de soleil et ma planche de salut, et qui a totalement bouleversé le cours de mon existence. Cette discrétion peut sembler incompréhensible; elle est cependant parfaitement explicable. Compte tenu du ton polémique que j'employais, je ne voulais pas que mes lecteurs puissent faire un quelconque rapprochement avec ma belle-famille. Je ne donnais que le prénom de ma femme.

Je répare aujourd'hui cette incongruité. Je connaissais assez Céline pour être totalement convaincu qu'elle approuverait mon initiative. Je sais ce que je peux dire. Je sais aussi ce que je dois taire.

INTRODUCTION

C'est en 1993 que, à la suggestion de mon médecin, je commence à décrire la succession d'événements qui m'ont finalement forcé à prendre, deux ans plus tard, une retraite anticipée de la fonction publique québécoise.

J'essaie, par simple défi personnel et pour stimuler un cerveau en voie d'atrophie, d'écrire avec autant d'application que si je m'adressais à un vaste public d'ici et d'ailleurs. Je m'efforce tant bien que mal d'agrémenter le style volontairement aseptisé dont je me servais avec succès dans mes communications professionnelles, en particulier avec le Conseil du trésor. Je cherche aussi à canaliser ma fureur, si légitime qu'elle puisse être, et à convertir en un langage convenable des cogitations qui le sont beaucoup moins.

Je me prends à mon propre jeu. Écrire, ce n'est pas seulement un remède ; c'est un véritable engouement, ma nouvelle drogue. Je déborde vite du cadre étroit de mon conflit de travail et j'explique par quel étonnant concours de circonstances, alors que je n'étais qu'un voyageur de passage, je suis entré en 1970 dans la fonction publique du Québec et m'y suis incrusté pendant plus de vingt ans, sans avoir aucune des aptitudes qui font un bon fonctionnaire, à l'exception peut-être d'une passion immodérée pour la lecture des journaux.

Je montre comment, tout au long de ma carrière de rond-de-cuir, j'ai presque toujours accompli seul des tâches prévues pour deux personnes et même davantage, sans pour autant que mon degré d'occupation n'atteigne jamais les niveaux que j'avais connus auparavant dans l'industrie privée, tant en Suisse qu'à Montréal.

Plus j'écris, plus je retrouve l'esprit combatif que mes mésaventures avaient passablement émoussé. Je saisis à pleines mains l'occasion inespérée qui m'est tout à coup offerte d'évoquer certaines réalités qui m'écœurent depuis tant d'années, à savoir les organigrammes gonflés artificiellement et les descriptions de tâches bidon qui en sont les conséquences inéluctables.

C'est à la lecture des quelques pages que je viens de pondre dans un premier jet que je prends conscience de l'ampleur du désastre. Je me suis en effet attaqué à l'équivalent de la quadrature du cercle en voulant décrire mon parcours dans un milieu dont l'assoupissement est la caractéristique dominante, sans pour autant administrer un somnifère à d'hypothétiques lecteurs. Je décide instantanément de faire diversion : au récit des mornes tribulations d'un petit gratte-papier helvétique au Québec, j'intègre la narration bien moins triste de l'acclimatation trop aisée d'un touriste bambocheur à la vie nocturne du Vieux-Québec.

En m'écartant de mon thème initial, je parviens même à faciliter ma démonstration. Car si un globe-trotter plutôt désinvolte, ni foudre de guerre, ni crétin congénital, ni porté à l'excès de zèle, est parvenu, sans jamais être débordé, à accomplir seul des tâches attribuées, en théorie, à plusieurs employés, et cela malgré une vie nocturne loin d'être celle d'un enfant de chœur... n'y a-t-il pas anguille sous roche ? Il n'est peut-être pas farfelu de le supposer !

J'explique aussi comment la rencontre non programmée d'une âme sœur « pure laine » m'a incité à m'établir

définitivement au Québec, le bohème un peu bourgeois de la vieille capitale se transformant d'un jour à l'autre en bourgeois un peu bohème de Montréal.

Le plaisir d'écrire s'accentue. Pourquoi dès lors ne pas continuer en remontant dans le temps? Pourquoi ne pas expliquer ma décision de quitter la Suisse, un si beau pays? Pourquoi ne pas exhumer quelques souvenirs de mon enfance, du temps de mes études et des premières années de ma vie professionnelle? Pourquoi ne pas entonner un hymne en hommage à des parents si admirables? Pourquoi ne pas faire un clin d'œil à tant de bons copains abandonnés tout au long de mes pérégrinations? Pourquoi ne me ferais-je pas plaisir? Je n'écris que pour moi!

Je m'amuse enfin à parsemer mon récit de réflexions sur la politique québécoise en décrivant ma très lente métamorphose de fervent fédéraliste influencé par l'exemple suisse (d'avant 1968!) en indépendantiste inconditionnel, touché au cœur par l'incurable intolérance des Canadiens anglais.

Je montre comment, au Québec, lorsqu'il s'agit de constitution, une porte ne peut être qu'ouverte ou fermée. Et comment les «Anglais» ont toujours jusqu'à présent été les grands vainqueurs, sans même combattre, de la longue guerre débilante, avec tous ses dogmes et tous ses interdits, que se livrent depuis plus de trente ans deux absolutismes francophones, l'un idéaliste, l'autre à-plat-ventriste.

Je me prends peu à peu d'une folle affection rétroactivement... pour les Suisses alémaniques. J'envisage même de m'excuser publiquement pour les réflexions plus ou moins tendres dont j'ai pu gratifier au cours des années tant de copains, de collègues de travail ou d'inconnus d'outre-Sarine. Je me donne cependant de grandes circonstances atténuantes: je ne pouvais savoir alors à quel point ils auraient pu être pires s'ils avaient ressemblé, ne fût-ce qu'un tout petit peu, aux Canadiens anglais.

Je peaufine mon œuvre en remplaçant toutes mes aventures dans l'ordre chronologique de leur déroulement.

Je termine ce travail en moins d'une année. Je le peaufine et le complète au cours des trois années suivantes. J'explique en particulier pourquoi, après avoir voté NON au référendum de 1980, je vote OUI, sans aucune hésitation, à celui de 1995.

La publication et la distribution de ce premier livre me permettent de reprendre contact avec plusieurs vieux copains, d'anciens camarades de classe et collègues de travail que j'avais perdus de vue.

Je m'attaque à la deuxième version de mon livre moins de deux mois après le décès de Céline. Je donne quelques précisions sur la manière dont nous nous sommes rencontrés. D'un commun accord, nous avons décidé en effet de ne pas en parler de notre vivant à tous les deux. Je résume aussi en quelques paragraphes l'existence de Céline avant que nos chemins se croisent, soit celle d'une jeune femme qui s'est toujours efforcée de vivre pleinement sans jamais se laisser influencer par ses problèmes de santé.

J'apporte également quelques autres modifications au texte original.

J'avais en effet écrit les derniers chapitres comme si j'écrivais un journal, en exprimant trop violemment ma mauvaise humeur. Avec le recul, je résume en quelques lignes un conflit de travail de très courte durée que j'ai depuis lors presque sorti de ma mémoire. Mes gesticulations d'alors me semblent maintenant totalement ridicules.

J'estime toujours que le Québec s'est stupidement tiré une balle dans le pied en votant NON au référendum de 1995 et que, pour des raisons purement mathématiques, cette chance historique ne se présentera jamais plus. Sans atténuer mes propos d'alors, je m'étends moins longuement sur ce qui est maintenant pour moi une affaire complètement réglée.

Je complète mon texte en évoquant quelques souvenirs de nos plus belles années, celles de la retraite.

Je termine, il le faut bien, par quelques lignes relatant la fin de notre belle histoire.

Je n'ai pas plus qu'en 1998 la ridicule prétention de me prendre pour un véritable écrivain ! Il a fallu, en effet, des circonstances très particulières pour que je me mette à écrire. Étant donné que ce second livre est beaucoup plus personnel que le premier, j'ai encore moins de raisons de le mettre en vente. Je me contenterai donc à nouveau de le donner à quelques membres de ma famille et de ma belle-famille, ainsi qu'à plusieurs amis. J'en garderai toutefois quelques exemplaires pour tous ceux et celles dont je mentionne le nom, pour les amies de jeunesse de Céline que, pour la plupart, je ne connais pas, et éventuellement pour quelques résidents et résidentes de mon immeuble.

J'exprime mes chaleureux remerciements à Marie-Eve, à Maude et à Marie pour l'aide inestimable qu'elles ont apportée à un aîné, peu féru d'informatique et au cerveau un peu rouillé, pour la réalisation d'un projet peut-être un peu trop ambitieux. Un grand merci également au frangin.

IL ÉTAIT UNE FOIS

L'École d'agriculture de Marcellin est située sur les hauteurs de Morges, dans le canton de Vaud, entre Lausanne et Genève. L'un des professeurs, un Genevois déraciné, s'efforce d'inculquer quelques notions scientifiques à des jeunes de dix-sept et dix-huit ans, fils et filles d'agriculteurs vaudois. Si les premiers succéderont presque tous un jour à leur père à la tête de l'exploitation familiale, l'avenir des secondes est moins évident. Il peut parfois dépendre de la rencontre du prince charmant.

Dans la classe des filles, le pédagogue dévisage avec de plus en plus d'insistance une de ses jeunes élèves... Je ne vous ferai pas l'affront de mettre en doute votre perspicacité; vous avez déjà tout deviné. Je n'en dirai pas plus. Je ne me sens d'ailleurs ni le droit ni les qualités littéraires pour vous narrer une si belle histoire d'amour... dont maman ne m'a raconté, cela va de soi, que ce qu'elle a bien voulu.

Si je me fie aux immuables lois de la nature, c'est au cours d'un voyage de noces de rêve, soit au pays des pyramides, soit en Terre sainte, qu'un certain processus a été enclenché.



LE PARADIS SUR TERRE

Juin 1936...

J'entre en scène. J'attends deux ans l'arrivée de Jean-Pierre, mon complice de jeunesse.

Une enfance très heureuse et très solitaire (à part la présence de mon jeune frère) n'engendre que peu de souvenirs. Papa est le seul professeur domicilié dans le périmètre de l'École de Marcelin. Nous habitons le rez-de-chaussée d'une belle maison dont l'étage supérieur est occupé par le directeur, Paul Chavan, et son épouse, un couple dans la cinquantaine dont les enfants ont déjà quitté le domicile familial.

Un large escalier mène directement de notre balcon au magnifique jardin parfaitement entretenu par le personnel ou les élèves. Ses allées sont assez spacieuses pour nous permettre, à Jean-Pierre et à moi, de nous ébattre sans piétiner les plates-bandes.

Jean-Pierre est mon seul compagnon de jeu dans un monde d'adultes. Nous ne restons pas confinés à notre jardin. Nous gambadons dans les champs avoisinants, vadrouillons dans les étables ou les serres de la ferme expérimentale. Nous sentons vibrer nos racines paysannes héritées des générations d'agriculteurs qui nous ont précédés du côté tant paternel que maternel.

La mère de papa passe la plus grande partie de l'année chez nous. D'aussi loin que je me rappelle, je l'accompagne

dans ses promenades. Elle m'apprend le nom de toutes les fleurs sauvages que nous rencontrons.

Maman est aidée dans son travail domestique par une succession ininterrompue de jeunes filles suisses allemandes qui passent une année en Romandie pour apprendre le français et qui, pendant leur séjour, font véritablement partie de la famille.

Notre quiétude insouciante n'est même pas perturbée par la guerre qui fait rage aux frontières du pays. Papa, officier dans l'armée suisse, nous abandonne de temps à autre pour aller servir sous les drapeaux. Mais ses obligations militaires sont écourtées en raison de ses responsabilités civiles étendues en matière de culture intensive de l'espace cultivable helvétique. Les coupons de rationnement sont souvent superflus pour ceux qui ont la chance d'avoir des parents à la campagne. L'absence de pain blanc et de produits marins ou exotiques ne prive que ceux qui les ont préalablement connus et appréciés.

Les seuls accrocs à la routine sont les fréquentes visites aux grands-parents maternels, à Suchy, petit village près d'Yverdon. Grand-papa, Louis Collet, est propriétaire d'un domaine agricole dont il vient de confier l'exploitation à mon oncle Frédy Collet et à ma tante Yvonne qui occupent le rez-de-chaussée de l'immeuble d'habitation. Grand-papa et grand-maman habitent le premier étage. C'est chez eux que, parfois ensemble, mais généralement à tour de rôle, Jean-Pierre et moi passons chaque été plusieurs semaines. Grand-papa est mon idole. Je le suis dans son travail, souvent dès le petit matin. Tout en participant aux travaux des champs, il s'est réservé certaines tâches précises. Je l'accompagne quand il va faucher de l'herbe fraîche pour ses lapins, quand il va nourrir ses cochons et ses poules. Il me donne souvent à gober un œuf qui vient d'être pondu.

J'adore rendre visite, au centre du village, à mon arrière-grand-mère, Emma Girardet, que, d'autorité, j'appelle

« grand-maman AC » d'après son interjection favorite quand elle est contrariée. Grand-maman AC était, paraît-il, extrêmement sévère avec ses trois filles et encore très autoritaire avec ses huit petits-enfants. Je suis son premier arrière-petit-fils ; elle tombe évidemment sous le charme. Comme elle est une excellente couturière, elle vient parfois chez nous, à Marcelin, aider maman à confectionner des chemises blanches pour papa. Maman m'a souvent raconté mon « exploit » lorsque, âgé de deux ans et armé d'une grande paire de ciseaux, je m'étais improvisé couturier et avait fait quelques entailles particulièrement mal placées. Les « ac » ont dû pleuvoir ce jour-là ! (Grand-maman AC, alors âgée de huitante-six ans, nous quittera en 1951).

L'école de la ville de Morges est à au moins vingt minutes de marche de la maison. Les deux années d'école enfantine n'étant pas obligatoires, maman se charge de m'initier aux plaisirs de l'écriture et du calcul. Elle s'épargne ainsi à elle-même ou à son aide domestique huit trajets quotidiens. Je suis en effet un petit animal beaucoup trop farouche pour quitter son terrier et s'aventurer tout seul dans la « grande ville ». Papa est certes propriétaire d'une petite Peugeot, mais compte tenu du rationnement draconien de l'essence, son utilisation est réservée à ses déplacements professionnels.

Même retardé de deux ans, le jour J arrive. Maman n'a plus le choix. C'est l'heure du sevrage ; l'école primaire est obligatoire. J'ai presque sept ans et prends donc le train en marche. Autant je suis à l'aise dans un monde d'adultes, autant je suis gêné en présence de garçons et filles de mon âge. Autant je gambade sans crainte dans les limites de l'École d'agriculture, autant je suis déboussolé dès que j'en sors. C'est donc sous escorte que je me déplace. Je mentirais en disant que je suis excessivement heureux de voir maman s'éloigner du perron de l'école où elle m'abandonne lâchement.

Mon adaptation est difficile, bien que mes connaissances soient supérieures à celles de mes nouveaux camarades qui viennent de passer déjà deux ans ensemble. Je n'ai aucun ami.

Mon premier grand triomphe dans l'existence survient le jour où la maîtresse nous libère une heure avant la sonnerie. Je ne me laisse pas affoler par un sentiment naturel de panique. Mon instinct de conservation me dicte que, dans une situation de danger, la position immobile est encore plus périlleuse que le mouvement continu. Je décide donc, avec aplomb, de rentrer seul à la maison, en rasant les murs, sans un regard, même furtif, derrière moi. C'est radieux et débordant de fierté que je me glisse à travers l'étroit passage dans la haie qui entoure le jardin. Le soulagement de mes accompagnatrices est à la mesure de mon triomphe.

Dès lors, je me rends seul à l'école. Mais le dimanche, Jean-Pierre, deuxième élève de maman, m'accompagne en ville à l'école du dimanche (éducation religieuse protestante). Le trajet à deux est plus agréable et peut susciter parfois de singulières initiatives. Comme ce matin, vers onze heures, juste après la pluie, alors que nous montons tout endimanchés le raccourci de gravier qui nous conduit de la route principale à la maison. Les escargots sont de sortie. Jamais nous n'en avons vu autant sur le grand mur, rempli de trous d'égouttement, qui borde le petit chemin. Nous avons l'habitude de les ramasser et de les conserver dans des boîtes de carton. Nous sommes les fermiers, ils sont notre bétail. Nous prenons plaisir à les faire concourir tant horizontalement que verticalement. Nous ne pouvons pas décemment laisser s'échapper d'aussi belles proies, mais n'avons malheureusement aucun récipient pour les transporter. Qu'à cela ne tienne ! Pourquoi n'utiliserions-nous pas à cet effet les poches de nos beaux complets neufs ? Sitôt dit, sitôt fait. Notre arrivée est plutôt spectaculaire devant la famille et la parenté réunies. En effet, ces indomptables

mollusques claustrophobes essaient continuellement de sortir de leur prison de fortune. Le liquide gluant qu'ils sécrètent laisse, une fois sec, des traces argentées très apparentes. Il serait faux de prétendre que maman apprécie notre idée géniale à sa juste valeur.

En hiver, la route qui conduit de Marcelin à la voie ferrée se couvre parfois d'une bonne couche de neige. Sa longueur et sa déclivité permettent d'excitantes descentes en luge, facilitées par l'absence presque totale de voitures. Le parcours consiste en deux longues lignes droites avec, au milieu, un virage peu accentué. Maman, en luge, est du genre casse-cou. Elle prend même une fois un peu trop de risques. Nous descendons comme d'habitude à quatre sur notre grande luge, maman, Jean-Pierre, la bonne et moi. Nous prenons trop de vitesse. Maman ne peut freiner suffisamment et nous entrons violemment en contact avec la paroi du passage sous la voie ferrée. Seule maman est contusionnée, juste punition divine.

Vers la mi-juin 1943, maman nous quitte avec Jean-Pierre. Elle s'en va chez ses parents à Suchy. Je vais les rejoindre dès que l'école est finie. Papa vient nous rendre visite les week-ends. À la mi-juillet, maman nous quitte de nouveau pour cet hôpital d'Orbe où nous sommes nés, Jean-Pierre et moi. C'est là que, quelques jours plus tard, nous faisons connaissance avec notre petite sœur qui sera évidemment l'enfant gâtée de ses parents et l'occasionnel souffre-douleur de son aîné. Qu'il sera fier, le petit Michel, de porter dans ses bras la minuscule Annette ! C'est encore bien trop tôt pour lui tirer les cheveux.



LAUSANNE

Juillet 1944...

J'ai huit ans quand papa abandonne l'enseignement pour prendre, à Lausanne, la direction de la Station fédérale d'essais agricoles, arboricoles et viticoles et entrer ainsi par la grande porte dans la fonction publique suisse.

En plus d'être incontestablement très qualifié pour ses nouvelles responsabilités et de parler couramment l'allemand, il remplissait les deux conditions préalables *sine qua non* pour être nommé à un tel poste :

- d'une part, il est un *Herr Doktor*. Après des études d'ingénieur agronome à l'École polytechnique fédérale de Zurich, il y a en effet obtenu un doctorat ès sciences ;

- d'autre part, il est officier dans l'armée suisse, en l'occurrence capitaine d'infanterie. J'explique, pour ceux qui l'ignorent, que le Suisse qui *naît soldat* doit être fier de servir sous les drapeaux, même s'il y sacrifie plusieurs années de sa vie. Il s'ensuit que la plupart des officiers jusqu'au grade de colonel ne sont pas des militaires de métier.

Nous déménageons le 1^{er} juillet dans une jolie villa sur les hauteurs de Lausanne, entourée d'un agréable jardin. Nous sommes maintenant vraiment chez nous. Nous pouvons crier à tue-tête sans risquer d'indisposer les locataires de l'étage supérieur. La maison est assez vaste pour que nous puissions

tous un jour y avoir notre chambre individuelle. Comme nous ne roulons pas sur l'or, l'aménagement s'effectuera cependant progressivement.

Le rez-de-chaussée se compose uniquement du salon, de la salle à manger et de la cuisine. Les chambres à coucher et le bureau de papa occupent les deux étages supérieurs. Je commence par partager, au premier étage, une chambre avec Jean-Pierre avant de prendre possession de ma chambre au deuxième. Un bel escalier de pierre relie les trois paliers.

Le sous-sol est constitué avant tout de la salle de lavage et de l'étendage qui, en hiver, nous sert également de salle de jeu. Une robuste vieille dame vient une fois par mois faire la lessive, maman faisant ensuite sécher le linge, soit à l'intérieur, soit dans le jardin. C'est également à la cave que sont entreposés les stocks de bois et de charbon pour le chauffage central à eau chaude, ainsi que les nombreuses conserves de légumes et de fruits qu'inlassablement maman prépare pendant la belle saison. Il y a évidemment, pour le vin, un local ad hoc assez spacieux pour que les adultes ne meurent jamais de soif.

Notre nouveau quartier se nomme le Pont-de-Chailly, en souvenir d'un pont depuis longtemps disparu. Tous les magasins indispensables sont à deux cents mètres de la maison, la moitié du trajet s'effectuant sur une de ces routes escarpées dont Lausanne a le secret. C'est la partie ville. La partie campagne prend la forme des vaches qui, occasionnellement, paissent dans le pré juste derrière chez nous. Dix minutes de tramway suffisent pour nous conduire au centre de Lausanne, à la place Saint-François.

L'école est à moins de cinq minutes à pied. Je m'y rends pour la première fois une dizaine de jours avant les vacances d'été pour me familiariser avec cet environnement inconnu et faire connaissance avec mes nouveaux camarades. J'ai maintenant plusieurs amis, tant parmi mes compagnons de classe

que parmi les enfants du voisinage. Il y a Kurt Truffer, le fils de l'épicier, Francis et Armand Darbellay, les fils du menuisier. Nous grimpons ensemble aux arbres fruitiers de notre jardin pour y déguster cerises et griottes.

J'aime maintenant beaucoup mieux l'école, même si ma nouvelle maîtresse, Hélène Favez, est plus sévère et prend un malin plaisir à frapper avec une règle sur les doigts des élèves les plus récalcitrants. C'est à cette dame d'ailleurs que je dois de ressentir pour la première fois un sentiment de profonde injustice. Féministe avant l'heure, semble-t-il, elle a la fâcheuse habitude d'effectuer le classement des élèves d'après le nombre total des points obtenus et non d'après la moyenne, sans tenir compte du fait que les filles ont une matière de plus que les garçons : la couture. Avec nos minables 93 points pour dix matières, nous ne faisons vraiment pas le poids, mon copain Frankie Druey et moi, en comparaison des 102 points, dont un 10 de couture, de Marie-Louise Mandrin, la première de classe. (Nous reparlerons souvent en riant de cet affront, même au cours de notre vie d'adulte.)

Pour ma troisième année, j'hérite du maître le plus violent de l'école, et peut-être même de tout Lausanne : Samuel Benz. La réputation de sa main leste et lourde n'est pas surfaite. Je l'ai déjà vu empoigner un « grand » dans la cour du collège et lui flanquer une telle volée qu'il en appelait sa mère à son secours.

Je suis un bon élève, plutôt tranquille, un peu distrait. Je ne suis donc pas la cible principale des coups qui pleuvent à verse ou des objets bien identifiés qui volent à travers la classe. Son projectile favori est le frottoir servant à nettoyer le tableau noir. Il arrive que, par précipitation rageuse, il vise le coupable mais atteigne l'innocent, sans aucun remords apparent.

Je ne peux cependant éviter une gifle magistrale qui me surprend tout à fait à l'improviste en pleine discussion avec

mon voisin d'en arrière. Ma joue est en feu, mais je retiens mes larmes. La prudence est dès lors de rigueur. (Cette claque restera la seule punition physique qui m'ait été infligée sur un banc d'école.)

Une nouvelle routine s'installe. Papa se rend à pied à son bureau, une marche salubre d'un quart d'heure. Il a vendu notre vieille Peugeot par mesure d'économie. Il a d'ailleurs maintenant droit à une voiture de fonction, une Chevrolet, qu'il utilise exceptionnellement, avec ou sans chauffeur, pour venir dîner à la maison. De plus en plus absorbé par ses nouvelles tâches, il se retire parfois dans son bureau, mais ses exceptionnelles facultés de concentration lui permettent souvent d'étudier ses dossiers au milieu du brouhaha familial. Après le dîner, un petit quart d'heure d'un sommeil bruyant lui permet aisément de recharger toutes ses batteries. Il trouve néanmoins le temps, le week-end, de s'occuper avec maman de notre jardin. Il y a un petit potager, de superbes plates-bandes de fleurs, mais surtout de nombreux arbres fruitiers que papa, grand expert en la matière, a fait immédiatement greffer pour améliorer la qualité de leurs fruits.

À l'exception d'une courte passade suscitée par l'étude en classe de la germination des graines, mon intérêt pour le jardinage restera toujours limité. Mon aide occasionnelle et non volontaire sera toujours considérée comme une corvée. Elle se limitera généralement, tant que je serai sous le toit familial, à pousser l'antique tondeuse mécanique qui s'arrête chaque fois qu'une petite branche se prend dans ses couteaux. Ma collaboration sera également exigée pour la corvée de fin novembre, lorsque Jean-Pierre et moi sommes mobilisés pour amonceler en quelques tas tout le gravier qui entoure la maison. Ce qui a été défait devant être refait, notre corvée du début mars sera d'étendre ce même foutu gravier.

J'apprécie toujours autant mes vacances à Suchy. J'aime monter les deux vieux chevaux, le Loulou et le Gris. Pendant les moissons, je me rends aux champs avec les travailleurs, m'amuse à recueillir des scarabées, parfois des lézards, et les conserve dans des cartons jusqu'à ce que, excédée, grand-maman les libère. Je vais aussi parfois mener paître les vaches avec Charles Cuanoud, dit Crocus, le vieux vacher au service de mon oncle depuis si longtemps. Le trajet ne dépasse jamais un kilomètre. Il n'y a pas encore d'enclos entourés de fils électriques. Nous utilisons donc nos jambes et un bâton pour freiner les velléités de dispersion du troupeau. Un jour, Crocus sacrifie plus que d'habitude à la dive bouteille et emporte même une provision de piquette pour la route. Très vite, c'est le petit Michel qui court dans toutes les directions et qui ensuite ramène au bercail le troupeau d'une vingtaine de vaches ainsi qu'un Crocus titubant et totalement indifférent aux réalités terrestres. Il me récompensera par une pièce de quatre sous (20 centimes).

Jean-Pierre et moi adorons sauter dans le foin qui remplit partiellement la grange. Notre cousin Jacques, âgé de quatre ans, nous accompagne. Nous ne tenons pas compte des conseils de prudence qui nous ont été donnés. Nous escaladons les tas les plus hauts pour sauter sur les tas déjà entamés, quelques mètres plus bas. Un jour, Jacques ne s'arrête pas dans le foin. Nous le voyons avec effroi disparaître dans un trou et s'étaler un étage au-dessous dans le local étroit à partir duquel le bétail est nourri. (L'image du corps inanimé de mon cousin restera très longtemps gravée dans ma mémoire, même si finalement il y a plus de peur que de mal. Le choc a en effet été amorti par un petit tas de paille, laissé heureusement au bon endroit.)

C'est aussi toujours un plaisir de nous rendre à la Brunette, la belle ferme qu'exploitent à Cartigny, dans le canton de Genève, l'oncle Charles, le frère aîné de papa, et son épouse,

notre si gentille, active et volubile tante Blanche. Ce n'est pas l'action qui manque. J'ai cinq cousines et deux cousins, beaucoup plus âgés que moi, à une exception près. Madeleine, Danielle, Lucienne et Aline viennent souvent, à tour de rôle, passer quelques jours chez nous.

Notre vieille grand-maman, qui habite avec nous à Lausanne, est maintenant très malade, épuisée par une existence souvent très difficile. Elle ne sort plus de sa chambre au premier étage. C'est maman qui la soigne. Elle va nous quitter définitivement à l'âge de huitante-deux ans. C'est vraiment une mort à l'ancienne, c'est-à-dire à la maison, en présence de ses trois fils et de ses trois belles-filles. Elle leur fait ses adieux quelques minutes avant de mourir, dans un éclair de lucidité.

C'est mon premier contact avec la mort, même si je ne revois pas grand-maman après son décès. Je précise qu'en Suisse les corps ne sont habituellement pas exposés au domicile et encore moins dans un salon mortuaire.

LE COLLÈGE CLASSIQUE

Mars 1946...

Je n'ai pas vraiment le choix. Papa et maman seraient humiliés si j'échouais à l'examen d'entrée au Collège classique cantonal auquel peuvent se présenter tous les élèves de Lausanne et des environs qui ont leur dixième anniversaire durant l'année civile en cours. L'examen écrit comporte trois épreuves : une dictée, un exercice de rédaction et quelques problèmes d'arithmétique. Le nombre des élèves acceptés est limité à un peu moins d'une centaine. Une bonne moyenne pour ces trois épreuves dispense de l'examen oral.

La proclamation des résultats de l'écrit dans la grande salle de laboratoire du collège est la source de mon deuxième triomphe. À l'annonce de mon nom, je me catapulte littéralement de mon siège et entame une course folle sur le kilomètre et demi qui me sépare de la maison. Étant donné qu'il n'y a pas de chronomètres officiels, ma performance ne sera pas homologuée et mon nom ne figurera malheureusement dans aucun livre de records. Comme il se doit, la famille, en délire, applaudit son idole !

Mes trois premières années d'école n'ont présenté pour moi absolument aucune difficulté en ce qui concerne les branches dites essentielles que sont le français et les mathématiques. C'est maintenant que les choses sérieuses commencent.

Je vais quitter l'école primaire où vont rester la plupart de mes camarades de classe jusqu'à l'âge de seize ans.

Le Collège classique, un externat pour garçons seulement, est considéré comme un collège public, bien que les parents soient tenus de verser un faible écolage, comme on appelle en Suisse les frais de scolarité. Nous portons la casquette que les plus anciens délaissent pour arborer l'insigne aux couleurs du canton. Les professeurs vouvoient les élèves et ne peuvent plus les frapper. Bien que je n'aie pas encore dix ans, je suis dorénavant Monsieur Gallay.

La principale pierre d'achoppement est l'apprentissage du latin dès la première année, appelée la « sixième ». Certains ne peuvent franchir l'obstacle et retournent, tout penauds, à l'école primaire. Comment d'ailleurs ne pas paniquer quand personne ne peut vous aider ? Maman n'a étudié qu'à l'école communale de Suchy, une de ces nombreuses écoles de village où, depuis des générations, les élèves apprennent vraiment à écrire et à calculer. Elle domine son orthographe mieux que je ne la maîtriserai jamais. Le latin, en revanche, ce n'est pas son rayon. Papa essaie tant bien que mal de se remémorer les vagues bribes de cette langue morte qu'il avait superficiellement étudiée, un court laps de temps, comme cours à option, durant ses études scientifiques. Fiston saisit cette petite bouée de sauvetage et se met définitivement sur orbite, au point de terminer l'année avec la meilleure note de latin de la classe. *Rosa, rosa, rosam...* Facile, facile, facile.

L'apprentissage de l'allemand à onze ans n'est pas si difficile pour celui qui, une année plus tôt, a déjà maîtrisé les notions rébarbatives du neutre, de l'accusatif, du génitif et du datif. L'aide paternelle est presque superflue dans ce domaine. Le dada de papa, c'est le vocabulaire français. Il se libère de ses nombreux dossiers plusieurs fois par semaine pour nous faire lire, à Jean-Pierre et à moi, un article de journal et noter tous

les mots nouveaux que nous y rencontrons. Je suis un élève totalement insupportable que papa n'endurera pas longtemps. Mon gentil frère, collégien deux ans après moi, continuera seul à suivre ces leçons particulières.

Mes ennuis scolaires sont d'un tout autre ordre. J'ai, d'une part, l'oreille si fausse que malheureusement je ne saurai jamais si j'ai la voix juste. Mon total manque de dons pour le dessin s'allie, d'autre part, à un daltonisme accentué. Seule mon aversion pour la musique chagrine papa et maman. Ils devront se rendre rapidement à l'évidence. Ce n'est pas leur fils aîné qui usera le piano sur lequel maman avait fait ses gammes. J'abandonne très tôt les leçons qui m'ont été imposées. Jean-Pierre, en revanche...

Lorsque, dès la deuxième année, je peux laisser tomber soit le chant, soit le dessin, c'est comme si je devais choisir entre la peste et le choléra. Mon choix ne sera arrêté qu'en fonction des professeurs respectifs. Monsieur Cuendet, le professeur de dessin, un vrai artiste, est le seul enseignant qui n'a absolument aucune autorité sur les élèves. Il est incapable de donner une mauvaise note à celui qui effectue au moins trois dessins par trimestre. Chaque fois que le temps le permet, nous sommes lâchés dans le vaste parc de Mon-Repos, juste en dessous du Collège. Une fois bâclés nos trois dessins, les matches de foot peuvent s'engager, remplacés parfois par d'épiques parties de gendarmes et voleurs. Un de mes trois dessins est invariablement un croquis du Tribunal fédéral, dont les formes rectilignes sont particulièrement faciles à reproduire.

Cette faiblesse dans les matières dites du deuxième groupe nuira à ma moyenne générale. Je me maintiens certes, malgré tout, parmi les premiers de la classe, même si le premier rang ne m'échoit que l'espace d'un seul trimestre.

Maman souffre de ne pouvoir m'aider dans mes devoirs. Elle doit limiter ses bons offices à une assistance purement

pratique, telle que l'exécution de croquis d'animaux et de plantes dans mon cahier de « leçon de choses ». Il n'est pas nécessaire d'être un artiste pour dessiner mieux que moi.

Maman peut heureusement venir à mon secours une fois par trimestre lors de la préparation de la « conférence » que chaque élève doit donner à tour de rôle. Il s'agit d'un exposé d'une quinzaine de minutes sur un sujet qui doit être préalablement approuvé par le professeur de français. Pour la plupart de mes camarades, cette conférence occasionne un long travail de préparation, qu'ils soient aidés ou non par leurs parents.

Maman aime faire chaque chose en son temps, c'est-à-dire juste avant qu'il ne soit trop tard. Il n'est donc pas question de commencer « notre » préparation trop longtemps avant l'échéance. Un exemple : j'ai douze ans, maman a acheté une biographie de Marie Curie, la physicienne qui a découvert le radium. Le temps passe, passe... jusqu'à la veille du jour fixé pour mon exposé, un jeudi. Il n'y a jamais de cours le mercredi après-midi. Après le dîner, je mémorise le résumé du livre que maman a commencé à rédiger le matin même et qu'elle continue à me livrer, paragraphe par paragraphe. Je ne perds pas mon temps, car je tiens à aller au plus vite jouer avec Jean-Pierre dans le jardin. En classe, comme d'habitude, tout va comme sur des roulettes. Je n'ai pas une seule seconde d'hésitation. Ma prestation est récompensée par un 10 ! Seul le poète de la classe, Morax, qui redouble son année, fait trois fois mieux. Le professeur, ébahi, lui met chaque fois trois notes parfaites, sans effet cependant sur sa moyenne générale. Sa totale nullité en mathématiques l'obligera bientôt à quitter définitivement le collège.

Une importante décision doit être prise au cours de la troisième année, soit le choix de la langue d'option en quatrième année : l'anglais ou le grec ancien. Papa souhaite que fiston choisisse l'anglais qui, logiquement, lui paraît bien plus

utile. Fiston, marqué par l'histoire de David Livingstone, est tenaillé par des convictions religieuses de plus en plus intenses. Il informe solennellement ses parents stupéfaits qu'il entend des voix, que Dieu l'appelle, qu'il veut être missionnaire en Afrique... La connaissance du grec ancien étant nécessaire pour l'admission à la Faculté de théologie, papa, protestant très pratiquant, n'a aucun argument pour récuser mon choix.

Depuis mon admission au collège, l'étude passe avant toute autre activité. Je sais que papa, ordinairement si doux, sortirait de ses gonds en cas d'échec. La réussite scolaire est donc indispensable pour m'assurer la paix familiale. Seule ma relative facilité empêche que mon enfance ne soit gâchée. Il me reste beaucoup de temps libre pour jouer avec le frangin et les copains du quartier, les incontournables Francis et Armand, mais aussi Jacques Émery (Tonneau), Roger et Daniel Bron.

Sans être des petits saints, Jean-Pierre et moi ne causons pas beaucoup de soucis à nos parents. En fait, le seul être vivant qui aura à subir nos foudres est un vieux matou du voisinage qui a le don de mettre son museau là où il ne devrait pas, c'est-à-dire parmi les provisions de nourriture entreposées à la cave. Il profite de l'ouverture fréquente de la porte du sous-sol.

Un jour que nous le surprenons dans ses sombres activités, il commet l'erreur fatale de se réfugier derrière le treillis métallique fixé devant la petite fenêtre donnant sur le jardin. Je referme la fenêtre sur lui : il est notre prisonnier. Pourquoi ne pas lui donner une bonne leçon ? Pourquoi ne pas lui rafraîchir les idées ? Le boyau de notre jardin fera l'affaire. Il a beau se débattre comme un forcené devant l'élément liquide tant haï, nous sommes sans pitié. Son supplice terminé, nous le libérons prudemment de sa salle de douche, en poussant la fenêtre depuis le jardin avec un petit bâton. Sa fuite est spectaculaire et définitive.

Le foot va prendre une importance de plus en plus grande dans nos jeux. J'y prends goût au collège. Nous shootons pendant toutes les récréations avec une balle de tennis ou même un petit caillou, les troncs des arbres nous servant de buts. Jean-Pierre et moi jouons dans le jardin dès l'arrivée du printemps ; en hiver, nous frappons la balle dans le corridor, les buts étant respectivement la porte d'entrée et celle de la cuisine. Je me défends de mieux en mieux et j'ai même une certaine adresse.

La passion des fleurs du père se concilie difficilement avec l'intérêt footballistique naissant de ses fils. Notre terrain de jeu se rétrécit dramatiquement quand le paternel a la lumineuse idée de creuser deux massifs de fleurs en plein milieu de notre pelouse. Nos récriminations sont inutiles. Plutôt que de risquer une catastrophe inévitable, nous déplaçons nos ébats sur le vieux tennis désaffecté, de l'autre côté du chemin Bocharдон, que possèdent encore les anciens propriétaires de la maison, mais sur lequel papa a acquis, pour dix ans, un droit de préemption.

Comme vous pouvez vous en douter, ce n'est pas de papa que j'ai hérité de ma passion pour le Sport, avec un « S » majuscule, c'est-à-dire celui qui se regarde assis confortablement dans les gradins d'un stade, qui s'écoute à la radio ou se lit dans les journaux. Papa a, dans sa jeunesse, été sportif dans un sens, à son avis, plus noble. Membre du Club alpin suisse, il a effectué quelques ascensions assez difficiles. Il aimait la natation et s'était même risqué au ski alpin à une époque où cela n'était ni aussi évident, ni aussi facile qu'aujourd'hui. Son unique tentative d'y convertir maman, à Bretaye sur Villars, s'était cependant révélée un échec total. Maman était craintive, non pour elle-même, mais pour le petit être qui commençait à signaler son arrivée prochaine. Une foulure opportune mit rapidement et définitivement un terme à sa très courte carrière sur les pentes enneigées.

Grand-papa et ses deux fils, Paul et Frédy, sont en revanche de vrais « sportifs ». Mes deux oncles avaient été, au cours des années 30, les piliers du Football-Club Suchy aux heures les plus glorieuses de son existence, mais ces temps sont révolus. Ce n'est que lorsqu'ils viennent nous rendre visite que j'ai le droit de monter au stade de la Pontaise où évolue le club dont je serai un supporter inconditionnel pendant tant d'années : le grand, l'unique Lausanne-Sports. Le premier match auquel j'assiste, le samedi de Pâques 1947, est une demi-finale de coupe à rejouer qui se termine par une victoire de 3-2 de mes favoris sur le F.-C. Locarno. Deux jours plus tard, j'écoute à la radio comment ce pauvre Lausanne-Sports, épuisé, se fait étriller (3-0) en finale par un F.-C. Bâle reposé. Mon intérêt se transforme en vraie passion. Je ne manque aucun reportage radiophonique. Je ne pourrai plus jamais me passer de la *Tribune de Lausanne* du lundi, celle qui contient tous les résultats et tous les classements.

C'est aussi grand-papa qui, durant l'été 1947, m'initie aux plaisirs du Tour de France cycliste. Je passe, comme chaque année, mes vacances à Suchy ; les moissons battent leur plein. Grand-papa sort de sa poche sa vieille montre suspendue à une chaîne, regarde l'heure et proclame d'un ton sans appel : « C'est l'heure, on y va... ». Il ne saurait être question de manquer, en fin d'après-midi, les résultats de l'étape du jour à la radio. Vietto, Brambilla, Robic vainqueur du Tour sans avoir porté le maillot jaune...

Je devrai attendre une année encore avant d'assister au passage du Tour à Mathod, un village à une dizaine de kilomètres de Suchy. Je suis réveillé de très bonne heure par l'oncle Frédy. Comment ne pas répondre par l'affirmative à la question : « Viens-tu avec nous voir passer le Tour de France ? » ? Le cheval est attelé pour ce que je crois être une excursion de courte durée. En plus de mon oncle, trois

voisins que je connais bien sont du voyage. Il convient d'être sur place plusieurs heures avant le passage des coureurs, car le spectacle est constitué, avant tout, par la caravane publicitaire avec son concert de haut-parleurs et sa distribution de gadgets variés. Nous voyons passer en coup de vent, un peu avant dix heures, un peloton groupé qui a quitté Lausanne moins d'une heure auparavant. Gino Bartali arbore le maillot jaune qu'il a conquis la veille. Un coureur, lâché sur crevaisson, pédale comme un forcené pour recoller au peloton. C'est tout ! Ou plutôt non, ça commence ! Le passage du Tour n'est que prétexte à une mémorable tournée de bistrots qui amuse autant les grands qu'elle ennuie le petit. La quantité de vin blanc que ces messieurs ingurgitent ne semble avoir aucun effet sur l'étanchement de leur soif. L'oncle tient bien le coup. En revanche, l'un des autres participants, un peu plus assoiffé, est victime, le pauvre, d'un excès de fatigue qui l'oblige à s'aliter dans la baignoire d'un des cafés visités. J'erre comme une âme en peine, bois sirop sur sirop : c'est mon jour le plus long. Je crois enfin être sauf. Mais non, un dernier et interminable arrêt s'impose à Ependes, le village d'à côté. Le cheval connaît heureusement le chemin de l'écurie.

Je partage avec Jean-Pierre une autre toquade de plus en plus envahissante, surtout pendant l'hiver : la collection des timbres-poste, commencée avant tout parce que la Station fédérale de papa a un important échange de correspondance avec les pays étrangers. Très vite, notre intérêt se transforme en passion. Nous ne nous contentons plus des timbres que papa nous apporte. Tout notre argent de poche y passe. Il est calculé selon des règles très précises, d'après nos résultats scolaires : cinquante centimes pour un 10, trente centimes pour un 9, vingt centimes pour un 8, dix centimes pour un 7 et des déductions correspondantes pouvant atteindre

soixante centimes pour un 0. Quelques professeurs, en effet, ne respectent pas la coutume du 1 de présence et descendent d'un cran. C'est le cas de Monsieur Rouiller, le professeur de latin qui, lors des interrogations orales, égrène les bâtonnets en scandant sadiquement dans un latin de cuisine qui se veut spirituel : *prima gaffa, secunda gaffa...*, *decima gaffa, tomma*, par analogie à la tomme, notre succulent fromage vaudois en forme de 0.

La passion des timbres va même nous pousser au vol. Je suis l'instigateur resté à distance, et Jean-Pierre, l'exécutant des basses besognes qui prend tous les risques et se rend seul chez le philatéliste. Il se fait d'abord apporter un album contenant les spécimens recherchés, des timbres hollandais. Aussi roublard qu'il paraît innocent, il demande à voir d'autres timbres qu'il sait entreposés dans l'arrière-boutique. Quoi de plus facile alors que la subtilisation de quelques timbres un peu trop chers pour nos moyens, pour un total de cinquante francs d'après le catalogue (soit l'équivalent de cent notes de 10). C'est *a posteriori* seulement que je réalise la gravité de notre geste. Il ne sera jamais renouvelé. Il me suffit, pour en être dissuadé, d'imaginer quelle aurait été la réaction de papa si Jean-Pierre avait été pris sur le fait. Ses fils, des voleurs ? Impensable ! S'en serait-il remis ?

Je ne saurais terminer ce chapitre sans faire une brève allusion à ma contribution mémorable, en 1948, à la petite fête de Noël que nous organisons chez nous chaque année, et à laquelle assistent les grands-parents, oncle Paul et tante Odette ; tandis qu'au Nouvel An, c'est à notre tour d'être invités à Suchy.

J'aurais voulu oublier ma performance que je ne l'aurais pu. Ce sacré oncle Paul, toujours farceur, ne manquera jamais, au fil des ans, de me rappeler, en m'imitant, la façon dégoutée et condescendante avec laquelle j'ai présenté mon dernier show,

la récitation sur un ton monotone et ultrarapide du *Héron* de Jean de La Fontaine :

« Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où / Le héron
au long bec, emmanché d'un long cou... »

* * *

Permettez-moi un bref retour dans le temps. Papa, qui depuis des années tient régulièrement et très consciencieusement son journal, m'a imposé la même obligation quotidienne depuis mon premier jour d'école jusqu'en 1949. J'ai toujours considéré ces écritures comme un *pensum* particulièrement ennuyeux. Je ne comprenais pas le but de l'opération.

Je me contente très souvent d'une ou deux phrases dont maman, les premiers mois, corrige les fautes d'orthographe. Je ne fais la plupart du temps qu'énumérer les bonnes et mauvaises notes obtenues en classe ! Au cours des vacances, je néglige parfois mon travail pendant plusieurs jours avant d'effectuer un rapide rattrapage par des textes encore plus courts. Il m'arrive de composer quelques paragraphes un peu plus longs pour relater des événements particuliers (courses d'école, repas de famille...). Je n'ai retrouvé qu'une partie de mon « œuvre » dans les archives familiales. Les journaux de 1945 et 1946 sont restés malheureusement introuvables.

Je ne résiste pas à l'idée de vous communiquer quelques morceaux choisis de cette prose enfantine :

27 avril 1943 : Mon premier jour d'école. Je ne connais point d'élèves dans ma classe. Nous avons chanté et récité.

6 juillet 1943 : Mon camarade Roland Debonneville a triché. Je l'ai dit à la maîtresse. Papa m'a grondé.

5 août 1943 : Annette commence à sourire. Chaque soir, nous regardons quand maman la baigne.

15 septembre 1943 : Je n'aime pas faire mon journal chaque jour.

15 octobre 1943 : Notre maîtresse est mariée. Je lui dis Madame.

26 octobre 1943 : Je vais presque tous les jours à l'écurie de Marcelin voir les chevaux et les vaches.

8 novembre 1943 : Nous apprenons des mots très difficiles : crayon, paysan, taon, etc.

9 novembre 1943 : La police est venue ce matin avec un écolier genevois âgé de 13 ans. C'est lui qui nous a volé l'argent et les souliers.

1^{er} janvier 1944 : Nouvel An. Nous sommes à Suchy. La sœur de cousin Jacques, Pierrette, est née ce matin.

11 janvier 1944 : Cousine Aline est arrivée cet après-midi pour quelques jours.

20 janvier 1944 : Notre petite Annette est bien brave. Elle essaie de me tirer les cheveux.

23 avril 1944 : Je suis allé voir notre maison à Chailly. Je me réjouis d'y habiter.

12 février 1947 : J'ai de nouveau fait 10 de latin, c'est une manie.

15 octobre 1947: C'est aujourd'hui ma première heure d'arrêts. Elle se passe au collège, dans la salle de sciences, je devais faire 20 phrases en allemand.

5 novembre 1947: J'ai fait 2 d'arithmétique. C'est plus qu'affreux. Dire qu'il y avait au moins sept 1, deux 0 et on était trois 2. C'était un mauvais travail.

6 mai 1948: Je me suis fait interroger à la poésie. J'ai fait 6. Je ne croyais pas qu'il voulait m'interroger aujourd'hui, car je me suis fait interroger la dernière fois. Il m'a eu.

14 mai 1948: Nous avons fait un thème. J'ai fait 8. Et un travail de verbes français, j'ai fait 6. À la gym, nous avons fait du football. J'ai marqué un but, j'en suis fier.

25 mai 1948: Le maître me dit de me taire, car je babille beaucoup avec mon voisin nommé Jean-Pierre Hari. Cet après-midi, je m'amuse au jardin.

20 juin 1948: Il pleut, il pleut bergère. Ce matin j'ai été à l'école du dimanche et Natala Sumba, une négresse, nous a parlé en une langue du sud de l'Afrique et quelqu'un traduisait.

26 juillet 1948 (à Suchy): Annette qui avait très peur des cochons en a un peu moins peur, elle a aussi peur des chats, des chevaux, des vaches, etc.

8 octobre 1948: Ce soir, je m'amusais à lancer un javelot lorsqu'il me partit des mains et alla heurter le front de Jean-Pierre qui se trouvait à côté de moi, il a un gros trou. Le médecin est venu et l'a recousu, ce n'est pas grave.

23 octobre 1948 : C'est aujourd'hui un grand jour : le mariage d'oncle Paul. Nous allons à Morges en train ; nous y restons pendant une heure. À 4 h 20, un autocar arrive et nous emmène à l'église de Chailly. Nous entrons à l'église. C'est Annette et Pierrette qui tiennent le voile de tante Odette. C'est le pasteur Payot de Montreux qui a fait le culte. À la sortie du culte, nous lançons des caramels à des petits camarades. Et l'autocar repartit, sans nous, pour Ynonand.

4 janvier 1949 : Aujourd'hui c'est la boucherie à Suchy. Ce matin on a tué le cochon, je n'ai pas voulu regarder. Cet après-midi, j'ai été me promener avec tante Odette.



LA MALADIE

Août 1949...

Je viens de terminer avec succès ma troisième année de collège. J'ai passé comme chaque année de belles vacances chez les grands-parents. Je m'apprête à rencontrer d'anciens et de nouveaux camarades qui, comme moi, ont choisi d'étudier le grec ancien plutôt que l'anglais.

J'ai cependant, depuis quelques jours, un point dans le côté. Une forte poussée de fièvre amène d'urgence à mon chevet notre dévoué médecin de famille. Son diagnostic est clair : je souffre d'une pleurésie et devrai garder le lit pendant au moins dix semaines. Je suis trop mal en point pour penser immédiatement aux conséquences de ma maladie sur mon activité scolaire.

La maladie est capricieuse. De légères améliorations sont suivies de vives rechutes. Pour des raisons pratiques, je quitte ma chambre du deuxième étage. J'occupe provisoirement celle d'Annette, à côté de celle des parents au premier étage. Quand mon état de santé le permet, je m'installe sur un canapé à la salle à manger, au rez-de-chaussée.

Le médecin vient me rendre visite plusieurs fois par semaine pour me faire ces ignobles injections de calcium auxquelles je devrai, ma vie durant, une sainte horreur des seringues. Le matin, avant que l'habituelle poussée

quotidienne de fièvre n'entraîne une pénible somnolence, je m'occupe de mes timbres. Maman et Jean-Pierre vont régulièrement m'en acheter selon mes directives. Il faut satisfaire les caprices du « grand malade », qui profite sans vergogne de cette bienveillance. Je compulse aussi, avec une extrême attention, les pages sportives de mon indispensable *Tribune de Lausanne*, complétées par la non moins essentielle *Semaine Sportive*. L'achat des journaux est d'ailleurs la première obligation matinale que j'impose à maman, souvent même avant le déjeuner. Je compile sur un cahier les résultats de foot de toute la Suisse romande jusqu'au niveau inférieur, la quatrième ligue.

Ma passion pour l'athlétisme date de la lecture d'une rétrospective des Jeux olympiques de Berlin, en particulier des exploits de Jesse Owens, que je considérerai toujours, quoi qu'il arrive, comme le plus grand athlète de tous les temps. Quand je suis lassé du foot et des timbres, je me plonge dans l'étude des atlas géographiques. Je retiens, pour la vie, le nom des capitales de tous les pays du monde dont, par les timbres, je connais déjà la monnaie.

Dès que ma fièvre redescend à des niveaux acceptables, le médecin recommande fortement un changement d'air à la montagne pour activer ma convalescence. J'espère encore ne pas perdre mon année scolaire, d'où le choix d'une institution dispensant un certain enseignement : la Clairière, à Arveyes près de Villars, dont le propriétaire, Gaston Clerc, avait, quelques années plus tôt, écrit un livre d'aventures qui m'avait passionné : *Le secret de la porte de fer*.

Je suis encore très faible lorsque j'effectue le voyage en train dont l'arrêt d'Arveyes est à quelques centaines de mètres de l'internat où je vais vraiment découcher pour la première fois. Cette simple petite marche m'épuise totalement. C'est heureusement papa et maman qui portent mes bagages.

J'ai la malchance, le premier soir, d'être placé à côté d'un des professeurs qui prend un malin plaisir à me servir, malgré mes dénégations, une ration pour adultes de marrons chauds. Je déteste les marrons comme j'exècre beaucoup de légumes. Maman s'est pourtant évertuée à me faire manger de tout, ce qui m'obligeait souvent à ingurgiter des litres d'eau pour avaler les petits pois ou les tranches de carottes comme d'autres avalent des pilules. Ma maladie a mis fin définitivement à ces véritables représentations théâtrales au cours desquelles j'ajoutais mes commentaires tragi-comiques à mes simagrées. Les marrons ont l'avantage de pouvoir être glissés dans mes poches sans trop les salir. L'opération est plus délicate quelques jours plus tard, lorsque le même vilain personnage a la main aussi pesante avec ces abominables choux-raves que j'avais toujours, jusqu'alors, considérés comme aliment pour le bétail.

Je suis le seul convalescent au milieu d'un groupe de garçons pétants de santé. Je suis aussi un des rares Suisses parmi des jeunes venant du monde entier, certains dans le seul but d'apprendre le français ou, peut-être, de libérer leurs parents de leur présence. Il y a plusieurs enfants juifs, mais ce n'est cependant que beaucoup plus tard que je me demanderai où et comment ils avaient passé les années de guerre. Presque tous mes camarades viennent de milieux très favorisés et ont beaucoup plus d'argent de poche que moi. Mon expérience de vie ne se compare pas à la leur. Lorsque je raconte certains souvenirs, par exemple mes vacances à la campagne, je me bute plus à un mur d'incompréhension qu'à de la moquerie. Je préfère ne pas insister.

Bien qu'il y ait des cours quotidiennement, l'étude ne semble pas être la principale préoccupation de mes nouveaux compagnons. Nous ne sommes que deux au cours de latin que donne M. Clerc. Ce sont presque des leçons particulières, et pourtant je ne fais aucun progrès : il n'y a ni devoirs, ni

obligation de réussir. Les trois autres professeurs essaient tant bien que mal d'enseigner un peu de français et de mathématiques à des élèves de huit à quinze ans venant de milieux très différents.

Je dois me contenter de promenades en solitaire pendant les nombreuses après-midi réservées aux activités sportives : ski, luge, patinage et hockey. Je ne suis pas trop déçu d'écourter ma fréquentation de camarades avec lesquels j'ai si peu de points communs. Mais j'enrage de ne pouvoir m'ébattre avec les autres et surtout de ne pas apprendre à skier. Même si je me sens en pleine forme après trois semaines, je ne suis autorisé à patiner qu'après trois mois seulement, une semaine avant que la glace ne fonde sur la petite patinoire naturelle devant l'institut que M. Clerc entretient si jalousement.

Je m'adapte bien à la vie d'internat. Mes relations avec mes compagnons sont fort courtoises, à défaut d'être vraiment amicales. Deux fois par semaine, c'est l'opération « douches » sous la supervision du propriétaire. L'installation est rudimentaire. Je n'ai d'autre choix que d'exhiber ma nudité devant les autres et de comparer mon corps encore imberbe au système pileux particulièrement développé de certains aînés. C'est nouveau pour moi. Il n'y avait pas de douches au collège après les cours de gymnastique, et je n'ai jusqu'alors jamais appartenu à un club sportif.

En dehors des cours et des douches, la vraie patronne, c'est Mme Clerc, une femme d'affaires avisée, très autoritaire et particulièrement démonstrative. Ses ordres ne sauraient être discutés. C'est elle qui, chaque soir, organise pour nos loisirs des jeux de toutes sortes. J'adore jouer aux cartes. J'ai beaucoup joué en famille, d'abord à la bataille puis au yass, jeu national suisse, toutes langues confondues, qui a quelques similitudes avec la belote française. À la Clairière, le jeu favori de la patronne est le rami. Elle y joue régulièrement avec les

plus experts d'entre nous, dont je fais immédiatement partie. Elle gagne logiquement plus souvent qu'à son tour et a le triomphe particulièrement sonore. C'est un jeu plus facile que le yass et qui n'a vite aucun secret pour moi. Je savoure en silence mes fréquentes victoires.

Quatre mois loin de la famille et des amis, c'est déjà en soi particulièrement long. Mais la privation des pages sportives des journaux tient du supplice chinois. Maman m'envoie, chaque dimanche, la dernière page du *Soir* qui contient les résultats de foot de l'après-midi, mais je n'ai plus ma *Tribune* tous les matins. Je suis sous-informé. C'est donc avec un énorme soulagement que, à la fin de mars 1950, je monte avec maman et papa dans le petit train qui descend à Bex, d'où un direct nous conduit à Lausanne.

J'ai manqué deux trimestres sur les trois de l'année scolaire. C'est beaucoup, compte tenu du début de l'apprentissage du grec ancien. Même si j'ai totalement retrouvé ma santé, le médecin déconseille vivement un effort de rattrapage aussi considérable qui m'aurait obligé à suivre des cours privés durant tout l'été. Papa et maman l'approuvent. Je ne peux que m'incliner.

Pour ne pas perdre tout contact avec l'effort scolaire, je suis de nouveau pendant un trimestre les cours de quatrième. Mon horaire est limité aux matières principales étant donné que je suis déjà admis en troisième. J'effectue mes devoirs avec désinvolture. La vie est belle... ou presque. Mes trois mois de lit et mes quatre mois de cours bidon m'ont complètement déconnecté de la réalité de l'étude. J'ai désappris l'allemand et le latin aussi rapidement que je les avais appris. C'est un vrai désastre. Seule ma force en mathématiques et une réaction de fierté dans la dernière ligne droite me permettent d'atteindre la moyenne. Sur ma lancée, je surprends le reste de la classe en terminant premier à l'examen final. Je recolle au peloton de tête!

Papa et maman ne veulent prendre aucun risque avec ma santé. J'ai donc le privilège de les accompagner en juillet dans la belle station valaisanne de Saas-Fee pour un séjour de deux semaines. De leur côté, Jean-Pierre et Annette vont passer quelques semaines dans le canton des Grisons chez la famille de notre bonne suisse allemande, Herma Tischhauser, à Fürstenaubrück, près de Thusis. C'est mon premier vrai contact avec la montagne qui va, par la suite, devenir une vraie passion. Nous marchons tous les jours. J'ai tout d'abord de la peine à suivre. Le vrai déclic se produit au cours de la longue montée qui mène du village à la cabane Langeflüh, une fin d'après-midi. Maman est restée seule à l'hôtel. Papa, à son habitude, est parti ventre à terre, un peu trop vite pour ses moyens. Fiston suit péniblement, serre les dents : il en bave. Tout à coup, à mi-course, comme par enchantement, les rôles sont inversés. Papa s'essouffle et je trouve ma vitesse de croisière pour la vie. Nous couchons à la cabane. Le lendemain matin, dès quatre heures, un guide nous conduit, à travers un glacier, à la cabane Britannia, d'où nous redescendons au village. Ça rigole !

LA CONFIRMATION

Septembre 1950...

La récréation d'une année se termine. Je reprends sérieusement le collier à la rentrée de septembre. Je ne connais aucun de mes nouveaux camarades, à l'exception de Jean-Jacques Geering, un garçon excessivement studieux, qui habite la maison derrière chez nous et qui, pourtant, n'a jamais été un camarade de jeu. Nous nous installons tout naturellement l'un à côté de l'autre.

La maladie et l'internat ont laissé leurs traces indélébiles. Je ne gaspillerai plus dorénavant mes énergies pour obtenir les meilleurs résultats possibles. Je ne consacrerai plus à l'étude que le temps nécessaire pour éviter l'échec. Je n'ai qu'un seul but : obtenir en trois ans le certificat d'études secondaires. Mais, comme les professeurs sont particulièrement avares de bonnes notes, l'accumulation de points de réserve n'est pas facile. Un relâchement ne m'est possible qu'au cours du dernier trimestre de chaque année scolaire.

Il ne m'est pas nécessaire de tricher pour réussir. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Il n'y a aucune trace de moralité dans mon attitude. Je ne vois rien de répréhensible à retirer un avantage si je ne nuis à personne. Je n'ai tout simplement pas le tempérament de joueur. Mais quels excès n'aurais-je pas commis, si cela avait été la seule façon

d'éviter un échec et le redoutable opprobre paternel qu'il aurait entraîné inéluctablement !

Il m'arrive, certes, de flanquer de légers coups de poing dans les côtes de Jean-Jacques qui, pendant les travaux écrits, a la détestable habitude de cacher ses réponses de sa main gauche, compliquant d'autant mes coups d'œil obliques et coupables. Grand bûcheur devant l'Éternel, mon voisin est logiquement premier de la classe. Mais c'est surtout en allemand qu'il m'est bien supérieur. Il a l'avantage de parler cette langue à la maison, ou plutôt sa variante gutturale baragouinée en Suisse. Depuis chez nous, je les entends souvent se gargariser en famille. Son père a quitté sa Suisse allemande natale, il y a quelques années, pour occuper un poste de greffier au Tribunal fédéral. Un œil sur le prof d'allemand, l'autre sur la feuille de Jean-Jacques. Quelques fautes en moins, sans aucun risque. Pourquoi ne pas profiter de l'aubaine ?

C'est ironiquement aux dépens de ce cher Jean-Jacques que j'accomplis le seul exploit scolaire de ma vie de collégien. J'ai quatorze ans. Pierre Bidal donne calmement son cours de mathématiques. J'écoute, comme d'habitude, d'une oreille distraite. Soudain, un carillon de cloches de vaches me sort de ma torpeur. Je me rue à la fenêtre avec la majorité de la classe, pour assister au spectacle tout à fait insolite (même en 1950) d'un troupeau descendant l'avenue de Béthusy, devant le collège. M. Bidal, lui, ne se bidonne pas. L'ordre tant redouté entre tous, « Prenez une feuille », nous fait retomber sur le plancher... de la classe.

Il ne reste qu'un quart d'heure avant la sonnerie fatidique. Notre professeur a des questions toutes prêtes pour ce genre de situation de crise. Il nous écrit au tableau noir trois exercices de réduction de fractions à un même dénominateur. Il s'agit de notions connues depuis longtemps, mais qui font appel au calcul mental et à la vitesse d'exécution. Je suis dans mon

élément ; ça rigole mais, semble-t-il, seulement pour moi ! Chez les copains, c'est la débandade, la gueule d'enterrement. Un seul achève deux des exercices, la majorité de la classe — dont Jean-Jacques — aucun. Je l'écrase 10-2. Une fois n'est pas coutume, mais ça fait du bien quand ça passe ! Il est possible que seule ma réussite incite M. Bidal à inclure ce travail dans la moyenne de l'année. Je lui donne en tout cas une excuse valable : « Vous voyez, on peut ».

Cette note parfaite en mathématiques sera la dernière de son espèce. Mes bonnes notes, en effet, vont progressivement baisser au fur et à mesure que les chiffres seront remplacés par des lettres et, pire, par des points, des lignes et des courbes. Il me paraîtra, par exemple, insensé de perdre son temps à démontrer qu'une ligne droite est le plus court chemin entre deux points. Ça va de soi !

Le professeur de français, Pierre Ansermoz, que nous surnommons Canasson, est le seul qui me montre qu'il n'est pas dupe de mon approche restrictive de l'étude. Il ne me harcèle pas, mais se permet souvent, de sa voix nasillarde, quelques remarques bien senties, particulièrement lors de la correction des dissertations : « Alors, Gallay, c'est toujours la loi du moindre effort ? Non seulement vous élargissez votre écriture, mais lorsque je tourne la page — que vois-je ? — le point final sur la première ligne. ». Je prends alors mon air de fausse innocence et laisse passer l'orage. Je sais que si j'écris une page sans trop de fautes de grammaire et d'orthographe, j'obtiendrai la note dont j'ai besoin pour ma moyenne. Alors, cause toujours !

Je sais gré cependant à ce monsieur de s'être efforcé, pendant trois ans, d'enrichir inlassablement notre vocabulaire. Il nous fait inscrire dans un cahier les mots nouveaux que nous rencontrons. Il passe en douce, insidieusement, sur d'autres mots afin de pimenter les travaux écrits dans lesquels nous

devons définir une dizaine de mots. Même si nous sommes tous aux aguets des mots qu'il pourrait retenir, il réussit toujours à nous surprendre. Lorsque ma définition est mal rédigée, j'ai droit, comme bien d'autres avant et après moi, au fameux : « Alors, Gallay, un chat c'est quand ça miaule ».

Je termine le collège à ma façon. La dernière année s'achève par un examen dont les résultats sont pris en compte uniquement comme un trimestre additionnel. Je sais qu'avec mes points de réserve, j'ai mon « certif » dans la poche avant même d'avoir commencé mon examen. Ce n'est pas le genre de situation qui me stimule particulièrement. Je ferme mes livres et bâcle mes copies plus ou moins consciemment. Pour l'unique fois de ma vie, je suis bon dernier de la classe.

Tous les garçons et toutes les filles qui se contentent de suivre les cours de l'école primaire terminent leur scolarité avant le jour des Rameaux de l'année au cours de laquelle ils fêtent leurs seize ans. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'année scolaire se terminera en juillet, comme c'est déjà le cas au collège. Le dimanche des Rameaux est le jour de la Confirmation des vœux du baptême chez les protestants qui, dans le canton de Vaud, forment la très grande majorité de la population. La fin de l'école et la Confirmation représentent, littéralement d'un jour à l'autre, le passage de la vie d'enfant à celle d'adulte. La métamorphose est encore plus visible dans les villages où tous les habitants se connaissent. C'est le droit pour le jeune homme d'aller au bistrot et de commander ses « trois décis », et même de prendre sa première cuite. C'est la permission accordée aux garçons et aux filles de fréquenter les bals champêtres.

J'étrenne fièrement mon premier complet-veston à l'église de Chailly où je prononce devant la famille élargie et émue l'usuel « Oui, avec l'aide de Dieu ». La Confirmation met fin à deux années de leçons de catéchisme données par notre si dévoué pasteur Marcel Grobéty et qui culminent par le fameux petit quart d'heure en tête-à-tête avec le ministre du culte. J'ai beaucoup lu la Bible au cours des deux dernières années. Je me rends de plus en plus compte à quel point les chrétiens se sont éloignés des enseignements du Christ. Une parole de l'Évangile selon Matthieu semble avoir été complètement oubliée : « Il est plus aisé pour un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille que pour un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ». Ce n'est cependant pas le moment idéal pour faire part à notre bon pasteur de ma propension au doute. Pourquoi d'ailleurs gâcherais-je la fête qui se prépare ?

Tous mes camarades qui viennent d'obtenir leur certificat d'études primaires vont maintenant, pendant trois ou quatre ans, effectuer leur apprentissage de mécanicien, d'électricien, d'employé de bureau ou de banque, de menuisier, de peintre en bâtiment, de vendeur... Ils vont, bien avant moi, faire leur entrée dans la vraie vie et toucher un salaire qui augmentera progressivement en fonction des services qu'ils pourront rendre à leur patron d'apprentissage, qui souvent deviendra ensuite leur employeur. Pendant des années, ces copains, beaucoup moins instruits que moi, auront déjà un vrai métier et disposeront de beaucoup plus d'argent. Certains pourront s'acheter leur première voiture avant même d'avoir vingt ans.

Je ne suis absolument pas jaloux d'eux. Mon argent de poche me suffit amplement pour m'acheter des livres, aller parfois au cinéma et prendre une bière occasionnelle après les réunions hebdomadaires de la section locale de l'Union chrétienne de jeunes gens. Je n'ai besoin de rien de plus. Je suis un garçon sage, très sage même. Ma santé, en revanche, me donne

à nouveau un peu de fil à retordre. Je me tiens beaucoup trop voûté. Le spécialiste consulté diagnostique une scoliose. Pendant de longs mois, à l'âge de quinze ans, je couche sur le dos dans un plâtre correcteur. J'ai beaucoup de peine à m'y habituer et mes résultats scolaires s'en ressentent. C'est à l'occasion de la confection de ce plâtre, que, en costume d'Adam, j'arbore pour la première fois devant la gent féminine certains bijoux de famille qui ont presque atteint leur forme adulte. Je m'éloignerais de la vérité en prétendant que je suis parfaitement à l'aise.

Papa, lui, est de plus en plus absorbé par son travail. Il apporte chaque soir à la maison une grosse serviette bourrée de dossiers. Il en va de même durant les week-ends et pendant les vacances. Nous l'entendons, à travers la porte de son bureau, dicter lettres et rapports devant sa machine enregistreuse. Il fume en travaillant, soit un gros cigare, soit sa pipe. Les murs du local sont imprégnés de l'odeur forte du tabac. Le matin, bien avant que sonne son réveil, il allume sa lampe de chevet. S'il n'a aucun rapport urgent à terminer, ce n'est jamais un roman qu'il dévore, mais bien ce bon vieux dictionnaire Larousse, page après page, pour améliorer encore sa connaissance du vocabulaire français qui est pourtant bien meilleure que ne le sera jamais la mienne. Lorsqu'il devient responsable de la recherche agricole pour le canton du Tessin, il décide, à plus de cinquante ans et malgré tout son travail, d'apprendre l'italien. Nous l'entendons dès lors ânonner dans cette langue au téléphone avec ses interlocuteurs tessinois qui, pourtant, parlent couramment le français. Ses progrès sont rapides.

Autant papa est doux à la maison et courtois avec tout le monde, autant nous ne prenons pas au sérieux ses airs de fausse sévérité, autant il peut être sec et même dur en cas d'insubordination. Il passe un soir, au téléphone, un savon mémorable à un de ses adjoints qui, dépassant ses prérogatives,

a pris une décision non conforme aux instructions données. J'entends pour la première fois le capitaine Gally de l'armée suisse. Je suis impressionné et me rends compte que, si un jour je dépasse les limites très larges et assez floues qu'il m'a fixées, c'est la façon dont il me remettra à ma place. Cela demande une certaine réflexion !

À l'exception d'une visite dominicale de son bureau, jamais je ne verrai papa dans son milieu de travail. Je ne rencontrerai même jamais sa fidèle secrétaire. En dehors des invitations à souper qu'il échange occasionnellement avec ses sous-directeurs, sa vie professionnelle et sa vie familiale sont totalement dissociées. Ce n'est que beaucoup plus tard que je me suis posé certaines questions en rapport avec ses activités professionnelles. Comment s'adaptait-il à la lourdeur administrative, lui qui était avant tout un scientifique ? Arrivait-il à s'intéresser à des problèmes aussi terre-à-terre que l'établissement et la défense d'un budget ? Je suis convaincu, en revanche, qu'il écoutait sincèrement les doléances de ses collaborateurs, qu'il ne fermait sa porte à personne et qu'il était d'autant plus courtois et attentionné que son interlocuteur était à un niveau hiérarchique inférieur. Je ne l'imagine pas, au contraire, lécher les bottes des hauts fonctionnaires de Berne.

Les seules vraies vacances qu'il s'accorde à l'étranger avec maman, tous les deux ou trois ans, c'est au Congrès du vin. L'atmosphère semble y être particulièrement agréable, les dégustations occupant une bonne partie du programme. Si papa et maman boivent peu, d'autres congressistes n'ont pas la même retenue. Maman a toujours, à son retour, de bonnes anecdotes à nous raconter. Pendant leur absence, c'est grand-maman qui vient à la maison. Elle est incapable d'être sévère avec ses petits-enfants, mais la bonne, elle, ne chôme pas. Grand-maman, en effet, est viscéralement allergique à tout grain de poussière.

Même si c'est surtout maman et la bonne qui s'occupent du jardin, papa y consacre quelques heures par semaine. Il joue occasionnellement avec nous au yass ou au rami, que j'ai introduit à la maison après mon séjour à la Clairière. Je suis un très mauvais perdant, au yass en particulier. Il nous faut faire des équipes de deux. Maman, Jean-Pierre et moi sommes d'égale force. Papa, lui, ne se sort qu'en apparence de ses dossiers. Il ne joue que pour nous faire plaisir, pour être avec nous, mais son esprit vogue dans d'autres sphères : agricoles, arboricoles et viticoles. Si je fais équipe avec lui, mes commentaires peuvent être particulièrement détestables, du genre : « Comment peut-on être docteur ès sciences et jouer aussi misérablement ? ». Si Jean-Pierre est mon partenaire, il faut vraiment que les deux autres aient une chance insolente pour avoir le soupçon d'une possibilité de nous battre. Nous nous entendons à merveille, mais nos communications gestuelles sont loin d'être réglementaires. Alors, à la longue, à vaincre sans péril... Si, enfin, je joue avec maman, je ne peux accepter la défaite humiliante contre mon frère et son distrait partenaire. Mes crises peuvent être spectaculaires. Pour ne pas nuire à l'harmonie familiale, j'abandonnerai progressivement ces joutes sans que les autres en soient privés. Car la relève est assurée. La petite Annette, « yasseuse » chevronnée à sept ans, ne se fait pas prier pour me remplacer. Je préfère lire ou m'occuper de ma collection de timbres que je délaisserai pourtant à seize ans, littéralement d'un jour à l'autre.

La plupart de mes loisirs sont consacrés au foot. Dès le printemps, nous y jouons chaque jour, à deux pas de chez nous, sur le terrain pelé de l'École Nouvelle de Chailly, internat et externat privé haut de gamme. Cet emplacement, qui vit ses dernières années, est absolument indigne de l'établissement. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle il est tacitement ouvert à tout le monde lorsque les élèves n'y jouent pas.

Il ne peut, en effet, être détérioré davantage. Son étonnante déclivité fait en sorte que les courses des ailiers sont de vraies montées ou de vraies descentes. Les équipes se « tirent » après un rassemblement des joueurs présents.

Je comprends très vite que ma morphologie m'empêchera toujours d'atteindre le niveau d'expertise que mon sens du jeu et ma technique de balle auraient pu me permettre. C'est peut-être mieux ainsi, car papa n'aurait que très difficilement accepté que je fasse partie d'un vrai club. Mon style de jeu convient mieux aux petits matches amicaux sur des terrains aux dimensions réduites. Je joue pourtant quelques matches au sein de l'équipe de l'Union chrétienne. Alors que je marque un but sur le terrain bosselé de Tolochenaz, près de Morges, mon genou droit entre violemment en contact avec le pied du gardien adverse, plus inexpérimenté que malintentionné. Résultat : je garde le lit durant quinze jours et marche pendant plusieurs semaines à l'aide de béquilles. Je m'estime très chanceux de ne pas avoir manqué l'école plus longtemps. La crainte viscérale d'une blessure plus grave nuira dès lors beaucoup à mes performances sur les terrains de jeu.

Les vacances à Suchy sont remplacées dorénavant par des vacances à la montagne. Nous louons, en 1951, un appartement au bord du lac, à Champex, la si charmante station valaisanne. Notre première course de montagne est mémorable. Nous partons à quatre, de bon matin, pour la Fenêtre d'Arpettaz, une excursion de plusieurs heures. Annette et la bonne sont restées au village. Papa, une fois de plus, paie cher l'allure de fusée qu'il nous impose dès le départ. Il est à la limite de l'épuisement et maman n'en mène guère plus large. Même si le but n'est maintenant plus très loin, ils manifestent l'intention de rebrousser chemin. Il n'en est pas question. Sans demander mon reste, j'entame illico un sprint rageur qui, en moins de vingt minutes, me conduit au but. Jean-Pierre me

rejoint au bout de dix minutes. Nous remarquons alors que les deux aînés ont repris leur pénible ascension, entrecoupée d'arrêts de plus en plus nombreux. Ce sera long, très long. Ce sera aussi la dernière vraie course de montagne de papa, qui se contentera dorénavant d'excursions plus utilitaires, telles que la cueillette des champignons.

À partir de 1952, nous louons, chaque été et pendant la période des fêtes de fin d'année, un chalet aux Diablerets : Le Planet. Nous logeons en fait dans l'espace habitable réaménagé d'une ferme inoccupée. L'été, matches de foot et courses en montagne meublent la plupart de nos journées. Quand l'oncle Paul et la tante Odette viennent nous rendre visite, tous les adultes n'ont plus qu'une seule idée en tête : la cueillette des champignons, des myrtilles ou des framboises des bois. Les expéditions succèdent aux expéditions, souvent dans des endroits particulièrement escarpés. Je ne ressens personnellement aucun plaisir à escalader un pierrier, puis à m'accroupir des heures durant pour récolter des petites baies sauvages, si succulentes soient-elles. Je déteste moins aller aux champignons, même si je suis handicapé par mon daltonisme. La cueillette n'est, vous pensez bien, que la première opération : les récoltes doivent être traitées. C'est sous la haute direction de maman et de l'oncle Paul que se préparent les innombrables pots de confiture de framboises et de myrtilles, les bocaux de chanterelles au vinaigre, et que sèchent les bolets.

Les vacances d'hiver sont plus ennuyantes. En raison de ma scoliose, le médecin m'a déconseillé le ski pour au moins deux ans. Je patine tristement pendant que Jean-Pierre dévale les pentes. Heureusement, ma cousine Lucienne et son mari, Gérard Porchet, passent chaque année plusieurs jours au chalet. Gérard, un vrai boute-en-train, agrmente nos soirées de sa bonne humeur.

Plutôt qu'au yass, nous jouons tous ensemble au jeu de bouchons, qui a l'avantage d'être très divertissant, excessivement simple et ouvert à un nombre indéterminé de participants.

Les seuls accessoires sont : un nombre de cartes égal à quatre fois le nombre de joueurs et un nombre de bouchons de liège inférieur d'une unité à celui des participants. À un signal donné, chaque joueur passe une carte à son voisin de droite, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'un d'eux dispose de quatre cartes identiques (as, rois...), se saisisse d'un des bouchons alignés sur la table et soit imité par tous les autres... sauf un (ou une). C'est moi, en général, qui tiens la comptabilité sous forme de bâtonnets. (Je sais, je sais, certains pratiquent le même jeu en se déshabillant progressivement.) Il est exceptionnel, même anormal, que je me retrouve bredouille. Papa, vous vous en doutez, a très souvent la seule main vide du groupe. Et cela, même si je le pousse parfois du coude pour le faire réagir et coincer un autre joueur (pourquoi pas Jean-Pierre, mon plus dangereux rival?).

Parlons sport. Le Lausanne-Sports joue à domicile tous les quinze jours. Le trajet du Pont-de-Chailly au stade de la Pontaise se fait toujours à pied et en groupe, en une demi-heure. L'année 1951 est un très bon millésime : le Lausanne-Sports est champion suisse. Plus près de chez nous, il y a aussi les matches du F.-C. Chailly, le club du quartier, sur le terrain râpé de la Sallaz.

Lorsque nous passons le dimanche à la maison, nous ne manquons pas les reportages radiophoniques colorés de Marcel Suès, dit Squibbs. Nous déplorons son exécration partialité en faveur du club haï par tous les Lausannois qui se respectent, le F.-C. Servette de Genève. Mieux vaut un club suisse allemand champion que les affreux du bout du lac ! (Les matches

Lausanne-Servette sont alors, en Suisse romande, l'équivalent de ce que seront plus tard au Québec, pendant quinze ans, les confrontations entre les Canadiens de Montréal et les Nordiques de Québec.)

Côté cyclisme, c'est le délire. Ferdi Kubler remporte le Tour de France 1950. En 1951, le Tour est gagné par Hugo Koblet, déjà vainqueur du Giro d'Italia l'année précédente. Avant de franchir les banderoles d'arrivée, notre « pédaleur de charme » sort souvent son peigne de sa poche et réajuste son impeccable chevelure. Certains se gaussent de la contrepèterie de cette expression appliquée à un homme de lettres fort connu !

Mais le plus beau jour est sans conteste un dimanche de septembre 1951. Nous soupçons de bonne heure pour permettre aux grands-parents de rentrer en train à Suchy avant la nuit. Nous écoutons à la radio le reporter Lelio Rigassi nous décrire, depuis Varese en Italie, l'arrivée du championnat du monde cycliste. Il attend d'une minute à l'autre un petit peloton d'échappés. Il hurle, s'époumone, trépasse presque : « Bevilacqua... Fiorenzo Magni, Ferdiiii, Ferdiiii... ». Notre Ferdi national est champion du monde professionnel sur route. Les superlatifs s'enchaînent. À table, grand-papa est littéralement transporté par l'émotion. Il ne peut se retenir et pleure de joie, à chaudes larmes. Je n'en mène pas beaucoup plus large !

LE BAC

Septembre 1953...

Après le collège, c'est tout naturellement le Gymnase classique. N'allez surtout pas croire que je m'en vais parfaire ma condition physique. On appelle « gymnase » en Suisse l'établissement scolaire où se donnent les cours des deux¹ dernières années précédant le baccalauréat. L'édifice historique de l'Ancienne Académie abritant le gymnase est situé dans le Vieux-Lausanne, tout près de la cathédrale. La classe que nous occupons la seconde année est heureusement aménagée dans un vieil immeuble d'habitation, un peu délabré, dans une rue voisine. J'ai maintenant vingt minutes de marche deux ou quatre fois par jour ; mais il y a toujours ce bon vieux tram pour les jours de pluie ou de paresse.

Le gymnase ne nous rapproche que dans le temps et dans l'espace de l'université. Car, en matière d'assiduité et de discipline, il n'est que l'abominable prolongement du collège. Quelques élèves des collèges régionaux se joignent à notre classe, dont deux « forts en thème » qui relégueront mon copain Jean-Jacques à une très lointaine et insultante troisième place. Je suis maintenant un redoutable expert de la méthode « tout pour la note ». Je m'installe au fond de la classe et ne m'avance

1. Actuellement les trois dernières années.

de quelques rangs que pour les cours de latin donnés par Emile Campiche que, non sans raison, nous surnommons Barca. Il a suffi d'un très sonore : « Alors, Gallay, vous assistez aux jeux du cirque depuis les gradins ? ».

En raison de l'importance de la matière qu'ils enseignent, les professeurs de latin sont les plus sévères et les plus craints, aussi bien au gymnase qu'au collège. Chaque leçon commence inmanquablement par le supplice de l'interrogation orale de l'un d'entre nous, sur la traduction préparée à la maison d'une page de César, Tacite, Virgile... L'un d'eux, Jean Treyvaud, pousse même le sadisme jusqu'à nous faire asseoir, tête baissée, sur un banc placé juste devant son pupitre, en contrebas. Le fait de lever la tête ne peut signifier qu'une quête d'approbation, c'est-à-dire un manque évident de confiance en soi. Il nous vaut invariablement un méprisant « Ne me regardez pas » postillonné à notre figure.

Il va sans dire que je suis le premier de la classe à me procurer un « pont », c'est-à-dire une de ces traductions plus littérales que littéraires qui, tout en réduisant énormément la durée de ma préparation, m'assure de la bonne compréhension de textes poétiques latins dont le sens n'est pas si évident. Chaque fois que nous changeons d'auteur, je cours les librairies jusqu'à ce que je mette la main sur un de ces trésors, souvent ancien et usagé.

En dehors du latin, mon principal sujet d'inquiétude est le thème allemand, compte tenu de la manière intraitable de le corriger par un professeur, Albert Oesch, par ailleurs courtois jusqu'à l'obséquiosité et surtout myope au point de ne pouvoir distinguer le fond de la classe. Certaines fautes grammaticales, qu'il juge impardonnables, sont sanctionnées par des quintuples ou sextuples fautes. Les objets de son courroux sont surtout l'accord fautif des adjectifs et le mauvais emploi de la forme passive des verbes. La répétition de fautes identiques est

impitoyablement punie, au point qu'un de mes compagnons de classe réussit un jour l'exploit peu commun d'accumuler assez de fautes dans le seul titre pour justifier un 0. Je connais les habitudes de ce professeur. Il nous fait faire deux thèmes et une version par trimestre, mais se contente de deux notes pour le calcul de sa moyenne. Il est donc clair que, si j'ai réussi honorablement les deux premières épreuves, je ne ferai pas la troisième. Les travaux écrits n'étant pas annoncés d'avance, je m'embusque avant la leçon, quelque part entre la salle des profs et notre salle de cours. Dès que je repère une grosse enveloppe sous son bras, j'en connais immédiatement l'inévitable signification. Je m'esquive dans un bar à café avoisinant pour réapparaître l'heure suivante.

Pour avoir le contrôle absolu de la situation, je suis volontaire pour m'occuper du rapport d'absences, une tâche pourtant détestée par tous mes camarades qui savent cependant qu'ils peuvent toujours compter sur mes nombreux oublis et ma négligence apparente. Qui pourrait deviner le machiavélisme dissimulé chez un jeune homme si effacé ? Lorsqu'il m'arrive de « courber » un cours (sécher, si vous préférez), je dépose avant de partir le rapport sur le bureau du professeur qui, généralement, le signe sans se poser de questions. Sur demande expresse des copains je transforme parfois, innocemment, une absence en arrivée tardive au moyen d'une petite flèche tracée *a posteriori*. Exceptionnellement, je fais disparaître un rapport... en tirant la chasse d'eau. Je trouve toujours des excuses appropriées en toute candeur. C'est tout naturellement que j'aide les autres beaucoup plus souvent que je ne m'avantage moi-même. Une seule fois, le professeur d'allemand, distinguant vaguement une classe un peu trop clairsemée, a l'idée saugrenue d'effectuer un contrôle précis des présences et de noter les noms des six élèves absents, dont je fais évidemment partie. Il est clair qu'à partir de ce moment je ne peux plus rien pour les autres.

C'est chacun pour soi. Une absence d'une heure se justifiant plus difficilement qu'une absence plus longue, je me pointe à la maison très, très *malade*. Maman n'est pas dupe de mon stratagème. Ne pouvant me donner ouvertement raison, elle fait mine de me croire et rédige le lendemain la traditionnelle excuse écrite.

Sachez pour la petite histoire que Jean-Pierre, qui effectue sa première année de gymnase pendant que j'effectue ma deuxième, se charge également du rapport d'absences, avec le même air ingénu ; un air de famille, en quelque sorte...

Je ne prends pas plus qu'au collège le risque de la tricherie, quoique... Il serait complètement stupide, en effet, de ne pas profiter de la myopie du professeur d'allemand pour utiliser occasionnellement un dictionnaire. Il n'est même pas nécessaire de posséder un de ces fameux *Poucet* trop peu pratiques dans la vie courante pour n'avoir pas été conçus que dans un but peu avouable. Lors des interrogations orales de vocabulaire allemand, notre organisation collective tient plus de la force majeure que de la tricherie. C'est court : pour cinq mots, une faute, 8 ; deux fautes, 6... Le 10 doit impérativement être assuré pour l'obtention d'une moyenne acceptable, d'où l'utilisation d'une ardoise par celui qui occupe la position stratégique, c'est-à-dire hors du champ de vision du maître, mais suffisamment près de la victime du jour. En cas de panne sèche de l'élève interrogé, l'usuel « *Den Zusammensatz, bitte!*² », laisse amplement le temps d'écrire sur l'ardoise pendant que le professeur lit la phrase complète.

Toute règle ayant une exception, je triche sans vergogne aux travaux écrits de chimie. Je n'ai aucune intention de mémoriser des formules dans une matière si secondaire dans les études classiques, d'où mes petits billets disséminés en

2. Le contexte, S.V.P.!

divers lieux stratégiques. Je profite, pour les consulter, des allées et venues dans la classe de Claude Secrétan, que nous appelons Claudy. Une seule fois c'est la catastrophe. Est-ce la fatigue, la perversité ou l'inspiration divine ? Il s'assoit au fond de la classe et ne bouge pas. Et le fond de la classe, c'est évidemment à côté de Gallay. L'impossibilité de consulter mes bouts de papier entraîne un plongeon dans les grandes profondeurs. Il n'y aura pas récidive... du professeur de chimie.

Le professeur de français, Marcel Raoux, à quelques années de la retraite, est complètement dépassé par les événements. Fatigué, dégoûté de l'enseignement, il a complètement décroché. Il ânonne un cours de littérature dans une indifférence quasi générale ; son entrée en matière habituelle, « Mes essieux », n'attire même plus un sourire. Seuls quelques zélés prennent des notes et répondent aux questions occasionnelles. Il distribue très parcimonieusement les bonnes notes mais, comme il est tout aussi avare de mauvaises notes, je sais que, quoi que je fasse, j'obtiendrai une moyenne de 6, voire un petit 7. Je vogue à mes occupations exactement comme s'il n'existait pas. Je ne perds pas mon temps, si précieux. Je suis parfaitement organisé et prépare mes devoirs pour le lendemain, parfois même pour l'heure suivante. C'est pourtant ce vieux monsieur qui sera le seul professeur à m'expulser d'une salle de cours durant toute ma scolarité. C'est la dernière heure de classe avant les examens finaux, une heure de remplissage, car les moyennes sont déjà faites. Nous trompons notre ennui en nous échangeant un gros ballon à travers la classe. C'en est trop, même pour lui. Le sort tombe sur Gallay, en possession du ballon au moment du véhément « Sortez ! ». Je m'exécute, non sans placer un bon shoot contre la paroi, déclenchant les rires de la classe. Il ne m'en tiendra pas rigueur au cours des semaines cruciales qui vont suivre.

Le bon esprit de la classe est terni par un groupe de trois ou quatre « peureux ». C'est le cas, en particulier, lorsque Paul Chaudet, vigneron vaudois autodidacte et père de notre camarade Marc-Henri, est élu conseiller fédéral. Je précise qu'en Suisse, le gouvernement n'est formé que de sept (!) ministres appelés conseillers fédéraux, élus par les deux Chambres réunies. Dès l'annonce de la nouvelle, nous décidons spontanément de sauter les deux derniers cours de la matinée pour fêter ça... dans un bar à café. Un carré d'irréductibles se présentera pourtant au cours de physique. Notre initiative sera blâmée sans aucune conséquence grave, évidemment.

Enfin le grand moment arrive : le baccalauréat, dernier obstacle avant l'université. À la différence du système français, les notes de l'année scolaire sont prises en considération dans le calcul de la moyenne. La seule exigence est d'obtenir une moyenne de 5 sur 10 à l'écrit, composé d'une dissertation française, d'une version latine, d'une version grecque, d'une épreuve de mathématiques et de la moyenne entre une version et un thème allemands. Le chiffre magique est de vingt-cinq points. J'ai évidemment une peur d'échouer aussi viscérale que peu fondée. Tout aurait pu cependant s'écrouler le jour du thème allemand, pour une raison tout autre que la difficulté de l'épreuve que je redoute entre toutes. Lorsque je quitte la maison, à la dernière minute, j'entends déjà le bruit de ferraille caractéristique du tram qui s'approche en contrebas sur l'avenue de Chailly. Un sprint effréné s'impose pour la descente du chemin de la Fauvette, considéré comme abrupt, même à Lausanne. Lorsque, arrivé au Pont-de-Chailly, j'amorce le virage à angle droit qui mène à l'arrêt du tram, mes souliers de cuir ne peuvent plus adhérer à l'asphalte. S'ensuit ma gamelle la plus spectaculaire en dehors des pistes de ski qui suscite des cris d'effroi chez les spectateurs. Par pur réflexe, le redressement est presque aussi

rapide, et le tram, pris au vol. Je suis miraculeusement sain et sauf, même si une grosse ecchymose au genou me fait beaucoup souffrir pendant l'examen.

Le résultat de l'écrit dépasse mes plus folles espérances. Quatrième de la classe, loin derrière les deux premiers, mais un seul point derrière mon ami Jean-Jacques. Mon calcul est vite fait : c'est dans la poche, car je peux me payer la note minimum à tous les examens oraux et réussir quand même. Mon supplice est terminé : je suis bachelier. Je ferme logiquement mes livres. Devant mes professeurs, je suis plus nonchalant que provocateur. Quand le cœur n'y est plus ! Ce n'est qu'au cours de mon interrogation de littérature allemande, de surcroît mon dernier examen, que je me fais un petit plaisir. Disons par euphémisme que ce n'est pas ma branche préférée. Tout se passe rapidement :

— Parlez-moi de *Faust*.

— *Faust* a été écrit par Goethe.

Un silence s'ensuit, correspondant à mon niveau de connaissances.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Non !

Rideau.

Permettez-moi, très brièvement, un bond dans le temps. Les travaux écrits du bac ne peuvent être distribués aux candidats que vingt ans après l'examen. Une petite agape est généralement prévue pour la distribution collective. Comme je ne peux m'y rendre, les travaux me sont envoyés par l'organisateur de la petite soirée, Antoine Rochat, qui est devenu entre-temps directeur du collège où nous avons, sinon souffert, du moins peiné ensemble. Une double impression se dégage de la lecture de mes épreuves. Je me trouve particulièrement savant en mathématiques, mais mon écriture, non encore formée, est celle d'un enfant. Ne disposant pas du

texte original des versions latine et grecque, je ne peux mesurer exactement la profondeur de mon retour en Béotie.

Retour vingt ans plus tôt. La cérémonie de remise des diplômes a lieu, comme d'habitude, dans la salle du Grand Conseil, c'est-à-dire du parlement vaudois. À la sortie, par mesure de saine précaution, je remets en coup de vent mon parchemin à une maman particulièrement fière de son rejeton. Et que la fête commence ! Le mouton noir de la classe se réfugie, lui, dans les jupes de sa mère pour éviter la punition que certains veulent lui infliger : un bain dans la fontaine, dans le plus simple appareil.

Le vin blanc, comme il se doit en pays vaudois, coule à flots, tout d'abord au bistrot le plus proche. Les esprits s'échauffent. Un pèlerinage s'impose à notre bonne vieille classe, qui n'est pas fermée à clé. Nous marquons notre passage en cassant quelques vitres et lampes. Le pupitre du professeur est arraché et sert d'urinoir aux plus éméchés. (Notre relative modération n'empêchera pas l'envoi d'une petite facture de réparations aux parents durant l'été, dont le paiement sera la condition *sine qua non* de notre admission à l'université.)

La fête continue avec l'inévitable filet de perche à Lutry, bien arrosé comme il se doit, et se termine dans les profondeurs de la cave aux Chaudet, à Rivaz, en plein vignoble de Lavaux. Chacun boit autant qu'il le désire, sans aucune limite. Personne n'est cependant forcé de boire contre son gré. J'adore le vin blanc, mais modère encore le niveau de mes libations. Certains profitent de leur plus ou moins belle voix pour entonner des chansons gaillardes, dont un solo du *De profundis morpionibus* intégral, c'est-à-dire long à mourir, car, à l'exception d'une bataille gigantesque et de la cabriolet d'un motocycliste, les faits et gestes de ces petits insectes ne présentent guère d'intérêt.

Dans un dernier défi d'ivrognes, deux camarades ingurgitent rapidement dix verres « ex » (cul sec, si vous préférez).

Les nauséabondes conséquences d'une telle initiative donnent un haut-le-cœur aux plus sobres d'entre nous. C'est un retour en taxi, à quatre heures du matin, qui met définitivement fin à ma vie de « prisonnier scolaire ».

Je ne le sais pas encore, mais je ne reverrai jamais plusieurs de ces camarades de classe des cinq dernières années. C'est le début de la très longue liste de bons copains que je vais perdre au cours des années qui vont suivre.

Même si l'obtention du baccalauréat est ma principale préoccupation et même si aucun relâchement n'est possible, surtout la dernière année, il me reste assez de temps libre pour le foot et notre nouvelle passion sportive, le ping-pong. Selon les conditions météorologiques, nous installons notre table soit au jardin, soit moitié au salon, moitié dans la salle à manger, en relevant l'épais rideau qui sépare ces deux pièces. L'amélioration de notre jeu augmente progressivement l'espace requis pour nos évolutions *intra-muros*. Nous prenons soin de mettre à l'abri les bibelots les plus précieux.

J'apprécie de plus en plus la montagne. Mon histoire d'amour avec mes Diablerets s'intensifie. J'aime de plus en plus mes courses effrénées et solitaires, cette sensation fugace de bonheur total, lorsque, épuisé, j'atteins le but fixé et admire le paysage aux quatre points cardinaux. Je me mets au ski. Mes talents sont limités, mais je passe partout, à ma façon, à ma vitesse.

Je ne me contente pas de l'effort physique. Je dévore livre sur livre, vais parfois au cinéma les après-midi de congé, en hiver. Le soir, je ne sors que pour les réunions hebdomadaires de l'Union chrétienne. Je suis un garçon sage, très sage.

C'est au cours de l'été 1954 que j'effectue mon premier voyage à l'étranger. Papa a pris un arrangement avec un de ses homologues allemands dont le fils, nettement plus âgé que moi, a passé un mois chez nous il y a trois ans. Son extrême politesse, si germanique, m'avait alors particulièrement frappé, surtout sa façon de se pencher en avant, presque à angle droit, lorsqu'il nous serrait la main. Jean-Pierre et moi simulions souvent en son absence l'inévitable choc des têtes de deux Allemands qui se serrent la pince. Nous admirions aussi l'impeccable parallélépipède rectangle que formaient les spaghetti sur sa fourchette avant qu'il la porte à sa bouche. Je me rends donc en train à Neustadt an der Weinstrasse, en passant par Karlsruhe. Malgré la politesse exquise de mes hôtes et malgré la superbe chambre mise à ma disposition, je m'ennuie, je m'ennuie... Je suis seul, n'ai aucun compagnon de mon âge et ne me perfectionne que peu en allemand.

Pour les amateurs de foot, le nec plus ultra, c'est le championnat du monde qui, en 1954, a lieu en Suisse. J'assiste aux cinq matches disputés à Lausanne. La victoire de la Yougoslavie sur la France 1-0 m'amuse beaucoup, car, comme c'est le cas pour beaucoup de Suisses, le cocorico des reporters de la radio française m'agace de plus en plus. Le coq gaulois a perdu ses plumes. Hourra ! Le match nul 1-1 entre la Yougoslavie et le Brésil restera toujours, subjectivement peut-être, le plus beau match auquel j'aie assisté. Le match Suisse-Italie, c'est David contre Goliath, c'est « l'esprit de Morgarten » dans toute sa plénitude. (Sachez que la bataille de Morgarten a permis, en 1315, à l'armée des trois premiers cantons suisses de flanquer une terrible dégelée à l'armée de l'empereur d'Autriche, très supérieure en nombre, et d'assurer ainsi définitivement l'indépendance qu'ils avaient proclamée en 1291.) Les Italiens dominent outrageusement, mais Gégène Parlier, dans les buts, accomplit des miracles. Le but vainqueur de Hugli, vers la fin du match,

déchaîne les passions. Les dernières minutes sont héroïques, les défenseurs Neury et Bocquet dégagent, ballon après ballon, le plus haut possible dans les tribunes. On les a eus 2-1 !

Comme mes cours au gymnase ne se terminaient qu'à dix-sept heures, je ne me suis pointé à la Pontaise que juste avant le coup d'envoi. Je n'y retrouve donc pas papa et Jean-Pierre, arrivés bien avant moi et qui occupent de bien meilleures places dans les rangées supérieures.

Pendant toute la partie, un supporter suisse, que je ne peux voir, me tape sur les nerfs en hurlant continuellement « Vas-y Jacky, vas-y Jacky... », en soutien à l'ailier suisse Jacky Fatton, le joueur vedette du F.-C. Servette. Comme s'il n'y avait pas d'autres joueurs que lui dans l'équipe suisse !

En rentrant à la maison, je rattrape, sur le plateau de Béthusy, papa et Jean-Pierre qui sont accompagnés par un monsieur plus âgé. Papa me présente alors son frère André, cet oncle que je ne connais pas, qu'ils ont rencontré après le match. Jean-Pierre m'apprend que l'excité du stade fait partie de ma famille !

J'assiste au quart de finale Suisse-Autriche avec Jean-Pierre et des copains, comme toujours aux places debout. Les places assises sont rares et dépassent nos moyens. Comme dans un sauna, nous passons du très chaud au très froid. Un quart d'heure d'enfer fait passer le score de 3-0 à 3-5. Nos vaillants joueurs ne s'en remettent pas. De héros, Gégène s'est transformé en paria en une semaine. Défaite crève-cœur (5-7). Morgarten est enfin vengé. Je referme la plaie.

La demi-finale Hongrie-Uruguay, disputée sous une pluie battante, est passionnante à souhait. L'exceptionnelle qualité du spectacle me console de la défaite 2-4, après prolongations, de mes favoris uruguayens emmenés par un fantastique Schiaffino.

Je me contente de moins en moins des pages sportives des journaux. Je me passionne de plus en plus pour la politique internationale. Il m'arrive d'acheter *Le Monde* et *Le Canard enchaîné*...

La politique locale ne présente un quelconque intérêt qu'au travers des lorgnettes du *Bonjour de Jack Rollan*, journal satirique qui nous en fait voir une face cachée, qu'il est inutile alors de chercher dans les autres organes de presse, trop « bonbordeaux »³.

C'est au cours de ma dix-neuvième année, celle qui précède immédiatement le bac, que je prends la décision définitive de ne pas devenir missionnaire en Afrique et, par conséquent, de ne pas faire des études de théologie.

Cette résolution conclut un long et très pénible débat intérieur, précipité par l'échéance inexorable qu'est le choix d'une profession.

La lecture régulière de la Bible pendant plusieurs années me fait peu à peu constater à quel point la plupart des chrétiens vivent en marge des enseignements du Christ. Ai-je lu le même livre qu'eux? Les Évangiles ne prônent-ils pas avant tout la charité et l'amour du prochain? Je n'accepte pas l'hypocrisie et juge sévèrement certains pasteurs qui aiment mieux prendre le thé avec les paroissiennes bourgeoises plutôt que fréquenter les milieux à la fois plus pauvres et moins « croyants ». Pouvons-nous mettre en pratique les versets bibliques qui nous conviennent et rejeter ceux qui nous dérangent? Poser cette question, pour moi, c'est y répondre. Si je crois en Dieu, je ne peux être qu'un vrai chrétien, c'est-à-dire considérer les

3. Qui sont du bon bord, soit de celui du parti au pouvoir.

Écritures comme un tout inaliénable dont il n'est pas possible de gommer les «imperfections».

C'est vers l'âge de quinze ans qu'imperceptiblement ma foi en Dieu commence à s'effriter devant mon esprit trop cartésien. Comment un Dieu soi-disant bon et miséricordieux peut-il faire, dès la naissance, une distinction si nette entre les hommes?

En vertu de quel privilège divin le jeune Michel, né protestant à Orbe, serait-il élevé dans la Vérité alors que croupiraient dans l'incroyance ignominieuse ces pauvres...

... Carlos, né catholique à Madrid,
Ahmed, né musulman à Alger,
Isaac, né juif à Jérusalem,
Rajiv, né hindouiste à Delhi,
Dang, né bouddhiste à Saigon?

Comment tant d'habitants de cette planète, en apparence intelligents, acceptent-ils, comme allant de soi, de faire partie d'une minorité «élue» et, automatiquement, considèrent tous ceux qui n'en font pas partie comme de méprisables mécréants?

À l'intérieur de la chrétienté, la rivalité entre protestants et catholiques m'horripile. Cela semble tellement plus divertissant de se chicaner sur des peccadilles purement formelles que de s'entendre sur l'essentiel, la parole de Dieu!

C'est très dur de sentir, si jeune, le sol s'enfoncer inexorablement sous ses pieds. Pendant des années avant, mais aussi après ma décision irrévocable, je suis littéralement obsédé par le dernier vers de *La Conscience* de Victor Hugo:

«L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.»

Ce maudit œil finira par complètement disparaître. Il fera place à un vague regret empreint à la fois de fatalisme et de belles illusions perdues. La perte de la foi et l'abandon d'une carrière mort-née de missionnaire vont laisser un grand vide

qui ne sera jamais comblé. Je ne me suis pas sorti d'un guépier pour me précipiter tête baissée dans un autre. Je sais que jamais je n'obtiendrai de réponses aux questions que je me pose, comme tant d'autres avant moi, sur l'origine de l'univers et de la vie. Le mystère dépassera toujours l'intelligence humaine, donc la mienne. La profusion des religions est la conséquence inéluctable de cette incertitude. C'est plus facile de « croire » sans trop se poser de questions. J'envie presque celles et ceux qui en sont capables.

L'athéisme ne peut me convenir davantage que les religions existantes, car il demande lui aussi une certaine foi, un certain prérequis. Deux alexandrins de Voltaire m'interpellent : « L'univers m'embarrasse et je ne puis songer / que cette horloge existe et n'ait point d'horloger ». Comme les récits bibliques, la théorie de l'évolution est un outrage à l'intelligence et à la raison. De plus, elle ne règle pas le problème de la création du monde. Jean D'Ormesson, bien des années plus tard, dans son *Rapport Gabriel*, exprimera si bien le fond de ma pensée : « Comme si tout, d'un seul coup, avait surgi de rien ».

Mes convictions varieront peu au cours des années qui suivront. J'accompagnerai mon agnosticisme d'une certaine morale personnelle basée sur la tolérance envers autrui, à condition qu'elle soit réciproque. Vivre et laisser vivre. Je ne garderai de mes beaux projets africains que l'intention ferme de ne pas me satisfaire d'une petite vie bourgeoise en Suisse et de parcourir le vaste monde. D'où ma résolution de ne pas avoir d'enfants, pour garder ma totale liberté de manœuvre.

Ne voulant pas brusquer maman et papa, je ne leur parle jamais de ma foi défaillante, ni de mon renoncement aux études théologiques. J'agis exactement comme si je ne leur en avais jamais touché mot : je vais les mettre devant un fait accompli.

Même si je ne me considère dorénavant plus comme chrétien, ma fréquentation des lieux du culte ne cessera que

progressivement. Papa, très pratiquant, ne prise guère mon manque d'assiduité à l'église. Je refuse cependant de me laisser entraîner dans de longues discussions. Ne souhaitant pas l'enrager pour le plaisir, je me contente de répondre à ses critiques occasionnelles par des contre-attaques plutôt vives, du genre : « Les dix francs que tu donnes à la collecte, cela n'a rien à voir avec la charité chrétienne ; ce n'est que donner le superflu pour avoir une bonne conscience. ». Ce genre de remarque est très difficile à contrer. Papa diminuera progressivement ses tentatives de me catéchiser, reconnaissant sans doute leur inutilité totale.

DROIT ET HEC

Octobre 1955...

Un bac classique latin-grec, c'est un beau diplôme, mais rien d'autre. Toutes les portes me sont ouvertes mais je les ferme une à une aussitôt. Rien n'est plus facile que de procéder par élimination. Un pasteur agnostique se conçoit difficilement quoique... à titre d'employé de l'État de Vaud... Je suis trop gauche et n'ai pas le cœur assez bien accroché pour le maniement du bistouri et je ne suis pas assez sadique pour celui de la fraise. Je ne suis pas non plus masochiste au point de vouloir confronter tout seul une vingtaine de méchants garnements. C'est simple: si je ne veux pas avoir étudié le latin pour des prunes comme je l'ai fait pour le grec, il ne me reste que l'habituelle roue de secours, cette indispensable planche de salut à laquelle se sont raccrochés désespérément, année après année, tant de bacheliers classiques arrivés à la croisée des chemins dans un état de totale indécision. Le droit — c'est évidemment de lui qu'il s'agit — mène à tout, dit-on... Je suis cependant conscient que ce n'est pas la connaissance, même parfaite, du droit suisse qui va satisfaire mon impérieux désir de voyager à travers le monde. Je fonce donc tête baissée et décide de préparer, parallèlement à ma licence en droit, une licence HEC⁴,

4. Soit, plus précisément, une licence ès sciences commerciales et économiques.

plus apte à être reconnue à l'étranger. Ce n'est pas évident. Qu'à cela ne tienne: d'autres l'ont fait avant moi.

Aussi bien la licence en droit que la licence HEC requièrent l'inscription à des cours échelonnés sur trois ans. Rien n'empêche cependant les étudiants de s'inscrire à des cours dans les deux facultés, même donnés concurremment. J'étales mes inscriptions sur quatre ans, avec en moyenne trente heures de cours par semaine. Je ne me fixe aucun délai précis pour l'obtention de mes deux diplômes. Les étudiants qui n'en préparent qu'un l'obtiennent généralement après trois ans et demi ou quatre ans.

J'adore la liberté universitaire et en abuse indécemment. Il n'y a aucune liste de présence, les professeurs ne se préoccupant aucunement de problèmes aussi secondaires. Rares sont ceux qui ont la réputation de faire couler à l'examen un étudiant qu'ils ne connaîtraient pas. Certaines salles seraient d'ailleurs bien trop exigües si, un jour donné, les élèves inscrits avaient l'idée saugrenue de tous se rendre à leurs cours. Je pense en particulier au cours d'économie politique de Firmin Oulès, originaire du sud de la France.

Il m'apparaît évident, dès le début, que je ne pourrai en aucun cas suivre tous les cours auxquels je suis inscrit, d'autant plus que certains cours de droit sont fixés aux mêmes heures que des cours de l'École des Hautes Études Commerciales. Paradoxalement, ce chevauchement facilite ma décision. S'il ne m'est pas possible de suivre certains cours, pourquoi n'en manquerais-je pas davantage... et même, en fait, presque tous? Je n'avais pas prémédité une telle attitude, mais c'est la seule qui puisse m'éviter des études échelonnées sur sept ou huit ans. C'est un cas de force majeure. Toutes mes énergies seront déployées beaucoup plus utilement si, au lieu de suivre personnellement les cours, je parviens à me procurer les résumés des notes prises par d'autres.

Il n'y a aucun problème pour les études commerciales. Un étudiant maghrébin a créé une véritable entreprise à partir des notes qu'il prend personnellement ou qu'il fait prendre par d'autres. Les résumés sont distribués aux « abonnés » à un coût très modique et avec une impressionnante régularité. (Je n'ai jamais revu ce camarade d'études. Mais, sauf accident, il n'a pu que réussir en affaires; il avait une bonne longueur d'avance sur les autres. Je lui dois en tout cas une fière chandelle. Merci!)

C'est un peu plus difficile en droit. Mes achats ne couvrent pas tout à fait l'ensemble des cours. Je devrai, pour compléter l'opération, me résoudre à un échange de résumés avec trois camarades. Je choisis un cours dont la matière ne varie pas d'une année à l'autre. Je dactylographie très laborieusement en quatre copies un excellent résumé de l'année précédente.

Dans ces conditions, ma première année à l'Université de Lausanne est avant tout pour moi l'occasion de travailler... mon revers de ping-pong. Mon instinct me souffle en effet de ne pas informer papa et maman de mon taux ridiculement bas de fréquentation des cours; ils pourraient ne pas comprendre. Pendant une année, je vais leur jouer la comédie. Quand, le matin, je quitte allègrement la maison, la petite serviette que j'ai sous le bras ne contient très souvent que ma raquette et une boîte de balles neuves. Le Foyer des étudiants est situé à deux pas de l'université; deux belles tables de jeu m'y attendent. Comme ce ne sont pas les joueurs qui manquent, je deviens vite un redoutable pongiste, très défensif. Pour meubler mes après-midi, il y a le cinéma, le cinéma et encore le cinéma, navets et chefs-d'œuvre confondus. (Mon acteur préféré, Fernandel, ne sera jamais tout à fait remplacé dans mon cœur.)

Je vais parfois, en touriste, assister à une heure de cours. Ce n'est cependant que pour faire signer mon livret d'étudiant

ou pour rencontrer quelques camarades qui, eux, prennent des notes assidûment. Chaque règle se doublant toujours d'une exception, il n'y a pas d'étudiant plus assidu que moi aux quatre heures hebdomadaires du cours « Introduction aux HEC », donné par Jean Golay et que doivent suivre, en plus du programme régulier, tous les étudiants qui n'ont pas en poche un bac commercial. Ce n'est pas évident, croyez-moi, car les branches commerciales sont à des années-lumière des préoccupations des élèves du Collège classique. Plongés jusqu'au cou dans nos versions grecques ou latines, nous ne pouvions que regarder de haut, consciemment ou inconsciemment, ceux qui dressaient des bilans ou convertissaient les livres sterling en shillings et en pence. Sans jamais étaler ostensiblement notre savoir, nous avions indubitablement un énorme complexe de supériorité. N'étions-nous pas la crème de la crème, nous autres qui, les premiers, à dix ans, avions quitté l'école primaire ? Pour nous, le Collège scientifique à onze ans ne pouvait représenter qu'un deuxième choix, un minable accessit. Quant à l'École de commerce à quatorze ans... n'en parlons même pas.

Je dois maintenant redescendre de l'Olympe où je me complais depuis neuf ans. Je n'en mène pas large. La matière est aride, si différente de ce que j'ai étudié jusqu'alors ! Mon excellente mémoire ne suffit pas à me tirer d'embarras. Le naufrage est en vue. Comment vais-je affronter avec succès ces deux terribles examens écrits de quatre heures chacun qui m'attendent au virage, implacablement ? Heureusement, il y a mon oncle et parrain, Paul Collet, professeur émérite de comptabilité, excellent vulgarisateur. J'aurais préféré m'en sortir sans son aide, mais la crainte d'un échec humiliant et impensable me fait fouler au pied une fierté mal placée. Je n'ai pas le choix et accepte avec fatalité ses bons offices. Il me reprend en main dans la dernière ligne droite, démystifie la matière, me donne de bons tuyaux. Je suis loin d'être trans-

endant à l'examen, mais j'évite d'extrême justesse la honte de la défaite, cette affreuse tache noire sur une page immaculée. Ouf! Merci parrain.

Dans la mesure où l'on parvient à la franchir, il est préférable que la première barrière d'une course à obstacles soit la plus élevée. Tout le reste ne peut qu'être facile en comparaison.

Je profite de ce premier succès pour mettre la famille au courant de ma désertion des cours. C'est indispensable, car c'est à la maison que je vais dorénavant étudier selon la méthode que j'ai choisie. Mon rythme sera d'une session d'examens par année pendant quatre ans, toujours en juillet, pour jouir ensuite pleinement de mes vacances aux Diablerets.

À environ trois mois de l'échéance, c'est le branle-bas de combat. Je m'installe à mon bureau dans ma chambre. Au rythme de cinq à six heures par jour, week-ends évidemment non compris, je lis lentement les notes de cours dactylographiées, m'imprègne de matières dont je ne connais souvent même pas les rudiments et prépare des résumés assez complets en style télégraphique.

À quelques rares exceptions près, chaque session d'examens consiste en une suite d'interrogations orales d'une demi-heure. En règle générale, le sujet est tiré au sort au moyen de bouts de papier éparpillés sur une table. Il y a souvent, mais pas toujours, une période de réflexion pendant le supplice de la victime précédente. Ce genre d'examen convient beaucoup mieux à mon genre de préparation que les rares examens écrits de quatre heures. Lorsque l'effort de concentration est de courte durée, il est possible de l'affronter complètement épuisé, le crâne bourré de données qui viennent d'être mémorisées... pour être oubliées dès le lendemain.

Je suis presque dans un état second. Trois jours avant le premier examen, je reprends mes résumés et mémorise, mémorise... Je suis irascible, bois café sur café, pique une mémorable

crise de rage contre moi-même le jour où j'y mets du sel à la place du sucre ; les premières tondeuses à moteur du voisinage m'exaspèrent. Quand, un été, la température dépasse les trente degrés dans ma chambre, trop proche du toit, je me réfugie dans le sous-sol ou sous les vieux sapins du jardin.

Je ne pourrais me préparer pour le deuxième examen avant d'avoir subi ma première interrogation. Il ne saurait être question d'embrouiller ma mémoire par un mélange de sujets différents. Mon rythme devient infernal lorsque deux examens sont prévus deux jours consécutifs. Je me couche à deux heures du matin, me lève à cinq heures. Mais jamais mon excellente mémoire ne me fait faux bond. Ma méthode limite en effet les risques d'échec. Même si le sujet tiré au sort ne me convient pas, j'en sais au moins juste assez pour éviter cette seule note éliminatoire inférieure à 4 qui signifierait l'échec de toute la session. Il est tout aussi évident que les très bonnes notes sont très difficiles à obtenir. Mais à quoi me serviraient-elles ?

Lorsqu'apparaît une importante faille dans ce que je crois être une muraille inébranlable, je suis favorisé par une chance insolente, lors de l'examen de droit international public. Je me rends compte avec effroi, une demi-heure avant d'entrer en lice, qu'il me manque au moins le quart du cours. S'ensuit alors le seul et court instant de peur intense de toute ma vie d'étudiant. L'incroyable soulagement résultant d'un tirage favorable fait place à une totale décontraction, à un examen exceptionnellement brillant.

Certaines matières sont communes aux deux facultés. Des équivalences peuvent être obtenues, c'est-à-dire qu'avec une note suffisante dans une faculté, il n'est plus nécessaire de subir un nouvel examen dans l'autre. La règle est la suivante. Une note de 7 sur 10 en droit dispense d'un nouvel examen à l'École des HEC. Noblesse oblige, il faut 8 sur 10 aux exa-

mens des HEC pour être dispensé de l'examen à la Faculté de Droit. Comme je passe mes examens finaux des HEC avant les autres, je sais que deux notes de 8 ou plus aux examens de droit commercial et de droit des obligations pourraient me faire sauter à pieds joints l'obstacle le plus menaçant de mes études juridiques. L'éminent professeur qui donne ces deux cours, Roger Secrétan, que nous surnommons « Rosine », a en effet la détestable habitude de vouloir connaître personnellement tous les étudiants en droit. Il insiste également sur une présence assidue de chacun à son séminaire, au cours duquel les étudiants ont une participation active. Fataliste, je me propose de m'y rendre, à contrecœur, au cours de la prochaine année, c'est-à-dire juste avant mes examens finaux de la licence en droit. En vrai juriste, un peu paternaliste, il n'a pas du tout les mêmes exigences pour les étudiants de l'École des HEC. Vous devinez la suite. Lorsque je me présente aux examens, il peut, à la rigueur, physionomiste comme il est, se rappeler vaguement m'avoir entr'aperçu lors d'une de mes rares présences pour faire signer mon livret d'étudiant. Il est heureusement convaincu que je ne suis qu'un vulgaire étudiant de l'École des HEC.

Il semble étonné par mes bonnes connaissances de la matière, conséquence logique de résumés préparés en fonction des vrais examens de l'an prochain. Ses questions sont très bienveillantes et je commence à rêver à un miracle. Je reste malgré tout bouche bée, incrédule, lorsque, quelques jours plus tard, la secrétaire de l'École des HEC me donne le détail de mes notes. Victoire sur toute la ligne : j'ai passé haut la main ma licence HEC — je m'en doutais —, mais surtout, j'ai obtenu de justesse les deux 8 qu'il me fallait. J'évite donc ce satané séminaire. La voie étant dégagée, je peux obtenir ma licence en droit sans que le méchant professeur me connaisse personnellement. Ce n'était pas évident et ce n'est pas tout à fait exact.

Car c'est en ma présence que mon distingué professeur va apprendre que je l'ai court-circuité. Il est membre du jury lors de mes examens finaux en droit. Au cours de ma première apparition, sa totale surprise m'amuse et je retiens à peine un sourire triomphant. Je sais fort bien qu'il se demande: « D'où sort-il celui-là? Comment a-t-il pu m'échapper? » Il se penche vers le président du jury, lui glisse quelques mots à l'oreille. Un chuchotement lui répond. Je sais parfaitement ce qu'ils se disent. Une ombre résignée passe rapidement sur son visage: « Si j'avais su ». *Dura lex...* Trop tard, Monsieur le professeur.

Depuis que j'ai cessé mon entraînement intensif de ping-pong, je ne prends que très rarement la direction de l'université. Confiné dans ma chambre, je ne peux avoir avec les autres étudiants les mêmes relations de camaraderie qu'au collège et au gymnase. Il est d'autre part exclu que j'adhère à une de ces désolantes sociétés d'étudiants qui ne sont généralement que des filiales de partis politiques.

Mes seuls vrais copains, pendant mes études, sont donc les gars du quartier. Nous jouons régulièrement au foot dans notre jardin, sur le court de tennis désaffecté que papa vient d'acquérir. Le ballon rond est souvent délaissé pour le volant de badminton, notre nouvelle passion à Jean-Pierre et à moi.

C'est le 11 mai 1956, dans le carnotzet du père de Frankie, que prend forme ma courte carrière dans le foot « organisé ». Je précise que l'on désigne du nom de carnotzet, en pays vaudois, le petit local aménagé généralement au sous-sol pour recevoir les amis en dégustant une bonne bouteille. Nous sommes une quinzaine d'étudiants et d'apprentis, presque tous des anciens membres de l'Union chrétienne. Nous fondons un club pour nous inscrire à la Ligue romande de football qui, contraire-

ment à la Fédération suisse, ne programme aucun match le dimanche. D'où notre affiliation au club local, le F.-C. Chailly, sous le nom étonnant de F.-C. Chailly-Semaine. Un comité est formé. Mon copain Frankie, l'âme du club, en devient inévitablement le président. Je suis nommé caissier. Bien que je n'aie pas encore vingt ans, je suis un des *vieux*.

Il n'y a que cinq équipes la première année dans notre groupe ; en conséquence, nous ne disputons que huit matches officiels. Nous débutons en fanfare par une mémorable victoire à l'arraché de 3-2, suivie d'un deuxième succès plus facile, 4-1 (dont un but de Gallay). Nous sommes premiers *ex æquo* et attendons de pied ferme les co-leaders. Ça rigole... Mais pas pour longtemps. Pour une semaine exactement. Au lendemain du troisième match, notre gardien de but Gaston Nicole, dit Cocole, pour les intimes, à vingt et un ans l'ancêtre du groupe, future vedette de la télévision suisse mais alors journaliste débutant, fait publier un court entrefilet dans la *Gazette de Lausanne* : « Chailly-Semaine encaissa passivement onze buts sans sauver l'honneur, si honneur il y avait ».

Il y a un double avantage à jouer le samedi plutôt que le dimanche. Nous sommes libres le dimanche après-midi pour assister aux vrais matches, ceux du Lausanne-Sports. Mais surtout nous pouvons fêter nos victoires ou pleurer nos défaites sans souci du lendemain.

Après l'inévitable chope de bière pour la soif, le vin blanc vaudois coule à flots. J'apprécie de plus en plus le doux nectar de nos coteaux. J'en abuse, mais j'ai heureusement le vin joyeux. Je fais quelques erreurs d'appréciation de novice qui me font soutenir la maison d'une seule main ou même nager quelques longueurs de brasse-papillon coulée... dans le jardin. Maman m'entend rentrer en titubant, mais papa dort du sommeil du juste et ne sera jamais mis au courant. J'ap-

prends vite à connaître mes limites. Euphorique, éméché, oui ; malade, à quatre pattes, non, quoique...

Il va sans dire qu'il y a toujours un dernier carré d'insomniaques qui prolonge les célébrations au-delà de l'heure de fermeture des bistrots. J'en fais toujours partie. Quel que puisse être alors l'endroit choisi pour la suite des opérations, c'est généralement la « cave à René » qui nous approvisionne en liquide ; c'est ainsi que, dans certains moments d'euphorie, sans avoir l'impression de manquer de respect à papa, j'appelle l'endroit où il entasse quelques centaines de bouteilles, vins courants et grands crus confondus.

C'est toujours avec mon ami Jules Vuillemin (Julot) que les soirées sont les plus mouvementées. Ses réactions sont parfois étonnantes, comme sa soudaine exclamation moqueuse à la Casa d'Italia de Lausanne : « A chi l'Abyssinie ? A noi ! », qui provoque notre retraite précipitée.

Ce n'est que lorsque maman et papa sont absents que les copains sont invités à la maison pour se rincer la dalle. Nous nous installons dans le salon et chantons en chœur tout notre édifiant répertoire, avec Jean-Pierre au piano évidemment.

Annette, qui a maintenant treize ans, a sa chambre juste au-dessus du salon. Bon gré, mal gré, elle sera souvent dès lors mise au courant de l'étonnant voyage en ballon du père Dupanloup, de certaines particularités physiques du curé de Camaret, des étranges objets exposés au musée d'Athènes, de l'outrageante lubricité de trois orfèvres le jour de la Saint-Éloi, de l'histoire d'un pauvre lézard délaissé...

Certains soirs, nous nous amusons à faire quelques téléphones que n'apprécient pas vraiment les récipiendaires ! Il en est un dont tous les copains présents se souviennent encore très bien aujourd'hui.

C'est évidemment Julot qui appelle le concierge de la Concorde, la maison paroissiale de Chailly, et lui demande

s'il peut louer la grande salle au nom de « L'Amicale des mangeurs de choucroute ». Le monsieur, plus surpris qu'insulté, lui explique patiemment la vocation de la Concorde, qui est plutôt un endroit où l'on prie. Et Julot de répliquer, du tac au tac : « Mais nous priions avant de manger ! ».

Lorsqu'au petit matin la joyeuse cohorte nous quitte, la quiétude du quartier sera parfois troublée. Il m'arrive, si je ne suis moi-même pas trop parti pour la gloire, d'escorter la compagnie sur une courte distance pour que nos voisins immédiats ne soient pas trop importunés. Qu'ils crient tant qu'ils veulent... mais plus loin.

Un des locataires du nouveau bâtiment locatif construit sur le chemin de la Fauvette, tout près de chez nous, téléphone un soir et demande à papa de pouvoir parler au « noctambule ». C'est évidemment de moi qu'il s'agit. Ce monsieur, patron d'une compagnie de sécurité, se plaint du défilé de voitures qui, le week-end précédent, a perturbé le sommeil des gens du quartier. Je me fais alors le grand plaisir de l'informer que les responsables sont les chefs cadets de la paroisse que le gentil Jean-Pierre avait invités. Les cadets forment une troupe de scouts rattachés à l'Église protestante... mais qui s'en éloignent très souvent. Le monsieur s'excuse et ne se risquera plus à téléphoner. Il aurait pourtant eu par la suite de bonnes raisons de se plaindre !

Papa ne sacrifiant une bouteille de derrière les fagots que dans les grandes occasions, nous lui rendons, sans qu'il le sache, un service appréciable en empêchant un vieillissement excessif de certains vins. Nous gardons cependant confidentielle cette consommation additionnelle en réaménageant astucieusement la disposition des flacons. Je suis le principal coupable, mais uniquement en raison de ma soif plus intense que celle de Jean-Pierre, mon complice de toujours. Nos regards évitent de se croiser lorsque papa, solennellement, informe un de nos

invités qu'en son honneur il débouche la première bouteille d'un excellent vin qu'il vient de recevoir. Rien n'est plus faux.

Au cours d'une soirée particulièrement arrosée, je trouve soudainement que le prénom de Michel est porté par trop de monde. D'autorité, pour me distinguer d'eux, je décide de m'appeler Nasser, nom du président égyptien qui vient de nationaliser le canal de Suez. Ce nom de guerre me collera à la peau pendant des années, certains poussant même la familiarité jusqu'à m'appeler par son prénom, Gamal.

Dès la seconde année d'activité de notre club, notre petit effectif de joueurs est encore réduit par le service militaire obligatoire de quatre mois que chaque bon Helvète doit effectuer, normalement, l'année au cours de laquelle il a vingt ans révolus. Ceux qui veulent monter en grade sacrifient à la mère-patrie de nombreux mois supplémentaires.

En ce qui me concerne, je réussis tout d'abord à retarder l'échéance, puis à être partiellement réformé à l'aide d'un certificat de l'éminent médecin qui avait soigné ma scoliose. Il me fait un clin d'œil en me remettant le document : « Vous avez de la chance que je ne sois pas très militariste ! ». C'est donc pour un service complémentaire de seulement cinq semaines que je me présente, en avril 1958, à la base aérienne de Dübendorf près de Zurich, tenant à la main une petite valise qui servira à renvoyer mes habits civils à la maison. Le seul d'entre nous qui n'a pas de valise est un joueur très connu de l'équipe suisse de foot. Il n'a sous le bras qu'une énorme enveloppe contenant de toute évidence une radiographie. Cette dernière doit vraisemblablement comporter la trace d'une malformation physique particulièrement rare qui peut lui permettre de jouer au foot au niveau le plus élevé, mais l'empêche d'effectuer tout service militaire, même physiquement moins éprouvant et limité à cinq semaines. Ce pauvre « handicapé » nous quitte le jour même.

Je vais, moi, pendant trente-cinq longs jours, entrecoupés par trois week-ends à la maison, suivre un cours de *guetteur*, traduction en français fédéral du mot allemand *Späher*. Nous sommes censés repérer à l'œil nu les avions ennemis qui volent à trop basse altitude pour être détectés par les installations de radar traditionnel. C'est la partie facile. Nous devons, en effet, préalablement monter rapidement une ligne téléphonique de fortune jusqu'à notre poste d'observation. Compte tenu de mes connaissances techniques absolument nulles et de mes dons d'équilibriste à peu près équivalents, je me complais dans le rôle du manœuvre non spécialisé qui porte sur son dos la grosse bobine de fil téléphonique.

Même si l'effort physique est bien moindre que dans une école de recrues ordinaire, la même ridicule discipline militaire est au rendez-vous, avec son lot de caporaux minables qui se prennent au sérieux. Il faut se dépêcher pour attendre. Je déteste d'autant plus cette perte de temps que j'ai dû interrompre, à un moment crucial, ma préparation d'examens universitaires. Je m'emmerde et plus encore... Totalelement allergique à la marche au pas, j'ai vraiment beaucoup de peine à soulever de terre mes gros souliers cloutés ; j'aime les faire crisser sur le macadam au grand dam de la hiérarchie.

Notre groupe est particulièrement hétéroclite. Il y a une majorité de Suisses alémaniques, par définition très militaires, que nous ne rencontrons que lors des différents appels de la journée. Le groupe romand est formé à la fois d'individus trop handicapés physiquement pour faire un service militaire complet et de tire-au-cul qui ont usé de tous les stratagèmes pour être réformés, mais qui n'y sont pas complètement parvenus. L'esprit de corps est difficile à créer. Lorsque des ordres sont donnés en allemand, la plupart d'entre nous, comme par hasard, sont durs de la feuille. Mais il y a toujours des cons pour nous les traduire à haute et intelligible voix avant les

officiers. Les rares moments de liberté se passent en vitesse dans les tristes bistrots à soldats du coin, d'où nous sortons en courant pour regagner notre campement avant dix heures. Pour éviter de mauvaises surprises, il vaut mieux, en Suisse allemande, remplacer le vin par la bière. Nous commandons généralement un gros pot de bière de cinq litres. Chacun boit une gorgée plus ou moins grosse avant de tendre le récipient à son voisin. C'est celui qui boit l'avant-dernière gorgée qui paie la tournée.

Le seul bon moment de ce triste séjour chez les Allemands (comme dirait grand-papa), c'est le dernier ordre de licenciement donné en suisse allemand et compris sans traduction, croyez-moi. J'ai une gueule de bois carabinée. Étonnamment, aucune heure de rentrée n'avait été fixée la veille, après la traditionnelle soirée de compagnie. Maudite liberté retrouvée. Comme il se doit, je suis rentré le dernier au cantonnement, en chantant, bras dessus bras dessous, avec deux compères aussi saouls que moi, peu de temps avant l'heure du réveil. Le retour en train de Zurich à Lausanne est particulièrement éprouvant.

Je m'étais juré que ni mes potes du quartier ni mes copains de foot n'auraient jamais le plaisir pervers de me voir affublé de mon habit militaire. Les « complémentaires » n'ont en effet pas encore droit au nouvel uniforme du soldat suisse. Ils ne l'endosseront que quelques années plus tard après épuisement des stocks de l'accoutrement des précédentes générations de troufions.

L'exercice ne devrait pas être trop difficile, étant donné que je ne jouis que de trois week-ends de permission. Je m'engouffre dans un taxi dès mon arrivée en gare de Lausanne, le samedi en fin d'après-midi. Le dimanche soir, papa me raccompagne en voiture à la gare, où je me perds dans la foule des conscrits qui attendent le même train que moi. Dans l'in-

tervalle, évidemment, je porte mes habits civils. Tout se passe bien jusqu'à ce que...

C'est mon dernier dimanche de congé. Deux individus attendent sur l'avenue de Chailly l'apparition d'une Peugeot 403 bleue qui descend le chemin de la Fauvette. Ils montent alors rapidement sur la Vespa stationnée à côté d'eux et prennent en filature le véhicule du capitaine René Gallay sans que ses occupants ne les remarquent.

À peine suis-je sorti de la voiture, à la gare, qu'un scooter s'arrête à côté de moi. En descendent, hilares et fiers de leur exploit, l'inévitable Frankie et notre copain commun Werner Meyer (soit dit en passant : deux futurs officiers de l'armée suisse). Ils ne voulaient pas manquer un spectacle dont je m'étais (peut-être un peu trop !) vanté de les priver. Bien joué les gars ! À chacun ses petits plaisirs !

Été comme hiver, mes Diablerets me fascinent de plus en plus. J'aime, en juillet et en août, mes excursions solitaires à la Palette, à la Tornettaz, à la Paraz, au Pic Chaussy, au refuge de Pierredard, à la cabane des Diablerets... Pour ménager mon dos, je n'emporte aucun sac. Je me contente d'un anorak noué autour de la taille et d'un paquet de fruits secs. Je m'abreuve aux fontaines d'alpage et aux nombreux petits ruisseaux.

Le soir, je descends souvent, trop souvent même, au village prendre un verre avec mes nouveaux copains ormo-nans (comme sont appelés les habitants de la vallée). Certaines nuits se prolongent. D'aucuns ont le sang chaud, entrent dans de « terribles colères », heureusement jamais dirigées contre le gars de la ville, malgré ses réparties cinglantes. Je parviens toujours, sans trop de difficultés, à regagner le nouveau chalet que nous louons, le Sapin-Vert. Une seule fois, dans la foulée de ma dernière réussite universitaire, je suis victime de la perfide générosité d'Yvan Berruex, dans son carnotzet. Ce qui m'obli-

gera à coucher quelques heures à la belle étoile sur le chemin du retour.

Les vacances au chalet sont l'occasion, pour l'aîné de la famille, de taquiner sa sœur cadette encore plus qu'à l'accoutumée. Annette a une peur viscérale des chiens. Elle n'est donc pas particulièrement rassurée le jour où l'adjoint de papa et son épouse viennent dîner chez nous accompagnés de leur bouledogue. Au milieu du repas, elle se lève soudainement en poussant un cri de terreur, convaincue que le sale animal l'avait effleurée sous la table. Non, ce n'était que le pied du grand frère qui passait par là. Silence gêné des visiteurs, regard furibond d'une mère protectrice, sourire retenu du père, clin d'œil complice du frangin. Satisfait du succès de l'opération, je la renouvelle au bout de quelques minutes avec autant de réussite. Je ne mettrai cependant pas plus longtemps à l'épreuve la patience maternelle.

Les vacances d'hiver sont plus mouvementées. Il y a de la vie au chalet. Plusieurs copains montent passer la période du Nouvel An avec nous. Sont souvent de la partie, ensemble ou à tour de rôle, Robert Bally (Roby), son frère Henri Bally (Riquet), Eric Zimmermann (Zim ou Zimboum), Jean-Pierre Holzmann (Micky), Frédy Vernez (Neneuil), Daniel Perrin, Daniel Combernous (Pollux). Ils prennent tous leurs repas avec nous et s'entassent avec leurs sacs de couchage dans la salle à manger-salon pour des nuits souvent très courtes. Les trois chambres du premier étage sont réservées à la famille.

J'ai un peu de peine à suivre les autres sur les pistes de ski, mais mes descentes nocturnes font oublier mes performances de la journée. Chaque soir après le souper, nous descendons au village. Le 31 décembre 1959, avant de nous en aller vers vingt-deux heures, nous demandons au capitaine René Gallay de commander son dernier garde-à-vous et son dernier ordre de licenciement pendant qu'il est encore temps. En effet, papa,

qui a eu son sixantième anniversaire au cours de l'année qui s'achève, sera dégagé de ses obligations militaires à minuit. Il s'exécute avec grâce, le plus sérieusement possible. C'est la première fois que j'obéis à un ordre de papa avec autant d'empressement !

Au village, évidemment, le vin blanc coule toujours à flots et nous transforme en choristes (oui, même moi !) accompagnant les solos impressionnants de Jean-Pierre, qui suit maintenant des cours de chant au Conservatoire de Lausanne. Les bistroquets, ravis, prolongent souvent nos arrêts en nous offrant une tournée. Au fur et à mesure que la nuit avance, les chansons folkloriques font de plus en plus place à un répertoire de corps de garde.

Un seul soir, nous troquons pour quelque obscure raison le vin blanc pour le pastis. Nos organismes de bons Vaudois doivent y être un peu réfractaires ; les agneaux s'enhardissent et lancent des boules de neige dans les fenêtres des chalets bordant l'itinéraire du retour. Ils s'entraînent au javelot avec les piquets plantés dans la neige pour indiquer le bord de la route. Ils enfoncent même dans la piste de ski durcie quelques archets du téléski. Gestes peu glorieux que, désenivrés, Jean-Pierre et moi tentons maladroitement d'effacer à notre réveil. Nous n'y pensons plus.

Trois jours plus tard, alors que les copains sont déjà redescendus à Lausanne et que Jean-Pierre et moi faisons encore la grasse matinée, l'appointé Cuttelod, l'aimable gendarme des Diablerets, se pointe au chalet. C'est papa, plus matinal que nous, qui lui ouvre la porte. Le gardien de la paix commence par se confondre en excuses de perturber ainsi la tranquillité d'un client aussi fidèle de la station de villégiature. Il n'a vraiment pas le choix de procéder : trois plaintes ont été déposées. Il relate nos exactions. Je vous laisse imaginer la stupeur du docteur, directeur et capitaine Gallay. Ses fils ne

peuvent s'être si mal conduits, ni même avoir cautionné des gestes aussi disgracieux. « C'est tragique », se borne-t-il à répéter, hébété. Pendant que, Jean-Pierre et moi, nous nous expliquons avec la maréchaussée en assumant l'entière responsabilité, le cousin Gérard, agriculteur-vigneron genevois, qui en a vu d'autres, y va de ses couplets les plus persuasifs pour désamorcer la bombe : « Voyons, oncle René, dans votre jeunesse... ». L'histoire se terminera en notre absence, devant le juge de paix. Une amende très raisonnable nous sera infligée, que nous partagerons avec les trois autres coauteurs que nous n'avons évidemment pas dénoncés. (C'est à ce jour mon seul démêlé avec la justice.)

Je suis logé, nourri, vêtu. Je n'ai besoin d'argent que pour mes sorties le week-end et mes nombreuses séances de cinéma. J'ai cinquante francs d'argent de poche par mois. Il arrive que maman arrondisse mes fins de mois. Grand-papa aime à me glisser subrepticement dans la main un beau billet pour Noël, pour mon anniversaire ou tout simplement pour le plaisir du geste. Il ajoute souvent : « Et surtout, pas un mot au gouvernement ! ». Grand-maman, ainsi nommée, n'est pas dupe des astuces de son compagnon des cinquante dernières années. Elle s'en amuse. À ma majorité, à vingt ans, j'ai droit au carnet d'épargne que papa et maman ont alimenté depuis ma naissance.

Comblé, je n'ai pas besoin de gagner à tout prix ma vie pendant mes études. Je fais cependant, chaque année, au moins une exception. De 1956 à 1959, je suis « sondeur » pendant la période des vendanges. Je joins ainsi l'utile à l'agréable, aussi liquide l'un que l'autre ! Je vous dois quelques explications. Dès le début des années 50, le gouvernement vaudois a décidé de classer les vignobles du canton d'après la qualité de leurs récoltes. Il s'agit d'une opération à long terme que n'approuvent pas nécessairement tous les producteurs. Il faut donc avancer

prudemment. Des « sondeurs », en majorité des étudiants, sont envoyés dans toutes les régions viticoles du canton pour relever la teneur en sucre (degré Ochsle) des moûts de raisin. Les résultats des premières années n'ont encore qu'une valeur indicative ne portant pas à conséquence. Le secteur qui m'est attribué est la partie centrale du merveilleux village d'Épesses, en plein milieu du vignoble de Lavaux, avec une vue imprenable sur les Alpes françaises. Je ne pouvais tomber mieux. Jean-Pierre et Jean-Michel Roulin, un copain d'études, sondent dans les deux autres secteurs du village. Un local est mis à notre disposition pour notre matériel, dans la salle de gymnastique de l'école, dont les élèves, évidemment, sont en congé pendant toute la durée des vendanges. Ce matériel consiste en une caisse en bois, du volume d'une petite valise ou d'un large porte-documents, qui contient un cylindre de verre pour y verser le moût, un chinois pour presser le raisin — mais que nous n'utilisons presque jamais —, et surtout une sonde, dont l'enfoncement dans le liquide dépendra de la densité de ce dernier, c'est-à-dire de sa teneur en sucre. Nous devons vérifier ainsi, plusieurs fois par jour, les arrivages chez tous les producteurs de notre secteur, remplir une feuille pour chaque sondage, avec copie pour le vigneron, préparer ensuite le rapport journalier, l'envoyer le soir même au gouvernement avant de prendre le train pour Lausanne, vers dix-neuf heures.

Ça, c'est la théorie. Voyons maintenant la pratique. Les vendanges de 1959 battent leur plein. Le millésime s'annonce exceptionnel, tant quantitativement que qualitativement. Le temps est au beau fixe, l'ambiance aussi. C'est ma quatrième année dans le métier, c'est aussi ma dernière. Sauf échec non programmé à mes examens, je serai l'an prochain sur le vrai marché du travail. Je partage une chambre à Épesses avec le sondeur qui a remplacé Jean-Pierre, lui-même en pleine préparation d'examens.

La journée de travail commence vers neuf heures, alors que vendangeuses et brantards (comme on appelle en Suisse les hommes qui portent la hotte) sont depuis longtemps à la vigne. Les arrivages, à ces heures, sont encore très rares. Je ne rencontre souvent dans les caves que les vieux vigneronns qui, seuls ou avec un aide, sont responsables des pressoirs. Ce sont leurs fils, dans la force de l'âge, qui supervisent la cueillette du raisin dans les vignes si escarpées de la région, et son transport au village. C'est donc le moment idéal pour en déboucher une, pour tromper l'attente. Commence alors le rituel : le vigneron boit le premier dans le petit verre vaudois, puis chacun des présents boit à son tour dans le même récipient et suffisamment vite pour ne pas s'attirer le moqueur « Louez l'Éternel, mais ne louez pas le verre ». Quand je suis le seul invité, mon tour revient souvent. Comme à cette heure j'ai encore l'esprit clair, j'apprécie l'intelligence, la sagesse et le fameux sens de l'humour de ces vieux vigneronns vaudois. Je pense en particulier aux deux Messieurs Fonjallaz, que j'appelle familièrement l'oncle Paul et l'oncle Charles... Une bouteille à deux entre neuf et dix heures du matin, cela marque son homme, surtout si l'expérience se renouvelle. Je ne peux me résoudre à prononcer le « Jamais avant midi » et suivre ainsi le conseil donné lors de notre cours de formation. Un verre d'Épesses, cela ne se refuse pas !

Je réussis toujours malgré tout, tant bien que mal, à effectuer quelques sondages avant midi. Un dîner consistant s'impose après l'ingurgitation de tant de liquide. Le point de ralliement des trois sondeurs est toujours le bistrot du village. Et, même si nous ne commandons pas de vin, il se trouve toujours un bon samaritain pour offrir perfidement « trois décis » à ces pauvres étudiants. L'après-midi est difficile, l'heure de la fin des sondages dépendant avant tout de l'état physique et psychologique des travailleurs. Les armes sont toujours déposées

bien avant le dernier arrivage. Je ne veux surtout pas risquer de casser mon cylindre ou ma précieuse sonde dont la valeur serait, le cas échéant, retranchée de mes maigres émoluments. (En quatre ans, je ne fais qu'ébrécher un cylindre, un vrai exploit en la circonstance.) Il m'arrive exceptionnellement, en cas de force majeure, de ne pas retourner déposer mon matériel dans notre local, mais de le confier à l'un des vigneron en disant, au milieu des rires de l'assistance : « Je vous laisse ma caisse, je suis en train d'en prendre une autre. Si je ne m'en souviens pas demain matin, faites-moi signe. ». (Sachez que *caisse* en pays vaudois est synonyme de brosse au Québec.) C'est sans matériel que la tournée des caves se poursuit toute la soirée. Ensuite, il y a en contrebas du village, sur la grande route, le bar-dancing Le Vieux-Moulin, pince-fesses connu de tous les noctambules de Lausanne et des environs. Comme vous n'êtes pas curieux, la suite ne peut donc en aucun cas vous intéresser.

Le petit-déjeuner, au bistrot, est consacré à l'élaboration du rapport journalier de la veille. Ce n'est pas évident avec des mains qui, souvent, seraient plus aptes à « sucrer les fraises chez Manuel » (c'est-à-dire l'épicerie ultrafine de Lausanne), malgré la petite lie ou le marc qu'une âme charitable m'offre régulièrement, pour soigner le mal par le mal, et que je vide à jeun et cul sec, entre ma chambre et le bistrot. Il y a certaines feuilles à recopier, d'autres à dédoubler pour qu'un rapport acceptable puisse être envoyé à l'administration. Mon écriture et ma signature en effet ont une certaine tendance à se modifier tout au long de la journée, jusqu'à devenir méconnaissables. Il existe certes des inspecteurs qui sont censés superviser le travail des sondeurs. Mais le seul que je rencontre, en quatre ans, est au moins aussi « fatigué » que moi.

Ça rigole, ça rigole, quoique... Papa décide tout d'un coup de venir faire son petit tour à Épesses avec maman. Tous les

vignerons le connaissent, soit personnellement à titre d'anciens élèves de Marcelin ou de la nouvelle École supérieure de viticulture et d'œnologie qu'il a fondée à Lausanne, soit de réputation à cause de ses émissions radiophoniques.

Je dois à tout prix faire bonne impression. Je refuse exceptionnellement quelques verres durant la journée. Mes parents et moi ne visitons que trois caves, dont celle des joyeux Louis et André Rouge, les frères d'un ancien collègue de papa à Marcelin. Tout se passe bien : papa n'est pas mis au courant des frasques de fiston malgré les menaces — « On lui dit tout ! » — ressassées dans son dos, avec un sourire sardonique.

Le vin blanc, comme vous pouvez vous en rendre compte, est une composante importante, sinon essentielle, de la vie du Vaudois moyen, avec ou sans abus. Comment imaginer sans lui les Abbayes de Suchy, qui ont lieu tous les trois ans, en particulier en 1956 et 1959 ? (On appelle « abbaye » en pays vaudois, les fêtes organisées dans presque chaque village.) Si les festivités sont ouvertes à toutes et à tous, certaines activités sont réservées aux membres en règle (alors tous masculins !) de la Société Union-Fraternité de Suchy, à laquelle j'adhère dès ma majorité. La famille au grand complet est, pour l'occasion, hébergée plusieurs jours par les grands-parents.

L'Abbaye de Suchy commence par une activité que je n'apprécie guère mais qui est pourtant un sport national en Suisse : le tir. Chaque soldat suisse conserve son fusil militaire chez lui dans l'éventualité d'une mobilisation d'urgence. Il doit de plus prouver, au moyen de « tirs militaires obligatoires », chaque année au cours de laquelle il ne fait aucun service militaire, qu'il n'a pas perdu son habileté. Il faut donc qu'il puisse s'entraîner, d'où l'existence de stands de tir dans presque tous les villages du pays. À titre de soldat complémentaire, je n'avais le privilège de conserver mon arme que si mes résultats étaient satisfaisants. Vous me connaissez ; je n'allais pas m'encombrer

d'un tel outil inutile. Rien de plus facile alors que de viser dans le talus ou sur la cible d'à côté.

Je ne participe donc pas à ces compétitions du samedi matin, dont les vainqueurs se répartissent les différents titres de « rois du tir » (meilleur total, meilleur coup centré, meilleur jeune...). Le samedi après-midi est consacré à la partie officielle : dîner arrosé, laïus de circonstance et remise des couronnes aux rois dans la cantine en bois construite pour la durée de la fête, avec l'inévitable pont de danse. Le soir, c'est encore le vin blanc qui accompagne la danse, au son d'une fanfare. C'est mon genre de musique. Je choisis les marches ronflantes pour faire galoper ces dames, en commençant par maman et mes deux tantes. Je connais tous les gens du village. Quelques copains de Lausanne viennent me rejoindre...

Le dimanche matin est consacré, comme il se doit, au culte protestant dans la petite église du village, remplie à capacité. L'après-midi, c'est le fameux cortège, avec un nombre d'arrêts impressionnant pour un village de quelques centaines d'habitants. Il faut s'arrêter partout : chez le syndic (comme on appelle le maire en pays vaudois), chez les élus municipaux, chez les rois du tir qui, parfois, paient très cher leur couronne. Chacun y va de ses bonnes bouteilles. Les joueurs de la fanfare trinquent comme les autres. Ils jouent de moins en moins juste ou, si vous préférez, de plus en plus faux. Mais là n'est pas le problème. Tout le monde il est content, de plus en plus content. La fête continue le dimanche soir et aussi le lundi toute la journée.

Parlons très brièvement sport. J'assiste, en 1956, au Foyer des étudiants, entre deux parties de ping-pong, aux premières

courses de ski télévisées. La victoire décisive de Madeleine Berthod, Vaudoise de Château-d'Œx, dans la descente des Jeux olympiques de Cortina d'Ampezzo, représente le premier grand moment de ma vie de téléphage sportif.

La politique internationale me passionne de plus en plus. C'est tout naturellement la France qui est mon principal centre d'intérêt en raison de sa proximité et de notre langue commune. La politique française, pour un Suisse, c'est un autre monde, un grand cirque, à la fois si loin et si proche !

La carrière du général de Gaulle me fascine, bien que ses envolées lyriques ne touchent chez moi aucune corde sensible. Il était temps qu'un homme à poigne mette de l'ordre dans le bordel qu'était la Quatrième République.

L'insurrection de Budapest, impitoyablement matée par les Russes, renforce mon anticommunisme viscéral qui date de la guerre de Corée. Je n'écouterai pas davantage les sirènes marxistes que celles du christianisme... Je ne crois que ce que je vois, et ce que je vois n'est guère concluant. Pourquoi faire disparaître l'opium du peuple pour le remplacer par une drogue beaucoup plus nocive ? Cet anticommunisme ne m'empêche pas d'avoir des tendances socialistes. Il me semble qu'une meilleure distribution de la richesse collective est souhaitable, qu'il y a un moyen terme entre l'égoïsme et l'altruisme.

Je peux dire, et j'en retire une certaine fierté, que ma philosophie politique ne s'est pas modifiée d'un iota depuis lors. Je n'ai pas l'esprit grégaire et ne suis pas un caméléon qui façonne ses idées selon la mode branchée de chaque époque, comme tous ces marxistes d'antan devenus depuis des capitalistes inconditionnels.

La lecture de certains journaux, toutes informations confondues, devient une véritable drogue. Je me sens à poil si je n'ai pas un journal sous le bras ou dans ma poche. Je lis partout, à la maison, au bistrot, dans le tram et même en marchant dans la rue, où, distrait, je représente un vrai danger public pour les passants que je croise.

Je lis certes aussi beaucoup de livres, mais de moins en moins d'ouvrages de fiction. Je préfère de loin les livres d'histoire ou les biographies. Une seule véritable exception : les livres de San Antonio qui ont le don de me faire éclater de rire. Autant je saute allègrement les fastidieuses descriptions dans certains bouquins, autant je m'y attarde lorsqu'il est question des exploits d'alcôve du fameux commissaire.



NESTLÉ

Août 1960...

La vie étudiante n'est malheureusement pas éternelle. Le temps est venu pour moi aussi de gagner ma croûte. C'est triste, mais il faut bien que je me fasse une raison. Ma décision n'a rien à voir avec l'appât du gain, mais je ne pense pas que les auteurs de mes jours seraient enthousiasmés de donner le gîte et le couvert à un étudiant éternel.

Chaque chose en son temps, ne nous emballons pas ! Pourquoi esquiverais-je l'habituel et estival repos du guerrier, aux Diablerets, après des examens finaux qui ont mis mes nerfs à rude épreuve ? Je ne peux ensuite, logiquement, me priver du spectacle des Jeux olympiques de Rome.

Pour me récompenser de mes succès universitaires, papa a condescendu finalement à acquérir un poste de télévision, une nouveauté dont il se serait volontiers passé. Je dois dire, à sa décharge, que je n'ai jamais insisté bien fort à cet égard. Ce sont surtout les matches de foot qui m'intéressent au petit écran. Et j'aime mieux les suivre dans l'atmosphère très particulière des bistrots du quartier.

Pendant deux semaines, je m'enivre de sport, surtout d'athlétisme. Les victoires des Elliott, Snell et Halberg resteront toujours dans ma mémoire de très grands moments de ma vie de sportif de salon.

Même si je suis titulaire d'une licence ès sciences commerciales et économiques, mes lacunes sont criantes. J'ai de bonnes connaissances livresques, mais plusieurs notions de base me font cruellement défaut, en comptabilité notamment. Un bel édifice a été bâti sur du sable mouvant. Ma mémoire, une certaine débrouillardise et une petite dose de chance m'ont aidé lors de mes examens pour camoufler ces déficiences. Je suis maintenant au pied du mur. *E finita la commedia!*

Je dois absolument faire un stage pratique au bas de l'échelle pour effectuer le rattrapage nécessaire et mettre quelque peu ma fierté de côté.

Je n'ai que l'embarras du choix créé par le plein emploi. Le problème n'est pas de trouver du travail, mais de choisir une compagnie avec de nombreuses filiales étrangères. Je jette logiquement mon dévolu sur Nestlé, la grande multinationale suisse qui a des bureaux sur toute la face capitaliste du globe.

C'est donc au service de la Comptabilité Export de cette société que je fais mes premières armes, joignant le très utile au très agréable. Tout en assimilant les fondements de la pratique comptable, je prolonge ma vie d'étudiant insouciant et bambocheur. Je travaille maintenant mes quarante-quatre heures par semaine, me lève à six heures tous les matins avant de prendre le tram puis le train pour Vevey. Je déjeune aux croissants au bar à café installé dans le bâtiment ultramoderne en aluminium que la compagnie vient de faire ériger sur les bords du lac Léman. La vue magnifique, disent les mauvaises langues, est prise en considération dans le calcul des salaires, qui n'ont rien de faramineux.

La journée de travail est longue, mais ça rigole! Tout nouveau, tout beau! Je ne dédaigne pas mon enveloppe de paie mensuelle. Le contenu de la première ne me sert d'ailleurs qu'à rincer la dalle aux copains. Il ne saurait être question que je paie une pension à mes parents. C'est dans la logique de leurs

traditions campagnardes. Et pourtant papa peut, en d'autres circonstances, pousser à l'extrême la recherche d'économies de bouts de chandelles. Je ne suis pas dépensier et ne jette pas l'argent par les fenêtres pour le plaisir, mais quand je sors, je sors ! Mon compte en banque s'alimente, sans que je ne m'impose de restrictions budgétaires pour autant.

J'apprécie beaucoup mes collègues de bureau qui, en règle générale, n'ont pas de diplôme universitaire, mais un certificat de fin d'apprentissage. Peter Meyer est mon principal complice. Comme moi, il habite Lausanne et prend chaque fin d'après-midi le train qui fait un arrêt spécial en face de notre immeuble.

Nous oublions parfois de nous rendre à nos domiciles respectifs. Un jour, ce sacré Peter, vraiment de fort mauvaise humeur, fait un peu de casse dans un bar de la place Saint-Pierre, déclenchant un sauve-qui-peut mémorable. Nous détalons, chacun de son côté, pourchassés par le personnel en furie. Ma pointe de vitesse, affinée par le vin blanc, me permet de distancer facilement mes poursuivants... Me croyant sauf, j'arrête de courir lorsque j'ai presque traversé le pont Bessières... Un cycliste arrive à ma hauteur, une main se pose sur mon épaule... Cette désagréable sensation d'être pris au collet provoque un démarrage d'anthologie suivi d'une course folle en descendant la rue de la Mercerie, d'une demi-heure d'attente dans le corridor d'un immeuble, d'une sortie prudente... Je m'en vais rejoindre Peter en taxi à un de nos repaires favoris, dans un autre quartier.

Peter est aussi du nombre, un autre soir de galère, au bar à strip-tease Le Paradou, lorsque ceux que je crois être mes bons copains de bureau me laissent soudainement tout seul pour payer les deux bouteilles de champagne que nous venons d'ingurgiter. J'ai sur moi assez d'argent pour payer la douloureuse, mais ma fierté m'en empêche. Je ne serai pas la

risée de ces trois faux frères, d'où un cas flagrant de filouterie d'auberge — de grivèlerie, si vous préférez. (Je garde une pensée émue pour ce pauvre garçon de table, même s'il a mérité son sort par une attitude condescendante à l'égard de clients minables qui refusaient de se faire estamper en invitant les « artistes » à leur table.)

Mon premier repas de bureau de fin d'année, moins de deux mois après mon entrée en fonction, est particulièrement mémorable. Il est presque inutile de mentionner que le vin y coule à flots et que nous nous amusons bien.

C'est donc d'excellente humeur que je me rends à la gare de Vevey avec Peter et un autre acolyte prendre le dernier train pour Lausanne.

Nous rencontrons, malheureusement pour elle, la secrétaire du patron, une demoiselle très sérieuse dans la quarantaine, qui rentre tranquillement à son domicile. Pourquoi n'improviserions-nous pas une partie de handball... avec son beau chapeau, qu'elle essaiera vainement un bref instant de nous arracher des mains.

À mon retour au bureau, en janvier, tout le monde semble bien me connaître. Mes souvenirs sont plutôt limités. Quand je demande un renseignement à la secrétaire, elle me répond sèchement : « J'ai perdu la mémoire en même temps que le chapeau ». Avec le temps, tout s'arrange !

Cette expérience me sera très salutaire. Je vais dorénavant toujours saisir le moment opportun pour quitter à temps ce genre de festivités.

Si ce n'est pas Peter qui me retient, il y a l'arrêt apéro obligatoire chez Bernard, comme nous appelons le Café-Restaurant du Pont-de-Chailly, le bistrot le plus fréquenté du quartier. Ledit Roger Bernard devient, inévitablement, un bon copain. Maman n'aime pas mes retards fréquents au souper, encore moins mes accès d'amnésie occasionnels. Elle me

demande de l'aviser par téléphone, le cas échéant. Mais, si j'obtempère, elle a le don de me culpabiliser en me communiquant le bon menu qu'elle a préparé, si conforme à mes goûts... Affreux dilemme!

Après quelques semaines de flottement, mes premières tâches m'apparaissent soudain dans leur désolante simplicité. Je demande un changement d'affectation au sein du même service. Je vais alors, pendant près d'un an, former avec mon ami Rudi Peier une petite équipe étonnamment soudée. Ce n'est pourtant pas évident, car, de caractère nous sommes aussi différents l'un de l'autre qu'un soldat complémentaire romand peut l'être d'un lieutenant suisse allemand.

Il vient d'être nommé responsable d'une petite division par notre grand boss, un Anglais ânonnant le français, qui n'a évalué ses capacités qu'en fonction de ses très bonnes connaissances de la langue de Shakespeare. Son français, en revanche, sans être rudimentaire, est insuffisant pour lui permettre d'accomplir le travail. En me demandant de l'assister, l'adjoint du directeur, monsieur Morier-Genoud, notre chef direct, répare les dégâts au grand soulagement de Rudi.

Il s'agit de faire la comptabilité d'une des sociétés d'exportation du groupe qui a son siège à Vevey et des filiales dans quelques pays du Moyen-Orient. Toute la correspondance s'effectue en français. Comme il n'y a personne pour nous expliquer le travail, nous nous bornons à consulter les documents de l'année précédente, préparés par des employés partis depuis en mission à l'étranger.

Rudi, le chef d'équipe désigné, travaille en pratique sous ma supervision. Très souvent, la journée se passe en bavardages stériles dans un local spacieux et bruyant peu propice à la concentration. Nous rattrapons le temps perdu le soir, à temps supplémentaire, dans une atmosphère de franche amitié. Rudi peut alors, à l'abri des regards indiscrets et des commentaires

désobligeants, s'installer lui-même à la machine comptable et passer les écritures selon mes instructions.

Quand j'estime avoir acquis des connaissances pratiques suffisantes, je tiens à relever de nouveaux défis. Je suis promu au poste de contrôleur de gestion au département de l'Inspectorat, chargé de la vérification interne, au sens très large, auprès de toutes les filiales du groupe. La vérification purement comptable se double du contrôle de la mise en pratique des instructions du siège social et de l'étude de l'organisation administrative. Notre bible est un vade-mecum du contrôle interne.

Le côté flic de mon travail m'incommoder un peu, mais ce genre de considérations philosophiques ne pèsent pas lourd en comparaison de l'attrait des voyages. La sauce fait passer le poisson. Mon salaire n'est plus celui d'un stagiaire, ce qui ne signifie pas, loin de là, qu'il atteigne des sommets alpins.

Les frais de déplacement, en revanche, sont calculés généreusement. Ils consistent dans les dépenses effectivement encourues, dans des hôtels très confortables et de bons restaurants, avec un forfait journalier pour frais divers. Cette façon de procéder n'est pas pour déplaire à ceux qui, comme moi, n'ont aucune envie de faire des économies et qui aiment la bonne bouffe. Nous ne regardons pas à la dépense, à l'intérieur de certaines limites du bon sens. C'est Henri qui paie ! (C'est-à-dire feu Henri Nestlé, le fondateur de la compagnie.) Pourquoi nous gênerions-nous ? Nous avons certes droit au vin en mangeant, mais nous ne pouvons nous faire rembourser ni l'apéritif ni le pousse-café. Comme d'autres avant et après moi, il m'arrive de demander à un restaurateur un aménagement de la facture qui pourra se résumer à un repas complet ou inclure le digestif sous la mention dessert. Ce n'est pas du vol, mais du sport ! Mon éthique personnelle m'empêchera cependant toujours de

demander l'augmentation d'une facture de restaurant dans le seul but d'en retirer un petit profit monétaire.

C'est toujours tirés à quatre épingles que nous partons en équipes de deux, trois, quatre ou même plus, dirigées par un inspecteur qui a au moins deux ans d'expérience au sein du service. Comme il se doit, les tâches les plus ingrates sont confiées aux débutants, c'est-à-dire le contrôle des espèces en caisse et les prises de stocks de produits finis et de matières premières. J'en compte, des caisses de Nescafé, de lait condensé, de soupes Maggi; j'en compte *ad nauseam*, des sacs de fèves de cacao, de grains de café, de sucre... Un travail d'inspecteur, cela ne se raconte pas vraiment; c'est trop routinier. Et si ça ne l'est pas, on entre dans le domaine confidentiel! Les à-côtés, en revanche, sont moins tristes!

Ma connaissance des langues vivantes étrangères étant limitée, la compagnie m'offre, à un an d'intervalle, deux stages de trois mois au sein des services de vérification des filiales anglaise et espagnole.

Mon séjour dans les îles Britanniques ne me laisse pas un souvenir impérissable, d'autant plus que les frais de déplacement ne sont pas aussi généreusement remboursés pour un stage que pour une inspection. Je dois me contenter, à Londres, d'un hôtel minable mais propre. C'est un peu mieux lors de mes déplacements occasionnels avec mes nouveaux collègues anglais.

J'aime pourtant bien Londres. Je fréquente les pubs avec assiduité: j'apprécie la façon dont chacun paie sa tournée et apporte les consommations aux copains du jour. Adieu le vin d'Épesses; qu'on m'apporte *a pint of bitter*. Il n'est pas facile pour un palais continental de se familiariser avec ce genre de bière excessivement amère. J'y mets beaucoup de bonne volonté, de persévérance, et j'y parviens étonnamment bien.

Et, comme vous vous en doutez, j'en abuse occasionnellement. Une nuit où, n'ayant pas pu dénicher un taxi, je rentre à

piéd, un peu pompette, d'un bar assez éloigné de mon domicile, un *bobby* m'interpelle pour m'inciter à la prudence. Des *hooligans* séviraient, paraît-il, dans les parages et pourraient me réserver un mauvais sort.

Se rendant compte à mon accent que je suis francophone, il s'adresse alors à moi en impeccable argot de Paris, où il a vécu aussi longtemps qu'à Londres. Un *bobby* londonien qui se transforme soudainement en titi parisien, ça met définitivement K.-O. ou ça dégrise !

Je ne vois pas vraiment comment je pourrais qualifier la nourriture anglaise sans être méchant, tout en restant crédible. La prise de contact est particulièrement rude, le lendemain de mon arrivée, à midi, lorsqu'avec deux compagnons de travail je vais dîner dans un pub des docks. Un coup d'œil sur les assiettes des convives, en entrant, me coupe littéralement la fringale. Je ne distingue que l'infecte *gravy* répandue très généreusement sur quelques éléments un peu plus solides, qu'elle uniformise tristement. Rien sur le menu ne crée en moi l'amorce du début d'un commencement d'appétit jusqu'à ce que, dans un éclair de génie, je lance un « *Two eggs and bacon, please* ». Le seul plat excellent de la gastronomie britannique, répandu dans le monde entier, délice de mon *breakfast*, deviendra donc parfois la bouée de sauvetage de mes *lunches*. Lorsque je suis seul, mes planches de salut sont les innombrables petits restaurants chinois et indiens, moins chers et bien meilleurs. Il faut dire qu'au royaume des aveugles...

En revanche, Londres, c'est le paradis de l'amateur de foot. Il y a assez d'équipes de première et de seconde division pour que chaque samedi j'aie l'embarras du choix : Tottenham, Arsenal, West Ham, Chelsea...

Quant à mon stage à Barcelone, il restera toujours, et pour cause, la période la plus agréable de ma vie professionnelle.

Pendant trois mois, mon programme journalier est le suivant : *desayuno* (petit-déjeuner) vers neuf heures à la Plaza de Cataluña en lisant la *Vanguardia* ou un quelconque journal sportif ; à dix heures, c'est la leçon individuelle d'espagnol chez Berlitz, donnée par une dame aussi belle que compétente. Après l'absorption d'une de ces minibières propres à l'Espagne, une courte marche me conduit ensuite au bureau où je me pointe peu avant midi. Avant et après la longue pause de mi-journée, prévue pour *la comida y la siesta*, j'effectue sans me presser mes devoirs de Berlitz. Pour tuer le temps, je fais ensuite les vérifications de routine qui me sont confiées. Je suis presque en vacances. À la sortie du bureau, c'est invariablement la tournée des bars à tapas avec les collègues, mais aussi sans eux. Il n'est pas usuel, en Espagne, de se coucher de bonne heure. Je ne vais pas me plaindre. Mes soirées se prolongent souvent très tard. Vous n'en saurez pas plus.

L'atmosphère au bureau est très différente de ce que j'ai connu jusqu'alors. Le sens de l'hospitalité de mes nouveaux compagnons de travail est beaucoup plus développé qu'il ne l'est en Suisse. *El Suizo* est souvent invité à manger chez l'un ou chez l'autre lorsque vient l'heure très tardive de *la cena* (souper). Il m'arrive d'accepter, mais assez rarement, car j'ai bien trop peur d'abuser de leur gentillesse.

J'adore le sens de l'humour de mes nouveaux collègues, Luis Sanchez, Carlos Rubio... Leur générosité est souvent excessive, leurs porte-monnaie trop ouverts... Il ne m'est pas facile au début, malgré mon salaire supérieur, de payer à mon tour la tournée de vin et de tapas que mes amis, avec perspicacité, appellent *la penultima*, jamais *l'ultima*. Ils ont le geste vif et profitent d'abord de ma méconnaissance de la langue. J'apprends vite. Et Michel Gallay n'est pas celui qui se fait dire deux fois par d'aimables plaisantins qui gardent leur sérieux :

« Ces incorrigibles Suisses, malgré leurs francs si forts, laissent toujours payer la tournée par ces pauvres Espagnols ». Dès lors, ma rapidité n'aura rien à envier à la leur : « *Demasiado tarde, amigos, ya está pagado*⁵ ». Je n'abuse pas cependant de ce stratagème, car je sais que je les vexerais un peu en offrant la tournée plus souvent qu'à mon tour.

C'est une consommation d'un genre très particulier qu'Ettore Bottani et moi offrons un soir au jeune apprenti du bureau. Ettore, mon collègue tessinois si volubile, est de passage à Barcelone. Il est particulièrement attendri par les plaintes continuelles du pauvre jeune homme dont la dulcinée est si chaste : « *Me duelen los huevos*⁶ ».

Aux grands maux, les beaux remèdes. Nous descendons à pied depuis le bureau jusqu'en bas des Ramblas, entrons dans un des nombreux bars typiques. Notre jeune ami choisit son sujet et disparaît avec elle. Lorsqu'il est de retour, un quart d'heure plus tard, le bruyant Ettore l'engueule : « *Quince minutos, una verguenza...*⁷ ». Simulant une extrême contrariété, il lui hurle qu'il s'est fait rouler, qu'il n'en a pas eu pour son argent. Il vaut mieux quitter les lieux précipitamment.

Mes progrès en espagnol sont très rapides. J'adore cette langue, alors que je suis beaucoup plus réfractaire à l'anglais. À mes connaissances grammaticales s'ajoute un vocabulaire un peu plus coloré que je m'efforce, non sans quelques impairs, de ne pas utiliser dans mes discussions professionnelles. Après trois mois, je peux dire : mission accomplie. Je me rends à Santander avec trois collègues suisses pour l'inspection d'une grande fabrique.

5. Trop tard, les amis, c'est déjà payé.

6. Littéralement : J'ai mal aux... œufs !

7. Quinze minutes, une honte...

L'envers de la médaille, c'est qu'après trois mois d'un régime *vino y tapas*, par ailleurs si utile à mes progrès linguistiques, je suis victime d'une première crise de foie. J'apprends qu'un débordement hebdomadaire est moins préjudiciable à la santé que l'absorption quotidienne d'une nourriture trop grasse et arrosée généreusement, mais sans excès majeurs. Je m'abstendrai dorénavant d'une remarque que, jusqu'alors, je jugeais spirituelle: « Je n'ai pas de foi(e), quel que soit le genre ou l'orthographe que vous pouvez bien donner à ce terme ».

Mes autres inspections me conduisent en France, en Italie, en Allemagne, en Hollande, mais aussi en Suisse alémanique. Même si, dans ce dernier cas, la monnaie m'est familière, le dépaysement est énorme. Car, en dehors d'une excursion de cinq jours en Suisse centrale avec la famille en 1948, de mon triste apprentissage de *guetteur* à Dübendorf dix ans plus tard et de quelques déplacements au stade du Wankdorf, à Berne, je ne connais pas la Suisse d'outre-Sarine. Et, croyez-moi, il n'y a pas que la langue qui sépare un Bâlois d'un Vaudois. Je n'irai tout de même pas, comme d'autres, jusqu'à prétendre que mon premier réflexe, en descendant du train à Zurich, est de sortir mon passeport!

Vous vous foutez de l'endroit où j'apprends la mort du président Kennedy. Je vous le dis quand même. Je mange seul dans un restaurant hongrois de Rotterdam, des violonistes tziganes agrémentent le souper. C'est le garçon de table qui m'apprend la nouvelle. Je retourne à l'hôtel sans mes arrêts habituels.

Je suivrai tant bien que mal les informations télévisées dans une langue qui fait presque passer le suisse allemand pour un moyen de communication mélodieux et que je ne comprends ni ne parle, à l'exception, évidemment, du fameux *Dank U* (merci) que j'utilise à profusion. Je dois attendre les journaux étrangers pour être vraiment informé.

Mon rythme de vie est d'autant plus trépidant que les soupapes d'échappement sont très nombreuses. Je dois concilier une lourde charge de travail occasionnée par un programme d'inspections très serré avec mon désir combien légitime de bien connaître les localités visitées, tant de jour que de nuit.

Je m'en tire très bien. Ce n'est que tout à fait exceptionnellement que j'ai recours aux amphétamines qu'un copain médecin m'a remises, avec toutes les recommandations d'usage sur les dangers d'une utilisation excessive. Il y a cependant des cas de force majeure, comme par exemple un contrôle de stock après une nuit consacrée à tout sauf au sommeil. Pour cuver son vin, il y a des remèdes plus adéquats que d'escalader à sept heures du matin, la langue pâteuse et les cheveux douloureux, de hautes piles de sacs de graines de café ou de caisses de lait en poudre, de les compter, de compiler les résultats et de concilier ces derniers avec les quantités inscrites sur un kardex.

La situation se complique lorsque mon tour arrive d'être chef d'équipe. Je répartis maintenant le travail entre mes collaborateurs, en limitant le plus possible mes contrôles de stock. Je n'ai de comptes à rendre qu'à Daniel Tauxe, mon chef à Vevey, ce qui n'est pas toujours évident. Le choix de mon premier hôtel, en Espagne, a le don de m'attirer ses foudres. Je loge à l'Hostal de Los Reyes Catolicos, à Saint-Jacques-de-Compostelle, juste à côté de la cathédrale mondialement connue. Trois ans auparavant, le patron, alors qu'il n'était qu'un modeste chef d'équipe, avait logé dans une petite pension, très proche de la fabrique inspectée, à Puenteceasures, à vingt kilomètres de Saint-Jacques. Mon choix relève de la pure provocation, je le sais, même si je bénéficie de faibles circonstances atténuantes : le prix des chambres est très raisonnable dans cet ancien couvent aménagé et subventionné par l'État espagnol. Il fait froid, il neige même le jour de notre arrivée, fin février, et il n'y

a pas de chauffage à la pension... On verra bien ! Je vois. Dès réception de mon avis de stationnement expédié sans hâte excessive, le boss m'envoie une lettre courte, mais particulièrement explicite : « ... j'aimerais que vous me disiez pour quelles bonnes raisons vous avez adopté cet arrangement... ». J'énumère mes excellentes raisons dans une lettre de deux pages laborieusement écrite sur la petite machine à écrire portative qui fait partie de notre équipement du parfait inspecteur. Logique avec moi-même, satisfait de ma prose, je ne change pas d'hôtel. Mon boss ne jugera pas nécessaire de m'écrire de nouveau. Le délai du courrier est très long avec l'Espagne. Le mal est fait : les trois semaines sont écoulées.

J'aurai droit évidemment à un petit sermon, à mon retour en Suisse, qui produira, vous vous en doutez, le même effet que l'eau sur le dos de certains palmipèdes. Car, entre nous, s'il tenait tellement à ce que je change d'hôtel, il n'avait qu'à m'en donner l'ordre en me télégraphiant. Les apparences sont sauvées.

Tant à Saint-Jacques-de-Compostelle qu'ensuite à Valladolid et à Palma de Majorque, ma vie sociale se limite généralement aux interminables tournées de vin et de tapas. Chef d'équipe, je suis responsable des discussions avec les directeurs des filiales inspectées et de la rédaction des rapports qui doivent être envoyés en Suisse le plus vite possible après chaque vérification. J'y sacrifie plusieurs week-ends, mais jamais mes soirées. Une fois que j'ai déterminé la substance d'un rapport, sa formulation est un jeu d'enfant.

Le Portugal, en novembre et décembre, ce n'est pas le Pérou, surtout lorsque l'usine inspectée est située dans un trou perdu, qu'il fait froid, que le radiateur portatif éclaire comme en plein jour la chambre de l'hôtel-pension dans un vacarme assourdissant, qu'il y a au moins une puce... Il est

facile, dans ces conditions, de nous attarder au bureau après les heures normales qui, pour nous, se modulent selon celles des filiales inspectées.

L'inspection du siège social, à Lisbonne, fait heureusement suite à celle de la fabrique. J'adore cette ville, même si, à ce moment de l'année, tout le monde semble souffrir de bronchite et crache dans la rue au point de rendre la chaussée luisante.

Copieux et abondamment arrosés, les repas avec mon ami Rolf Spahr, ainsi que leurs logiques prolongements, nous dédommagent amplement de notre ennui en province. La tournée des grands ducs est à la portée de ceux qui sont payés en francs suisses. Ça rigole, quoique...

Je suis en effet de plus en plus conscient des abus du système capitaliste. Même si je reste viscéralement anti-communiste, je ne peux me persuader que le capitalisme pur et dur soit la solution à tous les maux de la planète. Je trouve amoral que mes dépenses d'un week-end, professionnelles et privées, puissent représenter plus du triple du salaire mensuel d'une employée de la ferblanterie, étourdie par les décibels, dans la fabrique que nous venons d'inspecter.

Je suis mal à l'aise, au cours de l'inspection du siège social, lorsque je m'aperçois de l'angoisse de certains employés très mal payés qui craignent que, dans notre rapport, nous recommandions la suppression de leur emploi et qui essaient, si pathétiquement, de m'expliquer l'utilité de leur travail, par ailleurs totalement inutile.

Quand je quitte le Portugal après sept semaines, je m'exprime très convenablement dans la langue du pays.

Par suite d'un malentendu, ma carrière à l'Inspectorat va se terminer six mois avant le terme ultime que je m'étais fixé. Quand j'entre dans le bureau du boss, en janvier 1966, pour prendre connaissance du programme de ce que je considère

être ma cinquième et dernière année d'inspection, je suis convaincu d'aller en Amérique du Sud, justification logique du stage qui m'a été payé en Espagne. En moyenne, un inspecteur reste en fonction cinq ans. Le boss veut-il, par machiavélisme, me forcer à faire une sixième année par l'appât d'un voyage l'an prochain dans l'autre hémisphère? Je ne le saurai jamais. Il me donne en tout cas l'impression d'être convaincu de mon intention de rester encore deux ans dans le service.

Lorsqu'il me communique mon programme entièrement européen, je suis saisi d'une rage si froide qu'elle me permet de garder mon calme. Il est exclu que je fasse une sixième année d'inspection. Cette ferme résolution est dictée tant par mon instinct de conservation que par une aversion grandissante pour un travail à la fois trop routinier et de plus en plus contraire à ma philosophie. Le patron n'accepte pas la démission que je lui propose. J'écoute ses explications. S'il m'envoie tout d'abord quatre mois en France dont trois à Paris, c'est, paraît-il, qu'il a besoin d'un chef d'équipe francophone, que les autres chefs disponibles sont suisses allemands... Du violon, du violon.

Je ne suis pas dupe, mais pas totalement con non plus. Pourquoi ne pas terminer en beauté à Paris ma carrière d'inspecteur? Un tel cadeau ne peut se rejeter du revers de la main pour la beauté du geste. Je pourrais le regretter amèrement. J'accepte donc de couper la poire en deux: «D'accord, Monsieur, mais pour la France seulement. En aucun cas je n'irai ensuite en Angleterre et en Norvège. Et, si je vais à Paris, soyez certain, Monsieur, que je prendrai la vie du bon côté.». Je lui ôte ainsi une épine du pied, car il n'aura plus à chambarder son programme à trop court terme. Il ne peut que se rallier à ma proposition. Il sait aussi que, malgré mes bravades, ma conscience professionnelle me poussera à faire convenablement mon travail, sans excès de zèle toutefois. Il me promet

même de me trouver, pour le 1^{er} août, un autre emploi au sein de la compagnie.

Comment oublier ces trois mois à Paris et celui sur la côte méditerranéenne, qui sont l'apothéose de ma vie de flic d'entreprise?

Daniel Verpillot, mon fidèle collaborateur et chauffeur pendant toute cette période, est aussi indifférent, voire dégoûté, en présence d'une bonne bouteille de vin qu'il est fou furieux devant un volant. Je n'avais jamais eu l'honneur de prendre place dans son bolide, une petite voiture française, avant notre départ pour la Ville lumière. C'est toute une entrée en matière. Nous partons assez tôt pour être sûrs d'être à destination avant la tombée de la nuit. Les hommes proposent...

La lecture trop rapide d'un menu de restaurant, à Dijon, nous fait perdre un temps précieux, mais pas nécessairement désagréable. Nous sommes convaincus, d'après le prix modique du repas complet, que nous aurons le choix entre les trois entrées inscrites au menu. Nous raisonnons en Suisses, mais nous sommes en Bourgogne ! *Alea jacta est* : c'est le gueuleton !

Notre approche de Paris est si démentielle que je regrette de n'avoir pas irrigué davantage mon dîner de manière à me rendre inconscient du danger. Je crois ma dernière heure venue. Daniel, une armoire à glace de 1 m 90, coincé sur un siège bien trop petit pour sa solide charpente, fonce à tombeau ouvert sur cette dangereuse voie centrale des routes françaises, souvent fatale à ceux qui l'empruntent. Ma confiance n'est pas renforcée par les grosses lunettes à double foyer du pilote, par la forte pluie qui tombe sans discontinuer, ni par la nuit qui arrive inexorablement.

Nous devançons petites et grosses cylindrées. Aucun malade ne nous dépasse. Je me suis assis à l'arrière ; la place du mort, à côté du chauffeur, est occupée par le troisième larron,

Jean-Claude Ramel, un gars du quartier de Chailly. Je ferme les yeux, les conseils de prudence étant totalement inutiles.

Mon heure n'est pas encore venue. C'est évidemment sains et saufs que nous prenons nos quartiers à Montmartre, à l'Hôtel Terrass, qui sera notre domicile parisien.

Ça rigole. C'est la belle vie. Je ne connaissais Paris qu'assez superficiellement. J'apprends à l'aimer vraiment. Je visite certes les principaux monuments et édifices historiques, quelques musées. Mais, pour moi, Paris c'est avant tout la ville des spectacles. Je ne m'en prive pas ! Quel plaisir d'aller écouter, enfin, ces chansonniers vieillissants qui m'ont amusé pendant des années par leur émission radiophonique hebdomadaire *Le Club des chansonniers*. Je fréquente régulièrement Les Deux Ânes, Le Coucou, La Lune Rousse, Le Caveau de la République... Je ris aux boutades des Pierre-Jean Vaillard, Jean Rigaux, Christian Vebel, Edmond Meunier, André Rochel, Pierre Doris...

Quel plaisir aussi d'aller voir une pièce de théâtre, comme ailleurs on va au cinéma. C'est généralement possible, sauf pour certaines pièces nouvelles que le Tout-Paris *doit* voir. Souvent seul, exceptionnellement avec un collègue, je prends le métro vers dix-huit heures jusqu'à la station la plus proche du théâtre de mon choix, achète mon billet et soupe dans un bon petit restaurant du quartier. Je choisis les pièces en fonction des acteurs. Je peux, exemples parmi tant d'autres, voir Michel Simon dans sa dernière apparition au théâtre, Pierre Fresnay, Louis de Funès avant sa grande notoriété cinématographique, Darry Cowl dont les pitreries, souvent agaçantes sur le petit écran, représentent sur scène de véritables exploits.

J'aime aussi assister, à deux pas de l'hôtel, impasse Marie-Blanche, aux Zanafan de la Boème, au spectacle de René Cousinier, autrefois médecin à Marseille qui, maintenant dé...con...gèle les con...gelés. J'ai lu un jour dans un guide

touristique de Paris une remarque du genre : « C'est la seule adresse que nous ne vous donnons pas, il faut la mériter ». La bière est très chère, compte tenu du format extrêmement réduit du récipient qui la contient. Il faut choisir entre l'addition salée et le supplice de la soif dans une salle surchauffée et enfumée. L'équilibre n'est pas facile à réaliser pour un show qui dure plusieurs heures. Côté spectacle, en revanche, c'est le rire assuré — dans toute sa diversité, du rire extra-gras au sourire plus retenu.

S'il se rend compte qu'il y a du Suisse dans la salle, Cousinier ne nous manque pas. Mais autant être ridiculisés pour notre lenteur d'élocution et d'exécution que pour une certaine ingénuité, comme ces pauvres Belges. J'apprends pourquoi les Suisses ne peuvent sauter en parachute : ils s'écrasent au sol en criant « Trois ».

Contrairement à mes habitudes, je réussis à ne jamais oublier une de ses innombrables histoires marseillaises. Je résume brièvement un long récit, accompagné des gestes éloquents :

« Marius et Olive fanfaronnent à propos du format de leur organe reproducteur. Chacun y va de plusieurs vantardises successives jusqu'à ce que Marius, en désespoir de cause, explique :

— Alors que je faisais hier matin ma vérification routinière quotidienne, treize hirondelles vinrent se poser sur ce qu'elles prirent pour un perchoir ;

— menteur, là tu exagères, hein, Marius ! C'est impossible.

Marius, tout penaud, se confond en excuses :

— Tu as raison, Olive, j'exagère énormément ; la treizième, elle, ne se tenait que sur une patte ! »

Comment ne pas s'emplir la panse à Paris, lorsque c'est Henri qui paie ? D'autant plus que la nourriture servie dans certaines cantines des filiales inspectées est excellente et que le vin y coule à flots. Les week-ends, je m'envoie un gueuleton à midi et un gueuleton le soir, d'où un embonpoint naissant

qui me fait dépasser le cap des quatre-vingts kilos. Je ne vais cependant pas manger chez Maxim's, ni à la Tour d'Argent. Cela ne nous serait pas interdit, mais il nous faudrait ensuite jeûner quelques jours pour faire descendre le coût moyen de nos repas à un niveau acceptable. Il y a assez d'excellents restaurants à un prix plus raisonnable.

Même si mes excès gastronomiques sont bien plus fréquents que mes libations abusives, je finis, à la longue, par être un bon copain de Jacky, barman de l'hôtel. Il faut ce qu'il faut : une bière ou deux en revenant du travail, un scotch ou deux avant d'aller se coucher...

Un trentième anniversaire, ça se fête avec éclat. Je commence par payer le champagne au bar de l'hôtel à minuit le 9 juin 1966. La fête se poursuit jusqu'à la fermeture, puis par un repas aux Halles, à mes frais, auquel j'invite entre autres le barman. Mon retour à l'hôtel s'effectue peu après l'heure habituelle du départ pour le bureau. Après un court sommeil, pas vraiment réparateur, les réjouissances se poursuivent toute la journée. Daniel, totalement réfractaire à ce genre de divertissements, couché de bonne heure plutôt que de bonne humeur, représente seul notre équipe au bureau. (C'est mon seul jour d'absence en cinq ans d'inspections ! On n'a qu'une fois trente ans !)

Il n'est vraiment pas recommandé, pour les nerfs, d'être pendant plus de trois mois le passager du grand Daniel. Rien ne le rebute. Il essaie d'égaliser, voire de battre les Parisiens sur leur propre terrain. Il y parvient trop souvent au goût de ses passagers. La place de l'Étoile, généralement si peu prisée des étrangers, représente pour lui une véritable jouissance. Comme son tapecul n'est pas dans le meilleur état, il rêve de se faire payer des réparations par les assurances, d'où son respect aveugle des priorités. La Providence nous protège : nous ne subissons que deux accrochages et les dégâts matériels sont insignifiants.

Notre descente vers Marseille est mémorable, du moins pour moi ! Daniel ne conçoit pas, sur une autoroute, de rouler à une vitesse inférieure à celle que lui permet son tacot. Quand la route monte, la voiture s'essouffle. Quand elle descend, la corrida commence. Sous le poids de nos corps et de nos bagages, le bolide s'emballe littéralement. Nous dépassons de beaucoup la vitesse maximale mentionnée au compteur, soit 140 km/h. Vers 135 km/h, nous passons ce que j'appelle le mur du son ; la carcasse du vieux bahut branle comme si elle allait se disperser en mille morceaux. Comme par enchantement, quand la vitesse augmente, la voiture se calme : nous volons et dépassons sans coup férir les véhicules qui, en montée, nous laissaient littéralement sur place.

Daniel décide de ne pas prendre sa vieille guimbarde pendant nos deux dernières semaines à Paris. Le trajet Marseille-Lausanne doit être mon dernier déplacement avec ce dangereux émule de Fangio. Je le crains particulièrement, car je sais que, statistiquement parlant, je suis destiné à subir, sinon un accident, du moins un grave incident de parcours. Je décide que le départ aura lieu à midi de façon à ne pas voyager de nuit. Par chance, Daniel et l'autre collègue ne peuvent terminer à temps la vérification de stock complémentaire que je leur ai demandée. C'est moi le chef d'équipe, je tiens à ma peau et n'attendrai pas les résultats sur place. J'appelle un taxi, retire mes valises du coffre du bolide, me rue à la gare et rentre paisiblement en train à Lausanne. Mon instinct ne m'avait pas trompé. Le vieux tas de ferraille rend définitivement l'âme, très près du but, sur l'autoroute entre Genève et Lausanne. C'est un Daniel hilare qui me conte lui-même ses mésaventures deux jours plus tard dans le *Trans-Europe-Express* qui, à mon indicible soulagement, nous conduit à Paris en toute sécurité.

Au travail, je ne fais évidemment aucun excès de zèle. Je fais ce que je dois faire, aidé par l'excellente collaboration de

collègues en début de carrière. Merci les gars d'avoir poussé papi jusqu'à la ligne d'arrivée.

Il n'y a pas de barrière linguistique lors des inspections en France, mais ce n'est pas un avantage. Je mentirais en affirmant que les Français aiment que leur travail soit contrôlé par des petits Suisses. Mais je n'ai rien à foutre de leurs états d'âme.

Mon chef tient promesse. Il me propose un poste d'assistant d'un des nombreux directeurs à Vevey. Je n'accepte que pour gagner du temps et arrondir ainsi mes économies. Mais ma décision est prise : je quitterai Nestlé l'année prochaine.

Je passe pour fou à lier. Un job chez Nestlé, n'est-ce pas, dit-on, synonyme de sécurité d'emploi à vie, à moins de tuer son père et sa mère ? Si le but de ma vie était de fonder une famille, j'aurais sûrement usé toutes mes énergies à me bâtir un nid douillet au sein de la compagnie. Je serais peut-être devenu un de ces employés veveysans dont l'assurance tranquille occasionne dans les filiales étrangères des remarques, pas toujours inexactes, du genre : « À Vevey, c'est connu, il n'y a que l'aluminium qui travaille. » ou « Que faites-vous lorsque vous avez fini de compter les wagons ? ». En effet, celles et ceux qui ne bénéficient pas de la vue sur les Alpes sont très bien placés pour faire l'inventaire des wagons des longs trains de marchandises qui défilent sur la ligne du Simplon.

Mes déplacements fréquents m'ont rendu claustrophobe. Je me sens à l'étroit en Romandie. Il faut que je m'en aille. Je ridiculise aussi l'idée d'un Michel vieillissant, vivant avec papa et maman, disposant en ville d'un petit baisodrome, tapant le carton au bistrot du coin, se payant à l'occasion de grandioses tournées des grands ducs dans les capitales étrangères...

Ce n'est cependant pas sans un serrement de cœur que le 31 octobre 1967, au début de l'après-midi, je termine mon septennat en traversant le long hall d'entrée et en passant une dernière fois devant la réception. Tout compte

fait, je dois à Henri de très bons moments. Je ne regrette rien. Je n'ai peut-être pas laissé un souvenir inoubliable. Mais je suis convaincu d'avoir, malgré mes imperfections et mon manque d'ambition, mérité le modeste salaire que j'ai touché.

Je sais gré au directeur de l'Inspectorat d'avoir fait inscrire dans le certificat qui m'a été remis, entre autres commentaires, le paragraphe suivant :

« Il a eu la responsabilité d'un groupe de quatre inspecteurs, groupe dans lequel il a su faire régner une très bonne ambiance de travail. Il a d'autre part très bien su distribuer et coordonner le travail au sein de son groupe. »

Les déplacements à l'étranger d'un inspecteur ne représentent en moyenne que huit à neuf mois par an. Le mois de janvier, logiquement, n'est pas un mois d'inspection. Le personnel occupé fébrilement à boucler les comptes n'a vraiment pas besoin d'inspecteurs dans ses pattes. Sont organisées trois semaines de conférences qui sont plus des réunions sociales que des cours de formation. C'est l'occasion de revoir tous les copains qui reviennent des quatre coins de la planète. Entre deux inspections, de courts séjours en Suisse nous permettent de terminer nos rapports et de préparer les déplacements à venir. La compagnie offre aussi chaque année un agréable week-end de ski à ses inspecteurs. L'après-ski est tout autant apprécié. Nous logeons une année dans un bel hôtel de Leysin. Je partage une chambre avec mon bon ami Alain Post, comme moi un gars du Pont-de-Chailly. Fatigué assurément par le ski, je me suis couché relativement tôt. Je dors déjà quand Alain et Jean-Pierre Bellorini font une entrée remarquée dans la chambre en faisant rouler devant eux une grosse meule de gruyère non entamée qu'ils ont dégotée dans les cuisines. Armé d'un très grand couteau, Jean-Pierre en découpe minutieusement

une belle portion pour chacun de nous. (Cette image est restée profondément ancrée dans ma mémoire.)

Ces retours périodiques sont l'occasion de revoir la famille et de retrouver ma chambre dans l'état où je l'ai laissée. Je reprends instantanément mes vieilles habitudes. Le digne inspecteur redevient le petit gars du quartier, régulier à l'apéro, toujours prêt pour un petit yass. Certains copains se sont assagis, si, bien sûr, le mariage est une preuve de sagesse ! Qu'à cela ne tienne ; il me reste les plus jeunes, dont l'incontournable Micky, passionné de foot au point de fouler l'herbe aussi bien le samedi que le dimanche, sans nécessairement se mettre au vert dans l'intervalle.

Pour celui qui a voyagé dans les pays latins, la fermeture des bistrots à minuit est un non-sens. Je ne peux plus m'y réadapter. Alors, quand les bistrots du Pont-de-Chailly nous refoulent, nous nous replions souvent sur les quelques établissements du centre ouverts jusqu'à deux heures avant de nous engouffrer dans les dancings ou cabarets jusqu'à quatre heures du matin. Il m'arrive aussi d'inviter une « belle équipe » à prendre un dernier verre dans notre salon, en essayant de maintenir les décibels à un niveau acceptable pour les occupants des étages supérieurs. Mais maman trouve parfois en se levant un salon enfumé et truffé des inévitables petits verres et des flacons qui les avaient si souvent remplis. Elle sait cependant que le nombre des cadavres n'est pas toujours le reflet exact de l'état d'esprit des convives. Une seule bouteille, non terminée, et des verres à moitié pleins sont, par exemple, la preuve irréfutable d'une certaine satiété.

Mais que ne pardonnerait pas une mère à un enfant prodigue ? Quoi que... Je ne jurerais pas qu'elle soit attristée de me voir repartir !

En l'absence des propriétaires de la maison, tout est plus facile. Micky est évidemment de la partie, à l'aube d'une belle journée de l'été 1962, lorsqu'une horde disparate, encore assoiffée bien que passablement avinée, dérange la quiétude du chemin du Bochardon quelques minutes après le départ de papa, maman et sœurlette pour l'Allemagne, où le frangin étudie pour un semestre.

Micky jouit de ses derniers jours de liberté, puisqu'il entre à l'école de recrues dans deux jours. Il vient, sans que personne n'en soit encore conscient, de tomber dans une embuscade.

La fatigue se faisant sentir, la plupart s'en retournent chez eux, mais la garde ne se rend pas. Nous ne sommes plus que trois lorsque Neneuil et moi avons un bel éclair de lucidité. Nous ne voyons en effet pas pourquoi Micky resterait plus longtemps en possession de sa belle chevelure qu'un minable figaro militaire allait réduire d'ici deux jours à la portion congrue.

Je n'arrive pas à repérer l'endroit où maman garde ses grands ciseaux. Qu'à cela ne tienne, deux minuscules ciseaux à ongles feront l'affaire. Neneuil et moi faisons ainsi, sur le tas, notre apprentissage de barbier. Ce coup d'essai n'est pas vraiment un coup de maître. Le crâne de Micky est plus moucheté que luisant, ce qui ne nous empêche pas de faire une entrée fort remarquée chez Bernard vers sept heures du matin, en criant « Trois chopes ! ». L'ami Roger, hilare, accepte ensuite, contrairement à ses fermes habitudes, de nous préparer, à une heure aussi inhabituelle, trois de ses fameuses « entrecôtes favorites », arrosées évidemment d'un litre de Dôle (vin rouge du Valais) et suivies d'un généreux Cointreau...

Je n'en dirai pas plus. Une fois dégrisé, Micky, un peu honteux de sa nouvelle calvitie, ne se montrera plus dans le quartier avant d'aller, le surlendemain, le crâne lustré par son père, coiffeur réputé, servir dignement son pays. Il ne passera pas inaperçu lors du premier rassemblement !

Mon activité sportive pendant cette période se résume presque uniquement à ma fréquentation des stades dans tous les pays que je visite. Même après avoir vu jouer le Real Madrid, le F.-C. Barcelone, le Benfica de Lisbonne et bien d'autres, la meilleure équipe reste évidemment toujours le Lausanne-Sports. Bons joueurs, mais poissards ! J'assiste en juin 1965 à la défaite du Lausanne-Sports sur le Wankdorf bernois qui, couplée avec le revers du Servette de Genève, permet à mon équipe de remporter enfin ce titre de champion suisse tant convoité. Il y a quatorze ans qu'on attendait ! Un grand, très grand moment ! Une fête s'impose, et la nuit blanche est inéluctable. J'achète le lendemain matin, au magasin de journaux du quartier, tous les exemplaires du journal honni de Genève *La Suisse*, dont la manchette « Lausanne, champion suisse » me console enfin de tant de déconvenues passées. Je les distribue gratuitement, au bistrot, à tous ceux qui viennent prendre leur café-croissant matinal.

Il m'arrive exceptionnellement de suivre un entraînement du F.-C. Béthusy, comme s'appelle maintenant le club de mes débuts. Je ne joue cependant plus de vrais matches, mais me contente, chaque fois que je le peux, de suivre les évolutions des copains.

Mon seul exploit sportif d'envergure remonte à octobre 1961, avant que je commence à voyager. Je fais alors partie de la deuxième équipe du Club de tennis de table de Nestlé, dont l'excellente équipe fanion joue en ligne nationale B du championnat helvétique. Je me défends bien, mais suis loin d'être un champion. J'ai un style autodidacte qui peut être déconcertant. Les déplacements, toujours en semaine, nous conduisent souvent en Valais, jusqu'à Sion. J'aime cette petite compétition sans grandes prétentions. J'aide même mon équipe à être promue à une division supérieure en gagnant 21-19 le set décisif du dernier match !

Je refuse de participer cependant aux tournois individuels qui ont lieu le dimanche. J'ai vraiment autre chose à faire ! Je ne cède aux pressions qu'une seule fois. Je me laisse inscrire au championnat vaudois de série D qui, étrangement, englobe aussi des participants des cantons de Fribourg et du Valais. Tous ceux qui font leur première année de compétition officielle sont automatiquement classés dans la catégorie inférieure, la série D, quel que soit leur niveau de jeu. Il paraît que je suis une des meilleures raquettes parmi les compétiteurs débutants.

Le tournoi a lieu au Signal de Bougy, sur les hauteurs du vignoble de la Côte, entre Genève et Lausanne. J'y arrive reposé, car j'ai logiquement sacrifié la sortie habituelle du samedi soir. Je gagne mes premiers matches facilement et m'ennuie à mourir dans l'intervalle avec un groupe que je ne connais pas.

La demi-finale, après le dîner, m'est presque fatale. Je suis endormi. Deux décis de rouge en mangeant, c'est soit trop, soit trop peu. Je m'en tire de justesse encore une fois : 21-19 au troisième et dernier set.

Lors de la finale, aux meilleurs de cinq sets, j'ai retrouvé la toute grande forme. Le spectacle en souffre terriblement. Seule la victoire compte. Je fais une triste, mais très efficace démonstration de « poussette » au grand dam de mon jeune adversaire, qui frappe comme un défoncé sur toutes mes balles pour, inmanquablement, jouer dans le filet après des échanges souvent très longs. Michel Gallay, champion vaudois dans un fauteuil ! Jamais victoire ne fut si peu célébrée. Je suis cependant fier de mon petit trophée et du certificat correspondant. Ma première année à l'université n'aura ainsi pas été vaine !

La routine des vacances d'hiver aux Diablerets continue, les copains se faisant de moins en moins nombreux. Mes vacances d'été ne coïncident plus toujours avec la période de location du chalet. Lorsque mes vacances tombent en juin ou en septembre, il m'arrive tout de même de passer quelques

jours aux Diablerets, à l'hôtel-pension Le Chamois de mon ami Yvan Berruex. Je m'y sens comme chez moi. Je mange à la table familiale, à l'office, plutôt que dans la salle à manger. L'excellente cuisinière n'est autre que tante Eva, la merveilleuse mère d'Yvan. L'adorable épouse d'Yvan, Dédée, se charge du restaurant et de l'hôtel. Et lui, me direz-vous ? Il travaille dans l'ombre ; il est très occupé. Les affaires sont les affaires !

Nous sommes en septembre 1964. Je suis rentré d'Espagne vers la mi-août. Les héros sont fatigués. Je fais une cure de repos pendant une dizaine de jours au chalet familial avant de déménager au Chamois à la fin d'août lorsque les parents regagnent la plaine. Je concilie parfaitement mes longues marches solitaires avec quelques bonnes descentes de vin blanc. Je prends l'apéro un matin vers onze heures avec quelques copains ormonans qui, par cette journée si parfaite, n'ont pas un goût immodéré du travail. Pourquoi faire aujourd'hui ce qui peut tout aussi bien se faire demain ?

Mon ami Maurice Perret, électricien pour la subsistance mais guide de montagne de cœur, me propose de me rejoindre le lendemain aux deux clients qu'il conduira depuis le col du Pillon, à 1 500 m, au sommet des Diablerets, à 3 200 m d'altitude. J'accepte avec enthousiasme.

L'apéro se prolonge tout d'abord au bistrot du col du Pillon, se poursuit logiquement par la fameuse croûte au fromage au lac Retaud. Commence alors la grande boucle avec deux voitures, dont celle de Maurice, sur qui le vin ne semble avoir aucun effet, même s'il retient un peu sa fou-lée. Les arrêts sont nombreux sur la route qui, par Gsteig, Gstaad, Saanen, nous amène d'abord au Pays-d'en-Haut le temps d'une traditionnelle fondue, puis au bistrot du col des Mosses jusqu'à la fermeture. La gracieuse invitation d'un participant, Jean-Claude Furrer, agrémentée d'un dernier litre, nous permettra, à Maurice et à moi, de passer agréablement

la dernière heure qui nous sépare du rendez-vous matinal avec ses clients.

J'ai oublié, la veille, de me faire préparer quelques sandwiches. Maurice a des provisions suffisantes pour que je ne meure pas de faim. Durant la première demi-heure de montée, c'est évidemment la forme olympique. Comme je ne porte aucun sac, c'est galamment que je me charge aussitôt de celui de la jeune Parisienne qui nous accompagne. Les six heures qui suivent sont infernales sous le soleil de plomb.

Ce n'est pas l'allure modérée de Maurice qui m'indispose. Je vais tellement plus vite quand je marche tout seul ! Non ; mon problème est cette soif inextinguible qui m'envahit, me torture. La traversée du glacier juste avant le sommet est une vraie traversée du désert avec des mirages en forme de chopes de bière.

Le soir, pour la seule fois de ma vie, je dors comme un loir dans une cabane de montagne, à 2 500 m d'altitude. Le lendemain, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Après l'ascension de l'Oldenhorn à 3 100 m, je laisse mes trois compagnons de cordée escalader l'impressionnante Quille du Diable qui surplombe la vallée de Derborence.

Mon intérêt pour la politique internationale s'intensifie encore. Je dévore les journaux des pays que je visite. Je regarde les journaux télévisés en anglais, espagnol, allemand, portugais et italien.

J'aime discuter avec les gens dans les bistrots, généralement de sport, mais aussi de politique locale et mondiale. En Espagne franquiste, je suis plutôt discret à cet égard. Ettore, mon copain tessinois, n'a pas toujours la même retenue. Il n'a pas besoin d'un verre de vin pour se lancer publiquement dans

de longues diatribes antifranquistes en espagnol qui amusent et dérangent tout à la fois nos amis barcelonais. En une seule occasion, un *guardia civil* lui fera comprendre courtoisement qu'il aurait intérêt à mettre la pédale douce.

LE CANADA

Novembre 1967...

Chacun a sa façon de concevoir l'aventure. Certains s'embarquent sur de frêles esquifs pour affronter les mers du globe. D'autres préfèrent la bicyclette et le sac à dos. Pour moi, à trente et un ans, c'est plus prosaïquement sortir des chemins battus, abandonner une carrière toute tracée, pour aller vivre et travailler n'importe où, mais très loin de ma famille, de mes amis et même de mon vin blanc et de mon Lausanne-Sports. J'ai besoin d'étancher ma soif de liberté et de solitude. Il est temps que je fasse ce dont j'ai envie et non ce que la société me dicte plus ou moins de faire. C'est mon appel du large, moins dangereux que celui des navigateurs solitaires, mais tout aussi violent. En ne partant pas, je ferais mentir le proverbe. Car pour moi, c'est rester qui serait mourir à petit feu d'ennui... voire de cirrhose. Les seuls vrais regrets n'existent que pour tout ce que nous n'avons pas osé entreprendre.

Chaque chose en son temps. Restons calme. Comme on dit en pays vaudois: « On arrivera quand même ensemble au Nouvel An! ». En ajoutant à mes économies le remboursement par Nestlé du montant total que j'ai versé pour le fonds de pension, je dispose d'une somme assez rondelette. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas cesser le travail pendant au moins un an? Dans quel état de délabrement serai-je quand viendra

l'âge de la retraite? Un « tiens » dès aujourd'hui ne vaut-il pas mieux qu'un « tu l'auras » dans trente ans? Poser la question, c'est y répondre.

La fin d'un septennat chez Nestlé, ça se fête dignement par des vacances au soleil des Canaries, suivies immédiatement d'un long séjour aux Diablerets, d'abord en famille au chalet, puis évidemment à l'hôtel-pension d'Yvan, dont les autres clients sont des joueurs ou anciens joueurs du Lausanne-Sports: Richard Dürr, Charly Hertig, Georges Vuilleumier, René Schneider... Yvan, supporter inconditionnel, les traite aux petits oignons. Je vois de très près le revers de la médaille, que je connaissais par ouï-dire, c'est-à-dire les descentes de blanc aussi parfaitement réussies que les descentes balle au pied. Cette constatation, vous vous en doutez, ne contribue pas à faire chuter mes idoles de leur piédestal.

J'écris à plusieurs ambassades de pays d'outre-mer, les seuls qui m'intéressent. Le choix du Canada s'impose rapidement. Il est beaucoup plus facile de s'y établir qu'aux États-Unis et même qu'en Australie. Et c'est un pays de cocagne, le dollar canadien valant plus de quatre francs suisses! Je ne suis tout de même pas masochiste au point d'abandonner mon franc fort pour une monnaie de singe (quoique... *a posteriori*...). Un visa d'immigration est accordé presque automatiquement aux candidats qui, comme moi, sont citoyens suisses, ont un diplôme universitaire, une expérience de travail pertinente et un casier judiciaire vierge. Il me suffit de signer une déclaration énonçant que je ne m'attends pas nécessairement à trouver au Canada un emploi du même niveau que ceux que j'avais occupés en Suisse. Et le tour est joué!

Pendant que j'accomplis toutes ces formalités d'immigration, mon domicile reste évidemment fixé en Suisse. Je continue donc d'être astreint à mes obligations de soldat qui,

dans ce pays à la fois si militariste et si peu guerrier, ne cessent pas à la fin de l'école de recrues. Tout soldat suisse doit effectuer ensuite, à intervalles réguliers, un certain nombre de « cours de répétition » de trois semaines, dont la fréquence diminue progressivement jusqu'à l'âge limite fixé (alors) à cinquante ans. À titre de soldat complémentaire, mes cours de répétition n'ont lieu que tous les deux ans et pour une durée de deux semaines. Le sort veut qu'un de ces cours ait lieu au mois d'avril 1968, à Lausanne même.

À l'exception de deux nuits passées sous tente à notre poste de combat dans le cadre d'un exercice de mobilisation générale simulée, je suis cantonné tout près de chez nous dans la salle de gymnastique du Collège classique que j'ai quitté il y a quinze ans. Même si, exceptionnellement et au grand dam de papa-capitaine, je déserte cette caserne de fortune pour la moiteur de mon lit, je couche généralement sur ma pailleasse au milieu du plus beau concert de ronflements auquel j'aie jamais assisté.

Le port de l'uniforme militaire transforme les individus, leur enlève certaines inhibitions bourgeoises. C'est donc sans aucun complexe que notre joyeux groupe fait la tournée des bistrots malfamés du Vieux-Lausanne, dont le célèbre Café du Mouton, où je n'avais jamais encore mis les pieds, malgré mes nombreuses virées nocturnes antérieures. Si les « provisions » sont insuffisantes, après le couvre-feu, pour satisfaire d'impérieux besoins, je me dévoue tout naturellement pour aller nous ravitailler dans un estaminet du quartier. Les sentinelles, des copains, ferment évidemment les yeux.

Tout se passe normalement jusqu'à l'avant-dernier jour. La discipline est toujours beaucoup plus relâchée dans un cours de répétition que dans une école de recrues. Cela n'empêche pas quelques caporaux de se prendre un peu trop au sérieux. Par exemple, ce minable prof genevois barbu qui croit très

spirituel de me demander de faire le salut militaire lorsque passe un juteux (un officier). Je m'exécute vaguement en lui murmurant les insultes usuelles : « Pauvre con, faut vraiment que tu sois frustré dans la vie civile... ». Il n'osera pousser le ridicule jusqu'à me dénoncer. Le seul aspect intéressant d'un cours de répétition, c'est de retrouver certains bons copains de l'école de recrues, parmi lesquels David Revaclier, le vigneron genevois.

Je m'apprête à passer avec eux la traditionnelle soirée de compagnie au cours de laquelle je fêterai généreusement la fin provisoire et peut-être même définitive de ma carrière de conscrit. Lors de l'appel précédant immédiatement le début des festivités, j'ai soudain la désagréable surprise d'entendre le nom du *guetteur* Gallay prononcé à très haute et très intelligible voix. Ce mauvais soldat vient d'être condamné à un jour de clou (ou prison militaire) pour être sorti du cantonnement en dehors des heures de permission.

Il a fallu une dénonciation pour que je sois épinglé. Le nom du seul coupable possible est sur toutes les lèvres. Je n'ai évidemment d'autre choix que d'obéir aux ordres et d'aller, seul, dans le cantonnement déserté par la troupe au garde-à-vous, pour y prendre mon paquetage complet et rejoindre le petit groupe, déjà tout équipé, qui s'apprête à se rendre aux arrêts pour d'autres infractions à la discipline. Je profite de cette liberté de manœuvre pour, en un tournemain, éparpiller les effets militaires de mon dénonciateur aux quatre coins de la grande salle, parmi ceux des autres soldats. (Je ne saurai jamais s'il a pu tout retrouver et comment.)

Il n'existe pas de prison militaire *ad hoc* pour des effectifs complémentaires si peu nombreux. C'est donc deux par deux, mais pas nécessairement au pas cadencé, que nous nous rendons, à travers Lausanne, jusqu'à la maison d'arrêt municipale réservée aux condamnés de droit commun. Nous

acceptons notre sort avec un certain sourire qui se transforme en véritable fou rire lorsque nous devons, comme le prescrit le règlement de l'établissement pénitencier, remettre au gardien nos lacets de souliers. Je mentirais en disant que l'idée de me suicider m'avait effleuré.

L'extinction des feux est fixée à vingt et une heures. C'est bien trop tôt pour moi, aussi j'avale le somnifère qu'il m'arrivait d'utiliser pour faire un petit roupillon malgré le sommeil tumultueux d'une troupe beurrée. Juste avant de m'endormir, j'entends les copains s'adresser à moi depuis la rue que, même plus éveillé, il ne me serait pas possible de distinguer à travers les barreaux de ma cellule. Je crois les entendre me dire qu'ils m'ont vengé. (Je n'en saurai jamais davantage. Je ne reverrai jamais aucun d'entre eux. Santé, les gars!)

Il faut, dit-on, pour être un vrai soldat, se faire coffrer au moins une fois. Il n'est pas évident, toutefois, qu'un jour à l'ombre ait instantanément fait de moi un bon militaire. Ce ne sera pas faute d'avoir essayé jusqu'au dernier jour, en sacrifiant ma soirée d'adieux à ce noble dessein.

Quelques semaines après ma sortie de « prison », je vis, sans conteste, le plus beau jour de toute ma vie de troufion. Étant donné ma décision de quitter la Suisse pour plusieurs années, j'obtiens un congé militaire pour la durée de mon séjour à l'étranger. Je me rends donc à l'arsenal de Morges, ville de mes débuts scolaires, remettre tout l'équipement que, comme tout bon Suisse, je suis censé conserver soigneusement à la maison...

Jean-Pierre et moi, à la fin de nos cours de répétition respectifs, jamais simultanés, larguons nos effets militaires, dans un désordre indescriptible, à l'intérieur de la petite chambre poussiéreuse qui est maintenant désaffectée après avoir été celle des bonnes suisses allemandes de mon enfance, puis celle du cousin Jacques pendant ses études à l'école Normale.

La préparation d'un paquetage complet, au milieu des toiles d'araignées, n'est pas un exercice aisé. Ma réussite s'est-elle concrétisée aux dépens des effets du frangin ? Mystère !

Je compte quitter la Suisse pour au moins cinq ans, avec comme but, en fin de parcours, un vraisemblable retour au bercail. Mes adieux au pays doivent être à la hauteur de l'événement. Après un nouveau séjour en Espagne, toutes les conditions sont remplies pour le plein succès de l'opération. Tout le reste de la famille part en vacances pour deux semaines en Italie. J'ai donc la maison pour moi tout seul et je m'en promets. La cave regorge de flacons. À côté des bonnes bouteilles de rouge de papa, j'ai un stock personnel de vin blanc qui ne saurait en aucun cas attendre mon retour. Il serait criminel de laisser perdre tant de bouteilles d'Épesses ou de Dézaley. Un grand ménage s'impose. La foire, à tous points de vue, s'annonce grandiose.

La terrible punition du destin met mon agnosticisme à rude épreuve. Depuis quelques jours, je ne me sens pas très bien et crois à une indisposition passagère. Je ne m'inquiète pas. Je devrais pourtant, car la bière matinale des lendemains d'hier n'a plus maintenant l'habituel effet salutaire. Toutes les tuiles du toit me tombent sur la tête le lendemain du départ du groupe des quatre. Mon vieux médecin de famille, que je consulte, émet son diagnostic en ces termes : « Une petite jaunisse ou, mieux dit, une grosse crise de foie ». Ô rage, ô désespoir... Je suis au régime !

Un gentil couple d'amis, René et Lilo Cauderay, m'apportent ma pâtée quotidienne. C'est maman qui prendra le relais à son retour de vacances que je n'ai pas gâchées par un téléphone intempestif.

Je vois les choses du bon côté. Il est sans doute préférable qu'une telle mésaventure me soit arrivée avant mon départ plutôt qu'après. Le destin m'est peut-être favorable, après tout.

Je retarde ma traversée de l'Atlantique de quelques semaines et fête mon départ avec éclat en avalant au bistrot... un tout petit verre de cinzano, premier accroc à un régime saharien.

J'arrive à Montréal le 12 septembre 1968... un jour après ma valise. Je ne suis pourtant pas un voyageur néophyte, mais, plongé dans mes journaux, je réussis l'exploit de manquer ma correspondance à Paris et passe une nuit imprévue à l'Hôtel Terrass, mon ancien domicile montmartrois. Jacky, étonné, me sert une limonade !

Je trouve particulièrement amusant mon passage à l'Immigration de l'aéroport de Dorval. Je me sens si différent d'un immigrant traditionnel ou plutôt de l'idée que je m'en fais, avec sa grande famille et ses baluchons ! Je suis venu travailler quelques années en Amérique, exactement comme je l'aurais fait à Paris par exemple, sans aucune intention de m'y installer définitivement.

C'est à l'hôtel Queen's que je passe ma première nuit américaine. J'allume la télévision ; les nouvelles sportives, en anglais, me parviennent d'une autre planète. Je ne suis pas naïf au point d'espérer entendre les dernières nouvelles du foot européen. Je m'attends cependant à quelques informations relatives aux sports olympiques, les Jeux olympiques de Mexico débutant dans quelques semaines. Non, non et non. Il n'est question que d'un jeu aussi bizarre qu'incompréhensible. Deux équipes de pingouins de couleurs différentes s'acharnent sur une petite balle blanche que j'ai beaucoup de peine à suivre sur l'écran. Les joueurs portent une tenue ridicule qui met souvent en évidence une bedaine pas très sportive.

Je suis vraiment dans le Nouveau Monde. Après l'innarrable cricket britannique, me voilà confronté au base-ball américain.

Si les règles du premier resteront toujours pour moi totalement énigmatiques, je parviendrai assez vite, en bon

« sportif », à bien connaître celles du second. Mais ce jeu, ou ce sport, comme d'aucuns le nomment, ne présentera jamais pour moi ne fût-ce que le commencement d'un soupçon d'intérêt quoique... pour être franc... dans la deuxième partie de la neuvième manche du septième match des *World Series*, lorsque le score est nul, qu'il y a déjà deux frappeurs retirés, qu'un autre est à l'affût au troisième coussin...

Je choisis ensuite un hôtel moins coûteux. Je parcours Montréal en tous sens, à pied, en métro, en bus et en taxi. Je visite Québec et Ottawa. Bien que totalement rétabli, je ménage mon foie; je le teste progressivement par une bière occasionnelle, puis deux...

Mes réserves financières me permettraient de rester oisif pendant encore une année. Mais j'ai visité ce que je voulais voir cet automne pendant la belle saison. Maintenant, au travail, mon gars!

Quelques jours me suffisent pour décrocher un emploi auprès de la filiale canadienne d'une société française de renommée internationale; Peugeot, pour ne pas la nommer.

J'entre en fonction le 11 novembre 1968 à titre d'assistant du directeur financier. J'ai tenu ma promesse de ne pas travailler pendant au moins un an. Mon job est idéal pour me familiariser avec les pratiques comptables et commerciales du pays et acquérir ainsi cette fameuse « expérience canadienne » qu'exigent tant d'employeurs.

Le travail est aussi facile qu'instructif. Comme le personnel est limité, je remplace ceux de mes collaborateurs qui s'absentent pour cause de maladie ou de vacances annuelles. Il m'arrive en particulier de préparer la paie. Je m'étonne que même les directeurs touchent leurs chèques de paie toutes les deux semaines. En Europe, en effet, c'est un signe de statut social que d'être payé au mois. C'est ça sans doute la vraie société de consommation : chacun vit

à la limite supérieure de ses moyens financiers, de quinze jours en quinze jours.

C'est par l'autre bout de la lorgnette que j'observe maintenant la vie d'une société multinationale. Chaque fois qu'il y a un visiteur de France, je pense à mes années chez Nestlé. Cela m'amuse, car je ne fais que passer, en touriste.

Tant mon chef direct que mes principaux collaborateurs sont d'origine égyptienne ou libanaise. C'est la nationalisation du canal de Suez par Nasser qui a poussé certains d'entre eux à l'exil. Ce sont tous d'admirables collègues de travail, toujours prêts à rendre service. Je pense surtout à Émile Sébéh, à Antoine Chiha. C'est d'ailleurs avec Émile que je voyage quotidiennement de la gare Côte-Vertu, à Saint-Laurent, jusqu'à Pointe-Claire. Mon deuxième jour de travail coïncide sinon avec la tempête de neige du siècle, du moins avec une tempête exceptionnelle pour la mi-novembre. Seule notre fuite éperdue du bureau, au milieu de l'après-midi, nous évite d'être bloqués dans les bancs de neige (qu'en pays vaudois on appelle *gonfles*, et pas congères). Mon premier contact avec l'hiver canadien est donc particulièrement brutal. Une cabriolet prodigieuse, près de chez moi, me fait acheter mes premiers couvre-chaussures.

Je vis maintenant dans un studio du centre-ville, à l'intersection de la rue Stanley et du boulevard de Maisonneuve, un peu comme si je vivais à l'hôtel. Je prends presque tous mes repas au restaurant. Même si je travaille, je me considère en vacances. Ce n'est pas le luxe de mes déplacements chez Nestlé, mais, pour la première fois de ma vie, je me sens vraiment libre. Je suis gâté : j'ai un bar-dancing, le Heidelberg, dans l'immeuble où j'habite ! J'ai repris certaines vieilles habitudes en troquant toutefois mon vin blanc pour la bière et... le rhum and coke ! Mon rayon d'action nocturne, ce premier hiver, inclut le John Bull Pub, de l'autre côté du boulevard de Maisonneuve. Je pousse parfois une pointe

jusqu'au bar du William Tell, l'excellent restaurant suisse, à une centaine de mètres.

Si je travaille presque exclusivement en français, je vis le reste du temps en anglais. Je lis *The Gazette* et prends chez Berlitz des cours de perfectionnement d'anglais. Mes copains et mes copines, c'est principalement en fréquentant la faune cosmopolite anglophone et anglophile du Heidelberg que j'ai fait leur connaissance. L'un d'eux m'appelle toujours *chipmunk*. Je lui souris d'un air entendu, sans comprendre le moins du monde son allusion.

Ce n'est que de nombreuses années plus tard que, tout à fait par hasard, en consultant un dictionnaire anglais-français, je tomberai sur la traduction de *chipmunk*: tamia, écureuil d'Amérique. Je comprendrai enfin l'explication du surnom que me donnait le copain. Les Québécois francophones appellent « suisse » ce petit écureuil rayé et à très petite queue. J'ose espérer que cette dernière particularité n'a rien à voir avec le choix du terme « suisse ».

Un autre copain prend un malin plaisir à m'appeler *Swiss frog*. Cela ne me choque pas du tout, bien au contraire. (*A posteriori*, toutefois...)

Le YMCA de la rue Drummond est situé à côté de mon immeuble. Je m'y inscris à un cours de culture physique fortement axé sur la course, chacun à sa vitesse. J'avais déjà été capable de courir plus d'un quart d'heure sans m'arrêter, lors des entraînements de foot, il y a plus de dix ans. J'en suis bien incapable maintenant. Je reprends progressivement goût à l'effort. Dès le mois d'avril, je complète mon entraînement en salle, chaque dimanche matin, en courant dans le parc du mont Royal, même si la nuit a été longue et lourde.

Je n'oublie pas que Montréal n'est qu'une étape de mon voyage dans les Amériques. Je n'ai donc aucune possession personnelle de valeur ; mon téléviseur est loué. Je suis prêt, lorsque

l'heure sera venue, à tout planter là, à remplir ma valise des vingt kilos réglementaires et à poursuivre mes pérégrinations à Toronto ou à Vancouver. Tout est sous contrôle, crois-je...

C'est le 13 mai 1969 que tout bascule. En rentrant du bureau, je trouve dans ma boîte aux lettres un avis m'annonçant que j'ai reçu un télégramme et m'indiquant le numéro que je dois signaler pour en connaître le contenu. J'ai un mauvais pressentiment. Une voix de femme, anonyme, m'informe du décès de papa.

J'ai certes le téléphone, mais ma paranoïa d'indépendance est telle que je n'ai pas jugé opportun d'en aviser la famille. Je ne communique que par de fréquents petits mots qui n'ont d'autre but que d'informer papa et maman que je suis en vie et en bonne santé. Je ne raconte que ce que je veux bien raconter, c'est-à-dire à peu près rien. Je n'ai de comptes à rendre à personne. Toute velléité de me cuisiner est d'emblée comparée à un interrogatoire de la Gestapo. J'ai agi de la sorte durant tous mes déplacements professionnels en Europe et continue logiquement à Montréal.

C'est moi l'ainé. Je suis, pour la première fois de ma vie, envahi par un certain sens des responsabilités. C'est pris de panique que j'appelle maman. Elle m'explique que papa est mort des suites d'une hémorragie cérébrale, conséquence possible des traitements qu'il subissait pour enrayer l'assaut du cancer des os. Bouleversé, je me déclare prêt à rentrer immédiatement et définitivement en Suisse, si elle le désire vraiment, rien ne me retenant à Montréal.

Maman, jeune veuve éplorée de cinquante-quatre ans, la voix étranglée par l'émotion mais beaucoup plus lucide que moi, me fait presque la leçon. Une décision aussi grave que celle d'un retour définitif ne doit, me dit-elle, en aucun cas être prise sous le coup d'une vive émotion. Elle me conseille de ne me rendre en Suisse que pour deux semaines

et de ne prendre qu'ensuite une décision sur mon avenir. Merci maman.

Je bats le pavé, comme une âme en peine, dans les rues de Montréal. Mes souvenirs se déroulent dans ma mémoire. Ils m'empêcheront de trouver le sommeil une fois rentré chez moi. J'aimais papa, le respectais pour sa probité à toute épreuve et l'admirais pour ses réussites tant universitaires que professionnelles dans des circonstances très difficiles. Troisième fils d'un petit paysan genevois, il a réussi tout d'abord à passer un baccalauréat scientifique grâce à l'encouragement et à l'aide financière de ses deux aînés. Ce ne fut pas facile, surtout entre 1914 et 1918, lorsque ses frères étaient mobilisés aux frontières du pays et qu'il devait pallier leur absence en collaborant davantage aux travaux de la ferme. Ce fut ensuite le grand départ pour Zurich afin d'entreprendre des études d'ingénieur agronome qui, en Suisse, n'étaient alors offertes qu'en allemand, même si les examens pouvaient être passés en français. Un doctorat ès sciences couronna le tout.

Il enseigne déjà à Marcelin depuis plus de dix ans lorsqu'il obtient, de la Fondation Rockefeller, une bourse d'un an pour étudier à l'Université Cornell, à Ithaca, aux États-Unis. C'est durant ce séjour outre-Atlantique que survient la mort de son père, ce grand-père que je n'ai jamais connu et dont je sais si peu. Papa a-t-il eu le pressentiment que l'histoire allait se répéter? C'est certain si j'en crois le dernier regard, pathétique, qu'il m'a jeté à l'aéroport de Genève-Cointrin, au moment de mon départ.

Quels qu'aient été le respect et l'affection que j'ai toujours éprouvés à son égard, je n'ai jamais eu avec papa la complicité que j'ai eue avec maman. Je dois avouer que je trouvais papa un peu trop intransigeant sur certains principes et parfois aussi un peu vieux jeu. À ce sujet, il m'est même arrivé de lui

dire ironiquement qu'il m'était impossible d'être d'accord avec un homme d'un autre siècle (il est né en 1899).

Il avait fini par accepter avec fatalisme mon agnosticisme. Nous discussions beaucoup plus de politique internationale que de religion. Je ne pouvais cependant m'empêcher, de temps à autre, de débiter mes sempiternelles critiques d'une société qui se dit chrétienne...

Si triste que je sois, je ne suis pas homme à extérioriser mes sentiments. Je me rends au bureau le lendemain, comme tous les jours. Je n'informe que mes plus proches collaborateurs, obtiens un congé de deux semaines et achète un billet d'avion pour le soir même. Émile, mon si gentil collègue de bureau, m'accompagne à l'aéroport de Dorval.

L'église de Chailly est remplie à capacité, même si beaucoup d'hommes ne pénètrent pas dans l'édifice et se contentent de rendre les honneurs au défunt dehors, après la cérémonie. C'est également dans une salle bondée, au sous-sol de l'église, que nous offrons ensuite la traditionnelle verrée sans laquelle un enterrement ne peut décemment se terminer en Romandie. Il nous suffit d'extraire quelques dizaines de flacons de la cave, de commander au boulanger sandwiches et ramequins, d'acheter un peu de limonade et de faire du café. Quelques amies de maman et d'Annette s'occupent du service. Je revois toute la parenté, mes anciens copains de foot et de quartier. Bons moments, malgré la tristesse ambiante. Je salue des anciens collaborateurs de papa, beaucoup de ses anciens élèves, tant de gens que je ne connaissais pas et qui l'appréciaient tant !

Parmi les nombreux articles rendant hommage à papa et à sa brillante carrière, je citerai un paragraphe du texte paru le 23 mai 1969 dans la *Nouvelle Revue de Lausanne* et intitulé :

« Hommage à un pionnier de l'agriculture » :

« Derrière sa réserve naturelle, il était animé par une grande bonté qui le rapprochait des plus humbles. Au-delà

de la science et des contingences administratives, il aimait à se pencher sur l'homme et ses problèmes, quels qu'ils soient. Directeur, il ne voulait pas ignorer les préoccupations et les soucis de tous ceux qui vivaient dans son institution. Toute sa vie il a été disponible. »

Un ancien élève écrit aussi :

« Quelle magnifique leçon de vie vous nous avez donnée Monsieur Gallay. Votre souvenir demeure impérissable dans nos mémoires. Merci pour tout ce que vous nous avez apporté. Votre bonté et votre énergie n'avaient d'égale que votre volonté à faire de nous des paysans ouverts et décidés à servir cette terre que vous avez tant aimée. »

Les deux semaines que je passe à Lausanne me rapprochent de maman. Je suis très souvent seul avec elle, car Jean-Pierre et Annette ont repris leur enseignement. Nous effectuons de belles excursions en voiture, agrémentées parfois d'une courte promenade sur des sentiers de montagne et toujours d'un repas dans un bon restaurant. Pour détendre l'atmosphère, il m'arrive de lui raconter certaines de mes frasques de jeunesse. Je lui dis que je n'ai plus rien à cacher maintenant, vu qu'il y a prescription. Nous rions de bon cœur.

Je l'informe en particulier comment trois copains qu'elle connaît bien, Zim, Roby et l'inévitable Julot, avaient réussi à tromper sa vigilance, il y a plus de dix ans, réussissant ainsi une « mission impossible ».

Épuisé par une de mes préparations intensives d'examens universitaires, mais désireux de me changer les idées une dernière fois avant l'échéance, je n'avais pas résisté à ma dose usuelle de vin blanc au point de perdre subitement et totalement connaissance et de prendre la plus belle cuite de ma courte existence.

En possession de la clé de la maison, trouvée dans mes poches et dûment identifiée par un frangin Ponce Pilate, les

trois courageux mousquetaires, qui connaissent tous bien la configuration des lieux, mais sont inconscients des risques qu'ils courent, se dévouent donc pour me reconduire à ma chambre.

Le chemin de Bochardon est un petit chemin privé sans issue réservé aux habitants des quatre maisons qu'il dessert. La nôtre est la troisième. Comme les autres propriétaires ne possèdent pas d'automobile, tout bruit de moteur pendant la nuit ne peut être que terriblement suspect.

La petite Fiat servant d'ambulance est donc poussée à la main, tous phares éteints, jusque devant la maison. La porte d'entrée est ouverte avec d'infimes précautions, et le « grand malade », transporté sur deux étages en passant à proximité de l'alcôve parentale, puis déposé sur son lit. Le retour s'effectue dans le même silence total.

Comment les trois copains ont-ils pu réussir à quatre ce que je n'avais jamais jusqu'alors été capable d'effectuer seul, c'est-à-dire cacher à maman l'heure de mes retours nocturnes ? (Il est possible que, dans son subconscient, elle ne m'attendait pas si tôt !)

Je lui rappelle aussi que le lendemain matin, vers dix heures, avant de partir avec papa pour la journée, elle m'avait demandé depuis l'étage inférieur à quelle heure j'étais rentré la veille et que j'avais eu droit à ses félicitations après lui avoir dit la vérité (mais pas *toute* la vérité), à savoir qu'à cause de mes examens j'avais regagné le domicile familial quelques heures avant Jean-Pierre, qu'elle avait parfaitement entendu rentrer, lui !

Mon deuxième départ pour le Canada ne s'effectue pas dans l'allégresse générale. Si bien que, dès mon retour à Montréal, j'écris à maman une longue lettre qui en dit plus, sinon en mots, du moins en substance, que l'ensemble de mes brefs messages des huit dernières années. C'est le début d'un fructueux échange de correspondance qui se transformera peu à peu en de fréquentes conversations téléphoniques.

Je ne citerai qu'un court extrait d'une lettre particulièrement touchante qu'elle m'écrivit peu après mon retour à Montréal :

« Ton papa et moi t'avons toujours aimé comme tu es, avec ton caractère, tes remarques parfois brutales, un peu trop — comment dirais-je — trop franches... Pour moi, Michel, tu es peut-être l'incorrigible, l'enfant terrible — que j'aime également tendrement — mais tu es surtout ce fils qui me comprend, qui veut m'aider à vivre. »

Je trouve dans ma boîte aux lettres le dernier message que papa m'avait envoyé la veille de sa mort. Je le conserverai précieusement dans mes archives personnelles avec les quatre précédentes lettres que je n'avais pas encore déchirées. C'est papa plutôt que maman qui avait pris l'habitude de m'écrire au cours de ces derniers mois, même si la douleur l'obligeait souvent, pour ce faire, à adopter la position couchée. Il est vraisemblable que, sentant sa fin prochaine, il voulait un peu se rapprocher de ce fils aîné insaisissable. Il nous aura manqué quelques années pour vraiment faire connaissance.

Je relis plusieurs fois ces chroniques familiales, toujours si bien rédigées, mais d'une écriture que la gent médicale n'aurait pas reniée. Je me dois de le citer lorsqu'il m'explique comment s'est déroulée la dernière session d'examens relative aux cours de viticulture et d'œnologie qu'il a donnés pendant dix ans et jusqu'à tout récemment à l'École polytechnique fédérale de Zurich. (Il venait d'atteindre l'âge de la retraite obligatoire pour les professeurs d'université, fixé à septante ans) :

« Par deux fois, j'ai reçu à domicile les étudiants astreints à un examen de viticulture. En fait, ce sont les étudiants eux-mêmes qui ont proposé cette solution qui m'arrangeait particulièrement. Elle permettait aux étudiants de terminer plus rapidement leur session des épreuves finales du diplôme et me libérait d'un voyage à Zurich que je n'aurais du reste pas été en mesure de faire.

Un examen qui se termine par une verrée et une cordiale discussion, voilà qui n'était pas pour déplaire et laissera un très bon souvenir, d'autant plus que je ne me suis pas montré trop rigoureux dans l'appréciation.»

Il me faudra quelques mois pour retomber sur mes pieds. J'évite si possible les excès d'alcool pendant cette mauvaise passe: ils ne feraient qu'amplifier les sentiments du moment, plutôt moroses en l'occurrence. Je me convaincs progressivement de ne pas dévier de la voie que je m'étais fixée l'an dernier. Je m'en irai donc à Toronto ou à Vancouver en 1970.

Durant mes fréquents déplacements européens, je lisais toujours en priorité la presse locale des pays que je visitais. À Montréal, je lis tous les jours *The Gazette*, mais souvent aussi *The Montreal Star*, *La Presse* et *Montréal-Matin*. Comment, en effet, pourrais-je me contenter d'un seul journal? Je commence à m'intéresser peu à peu à ce qui se passe dans ce pays, en touriste, sans me sentir concerné d'aucune manière.

Même si je suis un passionné de politique internationale, je connais très peu la scène politique canadienne et québécoise à mon arrivée à Montréal. Il faut dire qu'en dehors des élections parlementaires périodiques, le Canada ne faisait guère les manchettes des grandes agences de presse jusqu'au fameux «Vive le Québec libre!» du général de Gaulle. J'avais alors apprécié son exclamation beaucoup plus comme un pied de nez au monde anglo-saxon que comme un coup de pouce aux francophones du Canada, dont je connaissais l'existence avant tout par quelques chansons de Charles Trenet, de Félix Leclerc et d'Aglaé. Un grand titre, en première page du *Canard enchaîné*, m'avait alors particulièrement amusé: *Ottawa que je m'y mette*.

Je m'inspirais du cri gaullien pour lancer parfois un solennel « Vive la Romandie libre ! » lorsque, un peu guilleret, il m'arrivait de rencontrer des Suisses allemands un peu trop imbus de leur supériorité. Cette remarque ne se voulait qu'un trait d'esprit, mais ce n'était aucunement un cri du cœur. La Romandie est bien trop petite pour voler de ses propres ailes. Et mieux vaut donc être Vaudois dans une Suisse très décentralisée qu'être citoyen d'un département périphérique d'une France ultracentralisée. Paris, capitale culturelle ; Berne, capitale politique ; Zurich, capitale économique. C'est bien le meilleur de trois mondes : Pagnol, la décentralisation administrative et... le franc suisse.

Je ne connaissais Trudeau que par ses extravagances de play-boy, lorsqu'il se pavanait en compagnie d'une star hollywoodienne. (Quoi qu'en pensent ses thuriféraires, cette drague restera son seul fait d'armes connu en dehors du Canada.) Au début, j'apprécie (!) l'homme, avant tout pour son anticonformisme, sans connaître sa philosophie politique.

La mort du premier ministre québécois Daniel Johnson, quelques semaines après mon arrivée, n'a pour moi aucune signification politique.

Si je lis des journaux montréalais, je regarde presque exclusivement la télévision américaine, *where the action is*. Je suis rivé à mon écran pendant la soirée des élections présidentielles qui voient Richard Nixon triompher de justesse de Hubert Humphrey.

FONCTIONNAIRE

Janvier 1970...

Quand je lis dans un journal l'annonce d'un concours d'agent de la gestion financière dans la fonction publique du Québec, je suis absolument convaincu que ce genre d'emploi n'est réservé qu'aux citoyens canadiens. Je suis à Montréal depuis moins d'un an, et il faut au moins cinq ans pour obtenir une citoyenneté que je ne désire pas. Il est donc évident que je ne peux devenir fonctionnaire ; je n'y tiens d'ailleurs pas non plus.

Ce n'est que par pure curiosité que je me fais tout de même envoyer un formulaire d'inscription. Aucune mention n'y est faite de la nécessaire citoyenneté. Je n'en suis même pas étonné. Cette exigence me semble trop évidente pour qu'il soit nécessaire de la mentionner. Je m'inscris tout de même au concours et je n'y pense plus.

Je suis un peu surpris lorsqu'on me demande d'obtenir de l'Université Laval l'équivalence de mes diplômes suisses. Le coût de la démarche est si modique que je serais d'autant plus stupide de ne pas l'effectuer qu'il ne s'agit, dans mon cas, que d'une simple formalité.

Mon étonnement monte d'un cran lorsque je suis convoqué à un examen. Je suis encore convaincu qu'il y a une erreur administrative, mais le processus est engagé : je me prends

au jeu sans prendre la situation au sérieux. Désinvolte, je ne réponds pas trop mal aux colles qui me sont posées.

Je vous laisse imaginer ma stupéfaction lorsque j'apprends en janvier 1970 que je suis éligible à un emploi de fonctionnaire. Je suis d'ailleurs beaucoup plus amusé qu'enthousiasmé. Je viens en effet de décider, après plusieurs mois de réflexion, de ne pas rentrer chez maman et de poursuivre à Toronto ou à Vancouver mon périple nord-américain, mais seulement après de longues vacances estivales helvétiques.

Je suis d'ailleurs si peu intéressé à entrer dans la fonction publique que je refuse même de donner suite à deux convocations téléphoniques à des entrevues dans deux ministères différents à Montréal.

C'est dans cet état d'esprit que je reçois, au bureau, vers la fin mai, un téléphone de Paul Beaulieu, l'administrateur général du ministère de l'Éducation qui m'informe qu'un poste d'agent de la gestion financière est ouvert au service du Budget du ministère, à Québec. Comme je n'envisageais aucunement de devenir fonctionnaire, je n'avais pas jugé opportun d'indiquer sur mon offre d'emploi une préférence pour une quelconque localité. Il est donc tout à fait en droit de penser que je suis prêt à m'établir dans la Vieille Capitale.

J'écoute poliment, mais d'une oreille distraite, ses savantes explications relatives au travail à effectuer lorsque, soudainement, sans crier gare, il me propose de me rencontrer un soir de la semaine suivante à Montréal, au bar de l'hôtel Reine Elizabeth. C'est un coup bas involontaire, sinon en dessous, du moins au niveau de la ceinture, en plein sur mon point faible... Comment pourrais-je refuser de prendre un verre à deux pas de chez moi?

Une entrevue dans un bar, c'est, en fait, la réalisation d'un de mes rêves, même si ce n'est que pour la beauté du geste. Je ne peux qu'avoir un incontestable avantage du terrain. Je me

sentirai comme un poisson dans l'eau... si j'ose dire. C'est donc en totale décontraction que je me présente au rendez-vous, après mon apéro quotidien prolongé avec les copains du Heidelberg. Je me rallie sans coup férir au scotch *on the rocks* de mon interlocuteur. La discussion porte logiquement sur les responsabilités qui seront confiées au titulaire de l'emploi à combler. Cela n'empêche pas de nombreuses digressions, y compris un tour d'horizon de politique internationale.

Un deuxième whisky suit tout naturellement le premier. Le léger vent qui souffle dans mes voiles ne facilite pas ma compréhension du jargon bureaucratique de mon vis-à-vis. Je comprends cependant les grandes lignes de son exposé. Même si je n'ai encore jamais travaillé dans une administration publique, je conçois aisément les étapes de la préparation d'un budget de ministère. Ça ne doit pas être bien sorcier. D'autant plus qu'en matière de chiffres, la pratique est toujours tellement plus simple que la théorie ! L'une de ses recommandations, dont le sens m'échappe alors totalement, va pourtant rester à jamais gravée dans mon esprit : « Vous devrez vous constituer une clientèle ». Comment, diable, un employé du service du Budget du ministère de l'Éducation peut-il bien avoir une clientèle ? Qu'y vend-on ? Je ne demande pas d'explications. Je ne serai pas fonctionnaire.

Je trouve de plus en plus sympathique le quinquagénaire au crâne dégarni avec qui je bavarde, à bâtons rompus, dans le cadre feutré de ce bar un peu vieillot. Je dois aussi lui produire une impression favorable. Seule ma grande modestie m'empêche d'affirmer que je lui en mets plein la vue, quoique... le scotch aidant... Au bout d'une heure et demie, mon engagement dans la fonction publique ne dépend plus que d'une réponse affirmative de ma part. Je ne peux décemment rompre le charme, mais je ne veux pas davantage devenir fonctionnaire à Québec. *In vino veritas* ; je résous d'instinct le dilemme en

faisant dépendre mon éventuelle acceptation de l'emploi d'une visite des locaux dans la Vieille Capitale et d'une rencontre avec celui qui, le cas échéant, serait mon chef. (J'entends déjà le chœur des mauvaises langues : « Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que tu aies été engagé ». La caravane passe !)

Nous convenons même que, si j'accepte, je commencerai le 10 août, après six semaines de vacances en Suisse. La date du 1^{er} septembre, que je ne propose que pour simuler un vague intérêt est, paraît-il, beaucoup trop tardive, compte tenu du travail considérable qui m'attend. Je n'insiste pas : je ne vais pas me battre pour une situation totalement hypothétique.

Je me rends en bus à Québec au début du mois de juin. C'est l'époque de l'année où une végétation en pleine course de rattrapage nous fait passer en deux ou trois semaines de l'hiver à l'été en sautant le printemps à pieds joints. Lorsque j'arrive au terminus de la rue Charest, j'ai plus de trois heures devant moi avant mon rendez-vous de l'après-midi, rue Saint-Amable, tout près du Parlement.

J'ai en main un plan de la ville et monte en flânant les rues escarpées et les escaliers qui me conduisent dans la haute ville. Il n'y a rien là pour me rebuter. Pour un Lausannois, Québec, c'est plat ! Je marche, marche... J'adore ce que je vois : le cachet européen de la vieille cité, le magnifique panorama sur le fleuve depuis la terrasse Dufferin, devant le Château Frontenac... Ce ne sont certes pas *mes* Alpes, incomparables ; c'est différent. Je n'avais visité Québec que par une journée maussade d'octobre 1968. Il n'y a aucune comparaison.

Est-il possible de tomber sous le charme d'une ville ? Je serais mal placé pour répondre par la négative. Je suis subjugué au point que, lorsque j'arrive à mon rendez-vous, ma décision est déjà prise. Je veux mieux connaître Québec et j'y transporterai mes pénates pour un court entracte. C'est ça la liberté !

L'aménagement du bâtiment de la rue Saint-Amable est très loin de m'emballer. J'ai l'impression, à son rez-de-chaussée, de me trouver à l'intérieur d'un gros aquarium dans lequel les passants, tels les visiteurs d'un jardin zoologique, peuvent examiner les employés de l'État, sinon à l'œuvre, du moins dans leur environnement naturel.

Je garderai toujours à l'esprit cette notion d'aquarium, même quand je quitterai ce sinistre local. Je prendrai plaisir à comparer l'ensemble de la fonction publique à un immense aquarium dans lequel, à la fois poisson et naturaliste, j'observerai de l'intérieur les habitudes d'une espèce qui ne risque pas l'extinction. J'assimilerai les parois de cet énorme récipient à une épaisse couche de brouillard qui éloigne ses occupants de la réalité extérieure.

Je rencontre Jean-Paul Olivier, mon futur boss, un gars très sympathique. Je communique ensuite à l'administrateur général mon acceptation définitive. Michel Galloway fonctionnaire à Québec, ce n'est pas évident ! L'idée de devenir gratte-papier ne m'avait en effet jamais effleuré dans mon pays d'origine. Ce genre d'emploi, à l'exception du monde fermé de la diplomatie, ne prédispose que très rarement à de longs séjours à l'étranger. Cette objection n'est plus valable puisque je suis maintenant un touriste en vadrouille dans un pays étranger. Je vois même un certain défi à travailler dans la bureaucratie d'une province dont je connais mal la population francophone majoritaire.

De retour à Montréal, je ne regrette pas vraiment mon coup de cœur, quoique... Homme de parole, je jouerai le jeu jusqu'au bout. La suite est logique. Je donne ma démission pour fin juin, comme je l'avais d'ailleurs prévu de longue date. Je prends congé avec tristesse de mes si charmants collègues. Je sais trop bien, d'expérience, que malgré toutes nos belles promesses, nous ne nous reverrons plus.

C'est évidemment ensuite le départ pour les Diablerets, où je m'oxygène les poumons et prends soin de ne pas m'oxyder le système digestif.

Dans le train qui, début août, m'amène de Montréal à Québec, je vis comme dans un rêve. Dans quelle aventure me suis-je lancé? Je vais vivre dans une ville complètement francophone et si différente du Montréal multiethnique que je connais! Je me souviens de ma stupéfaction, quelques mois après mon arrivée, lorsque j'avais rencontré un Québécois francophone qui ne parlait pas un traître mot d'anglais. J'étais tellement ancré dans mon ghetto anglophone que j'avais cru à une plaisanterie. Je suis cependant beaucoup plus amusé qu'angoissé par mon aventure. Car, entre nous, qu'est-ce que je risque? En mettant les choses au pis, je n'aurai qu'à déguerpir en catastrophe et reprendre un peu plus tôt que prévu mon périple nord-américain.

Je voyage avec deux valises pleines à craquer. (J'en ferai autant la semaine suivante lorsque j'abandonnerai définitivement mon petit studio de Montréal.) J'accorde ainsi un sursis aux nombreux livres de poche et aux quelques pièces de vaisselle bon marché que j'ai acquis depuis deux ans et que je m'apprêtais à sacrifier en cas de départ pour l'Ouest. Je passe ma première nuit au petit Hôtel Fleur de lys sur la rue Saint-Louis, que je troque, dès le lendemain, pour un studio meublé au Colombier, rue Sainte-Anne, en plein Vieux-Québec et à deux pas du bureau.

Je ne suis pas naïf au point de croire que le rythme de travail dans une administration publique puisse se comparer à celui de l'industrie privée, même si, au siège administratif de Nestlé, à Vevey, certains employés proches de la retraite, de retour en Suisse après de très longs séjours à l'étranger, bâillaient aux corneilles à longueur de journée. Je sais fort bien que papa ne pouvait être considéré comme un fonctionnaire

type. Certains de mes amis suisses, ronds-de-cuir de leur état, ne m'avaient jamais donné l'impression de crouler sous le poids de leurs tâches.

Je suis tout de même étonné du non-événement que constitue mon entrée dans la fonction publique provinciale. Quand je me présente à neuf heures pile, l'aquarium de la rue Saint-Amable est encore vide. Il n'y a pas âme qui vive à l'exception d'une secrétaire qui s'installe calmement à son bureau. D'autres employés font leur entrée, sans hâte excessive. Personne ne semble être au courant de mon arrivée. J'apprends que Jean-Paul a quitté le bureau il y a trois jours pour suivre, pendant un an et demi, les cours de l'École nationale d'administration publique ! Fernand Delagrave, fonctionnaire depuis moins d'un an, assure l'intérim dès aujourd'hui. Il paraît extrêmement surpris de ma présence. Sa connaissance de la gestion du personnel est embryonnaire. L'administrateur général, me dit-on, est bien au-dessus de problèmes aussi terre-à-terre. Vous vous en doutez bien : tout finit par s'arranger, avec l'aide du service du Personnel. *Chi va piano va sano !* Je viens d'entrer de plain-pied dans la bureaucratie québécoise !

Compte tenu de l'insistance de l'administrateur général à me faire débiter au mois d'août plutôt qu'au mois de septembre, je m'attends à une activité, sinon débordante, du moins modérée. Non ; c'est le néant ! L'activité du service est totalement inexistante. Moins que ça, tu creuses ! Je lis et relis les instructions très générales qui m'ont été remises. J'assiste à quelques réunions de fonctionnaires auxquelles je ne comprends absolument rien, comme d'ailleurs la plupart des autres participants, si j'en crois leur air absent. Le nombre des personnes présentes semble d'ailleurs inversement proportionnel à l'importance de l'objet du rassemblement. Tout le monde trouve cela parfaitement normal.

Le bureau voisin du mien est occupé par Richard Béland, un de mes nouveaux collègues, entré en fonction un mois avant moi et qui a une description de tâches en tous points semblable à la mienne. C'est mon alter ego. Nous ne faisons absolument rien, mais nous le faisons ensemble. Il y a plus grave : Fernand a aussi la même description de tâches avec une responsabilité supplémentaire provisoire de chef d'équipe. Il y a un poste vacant dont le titulaire éventuel accomplirait aussi exactement le même « travail ». Si je tiens compte de Jean-Paul, nous devrions être cinq à nous partager cette inactivité estivale qui, dès septembre, va se transformer en léger frémissement.

Que contiennent ces descriptions de tâches ? En dehors de nos responsabilités budgétaires purement saisonnières, nous devons nous contenter, pendant les nombreux mois creux, de :

« — participer à l'étude des demandes au Conseil du trésor, proposées par les directions et services ;

— tenir à jour un cahier de contrôle où sont notées toutes les demandes au Conseil du trésor ainsi que toutes les étapes du cheminement de ces demandes. »

C'est tout, même si l'énumération des tâches inclut, pour l'apparence, d'autres petites activités absolument insignifiantes.

Les unités administratives du ministère envoient au service du Budget les demandes d'autorisation de dépenses qu'elles désirent faire approuver par le Conseil du trésor. Leur nombre ne dépasse jamais la vingtaine hebdomadairement. Presque toutes sont des documents de routine bureaucratique qui passeront comme une lettre à la poste. Il n'y en a que deux ou trois qui peuvent requérir une étude succincte. Nous sommes trois pour ce travail d'analyse. Nous risquons d'autant moins le surmenage qu'une secrétaire est chargée de la tenue du cahier de contrôle.

Le vendredi après-midi est réservé à la « grande » réunion hebdomadaire présidée par l'administrateur général,

étonnamment solennel. N'y participent en dehors de lui que le directeur du personnel, François Lafleur, Fernand, Richard et moi. Des photocopies de toutes les demandes, même des plus routinières, sont remises à chacun par Richard ou par son double. Les demandes, approuvées par nos soins, pourront alors être recommandées à la signature du sous-ministre et du ministre, condition essentielle de leur approbation par le Conseil du trésor. Notre recommandation pourra, exceptionnellement, être négative. Certaines autres demandes pourront aussi être retournées à l'expéditeur pour obtenir un complément d'information, en faire améliorer la rédaction... Nos très sérieuses délibérations sont résumées dans un procès-verbal, qu'à ma demande, je suis très vite chargé de rédiger et de faire distribuer généreusement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du service. Je supporte sans trop de peine ce fardeau additionnel !

Je me remets parfois dans la peau du contrôleur de gestion que j'étais chez Nestlé. J'estime alors que des tâches similaires aux nôtres, dans l'industrie privée, seraient effectuées, à temps très partiel, par un bon agent de bureau. L'effectif normal de notre service est pourtant de cinq employés de niveau professionnel et de deux secrétaires. La bureaucratie gouvernementale, c'est encore pire que je croyais !

Je comprends également à quel point notre petit service n'est qu'une boîte aux lettres de grand luxe, et notre réunion hebdomadaire, un spectaculaire coup d'épée dans l'eau. La véritable analyse des très rares demandes importantes et non routinières s'effectue au bureau du sous-ministre et au cabinet du ministre, indépendamment de nos recommandations, si brillamment rédigées soient-elles !

Richard est un gars de Québec qui, comme moi, a toujours, jusqu'alors, travaillé dans l'industrie privée, où il compte retourner dès qu'il aura passé ses examens finaux

de comptabilité. Il est donc tout à fait sur la même longueur d'onde que moi.

Vivant pourtant si près de la grosse machine bureaucratique, il en est toujours resté très loin dans la perception qu'il s'en faisait. Il tombe d'encore plus haut que moi, ce qui n'est pas peu dire !

Logés à la même enseigne, nous devenons vite, par la force des choses, des inséparables complices, les Dupond et Dupont du ministère. Comme il est ardu de diviser des tâches aussi microscopiques, nous les accomplissons ensemble, à l'unisson. Nous nous emboîtons mutuellement le pas. Nous somnolons pendant les mêmes réunions auxquelles Fernand nous demande de participer pour meubler notre temps libre.

Mes journées de présence au bureau se suivent et se ressemblent. Elles commencent invariablement, dix minutes après l'heure, par la lecture très détaillée des journaux. Je suis encore un fidèle lecteur de *The Gazette*, dont le principal avantage est de donner très régulièrement les résultats complets des championnats de foot européens, informations pour moi prioritaires. Je passe ensuite au *Soleil*, de Québec, puis au *Time*, au *Monde*, au *Canard enchaîné*, à *L'Express*... La lecture des journaux devient donc dorénavant (et définitivement !) ma principale occupation au bureau. Mon hobby me sauve d'un ennui mortel que ne pourraient tuer ni les discussions entre collègues, pas toujours très enrichissantes, ni, encore moins, l'analyse très occasionnelle de documents routiniers.

Richard et moi prenons un plaisir fou à observer l'évolution des fonctionnaires dans leur milieu, le sérieux qu'ils mettent dans l'accomplissement de tâches totalement insignifiantes. Nous nous dilatons la rate sans nous la fouler le moins du monde. Nous voyons dans ce spectacle un bon sujet pour un livre que nous intitulerions *Sur la colline*.

La solennité de l'administrateur général, lors de notre réunion hebdomadaire, nous divertit particulièrement. Nous ne comprenons d'ailleurs pas vraiment le rôle exact de ce charmant monsieur, un roi du *clean desk*, qui a tellement bien délégué ses tâches que son poste pourrait être supprimé sans secousse sismique, même infime.

En raison de sa proximité, c'est cependant surtout aux dépens de notre chef d'équipe Fernand que nous nous offrons quelques pintes de bon sang. Comme il n'est pas question de nous moquer ouvertement de celui qui est un très bon copain, nous nous efforçons de contenir notre hilarité. Ce n'est pas facile, car le spectacle est saisissant.

Avant de devenir fonctionnaire, Fernand était à l'emploi d'une compagnie de finance (ou, si vous préférez, d'une agence de recouvrement). La charge de travail des employés de ce genre de compagnie ne peut se comparer avec celle d'un bureaucrate du ministère de l'Éducation. Le comportement de notre ami en est la preuve irréfutable. Il a gardé de cette période d'intense activité un certain nombre de tics caractéristiques : son éternel crayon sur l'oreille, son mouvement perpétuel, son usage inconsidéré du téléphone, son bureau enseveli sous d'énormes piles de papier...

Il s'agit comme un diable dans un bénitier, brasse des tonnes d'air, téléphone continuellement à je ne sais qui à propos de je ne sais quoi. Vrai feu follet, il sort régulièrement de son bureau pour aller je ne sais où. Cette agitation représente pour Richard et moi une énigme insoluble, car, en son absence, nous ne recevons pratiquement aucun appel.

Je me rappelle alors le conseil que m'avait donné l'administrateur général lors de notre première rencontre à Montréal : « Vous devrez vous constituer une clientèle ». Je commence à comprendre ; ma naïveté se dissipe, les écailles me tombent des yeux. Ce qu'il voulait dire, dans sa langue de bois bureaucratique, c'était tout simplement ceci :

« Soignez vos relations avec les gestionnaires du ministère, c'est-à-dire avec toutes celles et tous ceux qui, dans chaque unité administrative, règlent les petites questions d'intendance et libèrent ainsi les grands « penseurs » pour apporter la solution aux vrais problèmes. Faites en sorte d'être celui à qui ces gestionnaires demandent conseil en matière de gestion financière. Traitez-les comme de vrais clients, bichonnez-les. Éternisez les conversations, quitte à ergoter sur des vétilles. Organisez fréquemment des petites réunions pour discuter de points de détail. En d'autres termes, créez-vous votre propre job et accroissez ainsi charitablement, par la même occasion, les maigres tâches des gestionnaires. »

Cette révélation représente un véritable choc « culturel » pour ceux qui, comme Richard et moi, ont travaillé préalablement dans l'industrie privée.

Fernand, en bon soldat, applique le conseil du patron comme s'il s'agissait d'une parole d'évangile. Sa ferveur de néophyte est particulièrement touchante. Il donne l'impression d'avoir été soumis à un lavage de cerveau. Il se refuse à l'évidence et n'ose regarder la vérité en face et s'avouer à lui-même son faible niveau d'occupation. Il nierait la lumière en plein jour.

Il traite sa « clientèle » comme un bon vendeur, avec un zèle hors du commun. Il téléphone sans cesse à ses « clients », leur rend de fréquentes visites, s'intéresse à leurs problèmes personnels. Il transforme en sommets himalayens toutes les taupinières qu'il rencontre.

Nous allons assister, en première loge, à la transformation lente mais continue d'un employé, très occupé dans l'industrie privée, en vrai gratte-papier. Ce n'est pas évident. Sa surexcitation détonne au milieu des poissons amorphes du grand aquarium. Quelle que soit sa bonne volonté, les automatismes de l'âge révolu du travail ont la vie dure. Son vocabulaire,

en revanche, porte déjà le sceau du changement. Il a très vite adopté, en particulier, les salutations usuelles et... sincères des fonctionnaires qui se croisent dans les couloirs de l'immeuble :

« — Ben occupé ?

— Débordé ! »

Fernand est manifestement chagriné par notre manque d'orthodoxie. Il ne prise guère la manière ostentatoire dont Richard et moi exhibons notre désœuvrement. Il estime de toute évidence qu'il est de son rôle de chef de nous montrer le droit chemin. Il se torture les méninges pour nous trouver des tâches additionnelles aussi infimes qu'inutiles, pour dénicher les réunions auxquelles nous pourrions assister. Il aggrave sérieusement son cas le jour où, en désespoir de cause, il me lance : « Michel, fais ça, ça t'occupera ! ». Trop, c'est trop. C'est le genre de remarques qui m'exaspèrent et le genre d'ordres que je n'exécute pas.

Je ramène ma fraise et mets quelques points sur les i. La discussion est franche, comme disent les diplomates de carrière. J'informe mon chef et néanmoins ami que jamais je ne me livrerai, pour la seule beauté du geste, à des activités manifestement inutiles et que je lirai un journal plutôt que de jouer la comédie du fonctionnaire au travail, un crayon à la main, dans la position du *Penseur* de Rodin. Il y a quelques étincelles, sans conséquence durable. Entre bons copains, les altercations verbales, même tumultueuses, s'oublient rapidement.

Nos rencontres avec les gestionnaires nous conduisent aux quatre coins de l'agglomération québécoise. Je peux me rendre compte que l'oisiveté n'est pas propre à notre service, bien au contraire. Il y en a qui jouent bien la comédie du fonctionnaire débordé ; il y en a d'autres qui, sans aucune gêne, tricotent, font des mots croisés, et parfois s'occupent de leur petite entreprise privée.

Si c'est en feignant que l'on devient un fonctionnaire modèle, il est clair que je ne pourrais jamais vraiment faire carrière dans la fonction publique, même si tel était mon désir. Je n'aurais jamais les nageoires assez effilées pour évoluer avec grâce dans le grand aquarium. Je devrais y nager à contre-courant de ce qui avait jusqu'alors été ma façon de procéder, c'est-à-dire l'optimisation des efforts pour atteindre avec certitude le résultat recherché. Je n'aime pas assez perdre mon temps à pédaler dans la mélasse en enculant des essaims de mouches et en coupant des milliers de cheveux en quatre.

Comment pourrais-je maintenant changer de cap en utilisant le chemin des écoliers et en adoptant la devise du fonctionnaire : « Pourquoi faire rapidement et simplement ce qui peut être lent et compliqué ? » ? Et cela d'autant plus que je garde de mes années chez Nestlé la mauvaise habitude de vouloir simplifier toutes les procédures.

Je me plais parfois à imaginer l'inspecteur Gallay d'antan confronté à une organisation gonflée à l'hélium comme la fonction publique. Une vraie jouissance ! Ce n'est pas de postes supprimés qu'il se serait agi, mais d'emplois conservés ! Mieux vaut donc, pour l'économie de la région, que je me contente de n'épurer que mes propres tâches, quitte à les réduire à leur plus simple expression !

Je comprends maintenant, et je m'amuse souvent à le répéter à mes collègues, pourquoi le communisme ne pourra jamais fonctionner en Union soviétique ou dans ses pays satellites. Si l'ensemble de l'activité économique y est régi selon les normes du ministère de l'Éducation du Québec, c'est la faillite assurée à plus ou moins long terme. (L'histoire me donnera raison beaucoup plus tôt que je ne le pensais.)

Je me console de mon désœuvrement dans l'attente de l'escalade de l'Everest budgétaire qui se profile à l'horizon. Si j'en crois tant Fernand que l'administrateur général, nous

ploierons alors sous le poids de nos tâches. Je sens même percer chez ces derniers une certaine inquiétude, car tous les employés qui ont participé à la préparation du budget de l'an dernier ne travaillent plus dans notre service. Et, comme nous ne sommes que trois pour effectuer le travail de cinq, la situation est très sérieuse ! J'ai déjà parcouru les dossiers des années précédentes et n'ai pourtant pas eu l'impression qu'il s'agissait du treizième travail d'Hercule.

Les premières instructions ne nous parviennent que vers la fin d'octobre. L'agitation de nos chefs est à son comble. Comment une équipe formée entièrement de « recrues » pourra-t-elle affronter d'aussi cruelles échéances ? Les importantes réunions préparatoires se succèdent à un rythme inutilement soutenu.

Et pourtant, comme vous pouvez le penser, tout va comme sur des roulettes. La préparation d'un budget est une opération de pure routine administrative. Toutes les échéances sont respectées sans aucun incident digne de mention et sans surmenage pour Richard ni pour moi. Fernand, en revanche, par autosuggestion... La lenteur désespérante des prises de décision m'agace un peu au début. Si je pose une question à mon ami Fernand, même sur un point de détail, il la repose ensuite à l'administrateur général, qui s'adresse alors à la personne directement concernée. L'information circule ensuite en sens inverse en suivant le même itinéraire. J'apprends vite à composer avec la force d'inertie de la grosse machine sans « grimper dans les rideaux ».

Les heures supplémentaires que nous accumulons tous les trois ne sont dues qu'au fait que le sous-ministre, Yves Martin, impressionnant tant par sa connaissance du ministère que par son exquise courtoisie, préfère logiquement, pour ne pas être continuellement dérangé, tenir le soir toutes les réunions avec les directeurs du ministère. Pendant les heures normales, j'ai

amplement le temps de m'informer sur l'état du monde, et Richard, de réviser ses notes de cours universitaires.

Par souci d'objectivité, je dois reconnaître qu'il nous arrive, un ou deux jours, tout au plus, d'être occupés à temps plein, au moment de la compilation finale des données. Je comprends alors un des grands principes en vigueur dans la fonction publique : les effectifs d'un service sont déterminés en fonction du nombre d'employés qu'il sera possible d'occuper à temps plein *le jour d'activité maximum* au cours d'une année... en ayant bien soin d'y ajouter une importante marge de sécurité. Cette dernière s'est évaporée : nous ne sommes que trois pour accomplir les tâches prévues pour cinq. Le service est nu comme un ver, et même pire, il est squelettique ! Nous côtoyons le précipice !

L'opération budget se termine début mars 1971, le jour de la tempête de neige du siècle. Fernand et moi, nous nous rendons dans les bureaux du Conseil du trésor vérifier les montants définitifs de notre budget sur la dernière épreuve du Livre des crédits. J'habite à deux pas et regagne sans peine mon petit meublé. Fernand, qui habite Sainte-Foy, devra laisser sa voiture au bord de la route, à un kilomètre de chez lui.

Richard, lui, a déjà décroché. Il vient de réussir ses examens et n'a donc plus rien à faire dans la fonction publique. Il aime trop le travail, le vrai, et non son apparence. Il est trop médiocre comédien, trop mauvais mime. Il démissionne logiquement quelques mois plus tard. Je suis content pour lui, mais triste pour moi. Un autre bon copain qui s'en va et que je ne reverrai plus. Salut.

Mon double ne sera pas remplacé. C'est vous dire la confiance qu'inspire le duo restant ! Ma routine n'est évidemment absolument pas modifiée. Nous pédalions en légère descente sur un tandem, Richard et moi, l'un parfois un peu moins lentement que l'autre. Si l'un s'éjecte en marche ou

arrête de pédaler, l'autre continue, comme si de rien n'était, sans effort supplémentaire.

Lors de la préparation de notre deuxième budget, Fernand et moi sommes des vétérans qui ont déjà subi l'épreuve du feu. Un changement dans l'organigramme du ministère va cependant amenuiser la confiance de mon chef d'équipe. Le service du Budget est incorporé dans une « direction générale de la Gestion » qui vient d'être créée. L'ancien administrateur général hérite du titre de directeur général adjoint de cette nouvelle unité administrative. Son *clean desk* correspond dorénavant tout à fait aux responsabilités qu'il conserve, dans un rôle purement décoratif.

Le grand problème, c'est le nouveau directeur général, Robert Girard. Il dérange en ne respectant pas les règles habituelles. Il se distingue par ses retards, souvent considérables, aux réunions, même à celles où assiste le sous-ministre, toujours ponctuel, lui. Il est vrai que, comme le disait Louis XVIII, « l'exactitude est la politesse des rois » ! Et pourtant, ce monsieur, si souvent retardé, est un homme particulièrement pressé. Quand il désire quelque chose, c'est davantage pour la veille que pour le lendemain.

Nous sommes donc deux vieux briscards pour effectuer des tâches accomplies par trois recrues l'an dernier. Mais, à cause du nouveau boss, on doit être continuellement sur le qui-vive. Et « on », comme vous le savez, n'inclut pas la personne qui parle. Reste donc Fernand, dont le degré de surexcitation atteint un paroxysme. Je le comprends : il joue maintenant peut-être sa carrière dans la fonction publique. En l'absence de Jean-Paul, il a une occasion unique de se faire valoir auprès du nouveau directeur général. Je ferai tout mon possible pour l'aider, pour lui tenir l'échelle. Un globe-trotter, ça ne fait que passer ; ça n'a pas d'ambition, ça ne veut prendre la place de personne, ça n'a même aucun intérêt à s'attirer le mérite de ses bons coups.

Je sais pertinemment que je ne pourrai jamais avoir avec Fernand la même complicité qu'avec Richard, mais notre connivence tacite est maintenant un modèle du genre. Les angles ont été arrondis. La répartition des tâches est évidente : je m'occupe des chiffres, et Fernand... des relations avec la clientèle. Une combinaison gagnante ! Il se contente de s'enchâsser peu à peu dans le moule du parfait bureaucrate. Il a mis un bémol, en revanche, à ses efforts pour m'y introduire. Il a admis que je lise mes journaux à visage découvert, ne m'envoie plus à des réunions pour le simple plaisir de la chose...

Tout baigne dans l'huile. La deuxième opération budget est une réussite totale. Nos efforts « exceptionnels » sont récompensés par une augmentation de traitement sous forme d'avancement accéléré d'échelon. Cela m'amuse plus que cela m'exalte. Ma carrière de rond-de-cuir tire à sa fin : le mercenaire suisse s'apprête à aller servir d'autres maîtres...

Contrairement à mes appréhensions, je me suis très vite adapté tant à la nature de mes tâches qu'à mon milieu de travail.

En Suisse, le monde de l'éducation ne m'était pas totalement inconnu. Tant Jean-Pierre qu'Annette sont des membres émérites du corps professoral vaudois. Et vous savez bien que, comme dit la chanson de Mireille à propos des vicomtes et des marquises : quand un enseignant rencontre une enseignante... Je n'oserais prétendre que leurs bavardages me passionnaient alors. Cette connaissance limitée du monde de l'enseignement en Suisse ne m'est évidemment d'aucun secours à Québec. Je compense cette lacune provisoire par ma relation privilégiée avec les chiffres.

L'accent et le vocabulaire québécois ne me posent aucun problème. Il faut dire que le français parlé au ministère est très différent du joual de taverne qui avait pu me dérouter, parfois, lors de mes sorties à Montréal.

Il me paraît tout à fait sain et normal que le français parlé dans le Nouveau Monde soit différent de celui qui est employé dans l'Ancien, comme c'est le cas pour l'anglais, l'espagnol et le portugais. La grosse différence, c'est que les francophones, contrairement aux autres, sont bien moins nombreux en Amérique qu'en Europe.

Je me familiarise avec beaucoup de mots nouveaux. J'utilise progressivement ceux qui me plaisent et néglige les autres. Je trouve le patron *tannant*, *achalant* [c'est-à-dire assommant]. Il m'arrive le samedi soir de me *paqueter la fraise* [me piquer la ruche] et de marcher un peu *croche* [de travers]. Et tant pis si je suis un peu *magané* [abîmé] le lendemain. *J'ai mon voyage* [je suis révolté] lorsque je me rends compte des innombrables concours de promotion *paquetés* [arrangés] et du nombre de cadres *tablettés* [mis au placard]. Je déteste le *taponnage* [perte de temps] bureaucratique des *pelleteux de nuages* [brasseurs d'air].

J'apprécie beaucoup moins certains termes résultant d'une traduction littérale de l'anglais, dont l'ineffable *chien-chaud*. Je suis saisi d'un fou rire solitaire la première fois que, totalement incrédule, je le lis dans la vitrine d'un restaurant. Le ridicule ne tue pas ! Pourquoi s'obstiner à traduire en français le mets-symbole du fast-food américain ? Faudra-t-il, avec la même logique, appeler les spaghettis les « petites ficelles » ? En revanche, l'emploi de *fin de semaine* au lieu de week-end me paraît tout à fait légitime, comme celui de *magasinage* au lieu de shopping.

Je n'ai pas non plus de difficultés à me faire comprendre. Je dépouille automatiquement mon langage courant des mots d'argot que j'utilisais assez fréquemment en Suisse. Les *panards*, les *pinceaux* redeviennent les pieds, les *paluches*, les *pognes* redeviennent les mains. Je me cogne la tête plutôt que la *tronche*. Je bois du vin plutôt que du *pinard*, je mange de la

viande plutôt que de la *bidoche*. Je porte un pantalon ou un chapeau, et non plus un *falzar* ou un *galure*... Je n'ai en fait qu'à parler comme lorsque je m'adressais à papa, dont la connaissance des mots non conventionnels était très en dessous du seuil de pauvreté.

Quant aux vaudoiseries et autres helvétismes, j'avais déjà pris l'habitude de les sortir de mon vocabulaire lors de mes séjours en France. Dès que je traversais la frontière, je prenais une cuite, voire une biture, mais jamais une *gonflée*, une *canfrée*, une *maillée*, une *mâchurée*, une *lugée*. Je me déshabillais au lieu de me *dézaquer*; je trébuchais au lieu de *m'encoubler*; je lambinais au lieu de *pétouiller*; je donnais un pourboire plutôt qu'une *bonne-main*... Je peux aussi très facilement, sans jamais me tromper ou presque, passer du septante au soixante-dix, selon l'endroit où je me trouve. À ce propos, je n'ai jamais pu savoir pour quelle obscure raison, en français orthodoxe, contrairement à toutes les langues modernes et au latin, on compte soudainement par vingtaines à partir de soixante, et non plus par dizaines. La logique suisse, et même belge, n'a jamais accepté cette anomalie. Le Vaudois qui utilise soixante-dix à la place de septante le fait plus par moquerie que par snobisme.

Dans le langage commercial, en Suisse, les termes de mesure *inch*, *foot*, *yard*, *mile* n'avaient pas de traduction française. Je m'habitue assez vite aux pieds, aux pouces, aux milles. Mon excellence en calcul mental facilite beaucoup mon travail de conversion. Quant aux verges... Je me dis que les Québécois doivent être particulièrement bien pourvus. Elles ne seront jamais, pour moi, des unités de mesure.

Je ne fais cependant pas bon ménage avec les règles ou plutôt l'absence de règles précises au Québec en matière de vouvoiement et de tutoiement. J'apprécie d'une part le tutoiement automatique entre collègues de bureau qui n'allait pas

de soi, très loin de là, chez Nestlé, sauf en Espagne. En Suisse, le tutoiement était évidemment de rigueur entre soldats, entre étudiants et sur un terrain de foot. Sinon, il découlait d'une volonté commune, souvent suscitée par l'absorption du vin blanc. On faisait parfois *schmolitz* en remplissant chacun un petit verre, en se *passant les coudes* et en buvant *ex*, ensemble. Après ce geste rituel, c'était le tutoiement à vie... à condition de s'en souvenir le lendemain matin.

Au Québec, tout se fait plus naturellement, mais sans véritable règle, laissant parfois l'étranger dans l'embarras. Je m'adapte très vite... en dehors du bureau. Je ne parviens pas en revanche à m'habituer au tutoiement qu'utilise par exemple l'administrateur général quand il me parle, alors que, comme mes collègues, je dois le vouvoyer. Le tutoiement, en Suisse, est généralement réciproque, tout au moins dans les bureaux. Un touriste, ça ne fait pas de vagues ! Ça utilise les us et coutumes des pays visités.

Ma condition d'étranger ne me pose aucun problème d'importance. Chaque fois que je sens qu'un interlocuteur me considère comme un « maudit Français », je réussis toujours, en précisant mes origines, à désamorcer le petit pétard avant qu'il n'éclate. Je fais remarquer que moi aussi j'ai certains reproches à faire aux Français, en particulier que je n'apprécie le cocorico que quand il est poussé par un vrai coq, dans une vraie basse-cour. Je ris de bon cœur des nombreuses jokes sur le sujet. J'aime surtout celle qui consiste à poser la question suivante : « Quel est le comble de l'homme d'affaires ? » et de répondre illico : « C'est d'acheter un Français à son prix réel et de le revendre au prix auquel il s'évalue ».

Je n'ai cependant pas pour le parler « pointu » l'aversion de certains collègues. Si je reconnais que les Français parlent comme des livres, je regrette cependant qu'ils ne se ferment pas aussi bien. J'ai toujours été étonné de l'utilisation par

le Français moyen de tant de termes dont le Vaudois moyen se contente de connaître le sens quand il les entend ou les lit. Quand les Françaises et les Français disent des conneries — cela leur arrive souvent — elles et ils le font avec panache. Je me dois de le reconnaître. (Je sais qu'André Gide l'a mieux exprimé que moi: «L'esprit français n'est pour la plupart du temps qu'une manière de vernis lustrant de banales pensées».)

Ma condition de nomade m'empêche peut-être d'avoir une perception exacte de l'attitude de mon entourage à mon égard. J'accepte avec le sourire certaines petites allusions xénophobes, plus ou moins drôles, qui auraient peut-être pu choquer celui qui aurait voulu réellement s'intégrer. Je sais que, moi-même, je n'étais pas, en Suisse, sans reproche à cet égard. Je me rappelle mes remarques, que je trouvais humoristiques, à l'adresse des étrangers, si nombreux en Suisse. Je les prononçais certes toujours au deuxième degré, mais sans égard au degré du sens de l'humour de ceux à qui elles s'adressaient.

Ma cible préférée était mon copain Pietro Meloni, patron du bar le Porto-Rico dans mon quartier du Pont-de-Chailly. Il avait épousé une Tessinoise et avait un permis d'établissement permanent en Suisse. Je prenais pourtant un malin plaisir à l'appeler le «Saizoune», abréviation de la sinistre appellation de saisonnier, assaisonnée à l'italienne.

Je n'ai pas jusqu'à présent parlé de mes relations avec les femmes. Malgré ma discrétion naturelle à ce propos, je me dois cependant d'en toucher deux mots pour favoriser une meilleure compréhension de mon parcours. Ne vous emballez pas; il n'y aura aucun détail croustillant.

M'étant juré à dix-neuf ans de ne pas avoir d'enfant, je me dois d'être très vigilant. Il n'est donc pas question de sentimentalité, encore moins de tomber bêtement en amour. J'ai été bien aidé dans mon adolescence par mon aversion pour la danse. Et puis, de quoi aurais-je bien pu discuter avec

les jeunes paroissiennes? Pas de foot, en tout cas! Ma devise a toujours été celle de la chanson de Georges Brassens: les copains d'abord.

D'autre part, si j'ai beaucoup de défauts, que je vous laisse deviner, j'ai au moins deux qualités qui ne vont pas nécessairement de pair: l'honnêteté et la franchise. J'aime donc les situations claires. D'où ma tendance à me conduire un peu comme le Newfie⁸ (les Français diraient le Belge, les Vaudois diraient le Fribourgeois...) qui, collant un timbre-poste sur le front d'une belle créature, proclame: « Je l'affranchis avant de me l'envoyer ».

Je serai porté à connaître, comme disait la Bible de ma jeunesse, des femmes auxquelles je sais que je n'ai aucune chance de m'attacher. Lors de mes déplacements à l'étranger, mais surtout en Espagne et au Portugal, ce problème pouvait se régler contre espèces sonnantes et trébuchantes, ce qui n'empêchait pas de bonnes relations d'amitié.

Mon obsession de liberté m'a incité, une nuit de grande fatigue, à écrire « endurci » sur mon passeport, à côté de célibataire. Lors de son renouvellement, le fonctionnaire responsable n'appréciera guère cet ajout pourtant si sincère.

Je suis pris par surprise en arrivant dans le Vieux-Québec. Je suis seul et n'ai pas de copains auxquels me raccrocher pour occuper mes loisirs. Il n'est pas facile de résister aux tentations quand les fleurs vont au papillon. Je me fais prendre « les culottes à terre », au sens figuré et au sens propre. Même si je ne suis pas un grand artiste, je me produis parfois sans filet. Je l'échappe belle. Vous n'en saurez pas plus, car je ne m'abandonnerai à aucune savoureuse indiscretion et me contenterai d'un clin d'œil complice. Je mets près d'un an à me ressaisir. Je deviens un pilier du Figaro, le nouveau bar à la mode qui

8. Habitant de Newfoundland (Terre-Neuve).

s'ouvre à cent mètres de chez moi. Il y a d'autres habitués, je suis sur la voie de la guérison.

Je laisse à d'autres le soin d'évaluer les qualités sexuelles de la femme québécoise comparées à celles de ses sœurs du monde entier. Je m'en voudrais cependant de ne pas faire une remarque d'ordre beaucoup plus général. Je dirai tout simplement, sans fioritures, que les Québécoises (de Québec surtout, mais pas uniquement) sont collectivement les femmes les plus sympathiques qu'il m'ait été donné de rencontrer lors de mes pérégrinations. Et cela, aussi bien au bureau qu'en dehors. Quelle spontanéité, quelle joie de vivre !

J'ai décidé, après la mort de papa, de passer chaque année mes vacances en Suisse. En 1971, c'est en septembre. Je suis, d'une part, sûr que mes copains suisses, eux, ne seront pas en vacances. Mais surtout, septembre, à Lausanne, est synonyme de « Comptoir suisse », la foire nationale helvétique dans tous les sens du terme.

Ne croyez pas que je sois intéressé à acheter une machine à laver ou une moissonneuse-batteuse. Non ; les seuls stands qui m'intéressent sont ceux qui tiennent un certain nombre de vigneron pour mousser leurs ventes de vin. Il est indispensable de faire déguster pour vendre. Mais, parallèlement, rien n'oblige à acheter après avoir dégusté. Si l'ancien Lausannois achetait parfois, le résidant du Vieux-Québec, évidemment, ne fait que boire.

À dix-huit heures, il convient de quitter la partie commerciale du Comptoir pour sa partie essentielle qui en fait son cachet, son originalité et même sa réputation internationale : les « caves », qui restent ouvertes deux à trois heures de plus que les stands d'exposition. Un vrai spectacle ! L'on nomme « caves »

les restaurants spécialisés des cantons romands et de quelques cantons suisses allemands rassemblés dans un immense hall d'exposition. Il y a la Cave vaudoise, la Cave valaisanne, la Cave grisonne... L'odeur de fondue, de choucroute et de frites qui y règne peut indisposer pendant une minute celui qui arrive de l'extérieur. Ensuite, ça rigole d'autant plus qu'il y a encore mieux que ces restaurants cantonaux, dans la même enceinte : les bars que tiennent certains marchands de vin et certaines marques d'apéro, de bière, voire d'alcool plus fort. Rien n'est gratis, mais les prix sont réduits, de vraies aubaines. Le Tout-Lausanne bambocheur se retrouve à cette occasion. Il suffit de passer d'un bar à l'autre pour rencontrer de vieux copains et boire ce qu'ils boivent. Le parcours d'un bon visiteur des caves, par exemple un Néo-Québécois désireux de rencontrer un maximum de copains, peut très bien être, sans que la liste soit complète, très loin de là : un campari, un pastis, un martini, une bière Cardinal, un petit coup de blanc, un cognac aux œufs, une fondue pour faire un fond, un kirsch, un cinzano, une saucisse avec des frites et un verre de rouge...

Et pourtant, les Vaudois n'aiment pas l'exagération ! Il est temps, à vingt heures, que les portes se ferment. Deux heures de plus, ce serait trop. Les fêtards ressortent longuement, péniblement et se dispersent, qui chez eux, qui dans divers estaminets du voisinage.

Je m'intéresse davantage à la politique canadienne, mais surtout québécoise.

C'est normal, je suis maintenant un fonctionnaire du Québec et, comme chacun le sait, les discussions entre collègues sont une importante composante des tâches des fonctionnaires. Mon entrée en matière est un véritable électrochoc.

La « crise d'Octobre » éclate moins de deux mois après mon arrivée à Québec. Je rappelle brièvement les faits pour ceux qui ne sont pas familiers avec la politique canadienne. Le 5 octobre 1970, le Front de libération du Québec (F.L.Q.) enlève James Richard Cross, attaché commercial britannique, à son domicile montréalais. Les ravisseurs réclament pour sa remise en liberté, entre autres conditions, la libération de vingt-trois « prisonniers politiques » et la diffusion d'un manifeste sur les ondes de Radio-Canada. Seule cette dernière exigence sera finalement acceptée par le gouvernement fédéral. J'écoute avec incrédulité la lecture, effectuée sur un ton monocorde, d'un texte tellement outrancier qu'il prêterait à sourire en d'autres circonstances (Drapeau⁹, le *dog*; Bourassa, le serin des Simard¹⁰; Trudeau, la tapette).

Le 10 octobre, le F.L.Q. enlève Pierre Laporte, vice-premier ministre et ministre du Travail du Québec. La réaction ne tarde pas. Robert Bourassa, premier ministre québécois inexpérimenté de trente-sept ans, acculé au mur par le premier ministre canadien Pierre Elliott Trudeau, n'a d'autre choix que de demander au gouvernement fédéral à la fois l'appui de l'armée et l'application de la Loi sur les mesures de guerre.

L'armée canadienne va donc protéger pendant deux mois et demi les principaux édifices publics du Québec, dont le parlement du Québec, situé à moins de deux cents mètres de mon bureau.

La Loi sur les mesures de guerre permettra à la Gendarmerie royale du Canada et à la Sûreté du Québec d'arrêter et d'emprisonner pendant plusieurs semaines plus de quatre cents personnes!!!

9. Jean Drapeau, maire de Montréal.

10. Soit de sa belle-famille.

Le 17 octobre, le corps de Pierre Laporte est retrouvé dans le coffre d'une voiture.

Je ne peux tout d'abord imaginer que « l'insurrection appréhendée », qui est le prétexte de l'application de la Loi sur les mesures de guerre, a été inventée de toutes pièces par les deux gouvernements dans l'espoir de briser à tout jamais le mouvement séparatiste.

Je n'en crois pas mes yeux lorsque je me rends compte des effectifs réduits du F.L.Q., tout au plus une cinquantaine de personnes (ce que les corps de police ne pouvaient ignorer), et le côté avant tout folklorique et amateur de ce groupuscule, la mort de M. Laporte étant due plus à une maladresse qu'à une volonté délibérée de tuer.

Parler d'insurrection appréhendée, dans ces circonstances, c'est la preuve absolue qu'il s'agit d'un coup monté. Je peux donc noter, *a posteriori*, le mépris total de Trudeau, tant pour les institutions démocratiques que pour le Québec, considéré comme une colonie d'Ottawa.

Au cours des années subséquentes et dans des circonstances autrement plus difficiles, jamais les gouvernements italien et allemand ne prendront des mesures aussi draconiennes que l'arrestation purement arbitraire de si nombreuses personnes sans aucune relation avec les cellules terroristes. Même Margaret Thatcher ne prendra jamais des mesures aussi extrêmes pour s'opposer à une IRA qui est quand même autre chose que le F.L.Q. Quatre membres du F.L.Q. passeront plusieurs années en prison pour l'assassinat de M. Laporte. Les ravisseurs de M. Cross obtiendront un sauf-conduit pour Cuba en échange de la libération de ce dernier. Tous ont maintenant payé leur dette à la société.

Je commence à m'ouvrir les yeux. Derrière le play-boy Trudeau se cache en fait un individu peu recommandable, que je ne parviens pas encore à comprendre. Sa politique de

bilinguisme *coast to coast* me confond totalement. Je compare la situation des francophones en Suisse et au Canada. Je prends conscience du fossé qui sépare les anglophones du Québec et les francophones hors Québec, dont les Québécoises et les Québécois se désintéressent pourtant totalement. Même si j'ai lu certains résumés d'histoire canadienne, je raisonne en Suisse. Je ne vois pas pourquoi ce qui fonctionne en Suisse ne fonctionnerait pas au Canada.

L'indépendance du Québec me semble une option totalement irréaliste. Je n'oublie jamais que je ne suis qu'un oiseau migrateur qui retournera un jour d'où il est venu. Je ne vois pas la nécessité d'approfondir mes connaissances en la matière ni encore moins de prendre parti. Je ne me sens pas du tout concerné.

LE SOCCER

Mai 1972...

Fernand et moi sommes donc dorénavant seuls pour accomplir des tâches attribuées en théorie à cinq personnes. C'est une forme d'exploit dans une administration publique. Même dans l'industrie privée, deux personnes seraient affectées à un travail comparable à la préparation du budget d'un grand ministère, sans toutefois passer les dix mois creux de l'année à s'informer sur la politique mondiale ou à traiter aux petits oignons une clientèle formée d'autres bureaucrates. Mais soyons raisonnables ! À l'impossible nul n'est tenu, dans la fonction publique moins qu'ailleurs !

Pourquoi donc, dans ces conditions, aurais-je quelque mauvaise conscience d'être rétribué par les contribuables québécois ? À celles et ceux qui seraient tentés d'émettre un jugement aussi prompt que péremptoire, je rappelle le contexte économique du début des années 1970. La conjoncture est extrêmement favorable : c'est encore l'époque des vaches grasses. Les recettes fiscales du gouvernement augmentent progressivement sans asphyxier l'économie du Québec. Le terme déficit n'est pas encore à la mode. Et, entre nous, il faut bien utiliser d'une manière ou d'une autre les impôts des « Anglais » !

Les nouveaux fonctionnaires entrent par fournées entières. Il s'agit en grande majorité de récents diplômés universitaires,

sans aucune expérience professionnelle. Comme il n'est pas possible de combler tous les postes, je n'ai même pas le sentiment que le voyageur prend la place d'un sédentaire.

J'ai admis définitivement qu'un certain désœuvrement, ou mieux, un désœuvrement certain, était l'inévitable rançon de la condition de gratte-papier. D'où l'utilité d'une certaine planification des « loisirs ». J'ajoute donc à la liste de mes publications habituelles (*Time*, *Le Monde*, *L'Express*) le *Sport*, journal sportif zurichois paraissant trois fois par semaine, auquel je viens de m'abonner et qui me permet de joindre l'utile, la lecture en allemand, à l'agréable, c'est-à-dire des informations complètes relatives au sport amateur international, fragmentaires dans la presse canadienne. Je me mets également à l'étude de l'italien, que je connais beaucoup moins bien que l'espagnol et même que le portugais. Ça rigole, quoique...

Comme tout bon cadre supérieur qui se respecte, notre nouveau patron souhaite logiquement l'amélioration de son statut personnel. Entré très récemment dans la fonction publique, il en a vite appris la musique. Il est donc clair que, dans cette optique, notre direction générale manque d'articulations. Elle ne regroupe que trois unités : notre service du Budget, le service du Personnel et les Services auxiliaires. C'est, vous en conviendrez, tout à fait insuffisant !

Je vais donc assister, aux premières loges, dans mon coin d'aquarium, à l'éclosion d'une structure administrative correspondant aux grandes aspirations de celui qui en a la responsabilité. Un spectacle fascinant pour un observateur étranger qui n'est pas dupe des belles explications. Le manque de locaux disponibles n'est plus un obstacle au développement. Nous sommes en effet, depuis peu, installés au 14^e étage du nouveau Complexe G, qui mutile maintenant le beau panorama de la ville et où ont été regroupées toutes les unités

administratives du ministère, jusque-là disséminées aux quatre coins de l'agglomération québécoise.

Un tout nouveau service de la Programmation budgétaire est mis sur pied. Une dizaine (!) de postes additionnels sont créés et rapidement comblés. Un délai d'un an est fixé pour que ce nouveau groupe de bureaucrates devienne opérationnel. D'ici là, il travaillera «à blanc».

Le pain va donc nous être littéralement retiré de la bouche. Et quand je dis nous, ne croyez pas que je n'aie à l'esprit que mon ami Fernand et moi. Non ! Car nous ne sommes dorénavant plus seuls : la marge de sécurité a été recréée. En effet, Jean-Paul a repris la direction du service, et tous les postes vacants ont été comblés. Le tandem de choc Fernand-Michel est donc fondu dans une brigade de cinq « spécialistes » qui ne peuvent que se marcher sur les pieds. Le budget 1972-1973 sera le dernier préparé par le service du Budget, dont ce travail constitue pourtant la principale raison d'être. La logique bureaucratique ne finira jamais de m'étonner !

La création du nouveau service ne remplirait cependant pas son but d'enrichissement d'organigramme si notre équipe devait être démantelée. Le service du Budget va donc continuer d'exister. Il gardera même son nom grâce à une de ces petites astuces dont la fonction publique a le secret. Il suffit pour cela de répartir les responsabilités budgétaires entre les deux services de la façon suivante : tout pour eux... ou presque, rien pour nous... ou presque ! J'explique, pour les connaisseurs, qu'une fois la revue des programmes achevée par les frais émoulus de l'université et approuvée par le Conseil du trésor, la dernière et très brève étape du cycle budgétaire est confiée aux piètres bureaucrates de notre service : la conversion des données globales de la programmation en catégories de dépenses, pour inscription au Livre des crédits.

Je ne connais pas l'état d'âme de mes confrères, anciens et nouveaux, en présence de l'effritement de leurs tâches. Je m'en fous d'ailleurs totalement. S'ils sont frustrés, ils cachent en tout cas très bien leur jeu et réussissent à donner aux tiers, et peut-être aussi à eux-mêmes, l'impression d'une activité sinon fébrile, du moins acceptable. Fernand détonne moins qu'à ses débuts, l'engourdissement bureaucratique commençant à l'envahir.

La réalité dépasse parfois la fiction. En effet, je vais assister, incrédule mais très intéressé, à la création d'un autre nouveau service : le service d'Organisation et méthodes ou S.O.M. Jamais acronyme n'aura été mieux porté. (Il y a P.E.T.¹¹, diront certains malotrus. Mais est-ce comparable ?) Imaginez en effet une vingtaine de nouveaux employés, bien « encadrés », chargés soi-disant de réorganiser le ministère. Chacun d'eux n'a, en moyenne, qu'à analyser le fonctionnement et à refaire l'organigramme d'une seule unité administrative. Cette tâche, même à l'allure de l'escargot handicapé, ne peut pratiquement être accomplie en plus de six mois. Il ne restera ensuite à ces pauvres bureaucrates qu'à effectuer quelques retouches éventuelles et à essayer de convaincre les directeurs d'opérer certains changements. En comparaison des leurs, mes tâches relèvent du stakhanovisme ! Ce vide sidéral est partiellement comblé par une orgie de réunions internes qui, lorsque la porte de la salle de conférences se referme, peut, à la rigueur, donner une vague apparence de labeur. Mais il y a surtout, pour meubler cette pesante oisiveté entrecoupée d'infimes pauses-travail, ces interminables réunions informelles dont, bon gré mal gré, tout l'étage bénéficie en raison du nouvel aménagement conforme à une récente réglementation. Les sujets varient : les bonnes jokes, la politique, les événements d'actualité, mais surtout le

11. Pierre Elliott Trudeau.

sport. Plus on est de fous, plus on rigole ! Il m'arrive souvent d'abandonner la lecture de mes journaux et d'ajouter ma voix aux conversations animées.

Le *farniente* et la comédie ne conviennent heureusement pas à chacun. Certains employés du S.O.M. n'en croient pas leurs yeux et, tels des météorites, disparaissent de la scène peu après y être entrés, sans nécessairement quitter la fonction publique.

Notre patron a atteint le but qu'il s'était fixé. Le nouvel organigramme, ainsi que l'augmentation des effectifs qu'il entraîne, vont lui permettre d'être promu sous-ministre adjoint en gardant pratiquement les mêmes responsabilités. Les sous-ministres adjoints poussent d'ailleurs comme des champignons. Portent dorénavant ce titre la plupart des directeurs généraux des grandes unités administratives du ministère. Ce stratagème permet une augmentation de leurs traitements qui ne se compare pas, en pourcentage, à celle du menu fretin syndiqué. Un voyageur, ça observe sans faire de commentaires, mais ça n'approuve pas nécessairement !

Cette opération d'étirement d'organigramme m'a tout à fait déniaisé. Je comprends maintenant comment raisonne la haute fonction publique, indépendamment des gouvernements qui se succèdent. Contrairement à ce qui se passe dans l'industrie privée, les organigrammes sont souvent façonnés sans vraiment tenir compte des tâches à effectuer. Les pierres angulaires de ces édifices sont les classements que souhaitent pour leurs emplois les membres de la haute fonction publique. D'éminents spécialistes, au sein des différents services du personnel, rédigent, pour ces cadres émérites de tous niveaux, de superbes descriptions de tâches marquées du sceau d'une folle inflation verbale. Ces descriptions enrichies, communément appelées *boostées*, sont ensuite analysées au Conseil du trésor par d'autres spécialistes, tout aussi éminents. Ils vont y trouver tous les éléments purement formels et tous les termes

cabalistiques dont ils ont besoin pour être « couverts » et ainsi approuver les classements demandés. Celles et ceux qui rédigent ces descriptions de tâches savent ce que veulent y trouver celles et ceux qui les étudient et les approuvent. Il serait de mauvais goût de « gâcher le party » en portant un jugement de fond sur les besoins réels de personnel. Personne n'est dupe. Mais, comme le travail des uns crée, dans une harmonie totale, le travail des autres... tout le monde il est content !

Une fois rédigées les descriptions de tâches des gros poissons de l'aquarium, il convient de s'attaquer à celles du plancton et d'engager, d'engager... quitte à ce que les nouveaux venus se tournent les pouces en cadence.

Le déploiement de l'organigramme du service du Budget fait suite à celui de la direction générale dont il fait partie. Il convient d'assurer définitivement les fondations d'une petite unité administrative émasculée, privée en fait de sa raison d'être, mais qui, en aucun cas, ne doit disparaître. Par un autre de ces tours de passe-passe dont la fonction publique est friande, la petite coquille vide est arrimée à une petite embarcation à demi-pleine, à la suite d'un transfert légal du Vérificateur général au ministère de l'Éducation de certaines responsabilités sans aucun rapport avec la préparation du budget.

Le service du Budget est ainsi chargé dorénavant du calcul de la quote-part des dépenses d'éducation remboursées par le Canada au Québec, soit le 50 % des dépenses totales de l'enseignement postsecondaire. Vous vous doutez bien qu'un tel transfert de responsabilités s'accompagne d'un transfert de postes, cinq en l'occurrence. Il permet évidemment une consolidation de l'organigramme et la création d'un poste de directeur adjoint (C.Q.F.D.).

Un des postes transférés est vacant ; je demande de pouvoir l'occuper. Ma requête est acceptée. Vous pensez bien que

mes nouvelles tâches ne vont pas m'entraîner sur la pente du surmenage intellectuel. L'effectif nécessaire de cinq emplois additionnels a été calculé selon les bonnes vieilles normes de la bureaucratie. Mais, en comparaison du néant, le minuscule semble démesuré.

J'apprécie le changement, car mon horizon s'élargit. Le travail à effectuer est clairement défini, son volume ne dépendant plus de l'attention plus ou moins grande que j'apporte à ma « clientèle ». C'est un job de longue haleine, réparti sur une année, qui culmine par la « réclamation finale », qui doit être terminée chaque printemps. Il consiste dans l'analyse des états financiers de toutes les institutions dispensant un enseignement postsecondaire et dans la compilation des dépenses admissibles à un remboursement, selon l'entente signée entre les deux gouvernements. Pour mettre l'ensemble des provinces sur un pied d'égalité, la dernière année du secondaire au Québec, le secondaire 5, doit être considérée comme de niveau collégial. Trêve d'explications techniques !

Je me familiarise avec le système des commissions scolaires au Québec. Je trouve aussi étranges qu'inutiles ces entités distinctes des municipalités dont les commissaires sont élus avec une participation populaire infime. Je me doute qu'elles sont des nids impressionnants de « patronage » (de clientélisme si vous préférez). L'existence de commissions scolaires publiques confessionnelles me semble une conception moyen-âgeuse. Et pourquoi appelle-t-on « privées » des commissions scolaires financées à 80 % par l'État ? Mystère ! Un touriste, c'est très poli : ça ferme sa gueule et ça garde pour lui ce genre de réflexions !

Je fais aussi une agréable constatation : il est possible d'être un excellent boss. Avant de connaître Jean-Marie Verreault, les cotes que j'avais attribuées à mes chefs immédiats successifs depuis 1960 n'avaient jamais été au-delà du « bon ». Un excellent supérieur immédiat doit être à la fois copain et

compétent, ce qui n'est pas toujours évident. Jean-Marie a été transféré à notre service, dont il devient le directeur adjoint à titre de grand spécialiste de l'entente fédérale-provinciale. Il comprend d'instinct le touriste que je suis, sans jamais que nous n'abordions le sujet. Il remarque vite que, si je ne me prends pas moi-même au sérieux, je m'efforce toujours d'effectuer sérieusement le travail pour lequel je suis rétribué, dans les délais fixés, le mieux possible, mais sans zèle déplacé. Il m'aide à apprivoiser un domaine nouveau pour moi et répond patiemment à toutes mes questions avec un calme olympien.

Un nouveau « joueur », un gars en or, rejoint ma nouvelle équipe quelques mois après moi : Aldé Savard. De tous les prénoms peu usités que j'ai découverts au Québec, Aldé est celui que je préfère. Peut-être est-ce dû avant tout à l'amitié qui me lie à celui qui le porte ! (Mais, en toute objectivité, Aldé, ça sonne aussi bien qu'André, et ça court moins les rues !) Aldé n'a connu que la fonction publique après l'obtention de son diplôme à l'Université Laval. Il est aussi mauvais comédien qu'il est peu nerveux. Je ne crois pas travestir sa pensée en exprimant comme suit sa conception réaliste de sa condition de fonctionnaire : « J'ai la sécurité d'emploi et vous ne pourrez pas me l'enlever si je fais ce que l'on me demande, ni plus, ni moins, si je suis poli et que je ne fais pas de vagues. Pourquoi me tourmenterais-je, s'il m'arrive de faire parfois une erreur ? Nul n'est parfait. Gardez votre calme, les chefs ! Sinon cela pourrait être mauvais pour votre cœur, et ce serait inutile en plus ! ».

Aldé, c'est aussi la serviabilité et la franchise personnifiées, le cœur sur la main. Il est parfois la cible de moqueries, tout à fait amicales de ma part ; un peu méprisantes, parfois, de la part d'autres collègues. D'où notre décision d'aller terminer ensemble un party de bureau de fin d'année au fameux bar La Grande Hermine, en nous faisant passer pour deux gars

qui ne connaissent pas le commerce charnel qui y règne et qui, surtout, sont trop « épais » pour se rendre compte de la situation. Gros rires, pas pour tout le monde!

Je fais partie, comme tous mes collègues de travail, du Syndicat des professionnels du gouvernement du Québec. J'avais été surpris, en entrant en fonction, de devoir payer une cotisation à un syndicat dont je devenais membre d'office, sans que mon avis ne soit pris en considération. Cela me semblait incompatible avec les droits de l'homme, en particulier avec le droit d'association. Je voyais aussi dans ce genre de syndicalisme un nivellement par le bas. Je me serais attendu, de la part d'universitaires, à un esprit beaucoup plus corporatiste.

En 1972, c'est la grève générale des fonctionnaires. Michel Gallay, gréviste! C'est irréel, je rêve, je délire! J'aurais traité de psychopathe celui qui m'aurait prédit cela il y a seulement trois ans! Comment puis-je prendre la situation au sérieux? Ne faisons-nous pas, mes confrères et moi, partie d'une élite privilégiée? Comment pouvons-nous jouer les pauvres travailleurs exploités d'un gouvernement fasciste, touchant un salaire de famine et victimes du capitalisme décadent? Une vraie farce!

C'est aussi pour moi une forme de choc « culturel ». Les grèves sont alors presque inexistantes en Suisse, même chez les ouvriers du secteur privé. J'éclate de rire à la simple idée d'une grève des diplômés universitaires du gouvernement vaudois (*a posteriori*, toutefois...).

Un bon syndicaliste est censé se rendre sur la ligne de piquetage pour empêcher l'entrée dans les bureaux des employés syndiqués, des *scabs* ou briseurs de grève, mais parfois aussi des cadres et des employés non syndiqués. Je ne m'y rends qu'une seule fois, en deux semaines, par curiosité, par beau temps, pour payer la bière aux confrères, dont certains sont vraiment survoltés, sincèrement convaincus du machiavélisme du gouvernement.

Je n'extériorise pas mes commentaires, car je n'oublie pas ma condition de touriste. Nous ne serons jamais sur la même longueur d'onde. (Le syndicat restera toujours pour moi une institution étrange et étrangère. Il me sera très difficile de demander son aide, même en période de crise.)

En plus d'être un gréviste, je suis aussi, l'espace de deux heures, un affreux *scab*. Je participe, en effet, avec Fernand, *scab* lui aussi, à une rencontre avec le ministre de l'Éducation, François Cloutier, relative à la défense des crédits à l'Assemblée nationale, dans une suite du Château Frontenac, l'hôtel le plus renommé de la ville. Quelle décadence !

L'ouverture du Club des employés civils, à deux pas du bureau, va permettre, pendant la pause de midi, un défolement collectif très salutaire des employés du 14^e étage du Complexe G. Oisiveté oblige, les gars du S.O.M. sont les premiers à vouloir sortir de leur léthargie par la pratique du badminton sur les trois courts à disposition. Jean-Marie les rejoint assez rapidement. Je me laisse ensuite facilement convaincre.

Raquette flambant neuve à la main, je retrouve peu à peu le jeu tout en finesse et en contre-pied qui était le mien quand, il y a plus de quinze ans, nous jouions dans le jardin, le frangin et moi. Nous sommes une bonne vingtaine à rivaliser d'adresse. Nous organisons de véritables tournois. Je ne suis pas le meilleur, loin de là, mais je gagne beaucoup plus souvent que je ne perds, compensant la force insuffisante de mes bras par de véritables marathons sur le court. Mes rencontres avec Jean-Marie sont particulièrement épiques. Si je remporte généralement la victoire, les défaites occasionnelles n'en sont que plus amères. Elles ne peuvent être attribuées qu'à cette pauvre raquette que je réussis très vite à envoyer au rebut. La suivante, pourtant plus performante, est tout aussi coupable. Mais, vu son prix, je la ménage. Non content de ces gestes théâtraux, j'y ajoute un langage de plus en plus québécois ! Oui, c'est bien ce que

vous pensez ! Une panoplie de sacres résonnent dans le grand gymnase, empreints d'une certaine intonation helvétique : tabernacle, calice, ciboire, maudit... Ils suscitent l'hilarité, parfois un peu gênée, des autres concurrents.

Il m'a toujours été beaucoup plus facile de pousser des jurons dans une langue étrangère qu'en français. Chaque fois que je crie « nom de Dieu », « bordel de merde » ou, comme je le ferais en Suisse, « charogne de raquette », je ressens un certain sentiment de culpabilité et mets instinctivement une sourdine à mes exclamations. Je ne peux m'empêcher alors de penser à la langue particulièrement châtiée de papa, que je n'ai jamais entendu aller au-delà de l'innocent « dégueulasse », prononcé comme si c'était à la fois le mot le plus sacrilège et le plus obscène de la langue française. Un simple mot de Cambronne sorti de sa bouche aurait relevé de la plus pure fiction.

Pour moi, le segment « coloré » du français québécois est à cet égard une langue étrangère. Gallay lâché *loose*. Je finis par me rendre compte, cependant, que ce qui est de mise dans une taverne ne l'est pas nécessairement sur un court de badminton d'un club de fonctionnaires. Conscient du spectacle d'un goût douteux que je donne, je me ressaisis, fais comme beaucoup d'autres et dilue les termes utilisés en m'arrêtant après la première syllabe, ou mieux, en modifiant leurs terminaisons : mau...ta...dit, ca...life, taber...nouche, tabar...ouette, ci...bol. L'immigrant suisse vient de franchir une étape cruciale de son intégration à la société québécoise.

Quand je perds mes esprits sur le court, Jean-Marie, sans aucune pitié, se permet, minablement, de me traiter de « Suisse allemand ». Cela ne m'aide pas nécessairement à retrouver ma sérénité.

Si vous m'avez lu jusqu'à maintenant, vous devez nécessairement vous poser la question suivante. Comment se fait-il que le touriste suisse, contrairement à ses intentions premières, se soit ainsi complu pendant cinq ans dans le rond-de-cuirisme québécois? La réponse tient en un seul mot: soccer, comme le foot est désigné en Amérique du Nord. (Le terme de football y est en effet réservé, comme son nom ne l'indique pas, à un sport qui se joue presque exclusivement avec les mains.)

Tout commence par la fréquentation de plus en plus régulière du bar Le Figaro, rue Saint-Jean. Pour reprendre une expression chère au langage bureaucratique: c'est mon port d'attache. J'y dîne souvent, y passe quotidiennement à l'heure de l'apéro, y soupe parfois, y traîne les fins de semaine jusqu'à la fermeture et même après. J'ai un très bon groupe de copains et de copines, parmi lesquelles l'inséparable trio formé par France, Suzanne et Micheline. Je n'en dis pas plus. En écrivant mon premier livre, j'avais, pour des raisons évidentes, pris la décision de ne pas épicer mon récit en révélant des secrets d'alcôve. Je m'en tiens logiquement à cette ligne de conduite. Je n'ai vraiment pas les qualités littéraires pour rédiger un texte original. Tout a déjà été écrit sur le sujet.

Je me lie d'amitié avec un des patrons, Jean Dehaye (Jeannot), et avec « la gang » de serveurs: Germain Lavoie (Ti-Rouge), Michel Cairety, Michel Doyhénard (Doyo), Rosaire Bérubé... Ce n'est pas exactement le genre d'individus qui engendrent la mélancolie; il y a parmi eux quelques bons entonneirs.

Je me rends compte que certains Français, surtout méridionaux, peuvent être très sympathiques! Quoi qu'en pensent quelques Québécois de vieille souche, ce ne sont pas les pires qui émigrent en Amérique, loin de là! Sans lâcher la bière et le rhum and coke, je privilégie à nouveau le vin... français. Ma seule tentative de griller un joint se heurte à ma totale incapacité d'inhaler la fumée. (Un certain Bill Clinton, beaucoup plus tard...)

J'apprends par mes nouveaux copains qu'il existe une ligue de soccer à Québec. Au cours de l'été 1972, je me rends sur les plaines d'Abraham ou à Charlesbourg assister à quelques matches. Chassez le foot... Le Suisse, comme beaucoup me désignent maintenant avec une originalité qui les honore, sent ses pieds lui démanger. Il brûle de rechausser les souliers à crampons.

C'est au cours de l'hiver suivant que je mets les pieds dans l'engrenage. Je me laisse très volontiers entraîner par mes potes à une séance d'entraînement en salle d'un club récemment fondé par plusieurs propriétaires de restaurant et garçons de table, en majorité de nationalité française : Les Grognards du Vieux-Québec. Il va sans dire que l'adhésion au club n'est pas limitée aux gars du métier. Un bon client comme moi ne peut qu'être accueilli dans ses rangs à bras ouverts. Les entraînements ont lieu le dimanche, en fin de matinée. Et, comme certaines grandes gueules se doublent de fines gueules, l'exercice se termine par une bonne bouffe, bien arrosée, évidemment. Je ne risque pas la neurasthénie.

Si, au charme de Québec, s'ajoute le soccer, la gastronomie, etc., je suis dans de très mauvais draps. Je reporte de mois en mois ma décision de quitter une ville que j'adore pour le Canada anglais. Je jouis au maximum de ma seconde jeunesse, beaucoup plus libre que la première. Je me laisse balloter par les événements.

La situation s'aggrave au printemps 1973 lorsque je tombe la tête la première dans une embuscade minutieusement préparée par deux individus diaboliques, les deux Michel du Figaro. Ils me demandent innocemment de les accompagner à l'assemblée annuelle de la ligue de soccer locale, étrangement appelée la Ligue provinciale.

Il ne s'agit pas réellement d'une assemblée générale, mais d'un vague rassemblement d'individus qui veulent à tout prix

sauver une saison de soccer dangereusement compromise. La situation est tragi-comique. Le bureau de direction de l'année précédente a démissionné en bloc et même disparu dans la nature. Les candidats à la succession ne se bousculent pas au portillon. Le nombre infime des clubs inscrits ne permet pas d'organiser un championnat. Les Grognards devront-ils cesser d'exister avant même d'avoir disputé un seul match ? Cela ne se peut pas. Les deux Michel empoignent, qui son violon, qui sa mandoline, et me jouent un air connu : « Tu es fonctionnaire, tu as le temps, tu ne peux pas nous laisser tomber, bla, bla, bla, la, la, lère... ». Belle manœuvre, les gars ! Chapeau !

Le troisième Michel, totalement coincé, minoritaire, isolé, culpabilisé, c'est-à-dire possédé jusqu'au trognon... cède lamentablement. Il sera secrétaire-trésorier d'une Ligue à recréer. Un autre Grognard, Fernand Gil, se sacrifie également et accepte la présidence. Nous formons un comité de direction avec un troisième homme, membre d'un des autres clubs inscrits. Mais chacun sait qu'en pareille situation, c'est le secrétaire-trésorier qui est au four et au moulin et effectue au moins les 90 % du travail. C'est mon cas évidemment. Je prends les commandes.

Il faut repartir à zéro. J'ai du pain sur la planche. Les archives de la Ligue consistent en une surprenante paperasse qui comprend des renseignements aussi pertinents qu'une liste d'épicerie d'un précédent responsable. Je me borne à compiler un certain nombre de noms et d'adresses que j'y trouve, sans du tout être certain qu'ils ont un quelconque rapport avec le soccer. Avec l'aide tout à fait bénévole d'une secrétaire du bureau et de la photocopieuse gouvernementale, j'envoie à un maximum de personnes une circulaire fixant une date limite à l'inscription des équipes et convoque une vraie assemblée.

Je vous fais grâce des détails de l'organisation d'un championnat de sept équipes dont je m'occupe à peu près seul. La saison se déroule sans incident majeur. Le championnat

est remporté par le club de l'Université Laval. Les Grogards finissent, honorablement, au milieu du classement.

Grâce au badminton, ma condition physique est très satisfaisante. En revanche, je tiens trop à l'intégrité de mes vieux os pour être un joueur habituel de l'équipe. Je ne joue que quelques rares matches, comme onzième ou douzième homme, quand les effectifs s'amenuisent pour cause de blessures ou quand la saison touristique bat son plein. Je préfère de beaucoup les entraînements, moins violents, plus techniques, au cours desquels je peux donner ma pleine mesure.

Six des équipes inscrites proviennent de la région immédiate de Québec. Le seul déplacement s'effectue à Thetford Mines. Nous sommes attendus ! L'équipe locale n'est pas formée de petits agneaux prêts au sacrifice. Tous les joueurs pratiquent le hockey l'hiver. La transposition de certains assauts de la patinoire à la pelouse n'est pas toujours conforme aux règles du soccer. Parfois l'arbitre siffle, parfois il ferme les yeux. Même si notre équipe est techniquement supérieure, l'énergie indomptable de nos adversaires nous terrasse irrémédiablement. L'apparition d'un certain Suisse dans l'alignement, en seconde mi-temps, n'influence pas notablement le cours du jeu qui se termine par une défaite somme toute honorable de 4-2.

Le vrai spectacle, ce n'est pas sur le terrain que nous le donnons, mais bien au restaurant après la partie. Imaginez une trentaine de joueurs et supporters, affamés et assoiffés, débarquant un beau dimanche, au milieu de l'après-midi, dans un petit restaurant dont les deux serveuses et le jeune cuisinier ne devaient s'attendre qu'à servir tout au plus des cokes et quelques sandwiches. C'est grandiose. Nos « pros » de la restauration prennent la situation en main, qui en cuisine, qui en salle. Résultat : festin et grand arrosage, avant, pendant et après. Le minibus ne repartira que plusieurs heures après

l'heure prévue, un Suisse, parmi d'autres traînards, ne pouvant être décollé de son siège.

Mon cas devient totalement désespéré en fin de saison. Je sais maintenant, sans oser encore me l'avouer franchement, qu'après trois ans à Québec, je ne pourrai plus jamais aller vivre au Canada anglais. Téméraire, le Suisse, mais pas complètement fou ! Je n'ai plus aucune vision d'avenir et me noie dans le présent. Je vis à cent à l'heure cette deuxième jeunesse qui m'est offerte en prime. J'accepte sans hésiter d'être reconduit dans ma fonction de secrétaire-trésorier de la Ligue. Je suis logiquement acclamé secrétaire-trésorier des Grognards du Vieux-Québec.

Je ne peux qualifier de sobres ni de tristes les réunions du bureau du club au Figaro ; au restaurant L'Ancêtre de mon ami Hervé Labarre, rue Couillard ; dans l'ambiance rabelaisienne de Chez Rabelais, où Daniel Pébarthe, autre Grognard, fait office de barman ; puis au Trianon, qui ouvre la première terrasse sur la Grande Allée. Ce restaurant-bar, situé à une centaine de mètres du Complexe G, mon lieu de travail, est propriété de quatre membres du club : Georges Marmy, Robert Saunier, Michel et Christian Doyhénard. Y travaillent aussi comme garçons de table d'autres joueurs, principalement des étudiants de l'Université Laval. Vous avez deviné que le Trianon sera dorénavant mon principal port d'attache où je passe quotidiennement et m'attarde un peu trop souvent ! L'âme sportive du club est mon copain Doyo, le petit Basque moustachu et bondissant. Rien ne l'arrête lorsqu'il veut me parler à mon bureau, surtout pas la remarque de la téléphoniste : « Il est en réunion avec le directeur général. ». Je serai dérangé chez le grand patron pour entendre une de ses entrées en matière préférées : « Salut vieux con, tu sucés-tu ? ». Je garde mon sérieux lorsqu'il m'informe du changement de l'heure d'une réunion.

Sans délaissier la vocation sociale et gastronomique du club, les Grogards ont dorénavant aussi des ambitions sportives. Leur but est de gagner le championnat de la Ligue, qui a maintenant dix équipes. Notre troupe est renforcée par quelques étudiants de l'Université Laval, parmi lesquels trois « Suédois » du Sénégal et du Cameroun. Les succès sur le terrain correspondent à l'attente des dirigeants : coupe et championnat. N'ayant plus rien à prouver dans la Vieille Capitale, il ne nous reste qu'à monter à Montréal. Les équipes de la Ligue nationale de soccer du Québec sont bien meilleures. Après une première saison en demi-teinte, les Grogards seront renforcés par quatre touristes arrivés de France, parmi lesquels Claude Motz, l'inoubliable gardien de but, aussi efficace que spectaculaire. Le club sera promu à une division supérieure. Certains déplacements dans la métropole sont mémorables, plusieurs retours se faisant après le lever du soleil !

Conséquence d'un conflit d'egos, une scission s'opère au sein du club après trois ans, les dissidents fondant un nouveau club : Les Croulants (sic). Cet incident de parcours me fait réaliser que si un petit Suisse n'a généralement aucun problème pour composer avec des responsables d'équipe originaires de Grèce, du Maghreb ou d'Afrique noire, le règlement d'un conflit entre Hexagonaux peut s'avérer pour lui une mission impossible.

Pendant plus de trois ans, le soccer et ses à-côtés représentent ma principale occupation, tant par mon inclination personnelle que par le temps que j'y consacre. Beaucoup plus qu'agent de la gestion financière au service du Budget du ministère de l'Éducation, je suis secrétaire-trésorier de la Ligue provinciale et secrétaire-trésorier des Grogards du Vieux-Québec. C'est au bureau que l'on me téléphone pour être sûr de me joindre. C'est au bureau que je valide les licences (ou passeports) des joueurs. C'est une secrétaire du bureau qui

tape toute ma correspondance. Merci, Carole. Je vis l'instant présent. Je retrouve cette franche amitié sportive d'il y a plus de quinze ans qui transcende la barrière des races.

Le plus grand moment de l'histoire des Grogards est incontestablement notre expédition aux îles Saint-Pierre et Miquelon, en 1974. Je n'ai pas le droit de passer sous silence cette merveilleuse équipée.

Le départ est fixé le lundi de la fête du Travail. Le trajet Montréal-Sydney (Nouvelle-Écosse) s'effectue avec deux sauts de puce au Nouveau-Brunswick et un changement d'avion à Halifax. Nous croyons alors être presque au bout de nos peines. En fait, nos malheurs commencent.

Première tuile : l'avion d'Air Saint-Pierre n'est pas assez spacieux pour embarquer vers les îles la totalité du groupe d'une quarantaine de personnes que nous formons. Les couples ont logiquement la priorité. Une quinzaine de « célibataires » seront du deuxième voyage en fin d'après-midi.

Deuxième tuile : nous ne sommes plus au Québec. En Nouvelle-Écosse, aujourd'hui, c'est la grande sécheresse. Comment aurions-nous traversé ce terrible désert sans l'oasis que constitue le bar portatif que traîne avec lui le coiffeur de Charlesbourg, Michel Brunet, meilleur Québécois « pure laine » de l'équipe et terreur des mollets adverses ? Plus nous achetons de cokes et de jus d'orange pour couper notre rhum et notre vodka, meilleure est notre humeur, et plus forte sera notre rage, car...

Troisième tuile : le pilote de l'avion, revenu très tardivement de Saint-Pierre, n'est plus disposé à y retourner aujourd'hui. Disons, par euphémisme, que nous marquons une certaine désapprobation. Nous partons, après de longues négociations, mais littéralement sur les chapeaux de roue, dans un crissement de pneus ; nous sentons toute la rage du pilote, mais nous n'en avons rien à foutre !

Nous arrivons en « France » un peu avant minuit, plus de douze heures après avoir quitté Québec ! Les gendarmes sont au rendez-vous, certains « avec l'accent ». Nous prenons possession de nos chambres à l'Hôtel de la Nouvelle-France.

Je partage la mienne avec mon bon copain Ti-Rouge (ou Reddy), le plus fidèle de tous nos supporters ! La nuit est encore jeune, elle vieillit bien. Dur, dur.

Le deuxième jour est consacré à une courte visite de l'île et à la rencontre avec le F.-C. Saint-Pierre, fierté des îles. Il y a une bonne galerie ; le gazon n'est pas idéal, mais nous en avons vu d'autres, bien pires. Cheik Ndiaye impressionne par sa stature et même par la qualité de son jeu. Il est vite surnommé Marius par les Saint-Pierrais (pour les profanes, en référence à Marius Trésor, pilier de la défense de l'équipe de France). Gilles Fressange et Kamel Stambouli se déchaînent : la victoire est à nous (3-2). Ça rigole et ça s'arrose ! Dans le bar de l'hôtel, un spectacle africano-qubécois improvisé de très haut niveau dégénère quelque peu. Le premier « nuvite » (en bon français, on dirait *streaker*) des îles déambulerait, dit-on, dans l'hôtel. Extinction brutale des feux. Les festivités se déplacent. Dur, dur.

Le troisième jour, nous devons rencontrer le F.-C. Miquelon ; une formation, paraît-il, nettement moins forte que le F.-C. Saint-Pierre. Nous nous embarquons, au petit matin, encore tout endormis, dans un bateau servant ordinairement à la pêche en mer. Les défections sont nombreuses parmi les joueurs. Nos deux *prime donne*, en particulier, manquent à l'appel. À mi-chemin, nous changeons de moyen de locomotion et empruntons en jeep la piste bosselée de Langlade jusqu'à Miquelon où, affamés, nous nous envoyons une collation d'avant match déceimment arrosée.

À l'heure fixée pour la rencontre, les Grognards sont déjà en totale déroute. Le compte de onze joueurs n'est atteint

péniblement qu'à cause du profond sens des responsabilités du « vieux » Jeannot et du non moins « vieux » Suisse. La lessivée historique (8-0) sur un terrain en pente prononcée se passe de tout commentaire. Ce n'est cependant pas ce revers qui provoque notre retraite précipitée. La météo prévoit une forte tempête. Nous n'avons que le temps de voir dans la grande salle locale l'alignement des bouteilles de vin et de pastis prévues pour la réception d'après match que nous recevons l'ordre de regagner immédiatement nos jeeps. On ne plaisante pas avec la mer. Chacun de nous reçoit sa provision de route : une bonne bouteille de rouge. Je suis plus triste pour nos hôtes que pour nous. Pour une fois qu'ils recevaient un club étranger autre que *newfie*...

Les éléments se déchaînent pendant le retour en bateau. Certains, victimes du mal de mer, se tiennent accroupis sur le pont. D'autres, comme moi, se contentent de biberonner dans la cale leur bouteille de pinard.

Le lendemain, la tempête est déjà passée. Un Suisse solitaire et vaseux, s'ennuyant de ses Alpes, se promène sur l'île, dont il atteint le sommet... à moins de 200 m au-dessus du niveau de la mer. Le match revanche contre le club de Saint-Pierre s'annonce passionnant. Nos deux vedettes, Gilles et Kamel, sont rétablies, comme par enchantement. Nos adversaires veulent la victoire à tout prix ; ils se contenteront du nul (2-2). Ça rigole et ça s'arrose.

Le cinquième jour est consacré au retour du corps expéditionnaire. Vivement Québec, qu'on se couche !

Ce n'est pas parce que je m'occupe d'une ligue et d'un club de soccer que je néglige pour autant le vrai sport, celui de spectateur et de téléspectateur. Je suis en Amérique du Nord et je m'adapte. Si je trouve le base-ball totalement dénué d'intérêt, je me passionne pour le football américain alors que pourtant je n'appréciais guère, à la télévision française, le rugby et ses continuelles mises en touche.

J'essaie de suivre tant bien que mal à la télévision les Jeux olympiques de Sapporo et ses beaux succès helvétiques. En 1972, je fais coïncider mes vacances annuelles en Suisse avec les Jeux olympiques de Munich et, en 1974, avec le championnat du monde de foot en Allemagne, pour avoir une couverture télévisée complète de ces événements.

Mais, plus qu'en Amérique du Nord, c'est au Québec que je vis. Et au Québec, médailles olympiques québécoises et Villeneuvemania mises à part, il n'existe en fait qu'un seul sport qui fasse vraiment vibrer les masses : le hockey. Je me dois donc d'ouvrir une parenthèse dans mon récit pour traiter de ce sujet particulièrement délicat, que j'ai volontairement laissé dans l'ombre jusqu'à maintenant et que je n'aborderai plus par la suite.

Ne croyez pas que je suis un profane en la matière. En 1968, lorsque j'arrive à Montréal, mon engouement pour le hockey sur glace date déjà de plus de vingt ans !

Si étonnant que cela puisse vous sembler, j'assiste en 1947, en compagnie de mon oncle Paul, à un match de hockey à Lausanne avant même d'aller suivre mon premier match de foot. Si je me fie au journal que je tenais à l'époque, le H.-C. Lausanne s'est fait étriller 18-5, le 2 mars, par les Young Sprinters de Neuchâtel ! Je suis à la radio les matches du tournoi olympique de Saint-Moritz en 1948, en particulier le match nul (0-0) entre le Canada et la Tchécoslovaquie qui permet aux Canadiens de remporter la médaille d'or. Plus important, la Suisse obtient la médaille de bronze.

Je vais logiquement devenir un supporter inconditionnel du H.-C. Lausanne et de l'équipe nationale suisse. Les matches de hockey sur la patinoire à ciel ouvert de Montchoisi

déchainent d'ailleurs autant les passions que les matches de foot dans le trop grand stade de la Pontaise. L'exiguïté de l'enceinte permet en effet à une foule de cinq mille personnes d'être particulièrement performante, d'autant plus que pour parer aux intempéries, nous emportons souvent un bon « remontant ».

J'assiste en 1956, peu avant les Jeux olympiques de Cortina d'Ampezzo, à une des premières apparitions des Russes en terre helvétique. La patinoire déborde de monde. Aux places debout, nous sommes serrés comme des sardines. Ce n'est que grâce à mon 1 m 83 que je peux voir la lutte héroïque d'une équipe suisse qui ne s'incline de justesse (6-4) qu'en toute fin de match.

L'année suivante, après une partie perdue d'un cheveu par mes favoris lausannois devant l'équipe de la Royal Canadian Air Force, je rencontre par hasard, quelques heures plus tard, des joueurs de l'équipe victorieuse en pleine séance de régénération d'après-match. C'est en buvant une bière en compagnie d'un certain Poirier, plutôt volubile, que j'entends, pour la première fois, en personne, l'accent québécois.

En 1961, les Trail Smoke Eaters représentent le Canada au championnat du monde en Suisse romande. Je les vois tout d'abord perdre leur seul point (1-1) à Lausanne contre les Tchèques qui, dans les dernières secondes, ont une occasion incroyable de l'emporter. À Genève, quelques jours plus tard, je me délecte de la débandade (5-0) des méchants Soviétiques qui assure le titre aux Canadiens.

Je ne peux manquer à Genève une partie d'exhibition entre deux équipes de la National Hockey League. Je suis loin d'être impressionné par des joueurs qui ne prennent pas du tout leur tâche au sérieux.

Je suis convaincu, en arrivant à Montréal, que le cocorico des médias français est la forme, non pas la plus fanatique, mais la plus détestable du chauvinisme sportif dans le monde

entier. Autant je suis un inconditionnel de la culture française tous azimuts, autant je ne peux digérer les envolées lyriques des journalistes et reporters de l'Hexagone lors des succès tricolores.

Mais au moins les journalistes français gardent-ils toujours leur liberté de parole, dans l'euphorie comme dans l'amertume.

Je me rends compte cependant en 1968 qu'il y a un chauvinisme encore plus détestable, soit celui qui est imposé aux reporters de Radio-Canada par la « pression Molson », c'est-à-dire l'interdiction de fait qui leur est imposée par le commanditaire (les Français diraient sponsor) de critiquer sévèrement tant les joueurs que l'entraîneur ou les dirigeants de la « Sainte Flanelle » (ou, si vous préférez, du club de hockey Canadien de Montréal). Ces gens-là prennent même un gros risque s'ils osent prétendre que l'équipe montréalaise a été chanceuse.

Je me plais souvent à déclarer qu'ils ont la même marge de manœuvre que les commentateurs politiques sous Brejnev. Leur Sibérie serait l'affectation au sport amateur.

Je n'aime pas non plus l'antisportivité érigée en dogme. Je peux à la rigueur admettre qu'une bonne bagarre soit un mal nécessaire. Je trouve cependant déplorable l'interdiction de tout geste d'amitié sportive entre adversaires avant la poignée de main rapide qui fait suite à l'élimination d'une équipe lors des séries de fin de saison. Les joueurs doivent donner l'impression de haïr leurs opposants.

Ces réserves ne m'empêchent pas de me passionner immédiatement pour le hockey de la Ligue nationale. Je connais les noms de tous les joueurs et compulse fébrilement les statistiques, que je complète par des compilations personnelles. Pour un nouvel arrivant au Canada, je connais très bien mon sujet.

Lors de la fondation de l'Association mondiale de hockey, je comble un vide en devenant un spectateur, un inconditionnel des Nordiques de Québec, évidemment. J'assiste à la majorité des matches la première année et prends un billet de saison la deuxième. Que m'importe que la qualité de jeu soit moins élevée que dans la Ligue nationale ! Un gars qui, dans sa jeunesse, a été un fidèle supporter du Hockey-Club Lausanne ne se sent pas vraiment dévalorisé s'il encourage une équipe de l'A.M.H. ! J'aime l'ambiance bon enfant du Colisée. Une défaite n'y est pas synonyme de honte nationale. J'ai des copains aussi mordus que moi. La bière est bonne et elle coule à flots !

Mon intérêt pour le hockey de la Ligue nationale diminue en parallèle. Je ne regarde plus *La soirée du hockey*, sauf le deuxième samedi du Carnaval de Québec, quand je me claustre chez moi dès seize heures pour éviter les hordes de barbares assoiffés qui prennent d'assaut mes spots préférés, dont mon cher Figaro, devenu méconnaissable.

Mes présences au Colisée diminuent d'année en année. L'entrée des Nordiques dans la Ligue nationale, un an avant mon déménagement à Montréal, ravive quelque peu ma passion, qui s'estompe complètement quand ces pauvres Nordiques sont emportés par une Avalanche du Colorado en 1995.

Je me contente maintenant des résultats dans les journaux et occasionnellement de quelques extraits de matches, aux nouvelles du sport à la télévision. Je suis totalement saturé : je ne peux plus me passionner pour une saison régulière trop longue et ennuyeuse parce que sans véritable signification. Trop d'équipes sont admises aux séries éliminatoires dans une gigantesque partie de « qui perd gagne ». Les équipes qui dilapident leurs forces pour être les champions de la saison régulière se font trop souvent planter dès le premier tour des séries.

Je ferme la parenthèse. Revenons à nos moutons.

Fidèle à mes résolutions, je visite la famille chaque année. Elle s'est agrandie d'une unité. Jean-Pierre, plus *raisonnable* que son aîné, s'est marié avec Anne. Pendant chaque séjour, je me rends plusieurs fois à Suchy revoir mes grands-parents adorés. Grand-papa tient toujours à ce que nous nous rendions tous les deux à pied au café du village, chez Buchs, pour prendre l'apéro. Le rituel est immuable : grand-papa commande ses « trois décis » de gamay, soit de vin rouge vaudois. Le médecin lui a depuis longtemps, comme à bien d'autres, interdit le vin blanc. Est-ce pour des raisons purement médicales ou est-ce parce que le Vaudois, par définition ou par hérédité, a une certaine tendance à trop apprécier son petit blanc ? Mystère. Avec le rouge, en tous cas, les risques d'exagérer sont bien réduits : il ne coule pas aussi bien en dehors des repas, mais accroche un peu au passage.

Grand-papa boit très lentement. Le *gamin* se sacrifie ! Nous discutons surtout foot, mais pas uniquement ; je lui parle du Canada. La mesure minimum, quand on est deux, c'est « deux fois trois », chacun payant sa tournée. Je sais cependant que grand-papa serait profondément insulté si « son Canadien » avait la moindre velléité de sortir son porte-monnaie. Comme il n'est donc pas question que je dilue son plaisir, je le laisse toujours payer le tout. Mais c'est au moins un demi-litre de rouge que j'ingurgite, à jeun, à onze heures du matin. C'est toujours de très bonne humeur que nous rentrons dîner, parfois un tout petit peu trop tard, si j'en crois les remarques du « gouvernement ». (Grand-papa, âgé de nonante ans, nous quittera en mars 1976 ; je perdrai mon meilleur ami.)

Mes vacances helvétiques sont toujours l'occasion de revoir les anciens copains de foot et de quartier, de reprendre régulièrement l'apéro dans mes deux bistrots préférés, d'y redevenir un habitué après seulement trois semaines, de jouer au yass comme avant... J'adore ce retour aux sources, mais c'est toujours sans aucun regret que je regagne Québec, sauf celui que ressent normalement tout vacancier avant de rentrer au bureau.

En 1975, maman et Annette décident de me rendre visite à Québec. Je ne réussis pas à les en dissuader. Je parviens cependant à leur cacher tant bien que mal la face dissolue de mon existence. Ce sera d'autant plus facile que je serai longtemps absent de Québec. Nous louons une voiture pour nous rendre, entre autres, aux chutes du Niagara. Il faut ce qu'il faut.

Ma lecture quotidienne des journaux et mes discussions au bureau ont fait de moi un expert de la politique canadienne et québécoise. Mais informé, je le répète, ne signifie pas concerné personnellement. Et cela même si, par pur opportunisme, je deviens en février 1974 citoyen canadien et, par voie de conséquence, un sujet de Sa Très Gracieuse Majesté. Un Helvète marmonnant un serment d'allégeance à la reine d'Angleterre : ce n'est pas évident !

Ce qui m'intéresse toujours davantage, c'est la comparaison des situations linguistiques du Canada et de la Suisse. Les francophones représentent au Canada un pourcentage de la population plus élevé qu'en Suisse. Ils devraient être aussi bien traités. Ce n'est pas le cas, très loin de là. Je suis de plus en plus stupéfait de la différence énorme qu'il y a entre la condition de la minorité anglaise au Québec, de loin la plus privilégiée du monde démocratique, et celle des minorités francophones hors

Québec, parmi les plus méprisées. Je commence à comprendre pourquoi les Québécoises et les Québécois francophones se désintéressent autant des mauvais traitements que subissent les francophones ailleurs au Canada. Les indépendantistes n'ont, en effet, rien à foutre de ce qui se passe à l'étranger. Les fédéralistes n'osent aborder ce problème de peur d'apporter de l'eau au moulin séparatiste.

Je raisonne en Suisse, c'est-à-dire en homme de consensus politique. J'aime le slogan de l'ancien premier ministre Daniel Johnson, « Égalité ou indépendance ». Je suis totalement convaincu (!) que le Canada anglais accorderait l'égalité s'il était confronté à la séparation. Je regrette, lors de l'élection de 1973, la déroute de l'Union nationale, qui aurait pu représenter un moyen terme entre les indépendantistes et les colonisés. L'Opposition officielle est dorénavant constituée uniquement par les six députés du Parti québécois, le vrai vainqueur de ces élections. Il semble au Québec qu'en matière de constitution une porte ne puisse être qu'ouverte ou fermée. En bon Vaudois, je préfère les portes entrouvertes. Ce n'est que l'opinion d'un voyageur.

Je commence aussi à comprendre le machiavélisme de la politique linguistique « trudeauesque » de bilinguisme d'un océan à l'autre. Le français étant destiné inéluctablement à disparaître en dehors du Québec, cette politique ne peut avoir d'autre but que de protéger les Anglais du Québec des hordes francophones qui les entourent. Ironiquement, la perception que les anglophones des autres provinces ont de cette législation est tout à fait différente. Ils ne peuvent saisir les grands desseins de celui qui, malgré son nom français, est le chef spirituel des « Rhodésiens » de Westmount et de Mont-Royal. Ils ne voient que les petites irritations passagères, telles que les quelques phrases dans la langue honnie sur les boîtes de conserve.

Je comprends cependant parfaitement l'exaspération bruyante des Albertains, par exemple, lorsqu'ils entendent les inutiles traductions françaises lors de manifestations sportives ou autres. Les Genevois, par exemple, ne réagiraient pas différemment en entendant une déclaration en schwitzertütch¹² d'un politicien suisse alémanique avant un match de foot.

Si j'étais québécois, mon slogan serait : « En français au Québec, en anglais ailleurs ». Tous les aménagements à cette règle devraient être réciproques. Mais je ne suis pas québécois.

12. Patois suisse allemand.

CÉLINE

Avril 1976...

Je m'apprête à franchir le cap de la quarantaine. Je termine une deuxième jeunesse que je n'avais pas programmée, mais dont j'ai profité au maximum. Je ne regrette rien. L'heure des grandes décisions approche cependant à petits pas. Une chose est certaine : je ne deviendrai pas le papi lubrique et déshydraté du Vieux-Québec qui promène sa vieille carcasse, chaque vendredi soir, de bar en bar. Restons calme cependant : le chiffre de quarante n'a rien de magique. Ce n'est même pas la cote d'alerte, mais un tout petit signe précurseur, l'amorce d'un processus de décision qui pourra durer deux, voire trois ans. Hâte-toi lentement, mon gars !

Ma grande vadrouille nord-américaine ne s'est pas déroulée selon mes prévisions. Je n'ai pas beaucoup roulé ma bosse, ni amélioré mon anglais. J'ai été littéralement happé par Québec et me suis follement amusé dans la haute ville. Tout compte fait, j'ai très nettement gagné au change !

La solution que je privilégie, pour la suite des événements, c'est un retour de l'enfant prodigue au pays natal, à Lausanne, chez maman, bien seule dans sa grande maison, qu'au fond de moi-même je considère encore comme mon vrai domicile. Ma chambre m'y attend dans l'état où je l'ai quittée. Je me propose d'explorer le marché du travail en Suisse au cours de mes

prochaines vacances estivales, mais surtout pendant un long congé sans solde que je compte prendre d'ici un à deux ans. Le joyeux célibataire se transformera en vieux garçon philosophe, plus sage en apparence qu'en réalité. Je connais ma force de volonté, que je teste pendant deux à trois mois au début de chaque année par un régime sec. Elle n'est que renforcée par le persiflage des copains ou leur générosité aussi excessive qu'inhabituelle.

Je ne souffle mot à personne de mes intentions, surtout pas à maman, pour ne pas créer de fausses espérances. Si je ne peux trouver un job en Suisse, ce qui est fort possible, c'est en effet à Montréal que je compte m'établir de nouveau, à la fois si loin et si près de mon Vieux-Québec.

Je suis content de moi. J'ai bien manœuvré jusqu'à ce jour au milieu des écueils en jupons. Je suis convaincu d'être protégé par mon foutu caractère. J'ai suivi à la lettre la maxime (de Lord Byron, je crois) que j'ai faite mienne: « Les femmes, il ne faut ni s'en passer, ni vivre avec ». L'intimité de mon antre est sacro-sainte. Dès le petit jour venu, je ne supporte plus les intrus, qu'ils soient la compagne d'une nuit ou un groupe de copains de soccer en goquette.

Mon instinct de survie, qui me pousse si fort à quitter Québec et ses péchés, m'incite aussi à préparer en quelque sorte le terrain pour un retour possible à Montréal. Je dois impérativement changer ma façon de vivre en limitant le plus possible ma fréquentation des débits de boisson. C'est dans ce but que, pour la première fois de ma vie, je m'inscris à une agence de rencontre appelée Compudate.

Je privilégie dans le questionnaire que je remplis des rencontres avec des femmes pas trop farouches de Montréal, de préférence issues comme moi de l'immigration et qui partageraient ma philosophie de vie. Je peux envisager une amitié durable, des voyages ou une activité sportive à deux, mais

en aucun cas une cohabitation. Je me rends compte qu'il est temps que je réalise quelques rêves, en particulier l'ascension du Mont-Blanc, celle du Kilimandjaro et un peu de trekking au Népal.

J'adore certes les Québécoises, mais je crains terriblement d'être happé par leurs grandes familles et de perdre le contrôle de la situation.

L'agence ne commet pas vraiment une « erreur de casting » en insérant, au milieu d'une liste de patronymes étrangers, quelques noms de Québécoises de Montréal et surtout d'ailleurs. Je comprends bien la façon de procéder des responsables : ils tiennent à proposer à chacun et à chacune une liste de noms et d'adresses assez longue, même si parfois les critères donnés par les clients ne sont pas respectés.

Je me demande encore aujourd'hui pourquoi j'ai finalement donné suite à l'annonce d'une jeune femme de Joliette, Céline Masse, qui n'était pas du tout, sur papier du moins, le genre de personne que je désirais rencontrer.

La politesse me pousse à répondre à la majorité des jeunes dames dont les noms figurent sur les listes mensuelles. Mais, même si l'écriture est mon péché mignon, les contacts cessent très souvent après le premier téléphone. Il faut croire que notre première conversation m'a suffisamment intrigué pour que je me décide à lui écrire et finalement à la rencontrer à Montréal. La rencontre avec Céline n'est cependant pas la principale raison de mon déplacement dans la métropole : la journée du lendemain est réservée à un rendez-vous avec une autre « candidate » répondant *a priori* davantage à mes critères de sélection. Il a fallu aussi, c'était notre destin, le fait que Céline soit libre ce jour-là et me propose de venir me voir à Montréal. Pourquoi pas ? (Ce n'est que beaucoup plus tard... quand il y aura prescription... que je lui raconterai toute l'histoire.)

Notre premier rendez-vous est fixé le 1^{er} mai en fin de matinée dans le lobby du Holiday Inn de la rue Sherbrooke, où je viens d'arriver et où j'ai réservé une chambre pour la nuit suivante.

Nous passons une journée très agréable à Montréal. Je note avec plaisir qu'elle a des goûts raffinés en matière de nourriture. Les deux restaurants que nous choisissons pour le dîner et le souper vont, sans que je m'en doute le moins du monde, être les deux premiers de l'interminable liste d'établissements de tous genres où nous nous sustenterons au cours des trente-trois années qui vont suivre.

Nous flâmons le reste du temps. Je dois assurément lui dire pour la première fois (et non la dernière) : « Tu as des beaux yeux, tu sais ! ». Je me rends bien compte que Céline ne peut pas marcher rapidement et qu'elle préfère rouler en voiture plutôt que faire une longue marche. En la serrant un peu contre moi, le soir, avant qu'elle s'en retourne à Joliette, je sens son cœur battre d'une façon très anormale. Devant mon étonnement, elle me dit que c'est moi le responsable. Je fais semblant de la croire et je n'aborderai pas le sujet dans ma lettre et nos conversations subséquentes.

Ce sont cependant ces problèmes de santé qui vont me faire baisser ma garde en estompant l'existence potentielle d'un « danger imminent ». Car je sais bien au fond de moi-même que je ne pourrai avoir une relation durable avec une jeune femme si atteinte dans sa santé. En revanche, je ne vois pas pourquoi je ne lui ferais pas plaisir en acceptant son intéressante proposition de nous rencontrer à Trois-Rivières pour faire une belle excursion en voiture dans la vallée du Saint-Maurice que je ne connais pas. D'autant plus que je sais que nos pauses repas ne se feront pas chez McDonald !

Céline adore conduire, ce qui n'est pas mon cas. Même si j'ai obtenu mon permis en 1956, j'ai renoncé très vite à

conduire la voiture de papa, à la suite de deux incidents dont l'un aurait pu avoir des suites fâcheuses, voire tragiques.

Je me suis alors promis de ne jamais plus conduire de voitures, sauf en cas de force majeure. J'avais le pressentiment que mon daltonisme, combiné avec ma nature de mauvais perdant et mon goût trop prononcé pour le petit vin blanc, ne pourrait qu'avoir des conséquences désastreuses, sinon pour ma vie, du moins pour mon intégrité physique et mon casier judiciaire. Je n'ai aucun regret : je suis vivant, en possession de tous mes membres, et mon casier judiciaire est vierge !

Deux nouveaux restaurants vont encore s'ajouter à notre fameuse liste. Nous sommes quittes, mon chauffeur et moi.

Céline est une amie vraiment sympathique ; je m'entends déjà si bien avec elle ! Nous nous téléphonons souvent et échangeons quelques lettres. Compte tenu de la distance qui nous sépare, il faudra cependant bien que nous cessions de nous voir dans un avenir rapproché. Je sens qu'elle s'attache excessivement à moi et je l'apprécie trop pour jouer avec ses sentiments.

J'accepte quand même, par amitié certes, mais aussi pour des raisons pratiques, que Céline m'accompagne début juin de Montréal à l'aéroport de Mirabel, puisque je dois prendre l'avion pour la Suisse, où je vais passer trois semaines.

Dans mon esprit, ce doit être notre dernière rencontre. Je n'ai même pas mauvaise conscience d'avoir rencontré la veille une autre jeune femme. Je suis absolument convaincu que j'aurai, par une longue lettre, le courage de mettre fin depuis Lausanne à une relation pourtant si agréable !

Je ne peux me douter que toute notre future vie commune va se jouer dans les heures qui vont suivre notre rendez-vous devant l'hôtel Reine Elizabeth, où j'ai passé la nuit. Et sachez que je n'exagère pas ! Après un arrêt à la plage d'Oka, où nous sommes accueillis par une exceptionnelle colonie de

maringouins, nous nous attablons au meilleur restaurant de l'aéroport. C'était l'époque où on pouvait encore y manger convenablement.

Je suis ravi que Céline choisisse de manger du homard, un plat qu'elle adore et qui est, de loin, le plus cher du menu. Il est logiquement accompagné d'un bon vin blanc. C'est vraiment l'idéal pour ce qui doit être un repas d'adieu comme je les conçois.

J'aurais dû me méfier. En effet, au moment où je sors ma carte de crédit, Céline me dit gentiment que c'est à son tour de payer étant donné que, jusqu'à présent, j'avais toujours réglé la facture. Bien joué, Madame. Sixième sens? Intuition féminine? Je ne peux qu'être beau joueur... À charge de revanche! Céline a toujours été très fière de son « coup du homard ». Elle aimait me le rappeler presque chaque fois que nous mangions ce noble crustacé dans un restaurant ou chez nous.

C'est au cours de ce repas que Céline m'avoue qu'elle est la sœur de Marcel Masse, qui fut de 1966 à 1970 ministre dans les gouvernements québécois de Daniel Johnson et Jean-Jacques Bertrand, sous les couleurs de l'Union Nationale. Il est clair que si elle m'avait dit ça avant notre première rencontre, elle n'aurait plus jamais entendu parler de moi. Quand je lui ai fait cette confession par la suite, elle m'a cru sur parole! Elle avait appris à me connaître.

Dans la courte lettre que je lui écris de Suisse, je me contente de reprendre la même rengaine, à savoir que notre relation ne pourra s'éterniser, etc. Je fais aussi une petite allusion ironique au mauvais tour qu'elle m'a joué en payant la facture de notre dernier repas et en m'obligeant à lui rendre la pareille.

Avant de poursuivre mon récit, permettez-moi d'ouvrir une courte parenthèse pour écrire quelques lignes sur la vie de Céline avant que nous fassions connaissance. Elle m'en a souvent parlé, sans jamais, une seule fois, se plaindre de son sort.

Sachez qu'elle est née en 1939 avec une très grave malformation cardiaque appelée la tétralogie de Fallot, historiquement connue sous le nom de « maladie bleue » parce qu'elle donne aux enfants qui en sont atteints un teint bleuté lié à la mauvaise oxygénation du cœur. En fait, le cœur n'est pas terminé. Il n'y avait à l'époque aucun traitement ; les chances de survie n'étaient que de 30 % à l'âge de dix ans. Très peu atteignaient leur vingtième année. Les enfants adoptent spontanément vers l'âge de six mois un comportement qui consiste à prendre une position couchée « en chien de fusil », les cuisses repliées sur l'abdomen. Plus tard, quand l'enfant peut se tenir debout, il s'accroupit.

Céline a toujours été extrêmement reconnaissante à son frère Jean-Michel, d'un an son cadet, mais bénéficiant d'une très robuste constitution, de l'avoir alors beaucoup aidée dans ses déplacements en la portant dans ses bras ou en la conduisant dans une brouette.

Les premières chirurgies, dites palliatives, limitent les conséquences de la malformation, mais ne la corrigent pas. Elles ont commencé à être pratiquées avec un certain succès au milieu des années quarante, au John Hopkins Hospital de Baltimore, par le Dr Alfred Blalock. C'est à l'occasion d'un congrès médical que le Dr Rosaire Masse, chirurgien à Joliette, rencontre le Dr Blalock et lui soumet le cas de sa fille. Un rendez-vous sera fixé le 4 avril 1948.

Céline me parlait parfois de son séjour à Baltimore avec ses parents. La plupart des autres enfants opérés étaient de race noire. C'était d'ailleurs les premiers Noirs qu'elle rencontrait.

Elle s'est souvent demandé par la suite s'il ne s'agissait pas en quelque sorte de cobayes. La ségrégation des races était très stricte à Baltimore à l'époque. Le Dr Blalock avait cependant un assistant noir, Vivien Thomas. Leurs relations souvent tumultueuses ont fait l'objet d'un film en 2004 : *Something the Lord made*.

Elle est examinée par l'équipe médicale le 5 avril et opérée avec succès le 10 avril par le Dr Blalock. Des six ou sept jeunes patients qu'elle avait rencontrés avant l'opération, seul un jeune Noir aurait survécu. Son père lui a par la suite avoué que s'il avait été totalement conscient des risques qu'elle encourait, il aurait hésité davantage avant de la conduire à Baltimore. Elle resta donc dans cette ville, d'abord à l'hôpital, puis à l'hôtel avec ses parents, jusqu'au 3 mai, date du dernier examen par un assistant du chirurgien. Je cite quelques lignes de son rapport : « *She is very well now and her color is quite pink. She has walked 6-7 blocks without tiring and never squats anymore.* ».

Je tiens absolument à souligner le rôle essentiel joué après l'opération par son père qui l'a convaincue, une fois pour toutes, que même si elle n'était pas tout à fait rétablie et que son cœur fonctionnait à cinquante pour cent, elle devait mener une vie normale, dans la mesure du possible évidemment. D'où son positivisme à toute épreuve dont elle ne s'est jamais départie. Il n'y a pas beaucoup de jeunes filles en bonne santé qui ont eu une jeunesse aussi active qu'elle.

Elle peut dorénavant se rendre à la même école que les jeunes de son âge. Après ses études secondaires qu'elle effectue comme pensionnaire dans un couvent, elle se destine à l'enseignement et suit les cours de l'École Normale de Joliette. Après avoir obtenu son brevet B, elle pourra enseigner dès 1961. Elle n'a pas eu à subir l'examen médical habituel préalable à son engagement. L'intervention du Dr Masse a suffi.

Elle ne se contentera évidemment pas de ce premier diplôme. Après l'obtention de son brevet A, à l'École Normale Cardinal-Léger, à Montréal, elle s'inscrit en 1970 à l'Université de Montréal, où elle obtient en 1971 un baccalauréat en sciences de l'éducation et en 1973 une maîtrise en éducation. Pour faire bonne mesure, elle suit aussi différents cours de perfectionnement à l'Université Laval, à l'Université du Québec et à l'Université McGill.

Pour suivre tous ces cours, elle prend certes deux années de congé, dont l'une sans solde. Mais il y a aussi tous les cours du soir et les innombrables déplacements à Montréal après d'épuisantes journées d'enseignement.

Dans un questionnaire qu'elle a complété en 1961 au moment de quitter l'École Normale, j'ai lu quelques réponses qui expriment très bien ses sentiments.

Devise: la vie doit être vécue et non courue.

Ambitions:

- devenir professeur d'anglais (ce qu'elle sera pendant quelques années)

- voir tous les pays du monde (elle en verra une cinquantaine, ce qui n'est pas à dédaigner. Je peux me vanter de l'avoir bien aidée.)

Elle y mentionne également tout son plaisir de s'occuper de sa troupe de louveteaux.

Juste après l'obtention de son brevet d'enseignement en 1961, elle traverse l'Atlantique pour la première fois dans le but d'effectuer un long voyage sous la tente, qui, de Paris, la conduira tout d'abord jusqu'à Oslo et ensuite jusqu'à Istanbul. Elle m'a si souvent parlé, anecdotes à l'appui, de cette mémorable aventure à cinq, à laquelle participent son frère aîné, Marcel, et sa belle-sœur Cécile! Elle fera ensuite avec ses deux frères et sa sœur d'autres voyages en Europe, au Mexique et dans les Antilles. Sans oublier les nombreux périple en

famille qui, surtout dans les années 50, l'ont conduite un peu partout au Canada et aux États-Unis.

Il y a aussi cette mémorable équipée d'un mois à cinq filles, en 1967, de Joliette en Alaska. Elles montaient leur tente chaque soir. Deux d'entre elles seulement avaient un permis de conduire. Quand Céline m'en parlait, je ne pouvais qu'être admiratif : ce n'était vraiment pas ma façon de concevoir un voyage.

Au moment où nous nous rencontrons, Céline a donc visité plus de pays européens que moi. Elle a déjà vu Rome et Athènes que, honte à l'ancien bachelier classique, je ne connais pas. Mes nombreux déplacements de 1962 à 1966 étaient fixés uniquement par mon programme d'inspections chez Nestlé. Les visites de musées et d'églises n'étaient pas vraiment ma tasse de thé à l'époque. Quand, plus tard, j'ai dit à Céline que j'avais couché pendant trois semaines à Saint-Jacques-de-Compostelle dans un hôtel situé à quelques pas de la fameuse basilique et que je n'y étais entré qu'une seule fois le temps d'une visite ultrarapide, je n'ai pas vraiment eu droit à des compliments.

Elle s'est aussi adonnée au ski alpin et même au ski de fond, à une allure évidemment très réduite.

Céline m'a souvent parlé des campagnes électorales de son frère Marcel et de l'aide qu'elle lui a apportée en effectuant du travail de secrétariat ; de sa victoire très serrée en 1966, quand la radio avait tout d'abord annoncé la victoire de son adversaire ; de sa défaite crève-cœur lors de l'élection à la chefferie de l'Union Nationale en 1971.

En 1967, durant l'Exposition universelle de Montréal, Marcel Masse était le ministre québécois à l'accueil des chefs d'État. Céline a ainsi eu le privilège de serrer la main du Général de Gaulle, la veille de son fameux « Vive le Québec libre ! ». Elle m'a souvent dit à quel point le grand homme l'avait impressionnée.

Céline se moquera souvent de moi quelques années plus tard, après que j'aie dû me « contenter », en 1985, de serrer la pince... de la reine-mère d'Angleterre. Marcel, ministre fédéral des Communications, est alors responsable de l'organisation de la réception de l'ancienne souveraine à l'hôtel Ritz, à Montréal. Il s'agit pour lui de remplir la grande salle un jour de semaine. Il fait appel, entre autres, à quelques rares membres de sa famille et de sa belle-famille. Céline et moi dînons en compagnie de deux récents champions olympiques : le patineur de vitesse Gaétan Boucher et la plongeuse Sylvie Bernier. Lorsque, debout, nous assistons à la sortie de l'auguste invitée, je me trouve placé juste après le virage à angle droit qu'elle doit effectuer. Elle me donne l'impression de foncer directement sur moi et, juste avant de tourner... me tend soudainement la main !

Je referme la parenthèse.

De retour de Suisse, j'attends la première journée de compétition des Jeux olympiques de Montréal, le 18 juillet, pour revoir Céline et avoir avec elle une vraie discussion. J'arrive en bus en fin de matinée. Nous assistons tout d'abord à quelques compétitions d'aviron au bassin olympique. Soit dit en passant, j'avais déjà réservé les deux samedis suivants pour les choses sérieuses. Maman m'a envoyé quatre excellents billets pour deux grandes journées d'athlétisme, fonds de tiroir d'une agence de voyages suisse après la vente des titres de transport et de logement. Doyo m'accompagnera. L'ambiance extraordinaire, aux premiers rangs, parmi les vrais connaisseurs de tant de pays, compense nettement l'absence des gros plans et des reprises à la télévision. Souvenirs inoubliables : Lasse Viren, Johnny Walker, l'arrivée du marathon, la médaille d'argent du Canadien Greg Joy, sans oublier ce javelot lancé par le Hongrois Nemeth que, tout à fait par hasard, je suis dans les airs, juste devant moi, et qui atterrit bien au-delà de la ligne du record du monde.

Ma rencontre avec Céline ne se déroule pas du tout comme prévu. Lors du souper, elle me parle franchement de sa malformation cardiaque de naissance et de sa première opération. Elle me dit qu'elle a rencontré le Dr Pierre Grondin, l'éminent cardiologue qui a réussi la première greffe cardiaque au Canada, et qu'elle va subir une nouvelle opération, cette fois réparatrice. Le délai d'attente ne sera pas long, le Dr Grondin étant très intéressé à compléter au plus vite le travail entrepris par son illustre prédécesseur vingt-huit ans auparavant.

Je me rends immédiatement compte que c'est sa rencontre avec moi qui lui a donné le courage de subir une intervention, très sérieuse certes, mais qui peut lui donner enfin un cœur presque normal.

Quel choc ! Je vois bien qu'elle a besoin d'un vrai ami pour la soutenir jusqu'à l'opération et qu'elle compte vraiment sur moi dans cette étape cruciale de sa vie. Je suis coincé. Je ne peux décemment laisser tomber celle qui est devenue une grande amie. Le court terme doit donc passer avant le long terme. Même si notre relation ne pouvait durer longtemps, je lui aurais permis, par ma présence et mon soutien, d'améliorer considérablement son état de santé. Cela n'est pas négligeable. J'en perds ma mauvaise conscience de la voir s'attacher un peu trop, momentanément, à un célibataire encore bien endurci.

Nous allons donc, d'ici à l'opération, nous voir beaucoup plus souvent qu'il ne serait raisonnable. J'accepte même de passer avec elle deux fins de semaine aux États-Unis, dont un mémorable voyage de trois jours dans la région de Lake Placid, au cours du long week-end de la fête du Travail.

Dans mes lettres, en revanche, je continue à la mettre en garde et lui demande pour la énième fois de ne pas trop s'attacher à moi. Elle me répond qu'elle a besoin d'illusions pour aller jusqu'au bout. Elle m'écrit aussi que, sans ces évasions, elle pleurerait tous les soirs dans son lit. Dur, dur !

Céline est finalement opérée avec succès par le Dr Grondin. Elle passe sa convalescence dans l'appartement montréalais de son frère Marcel. Elle n'a pas encore le droit de conduire quand nous nous rencontrons à nouveau. Je loge à l'hôtel Reine Elizabeth et nous nous régaloons du superbe buffet au dernier étage. Céline n'a manifestement pas perdu son bon coup de fourchette!

Je note aussi qu'elle peut maintenant marcher beaucoup plus rapidement; elle y prend même un tel plaisir que je dois l'inciter à la prudence.

Nous continuons à nous voir régulièrement et à échanger quelques lettres. Elle m'écrit avoir été particulièrement touchée quand je lui ai dit que sa cicatrice n'avait aucunement réduit l'affection que j'avais pour elle et que ce n'était pas un prix trop élevé pour recouvrer la santé. Quant à moi, vous vous en doutez, je continue à lui écrire que je ne suis pas fait pour la vie à deux, que je ne suis pas prêt à lâcher ma vie à Québec ni mon fameux soccer et qu'elle ne doit pas se faire d'illusions, bla, bla, bla. J'essaie désespérément de compenser par mes écrits l'impression que je peux donner quand nous nous rencontrons. J'emploie souvent l'expression « quadrature du cercle » pour qualifier mon dilemme.

Céline m'avouera bien plus tard qu'elle ne tenait absolument pas compte de ce que j'écrivais, qu'elle tenait son gros poisson et qu'elle n'allait pas le lâcher si facilement.

J'accepte même de participer, à Montréal, à un superbe bénéfice du Parti progressiste-conservateur du Canada, au sein duquel milite maintenant son frère aîné. Je suis présenté à quelques membres de sa famille, dont sa mère. Tout s'enchaîne ensuite rapidement. Je perds progressivement le contrôle de la situation! Ne voulant pas encore inviter Céline dans l'antre du fauve à Québec (ce sont les termes que j'emploie alors), je finis de guerre lasse, moindre mal, par accepter une invitation

à faire du ski de fond, pendant quinze jours, durant la période des Fêtes, au chalet familial à Saint-Donat, dans les Laurentides, qu'elle partage avec sa mère et sa sœur. J'achète tout l'équipement nécessaire à Montréal.

Je n'aimais pas particulièrement les réunions familiales en Suisse. Je ne peux donc les apprécier ici. La pratique du ski de fond fait davantage que compenser ces inconvénients. Je deviens vite accro. Je me souviendrai toujours, non pas de mes débuts sur les pistes, assurément pas très brillants, mais de la joie incrédule de Céline quand elle s'aperçoit qu'elle peut enfin suivre les autres au lieu de skier au rythme qui était le sien auparavant.

L'attrait irrésistible du ski de fond me pousse à me rendre trop souvent à Saint-Donat. Céline vient me chercher le vendredi soir à la gare Centrale de Montréal, et m'y reconduit le dimanche en fin d'après-midi. Au printemps, je remplacerai le ski par... le jardinage. J'ai évidemment hérité mon amour des fleurs aussi bien de papa que de maman, même si, dans ma jeunesse, ma coopération dans ce domaine n'était pas facile à obtenir. Non content de couvrir de fleurs toutes les plates-bandes existantes, j'en aménage de nouvelles. Le jardin est méconnaissable. Le gros poisson est vraiment mal pris!

Nous ne croyons ni l'un ni l'autre à l'amour avec un grand A. Nous nous l'avouons franchement. Mais nous sommes si bien ensemble, nous nous comprenons à merveille. Nous avons été élevés dans des milieux sociaux assez similaires, à l'aise certes, mais ne baignant pas dans l'opulence. Nous commençons à envisager la possibilité d'une vie commune à condition de surmonter les obstacles, avant tout professionnels, qui se dressent devant nous. Mais dans l'immédiat, début juin 1977, nous partons, mon chauffeur et moi, pour une excursion d'un mois aux États-Unis qui nous conduira jusqu'à La Nouvelle-Orléans, à Miami et à Key West, en passant par New York et

Washington, deux villes que je ne connaissais pas encore. Durant ce long périple, le calme olympien de Céline compensera les sautes d'humeur de son compagnon, aussi violentes que passagères.

Sachez pour la petite histoire qu'à mon retour à Québec, sur la balance de mon club sportif, j'ai la surprise de voir que mon poids a passé en dessous de la limite de 170 livres. Ce voyage m'avait enfin permis d'atteindre cette cible, ce que n'avaient pas réussi mes parties de badminton et mon jogging. Plusieurs fins de semaine de suite, j'apporterai un pantalon à Céline pour qu'elle en rétrécisse la taille. Que de fois Céline ne m'a-t-elle pas remémoré ces événements en riant !

Si nous avons pu voyager en juin, ce qui n'est pas habituel pour une enseignante, c'est que Céline, après son opération, n'avait pas recommencé immédiatement à enseigner. Elle s'était préalablement inscrite à l'Université Concordia, la seule université québécoise qu'elle n'avait pas encore fréquentée. Elle y obtient fin mai un diplôme « d'enseignement de l'anglais, langue seconde, au secondaire » qui lui permettra enfin d'atteindre le palier supérieur de l'échelle de traitement de son corps d'emploi.

Peu de temps après notre retour, Céline décide unilatéralement de mettre fin à son supplice. Elle renonce dorénavant à m'écrire, se contentant de nos fréquentes et longues conversations téléphoniques. Je reste en effet souvent au bureau après le travail pour pouvoir utiliser, sans frais additionnels pour l'État, une ligne directe entre Montréal et Joliette, évidemment toujours libre à ce moment-là. Il va de soi que je continue à écrire, même si mes lettres s'espacent quelque peu.

C'est par ces lettres que j'ai finalement retrouvées là où Céline les avait si bien cachées que j'ai pu revivre les deux années qui vont suivre et nos terribles moments de doute que j'avais un peu oubliés. La mémoire est vraiment sélective, heureusement.

Il est tout à fait clair dans nos esprits que nous n'unirons nos vies que si nous pouvons mettre toutes les chances de notre côté. Nous ne sommes pas des jeunes tourtereaux prêts à vivre d'amour et d'eau fraîche. Et si je me marie, ce ne peut être que pour la vie.

J'entreprends sans trop me presser les démarches pour obtenir une mutation à Montréal. Cela nous semble la meilleure solution. Céline, de son côté, étudie la possibilité d'un transfert à Québec sans perdre toutes ses années d'ancienneté. Ce ne serait vraiment pas mon premier choix ! Je crains certes qu'elle s'ennuie à Québec, si loin de sa famille. Mais je veux surtout m'éloigner de mon environnement des dernières années.

Pendant plus d'une année, je réponds à toutes les offres à Montréal pour mon corps d'emploi. Je me rends vite compte du nombre extrêmement réduit de postes vacants qui correspondent à mon expérience de travail à Québec. La direction de la grande majorité des ministères se trouve dans la vieille capitale. Et c'est là que se préparent les budgets.

Dès mars 1979, je suis totalement convaincu de l'inutilité de mes démarches. C'est uniquement en pensant à Céline que je persévère envers et contre tout. Je crois, au début de l'été, avoir enfin décroché le gros lot. Comble d'infortune, celui qui devait être mon chef, Georges Lalande, se lance en politique et, heureusement pour lui et tant pis pour moi, il est élu ! Son successeur renonce à la réorganisation administrative prévue. Le sol se dérobe sous mes pieds. J'y vois un signe du destin ; les carottes sont cuites. La situation ne peut se prolonger éternellement. Je me fixe une date limite, le 1^{er} juillet 1980, à partir de laquelle je prendrai, en Suisse, un congé sans solde d'un an, que je m'empresse de demander par écrit au directeur général. Toutes les options seront ouvertes, même les plus déchirantes...

Je suis convaincu que le Noël de 1979 est le dernier que nous passons ensemble. Céline va finalement devoir relâcher le gros poisson qu'elle croyait tenir fermement dans ses filets.

Nous cachons de notre mieux notre désarroi à nos proches. Je sais que celui qui a quitté son pays se remettra d'une façon ou d'une autre, peut-être en retournant en Suisse. C'est l'avenir de ma chère Céline qui me donne des cauchemars. Je sais cependant qu'elle sera bien entourée par sa famille et redeviendra encore plus qu'avant la tata-gâteau de ses neveux et nièce.

Céline n'est pas du genre à exprimer ouvertement ses sentiments. Ses yeux, en revanche, ne sauraient mentir. J'y distingue une fois, dans un petit restaurant des Galeries d'Anjou à Montréal, un profond désespoir qui me bouleverse. Elle vieillit de dix ans sous mes yeux, l'espace de quelques secondes. Nous gardons cependant la tête froide. Il vaudra mieux nous quitter avant que notre tristesse ne se transforme en amertume et en aigreur.

En proie à un terrible sentiment de culpabilité, je lui écris que je commence à regretter d'être allé la déranger dans sa tranquillité « joliettaïne » il y aura bientôt quatre ans, que mes problèmes sont certainement dus à ma condition d'immigrant et que ma place n'est peut-être pas dans ce pays.

Si pendant quatre ans Céline devient progressivement le principal objet de mes pensées, elle reste longtemps la face cachée de mon existence. Je ne suis pas homme à faire des confidences. Tant mes collègues de travail que mes copains de soccer ne se doutent absolument de rien. Je me vante toujours régulièrement d'être un célibataire endurci...

C'est par pure coïncidence que, dès 1976, mon activité professionnelle commence à m'accaparer de plus en plus.

C'est la stricte vérité; ne riez pas! Les ententes fédérales ont la particularité de ne pas être éternellement renouvelées. Les fonctionnaires chargés de les faire fonctionner peuvent se retrouver d'un jour à l'autre sans travail, ce qui ne signifie pas sans chèque de paie, vous vous en doutez bien.

Au moment où est dénoncée l'entente qui est la source de mon « activité », je sais que, si je reste à Québec, je n'aurai un travail assuré que pour deux ans tout au plus, mais que pendant ce laps de temps, je serai un homme « indispensable ». Car qui, dans la fonction publique, accepterait d'apprendre, de gaieté de cœur, toutes les subtilités d'une tâche vouée à une prompt disparition?

La petite barque fait eau de toutes parts, et les hommes sautent à la mer. Aldé et moi, nous nous retrouvons seuls à bord. Comme j'ai plus d'ancienneté que lui, je suis logiquement le chef d'équipe chargé de la coordination du travail et de la compilation finale des données, travail nouveau pour moi et que Jean-Marie m'explique patiemment.

Un nouveau tandem de choc est né qui pédale, dans la plus franche camaraderie, régulièrement, mais sans excès d'ardeur. Dans la fonction publique, ceux qui accomplissent à deux des tâches prévues théoriquement pour quatre personnes ont parfois un petit pain sur la planche qui leur permet de se retrousser les manches quelques heures par jour, sans risque d'épuisement toutefois. Je ne vois donc aucun intérêt à disposer d'une aide supplémentaire. Nous conjugons nos efforts sans jamais mettre le pied au plancher. Les délais sont respectés dans la bonne humeur. L'accouchement de la réclamation finale s'effectue sans douleur. Le document est approuvé tant par le Vérificateur général du Québec que par celui d'Ottawa.

Aldé me fait faux bond en 1977, soit un an avant l'ultime échéance. Il saute logiquement sur l'occasion d'assurer ses arrières dans un coin douillet ailleurs au ministère. Il vaut

toujours mieux, dans ces cas-là, prévenir que guérir. Il s'ajoute à la longue liste de ces excellents copains de bureau que je n'oublierai jamais. Il va rester dans le Complexe G, à un autre étage. On se dit qu'on va se revoir ; c'est vrai au début. Salut.

Je vais donc rester seul pour effectuer le travail attribué, sur papier, à quatre personnes ! Je ne suis pourtant ni un stakhanoviste, ni un surdoué, vous le savez. C'est ça, la fonction publique !

Comme je tiens le gros bout du bâton, je peux fixer mes conditions à Jean-Marie, qui est trop content de les accepter. Promu de directeur adjoint à directeur de service, il a d'autres chats à fouetter que de gérer l'épilogue. Je n'ai d'ailleurs presque plus besoin de son aide.

Je travaille quand je veux : pendant les heures normales, le soir, parfois les fins de semaine. J'inscris très scrupuleusement, chaque jour, mes heures de présence. Au-delà des trente-cinq heures hebdomadaires, j'accumule des heures supplémentaires pour arrondir mes vacances de l'été prochain. C'est long, trente-cinq heures de présence au bureau, lorsqu'on arrive en retard et que la pause de midi s'allonge par un bon lunch ou une séance de jogging sur les plaines d'Abraham. J'en avais perdu l'habitude.

Je me rends compte que mon ami Aldé exécutait sa part de travail. Je dois mettre les bouchées doubles. Pendant une année, je vais être réellement, même si l'association des mots est insolite, un fonctionnaire « ben occupé ». Je tiens à préciser, à l'intention d'éventuels détracteurs incrédules, que le travail que j'effectue seul dorénavant fait l'objet d'un contrôle par le Vérificateur général de la province. Et une vérification, comme vous le savez, ne porte pas sur l'ensemble des opérations à effectuer mais sur un échantillon savamment choisi. Trois ou quatre vérificateurs vont donc contrôler pendant deux mois un rapport financier préparé en moins de dix mois par votre serviteur. Sans commentaire !

Lorsque le Vérificateur général remet son dernier rapport, mes tâches cessent automatiquement d'exister. La valse des journaux reprend de plus belle. Le poste de secrétaire administratif de notre direction générale se libère. Il m'est offert. Je l'accepte avec fatalisme. Ça ou autre chose...

Je deviens donc le gestionnaire de la direction générale de la Gestion. Comme je l'ai déjà écrit, cet emploi type se retrouve dans toutes les unités administratives de la fonction publique pour libérer les directeurs des basses besognes que sont la gestion du personnel, la comptabilité et les services auxiliaires. Je suis donc dorénavant un «client» de différents services, parmi lesquels le service du Budget, toujours aussi désœuvré. Je relève directement du nouveau grand patron, Jacques Cardinal, que je ne connais qu'en raison de nos mémorables parties de badminton en double.

Parallèlement à ma demande de congé sans solde, j'insiste ensuite pour être relevé du secrétariat administratif, même si mon niveau de désœuvrement dépasse allègrement les 90 %. Je n'ai plus le cœur à l'ouvrage, si léger soit-il. Le ressort est totalement cassé. Je vais m'en aller bientôt en Suisse, peut-être définitivement. Je constate alors que l'oisiveté d'un fonctionnaire sur une voie d'évitement n'est pas de beaucoup supérieure à celle des autres!

Ma vie de fonctionnaire va donc se terminer après dix ans, dans l'ensemble très agréables. Je n'en sors pas exténué, même s'il m'est souvent arrivé de gâcher le métier en accomplissant un peu plus que le *pensum* bureaucratique moyen. Je me suis en fait senti, pendant toute cette période un peu folle, comme un Lausannois en vacances dans un pays étranger qui a l'avantage inestimable d'être francophone.

Mes pérégrinations nocturnes dans le Vieux-Québec s'espacent, à l'étonnement des copains. Mes explications

sont évasives. Mon implication dans le soccer local diminue progressivement. Je trouve un prétexte futile pour quitter le comité de la Ligue provinciale. Je participe toujours pendant l'hiver aux entraînements du club, qui ont maintenant lieu en semaine. Pendant l'été, je n'assiste aux matches que lorsque je suis un homme « libre ».

En 1977, ces pauvres Grognards vivent leur campagne de Russie, puis leur Waterloo, même si, jusqu'à la fin, ils font bonne figure sur le terrain. Ils ne survivront pas aux ennuis financiers et à la démission de Doyo, leur Napoléon basque, coach-joueur et unique commanditaire. Aucune autre source de financement n'étant accessible, j'hérite d'un club à la dérive. Le rôle d'un banquier suisse n'est pas d'utiliser ses fonds propres, mais de tirer les conclusions qui s'imposent.

Une dernière partie est disputée sur notre terrain de Cap-Rouge ; c'est une dernière victoire, un beau chant du cygne dans une atmosphère de veillée funèbre. Je paie de mes deniers les dernières factures en souffrance, dont celle de l'ultime déplacement à Montréal, pour un total d'environ quatre cents dollars. Les Grognards du Vieux-Québec mourront sans dette. Je signe l'acte de décès du club le 22 juillet sous la forme d'une lettre adressée à Mme Val Zimmermann, la dévouée secrétaire de la Ligue nationale de soccer du Québec.

Je n'ai plus, dorénavant, pour maintenir ma condition physique, ni entraînement de soccer, ni simples de badminton. Il m'arrive, une fois par semaine, de jouer en double avec Jean-Marie et quelques employé(e)s du service du personnel. L'effort physique n'est pas comparable. Il s'agit avant tout de rencontres sociales, d'un prétexte pour prendre ensuite une petite bière, voire un spaghetti ou une pizza. Autant je peux être mauvais perdant en simple, autant, galanterie oblige, je perds avec élégance en double mixte.

Il est donc temps que je me prenne sérieusement en main. Je ne m' imagine pas dans quelques années, avec un menton à trois étages, souffler comme un phoque en traversant la rue au pas de course. Certes, je fais occasionnellement un peu de jogging depuis 1969. Chaque année, depuis 1971, dans les semaines qui précèdent mon anniversaire, je me prouve que je suis encore jeune en courant une heure sans m'arrêter.

Je prends donc le 1^{er} avril 1978 — et ce n'est pas une farce — la ferme décision de faire du jogging une habitude de vie, en courant plusieurs fois par semaine, par tous les temps, été comme hiver. J'inscris soigneusement sur un carnet le nombre de minutes de course, l'enregistrement du kilométrage se révélant impossible tant par mon changement continu de parcours que par mon allure variable, qui s'adapte à la condition physique du jour. Une nouvelle drogue chasse l'autre. Je freine mes sorties nocturnes pour ne pas nuire à ma bonne forme. Si mon jour de course tombe le lendemain d'une « belle » soirée que je n'ai pas pu éviter, je m'impose une expédition punitive, c'est-à-dire une course à un rythme légèrement plus lent mais d'une distance bien plus longue.

J'ai des fourmis dans les jambes lorsque je ne cours pas pendant deux jours. Le *high* du *jogger* n'est pas un vain mot. Mes idées s'éclaircissent après vingt minutes de course. Je trouve souvent en courant la solution à des problèmes tant personnels que professionnels.

J'ai tenu parole jusqu'en 2004 en courant en moyenne quarante-cinq minutes trois fois par semaine. Le jogging a souvent été remplacé en hiver par le ski de fond, et en Suisse par de longues excursions alpestres. L'arthrose et une opération à la hanche (resurfaçage) m'ont contraint, dès 2005, à remplacer la course par la marche.

L'existence de ma compagne va poser un certain nombre de problèmes en ce qui concerne mes vacances annuelles. Ce n'est pas encore le cas en 1976. Je m'en vais seul en Suisse fêter ce fameux quarantième. C'est la foire pendant trois semaines. Je peux aussi célébrer un autre anniversaire : les vingt ans de notre petit club de quartier, fondé sans grande perspective d'avenir. Un tournoi de foot est organisé à cette occasion avec l'incontournable buvette. Je revois tous ces vieux copains, fondateurs comme moi, dont certains jouent encore dans l'équipe de vétérans. Ils me feront regretter toute ma vie de n'avoir pas pu prendre mes vacances un mois plus tôt lorsqu'ils me racontent la véritable célébration du vingtième sous forme d'un mémorable voyage en Grèce, en célibataires. La famille était heureusement dignement représentée. Que de fois me parle-t-on d'un certain Jean-Pierre, particulièrement en voix, et de son étonnant répertoire sur un bateau ramenant des îles grecques vers Athènes une troupe hyperjoyeuse ! Je précise que le frangin est maintenant père d'une fillette, Sylvie. Il a réussi, comme beaucoup d'autres, à obtenir de sa tendre moitié son « permis de sortie » pour cette occasion.

En 1977, je n'ai plus vraiment le choix. Je ne verrai pas maman. C'est la première année que je lui fais faux bond depuis la mort de papa. Comme elle ne connaît pas encore l'existence de ma compagne, c'est soi-disant avec des copains que je fais le voyage que Céline et moi effectuons aux États-Unis et au cours duquel j'enverrai en Suisse quelques cartes postales.

En 1978, mes deux Suissesses préférées décident de revenir me voir à Québec. C'est donc la grande confession écrite à maman, puis l'expédition à cinq, en comptant la mère de Céline, en Gaspésie et au Nouveau-Brunswick avec retour par le Maine.

Je n'imaginais pas que je prenais un aussi grand risque en me lançant dans cette aventure. Je mentirais en écrivant qu'une

entente cordiale régnait entre les participantes. Je me dois d'être diplomate. Je ne peux cependant éviter des discussions animées avec Céline, qui en perd parfois son calme légendaire. Elles se terminent parfois en franches engueulades.

Je n'appelle certes pas ma mère par son prénom, mais nos relations un peu copain-copine ne sont pas toujours bien comprises. Ce n'est qu'à cause de mon extraordinaire complicité avec maman que le voyage peut se terminer sans trop de mal. Je commence cependant sérieusement à me demander si Céline et moi sommes vraiment faits l'un pour l'autre.

Notre destin a cependant voulu qu'immédiatement après le retour au bercail des Suissesses, nous entreprenions un voyage qui n'a d'« organisé » que le nom. Les heures supplémentaires que j'ai accumulées me permettent de prendre d'autres vacances. Il était totalement exclu que je les passe au chalet de Saint-Donat, où je détestais de plus en plus me rendre les fins de semaine après le jardinage de printemps. Je n'en dis pas plus. Céline n'aurait vraiment pas aimé ce que j'aurais pu écrire. J'étais prêt à me rendre en Suisse. Finalement, nous avons opté en catastrophe pour un voyage en bus de Montréal à Los Angeles et retour, en passant, entre autres, par Chicago, Cheyenne, San Francisco, le Grand Canyon, Las Vegas, Saint-Louis...

Ce voyage de groupe restera le pire que nous n'ayons jamais effectué, mais aussi celui qui nous aura permis de nous retrouver pleinement. Je pourrais écrire un chapitre sur son déroulement. Sachez seulement que, le premier jour, avant même d'arriver à Toronto, tout près de Port Hope, notre bus reste en panne au bord de la route... pendant cinq heures.

Lorsqu'en 1979 je retourne seul en Suisse pour trois semaines, je n'ai pas revu mon quartier depuis trois ans. Je ne m'y retrouve plus. Le restaurant du Pont-de-Chailly va faire place à une banque ! Le bar Porto-Rico est remplacé par l'excellente

pizzeria Au charbon. Je dois me rabattre sur le troisième bistrot, que je ne fréquentais qu'exceptionnellement dans ma jeunesse, sachant que je n'y retrouverais aucun copain. Il s'appelle maintenant La Pinte de Chailly. (Dans notre langage vaudois, pinte est synonyme de bistrot.) Les nouveaux propriétaires, Maurice et Pierrette Bourl'homme, ont créé une atmosphère très agréable. C'est là que les vieux copains du quartier se réunissent, l'inamovible Johny Dachtler en tête, mais aussi Jean-Claude Rod, ancien camarade de l'école primaire, Gaby et Michel Falcy. Je suis instantanément un vieil habitué! Presque sevré de mon vin blanc à Québec, je me rattrape sans retenue, mais sans excès digne de mention ou presque. (J'ouvre une toute petite parenthèse pour préciser que la Société des alcools du Québec vend quelques bouteilles de vin suisse, mais que les meilleurs crus ne sont pas exportés. Ils sont consommés sur place!)

Comme vous devez vous en douter, Céline est une mordue de politique, ce qui n'est pas pour me déplaire, bien au contraire. Comme beaucoup de Québécoises et de Québécois, elle est plus nationaliste que vraiment indépendantiste. Son aversion pour Trudeau est réjouissante.

J'apprends la victoire historique du Parti québécois le 15 novembre 1976 au cours d'une importante réunion du comité des Grognauds relative au choix d'un nouvel entraîneur pour 1977. Ma seule préoccupation immédiate, très terre-à-terre je le reconnais, mais prémonitoire, est la crainte de ne plus recevoir de subvention à la suite du changement de gouvernement.

Je me sens d'ailleurs si peu concerné personnellement que je n'ai même pas jugé opportun de me faire inscrire sur la liste électorale.

De retour chez moi, je regarde la télévision et appelle Céline, ravie d'avoir « gagné ses élections ». Je suis, moi, surtout amusé de... la défaite des libéraux. Je ne vois cependant aucune raison d'aller fêter ça dans les rues et les bars. J'apprends le lendemain que les célébrations ont été à la hauteur de l'événement, en particulier au bar Le Chantauteuil, rue Saint-Jean, juste à côté du Figaro.

L'activité politique est de plus en plus intéressante à suivre. La formation du nouveau gouvernement suscite d'interminables discussions au bureau.

J'admire la capacité de René Lévesque à tenir fermement en main un ensemble gouvernemental aussi disparate, formé en majorité de fortes personnalités que seule la souveraineté du Québec semble rapprocher.

La Charte de la langue française (ou loi 101) ne me plaît pas beaucoup. D'une part, je la trouve excessive sur l'affichage. J'aurais préféré la prédominance du français à l'unilinguisme. Francophone vivant au Québec, j'estime que les anglophones méritent pleinement leur sort, mais dès que je me place dans un contexte international, je me rends compte que cette loi sera une cible idéale étant donné que les anglophones dans les autres provinces n'ont pas besoin de recourir à une telle mesure pour arriver à leurs fins.

J'estime en revanche que la loi ne va pas du tout assez loin en ce qui concerne la langue d'éducation. Pourquoi ne pas profiter davantage d'une constitution canadienne qui, même fortement biaisée à l'avantage des anglophones, laisse pourtant à cet égard une intéressante liberté de manœuvre? Pourquoi la loi 101 n'impose-t-elle l'enseignement en français qu'au primaire et au secondaire pour les immigrants? Pourquoi n'inclut-elle pas aussi le secteur collégial? Pourquoi ne fixe-t-elle pas certaines règles restrictives à l'admission des immigrants aux universités anglophones? De telles dispositions n'auraient pu être critiquées

à l'étranger, étant donné le traitement méprisant que subissent les francophones ailleurs au Canada.

Je n'arrive pas du tout à comprendre l'électorat québécois. Comment peut-il voter pour les deux frères ennemis, pour Lévesque à Québec et pour Trudeau à Ottawa? L'un prône ouvertement l'indépendance du Québec; l'autre, tacitement mais clairement, souhaite son écrasement, c'est-à-dire sa « bilinguisation » menant inévitablement à l'unilinguisme anglais, en deux générations, avec l'aide des immigrants. Il y a des moments où je me sens proche des Québécoises et des Québécois; il y en a d'autres où je m'en trouve à des années-lumière. Branchez-vous, ca...life!

L'approche du référendum me rend un peu mal à l'aise. Je ne compte d'ailleurs pas voter. Je reste bien trop marqué par le fédéralisme rentable en Suisse pour rejeter cette formule au Canada. Il convient d'abord de se débarrasser de Trudeau, principal obstacle à une solution du problème. Par son intransigence et son mépris viscéral des « siens », il encourage l'intolérance innée des Canadiens anglais, qui me font de plus en plus prendre les Suisses allemands pour une majorité illuminée comme il ne s'en fait plus! Je dis souvent que je devrais m'excuser publiquement auprès de mes anciens compatriotes alémaniques pour toutes les remarques bien senties que j'ai pu faire à leur sujet.

Pendant la campagne référendaire, mes réflexes sont conformes à mon rejet de tout endoctrinement et à ma haine de l'intolérance. Il s'ensuit que plus j'écoute les envolées patriotiques de certains chantres de l'indépendance, plus j'ai envie de voter NON. Mais, en revanche, plus je lis, plus je regarde, plus j'écoute les médias anglophones, plus je sens monter en moi une sourde révolte, voire l'idée de voter OUI. Commencerais-je finalement à me sentir personnellement concerné?

Je renonce vite à toute discussion sur le sujet, aussi bien au bureau que dans les bars. Je n'aime pas les guerres de religion. Je donne un jour presque entièrement raison à un indépendantiste inconditionnel. La discussion risque de dégénérer à cause des quelques petites réserves que je formule. J'apprends ma leçon ; je ne vais quand même pas risquer ma peau pour un problème qui ne me touche pas ! Je réserve dès lors l'exclusivité de mes commentaires à Céline et à quelques rares amis moins fanatiques.

En revanche dans la famille Masse, et c'est tout à leur honneur, les opinions politiques divergentes et les discussions animées qu'elles suscitent ne sauraient dégénérer et remettre en cause l'affection que se portent les frères et sœurs. Et croyez-moi, Céline n'a pas peur de contredire son frère aîné.

LA VIE À DEUX

Avril 1980...

Mon horizon personnel s'éclaircit subitement alors que mes derniers espoirs s'étaient pratiquement envolés. J'obtiens *in extremis*, à partir du 8 avril, cette mutation à Montréal qui se dérobaît à moi depuis trois ans. Je ne retournerai donc pas vivre chez maman.

C'est à la mi-février que je suis informé que l'entrevue de la toute dernière chance, à Montréal, où je me suis rendu sans aucune illusion, m'avait permis de décrocher le poste à combler. Ma surprise est totale. Céline et moi ne nous abandonnons pas aux manifestations de joie qui auraient semblé naturelles en pareilles circonstances. Nous avions déjà, sans vraiment nous en rendre compte, commencé le compte à rebours qui devait nous conduire en juillet à une séparation peut-être définitive.

Le retour sur terre ne se fait pas en douceur. Il y a quelques petites prises de bec ou périodes prolongées de mutisme dont nous avons perdu l'habitude. C'est peut-être bon signe. Nous recommençons peu à peu à nous réapprivoiser. Nous sommes coincés: le vin est tiré, il faut le boire. Et il ne faut pas que ce soit de la piquette. Nous n'avons pas fait tout ce chemin pendant quatre ans pour renoncer si près du but. Ce serait ridicule et nous le regretterions toute notre vie.

C'est dur cependant de refaire des projets d'avenir du jour au lendemain. Il nous faut maintenant nous préparer à vivre ensemble, ce qui n'est pas évident pour deux célibataires de plus de quarante ans. Nous aurons besoin de quelques mois pour cette reprise en main.

Le ton et le contenu de mes lettres changent évidemment du jour au lendemain. La grande tristesse et le fatalisme font place à l'espoir d'une vie à deux réussie. Je commence par énumérer dans une longue épître les conditions de réussite de notre vie future. Je lui demande très gentiment, en particulier, d'attacher un peu plus d'importance à sa façon de s'habiller, de se « montréaliser », étant donné que dorénavant nous passerons plus de temps dans la métropole qu'à Saint-Donat. « Je veux une femme bien mise et paraissant jeune. »

(Mon conseil a été suivi au-delà de tous mes espoirs. Le destin ne lui ayant pas laissé le temps de vieillir, j'ai été flatté dans mon orgueil, avec mes cheveux blancs, de donner l'impression, jusqu'aux derniers jours, surtout quand nous attablions dans un restaurant, de sortir avec une dame bien plus jeune que moi.)

Je vais donc quitter Québec, où je viens de passer presque dix ans. Un tel événement ne peut que s'arroser en compagnie de la vieille garde « grognarde ». Le jour est déjà bien levé lorsque, renouvelant malgré le froid matinal le geste noble du bon samaritain, je balance à l'un des survivants d'une nuit particulièrement rude ce bon vieux manteau d'hiver, fidèle compagnon de tant de nuits sanglantes, usé jusqu'à la corde, et que ma compagne, insensible à sa longue histoire, ne veut absolument plus me voir porter. Premier accroc à une sacro-sainte liberté qui, bon gré mal gré, devra être tamisée.

Mieux valant prévenir que guérir, je soumetts ensuite mes possessions personnelles à un tri extrêmement rigoureux qui les réduira à la portion congrue. Leur transfert à Montréal,

dans une voiture à peine remplie, ne mérite pas l'appellation de déménagement.

Céline n'est pas ravie que je loue à Montréal un petit studio sur le boulevard de Maisonneuve, tout près de la rue Atwater. Elle aurait logiquement préféré, pour venir me voir plus souvent, que j'habite dans l'est de la ville. Mais, esclave de mes vieilles habitudes, je tiens à vivre au centre-ville pour pouvoir aller travailler à pied, pour être près du parc du Mont-Royal, où je compte faire mon indispensable jogging, pour avoir un grand choix de restaurants. C'est en quelque sorte la continuité de ma vie de célibataire de ces dernières années.

Nous nous rencontrons à nouveau toutes les fins de semaine d'abord à Montréal, puis à Saint-Donat, où je vois à nouveau fleurir toutes les belles fleurs que je pensais devoir abandonner.

Comme je ne veux, pas plus qu'avant, passer mes vacances d'été au chalet, nous optons pour un nouveau voyage dans l'Ouest, cette fois canadien. Après avoir passé quelques jours à Vancouver, nous commençons dans cette ville notre deuxième voyage de groupe, très court mais haut de gamme (la leçon de 1978 a porté ses fruits!), qui nous conduira à Calgary, où Marcel travaille depuis plusieurs mois. En louant une voiture, nous n'aurions pu, en plein été, loger dans les hôtels « historiques » où Céline voulait absolument coucher, soit l'Empress à Victoria, le Jasper Park Lodge, le Chateau Lake Louise et l'hôtel Springs à Banff. Il faut dire qu'en Alberta et en Colombie-Britannique, l'histoire commence il y a à peine plus d'un siècle lors de la conquête de l'Ouest et la construction de la ligne de chemin de fer transcanadienne.

Ce beau voyage et les excellents repas qui l'agrémentent nous remettent définitivement d'aplomb. Les choses sérieuses peuvent commencer ! Les dures échéances approchent : je vais passer dans le broyeur... À quelle sauce vais-je être dévoré ?

C'est par un bel après-midi d'octobre, au chalet de Saint-Donat, que la réalité me rejoint et me frappe de plein fouet. Je prends mon bain après une éprouvante séance de jardinage lorsque le téléphone sonne et que, peu après, une voix surexcitée me crie : « Notre offre est acceptée ».

Le touriste de passage est dorénavant copropriétaire d'un triplex, rue Monsabré, dans l'est de Montréal. Le gros poisson est bien coincé dans les mailles du filet. Je ne jouis que du répit de cinq mois correspondant au délai que nous avons accordé à l'ancien propriétaire pour se trouver un nouveau logement.

Je ne me sens pas très à l'aise dans mon nouveau rôle de propriétaire foncier. Comme Céline habite toujours Joliette, c'est logiquement moi qui, au début de chaque mois, me rends chez nos nouveaux locataires du deuxième étage pour encaisser les loyers qu'ils paient toujours comptant. Ce sont deux retraités de l'industrie pétrolière de Montréal-Est, très sympathiques, qui insistent pour que j'accepte une bière ou un martini, ce qui, vous pensez bien, n'est pas pour me déplaire.

Le grand problème, c'est que les loyers, par définition, doivent être augmentés, surtout en période de forte inflation. Je dois trouver un juste milieu entre l'exploitation des plus pauvres que moi et l'action de bienfaisance. Conscient que les loyers réclamés par le médecin qui nous a vendu la maison sont très nettement en dessous des prix du marché, je n'ai pas l'impression d'être un affreux capitaliste en prévoyant une augmentation voisine du taux d'inflation.

Tout se passera bien. Je vais briser, sans m'en rendre compte, le front uni que nos deux locataires, semble-t-il, voulaient nous opposer. J'accepte trois bières de l'un des couples ; nous discutons de tout et de rien ; le nouveau bail est signé dans la foulée, sans même l'esquisse d'une récrimination. Je mentirais en prétendant que leurs voisins de palier sautent de

joie lorsque je leur annonce la nouvelle. Ils ne partiront pas en guerre tout seuls.

C'est fou ce que la rencontre d'une seule personne peut déranger une vie. Je prends le train en marche. Le Suisse errant devient un Montréalais sédentaire. En l'espace d'une nuit, je vais passer de la condition de bohème un peu bourgeois à celle de bourgeois un peu bohème. Ce n'est pas évident.

Jusqu'alors, les problèmes de logement et d'ameublement ne m'avaient jamais tracassé. Ma chambre du deuxième étage, à Lausanne, n'était que pour moi... sauf de très rares exceptions. Je n'avais besoin que d'un lit confortable et d'un bureau. Comme touriste à Montréal, puis à Québec, je ne désirais rien de plus qu'un petit appartement meublé de deux pièces et demie au grand maximum. J'avais toujours recours aux services d'une femme de ménage. (À Québec, c'est d'ailleurs mon adorable concierge qui, pendant près de dix ans, se chargea de cette tâche.)

Je laisse donc à ma compagne le soin de s'occuper de problèmes aussi secondaires que l'ameublement et l'agencement de notre appartement. Travail exécuté aussi rapidement que brillamment avec l'assistance technique de sa mère. Je garde tout au plus un droit de veto. Ma seule exigence, au moment de l'achat, concernait la surface du logement. Pour vivre à deux, il faut au moins trois fois plus d'espace que pour vivre seul!

Il est évident que ce n'est pas à quarante-cinq ans que je vais, pour la première fois de ma vie, empoigner un pinceau de peintre en bâtiment ou appliquer un papier peint contre un mur. Heureusement, les précédents propriétaires nous ont laissé un logement en si parfait état qu'il nous suffit de suspendre un miroir et quelques cadres aux mêmes endroits qu'eux pour dissimuler certaines marques du temps.

D'aucuns craignent le mariage comme la peste. Moi, c'était la cohabitation qui m'inspirait une sainte frousse. Une fois

embarqué sur ce bateau, la forme des voiles n'a plus aucune importance. Je ne conduis certes pas Madame à l'autel. Nous nous contentons de convoler civilement après avoir préalablement adopté par contrat le régime de la séparation des biens, soit celui qui convient vraiment le mieux à deux célibataires habitués depuis si longtemps à régler seuls leurs problèmes financiers.

Chaque fois que je regarde les photos prises au palais de justice de Montréal, je suis frappé par le visage radieux de Madame, son sourire éclatant. Un peu comme un pêcheur exhibant sa plus belle prise !

Mes proches sont évidemment très étonnés d'un événement dont ils ne prennent généralement connaissance qu'*a posteriori*. Ma tante Odette Collet, la femme de l'oncle Paul, m'écrit avec une pointe d'humour ironique : « Nous voilà rassurés. Car l'idée que Michel allait vieillir seul, peut-être dans la crasse et dans l'alcool, nous minait... ».

Même si, depuis sa seconde opération, Céline pourrait avoir des enfants, nous décidons de ne prendre aucun risque. Cette résolution fut assurément plus difficile à prendre pour elle que pour moi. Je suis tétanisé à la simple idée de me retrouver seul à Montréal avec un bébé sur les bras. Maman n'aurait alors pas eu d'autre choix que de m'accueillir.

Nous partons en voyage de noces un mois après la cérémonie ; elle, en Louisiane pour suivre un cours de perfectionnement en anglais, langue qu'elle enseigne à Joliette, moi, à Lausanne, pour faire une cure de vin blanc à la Pinte de Chailly ou ailleurs ! Que peuvent bien murmurer dans mon dos la parenté, les amis ? « Il se marie et il vient seul ; il ne changera donc pas ! » Comme l'eau sur le dos des canards...

Nous nous rendons finalement à Lausanne en 1982. Maman a réaménagé pour nous l'ancienne « chambre des maîtres » ; Céline adore s'installer pour lire sur la belle terrasse ombragée dont papa et maman ne se servaient presque jamais.

Dans le grand jardin, elle se délecte des dernières framboises, son fruit préféré. En l'honneur de sa belle-fille québécoise, si friande de bonne nourriture, maman nous invite, avec Annette, au restaurant Girardet, à Crissier, en banlieue de Lausanne, l'établissement le plus « étoilé » de toute la Suisse. Une visite à la parenté s'impose, à Suchy et à Genève.

Pour la première fois, je visite la Suisse en touriste. Certains de mes réflexes sont typiquement nord-américains. Je considère maintenant comme très anciens des édifices qui datent de quatre, trois et même deux siècles. C'est avec de nouveaux yeux que je regarde l'édifice de l'Ancienne Académie où j'ai fait mon gymnase, le Château de Lausanne, centre de l'administration cantonale vaudoise. Je monte pour la première fois dans la grande tour de la cathédrale devant laquelle j'ai passé si souvent.

Je profite aussi de ce séjour pour aller voir grand-maman dans une maison de repos pour personnes très âgées ou très handicapées. Grand-maman, qui a maintenant nonante-six ans, ne reconnaît plus personne en dehors de quelques rares membres de la famille immédiate pour lesquels elle a une affection particulière. Elle en a inconsciemment sorti plusieurs autres de sa mémoire. Je suis profondément touché qu'elle me reconnaisse plusieurs fois de suite, l'espace d'un court instant, chaque fois que je lui fais ma petite grimace préférée. Je suis même un peu mal à l'aise lorsque son visage s'illumine à intervalles réguliers, après de longues périodes d'absence totale, et qu'elle prononce, à très haute voix, toujours les mêmes mots : « Ah ! Mon Michel, mon Canadien ! ». (Grand-maman nous quittera deux mois plus tard. Salut, je t'aimais bien, tu sais.)

Comment imaginer un meilleur locataire que M. Harton ? Contre une légère rémunération, il s'occupe de la pelouse devant et derrière l'immeuble. Pendant l'hiver, il dégage l'entrée de garage après chaque chute de neige.

En contrepartie, nous lui laissons parquer son ancienne et immense voiture dans le fond du local. Avec un tel gardien, nous pouvons partir sans crainte les fins de semaine ou pendant les vacances. Je ne voudrais pas préjuger de ses sentiments, mais j'ai l'impression qu'il apprécie autant ses propriétaires que ces derniers l'estiment.

Pourquoi faire les choses à moitié? Après l'acquisition d'une résidence principale, un bourgeois, logiquement, se cherche une résidence secondaire. Si ma compagne avait eu un coup de foudre pour notre triplex, c'est moi qui m'amourache d'un beau terrain à Saint-Sauveur-des-Monts. Je m'imagine toutes les fleurs que je pourrais y planter. Il y a un «dépanneur» à moins de deux cents mètres offrant l'indispensable journal du matin. J'adore le paysage des Laurentides, ces «montagnes» comme il m'arrive parfois maintenant de nommer ces petits accidents de terrain qui n'auraient même pas droit en Suisse à l'appellation de collines. Comment pourrais-je résister à tant d'avantages? Céline est plus réticente. Femme pratique, elle se rend compte que la construction laisse un peu à désirer. Elle s'incline cependant vite devant l'enthousiasme inhabituel de son compagnon. S'il aime vraiment l'endroit, il faut en profiter! Quelques aménagements seront apportés, progressivement, jusqu'à ce que Madame soit satisfaite... ou presque.

Les événements se précipitent. Au moment où nous acquérons notre chalet, Céline cesse d'enseigner l'anglais à Joliette pour reprendre, deux jours plus tard, en cours d'année, une classe de quatrième primaire à l'Île-Bizard, à l'extrême pointe nord-ouest de l'île de Montréal. Ce n'est pas évident, paraît-il, mais c'est le genre d'occasions à ne pas rater.

Notre triplex est maintenant trop éloigné de la nouvelle école de ma compagne. Nous le quittons logiquement pour un condominium sur la place Fortier à Saint-Laurent, au nord de Montréal, à cinq minutes à pied de la gare ferroviaire de

Côte-Vertu où, en 1968, mon ami Émile m'attendait pour m'emmener au bureau à Pointe-Claire.

Je vais regretter M. Harton, ce locataire idéal d'un proprio « pas si pire ». Mais je suis soulagé de ne plus avoir à déterminer les hausses de loyer. Je ne suis pas assez âpre au gain et un peu trop charitable pour rechercher à tout prix un rendement maximum de mon investissement. Mais je connais trop bien les chiffres pour ne pas savoir exactement ce que je devrais faire pour y parvenir.

Je deviens un abominable pantouflard. Céline doit même user de toute son influence pour me faire sortir au théâtre, au cinéma, à Montréal. Je ne renie d'aucune façon toutes mes folles nuits des vingt-cinq dernières années, ni les hectolitres de vin blanc ingurgités pendant ma jeunesse lausannoise, ni mes campagnes d'Espagne et de Paris, ni les chevauchées « grognardes » dans le Vieux-Québec. Je prends cependant de plus en plus goût au repos du guerrier. Aurais-je enfin atteint l'âge de raison ? Ou mieux, celui de la déraison ?

Ce n'est qu'à Saint-Sauveur que je me sens chez moi. Notre terrain a une superficie deux fois plus grande que la surface moyenne des propriétés.

Dès le mois d'avril, je m'impatiente de la lenteur irritante du réveil de la nature. Il n'y a plus que mon jardin qui compte. Le moment venu, je teste les limites de ma résistance physique. Rien ne m'arrête. L'aménagement paysager du terrain a été bien conçu, mais le précédent propriétaire a quelque peu négligé l'entretien des arbustes et des fleurs. Peu à peu, notre jardin deviendra l'un des plus beaux du village. Beaucoup de promeneurs s'arrêtent pour le contempler. Il en faudrait certainement plus pour impressionner maman, qui nous rend visite avec Annette en 1983. Ce qui doit l'épater, en revanche, c'est la métamorphose d'un bambocheur averti en *gentleman-farmer* !

Nous n'avons pas à craindre d'éventuels voisins envahissants. Les rues avoisinantes me permettent de modifier à ma guise mon itinéraire de jogging.

J'apprécie de pouvoir vivre dans ce village comme j'avais vécu en Suisse et même à Québec, c'est-à-dire sans que l'usage d'une voiture soit absolument nécessaire. C'est un élément des centres de villégiature européens qui est rare au Québec. Saint-Sauveur, c'est pour moi la campagne à la ville ou, si vous préférez, la ville à la campagne. Quelques minutes après avoir quitté notre paradis de tranquillité, nous sommes sur la rue Principale, dont les innombrables restaurants me permettent de satisfaire le seul vice qui me reste... ou presque.

Je passe d'une des plus grandes subdivisions de l'aquarium à l'une des plus exiguës. Je quitte en effet un ministère tentaculaire pour la Commission des affaires sociales, un petit tribunal administratif regroupant une centaine de personnes, dont soixante à Montréal, et logé dans un immeuble du centre-ville qui abrite aussi plusieurs compagnies privées.

La Commission vient d'atteindre sa « majorité », c'est-à-dire d'obtenir son autonomie administrative. Elle vole dorénavant de ses propres ailes, prépare et gère son propre budget. Elle vient de se dégager de l'emprise étouffante du ministère des Affaires sociales, qui l'empêchait jusqu'alors de s'épanouir à sa guise. Le président, qui relève pourtant directement du ministre, devait composer avec des services administratifs si insensibles aux projets de développement de la Commission qu'ils prenaient un malin plaisir à les inscrire à la toute fin de la liste des priorités du ministère. Les heurts étaient inévitables. Ils n'ont pas non plus été évités.

La Commission ne peut se permettre de manquer son coup et de susciter ainsi les ricanements des anciens empêcheurs de danser en rond, frustrés de leur perte de contrôle. Comme elle n'a dans ses rangs aucun spécialiste en gestion gouvernementale, elle doit remédier en catastrophe à cette lacune.

Mon nouveau boss, Pierre Desmarais, le secrétaire de la Commission, entré en fonction il y a quelques mois à peine, vient de l'extérieur de la fonction publique. Il n'a pas « les deux pieds dans la même bottine » et comprend donc très vite qu'il a besoin avant tout d'un agent de la gestion financière qui connaisse bien la réglementation et les rouages gouvernementaux. Je suis, lors des entrevues pour combler ce nouveau poste, le seul candidat en lice qui réponde, même de loin, aux critères de sélection. Les autres sont des spécialistes fiscaux, excellents sans doute. À vaincre sans péril...

En prenant connaissance de ma description de tâches, lors de cette entrevue, je comprends tout de suite que mon nouveau travail n'excédera ni mes forces, ni mon intelligence. Le sommaire de mes attributions se lit comme suit : « Préparer et gérer le budget de la Commission ». Comme il se doit, un spécialiste en rédaction pompeuse s'est évertué à diviser une tâche déjà très simple en neuf activités représentant chacune un pourcentage du total. Un exploit en son genre !

Je ne suis certes pas dupe du vocabulaire *ad hoc* utilisé par ce grand maître du camouflage, quoique... Même après dix ans de rond-de-cuirisme, la minceur de mes tâches parvient à m'étonner lorsque j'entre en fonction.

Si l'on fait exception des salaires du personnel, le budget de la Commission est minuscule. Sa préparation et sa gestion ne sauraient donc m'épuiser.

C'est Josette Monette qui s'occupe de la tenue des livres et qui me sert de secrétaire. Commence alors une complicité

plus ou moins tacite qui va durer dix ans, à travers vents et marées. Josette est beaucoup trop perfectionniste pour accepter, sans rechigner un peu, une nouvelle tâche qu'elle craint de ne pouvoir très bien effectuer. J'adopte insidieusement la politique des petits pas en effectuant tout d'abord personnellement différentes tâches relevant usuellement d'un agent de bureau, avant de les lui expliquer... et de les lui confier. Ne voyez dans mon attitude qu'un geste charitable destiné à alléger l'ennui de ma collaboratrice, sans du tout l'exposer au surmenage.

Je vous laisse imaginer mon désœuvrement lorsque je ne m'occupe plus que des tâches de niveau « professionnel ». Je n'appose que quelques signatures de routine, donne occasionnellement quelques explications à Josette, rédige parfois une courte lettre, prépare quelques documents à l'intention du Conseil du trésor. Je me dis très souvent que je pourrais, sans être débordé, m'occuper concurremment de la gestion financière dans cinq organismes de même taille, en consacrant un jour par semaine à chacun d'eux.

Encore une fois, c'est ma passion de la lecture qui me sauve de l'abrutissement ou de la maladie du sommeil. Installé dans un petit local à l'écart, je peux, encore une fois, lire *La Presse*, *Le Devoir*, *L'Express*, le *Time*, parfois un livre. *E imparo l'italiano*. Josette n'est pas meilleure comédienne que moi. Elle n'est pas capable non plus de simuler le travail quand ce dernier n'est pas au rendez-vous. C'est ostensiblement qu'elle exhibe son inactivité en lisant le *Journal de Montréal* étalé sur un bureau vidé de toute paperasse.

En automne, la préparation du budget de l'exercice suivant ne m'occasionne une bonne semaine de travail que parce que j'y apporte un soin méticuleux. Je n'ai pas le droit à l'erreur. Je dois me créer à tout prix une marge de manœuvre très appréciable, alors que les effectifs autorisés de la Commission viennent

d'être augmentés. C'est en effet en période de croissance qu'il est possible de figoler quelques bonnes explications et ainsi de passer quelques petits « sapins » au Conseil du trésor. Et, comme ce qui a été alloué une année sert de base au budget de l'année suivante, et ainsi de suite... Cet exercice est un jeu d'enfant pour celui qui, quelques années auparavant, a préparé, en compagnie du seul Fernand, le budget du ministère de l'Éducation.

La fin de l'exercice financier entraîne la fermeture des livres, suivie de l'ouverture des livres de l'exercice suivant. Le rythme de travail de Josette augmente alors sensiblement... mais pas celui de son supérieur immédiat.

L'ambiance de travail est excellente. Le secrétaire et moi, nous nous entendons comme larrons en foire et dînons ensemble presque chaque jour. Il m'arrive aussi au moins une fois par mois de me rendre à Québec, de retrouver mes restaurants et bars préférés, d'en découvrir d'autres, de me rendre parfois un peu au-delà de ma soif. Ça rigole, quoique...

Cette bonne atmosphère de travail va s'obscurcir soudainement lorsque je dois prendre parti dans une lutte à finir entre le président de la Commission, le juge Gilles Poirier et le secrétaire dont je viens d'accepter d'être l'adjoint quelques semaines plus tôt. Lors d'un dîner en tête-à-tête avec le grand boss au restaurant Le Latini, situé tout près des locaux de la Commission, je ne peux que lui confirmer les informations qu'il avait déjà obtenues d'autres sources. Il existe en effet un conflit qui s'aggrave de plus en plus entre le secrétaire et le personnel du secrétariat. Plusieurs employés et employées se sont confiés à moi. Je suis très mal à l'aise, car je suis redevable à Pierre Desmarais de m'avoir engagé et d'avoir ainsi complètement modifié le cours de mon existence. Mais j'ai dû faire un choix.

Étant donné ma prise de position en faveur du personnel, je deviens illico pour mon chef l'ennemi public numéro un.

Mes heures de présence au bureau diminuent, mais mes heures de travail, vous vous en doutez, restent les mêmes. Compte tenu de l'appui du président, le secrétaire ne peut pas sévir contre moi. Nos relations, particulièrement tendues, se limitent au minimum indispensable à la bonne marche du bureau. Je privilégie tant que possible les communications écrites.

J'apprécie énormément, pendant l'année que dure cette traversée du désert, la compagnie de Guy Desparois, mon seul vrai copain à la Commission et qui, au cours des ans, va devenir un de mes meilleurs amis.

Avocat, Guy gère avec minutie et compétence la jurisprudence de la Commission. Nos centres d'intérêt sont pourtant loin d'être identiques. Il se passionne autant pour la peinture que je m'intéresse aux sports et se désintéresse autant de l'olympisme que moi des tableaux des grands maîtres. Et pourtant nous ne manquons pas de sujets de conversation, tout en partageant la conviction absolue qu'un bon dîner arrosé d'une bière ou d'un carafon de vin est de loin le meilleur moment de la journée de « labeur ».

Au début, Guy a un peu de peine à s'habituer à mon côté pince-sans-rire. Sa confusion m'amuse lorsque je lui joue le tour que me jouaient jadis mes amis barcelonais. Je paie la bière plusieurs jours de suite avant de m'exclamer à la fois très sérieux et un peu déçu : « C'est toujours les mêmes qui paient, tab... ».

La situation se décline le 6 juin 1984. Comme il est d'usage dans une fonction publique si civilisée quand il s'agit de cadres, ce genre de problème se résout sans effusion de sang, de façon purement administrative, par l'adoption par le Conseil du trésor du nouvel organigramme de la Commission qui, tout bonnement, supprime le poste de secrétaire par l'attribution de responsabilités additionnelles aux deux vice-présidents (C.Q.F.D.). Étant donné que la date de la décision

est, à quarante ans près, celle d'un grand événement historique, j'appellerai dorénavant « jour du débarquement » le jour de ce chambardement administratif.

J'estime — mais suis-je objectif? — qu'il s'agit d'une excellente décision du président, entérinée par le Conseil du trésor. Elle contribuera à assainir l'atmosphère beaucoup trop tendue au secrétariat. Mais je ne peux m'empêcher de penser au nombre de cadres qui sont ainsi poussés délicatement sur une voie de garage en or massif, parfois à la suite d'un conflit, mais plus souvent parce que leur bouille ne fascine guère un grand patron, nouvellement nommé, qui peut également avoir quelques potes à caser.

La réorganisation administrative de la Commission me bombarde du jour au lendemain « directeur du service de Support administratif », sous la supervision directe du président. Je suis un cadre sans en avoir ni le classement ni le traitement, et sans non plus l'avoir cherché, bien au contraire. J'estime beaucoup le patron; les derniers mois ont créé entre nous une certaine connivence. Je suis coincé et me dois donc d'accepter le poste!

Je pourrais prétendre, sans que cela soit inexact, que je cumule dorénavant à la Commission les fonctions de directeur du Personnel, de directeur des Finances et de directeur des Achats. Ce genre d'emploi, dans les autres organismes, est généralement accompagné du titre un peu plus pompeux de « directeur de l'Administration ».

Les titres ronflants sont d'ailleurs un péché mignon que le Québec partage avec la France, beaucoup moins avec la Suisse. Par exemple, un sous-ministre adjoint serait à Berne ou à Lausanne un chef de division ou un chef de service.

En revanche, les jaloux ou les mauvaises langues pourraient prétendre, dans un raccourci désobligeant, mais pas nécessairement inexact non plus, que mes tâches ne consistent qu'à remettre à d'autres fonctionnaires les chaises sur lesquelles ils

s'assoupissent et les crayons avec lesquels ils font leurs mots croisés.

Je suis en fait responsable de l'administration d'une administration avec le risque inhérent d'être doublement fonctionnaire ! Il s'agit de tâches par définition improductives, mais qui offrent la particularité d'exister dans chaque organisme gouvernemental. D'où une comparaison possible et très surprenante des ressources humaines et financières consacrées à cette activité et du classement des postes des responsables.

Si j'utilisais la langue de bois bureaucratique, je pourrais aussi prétendre que je suis dorénavant un client du Conseil du trésor, de l'Office des ressources humaines, du Service général des achats... mais que j'ai également une clientèle formée de l'ensemble du personnel de la Commission !

Je sais gré au président d'être un juriste, un juriste et encore un juriste. Les problèmes administratifs ne le passionnent guère. J'apprécie donc la très grande autonomie de travail qu'il m'accorde par la force des choses. J'ai carte blanche dans les limites, cela va de soi, de la réglementation en vigueur, que j'interprète toujours avec une certaine souplesse.

Vous savez que j'ai souvent vu neiger depuis quatorze ans et que les rouages de l'aquarium n'ont plus grand secret pour moi. Je me laisse donc guider par un pragmatisme à toute épreuve ; j'ai trop de métier pour « m'enfarger dans les fleurs du tapis ». Si les directives sont trop tatillonnes, elles ne doivent pas être appliquées à la lettre. Leur élasticité doit être éprouvée : certaines définitions sont extensibles. J'ai horreur des économies de bouts de chandelles.

J'inverse souvent la procédure. Que de temps sauvé si certaines autorisations ne sont obtenues qu'*a posteriori*, en arrondissant un peu certains angles ! Tout est dans la mesure. Le bon sens et le rapport coût/bénéfice déterminent la ligne de démarcation entre la débrouillardise et la tricherie. C'est du « sport » !

Le «sport» s'arrête là où les règles sont transgressées par pur appât du gain : il y a dès lors une forme d'escroquerie. Dans cet état d'esprit, je n'ai jamais recours aux descriptions de tâches «boostées», encore moins pour moi que pour mes collaborateurs. J'appelle un chat un chat et non un tigre du Bengale. Jamais je n'augmenterai le nombre d'employés sous ma supervision dans le seul but de bonifier le niveau de mon emploi et d'arrondir ma rémunération. Je sais que je rame à contre-courant d'une pratique généralisée.

Je n'hésite pas à mettre personnellement la main à la pâte pour traiter les dossiers les plus complexes. J'estime pourtant mon niveau d'activité à environ 30 %. Si, comme certains homologues dans d'autres organismes, je me contentais de superviser le personnel et d'apposer quelques signatures, ce degré d'occupation atteindrait des profondeurs abyssales.

Je ne crois pas au père Noël. Je suis donc tout à fait conscient des limites du processus de réduction des effectifs au sein de l'aquarium. La vitesse d'évolution de la faune aquatique est limitée. N'ayant pas résolu la quadrature du cercle, je n'essaierai donc pas d'imposer à mes collaborateurs un volume de travail voisin de celui des employés du secteur privé. Je mets en pratique le principe selon lequel un fonctionnaire qui travaille à son rythme pépère à une activité indispensable est plus utile qu'un autre qui, dans les profondeurs de l'aquarium, aurait perdu tout contact avec la vraie vie et s'épuiserait à «pelleter allègrement des tonnes de nuages».

Je n'ai que cinq collaborateurs, dont deux sont des employés occasionnels, pour rendre exactement les mêmes services qu'un nombre souvent double ou même triple de personnes dans d'autres organismes. Comment pourrais-je occuper tant de monde, sans leur demander d'aligner des bâtonnets ? Mystère ! D'autant plus que je répète à qui veut m'entendre que, si les normes de l'industrie privée étaient en vigueur, ce n'est pas six

personnes qui seraient engagées pour faire un travail similaire, mais seulement deux, qui n'y seraient, de plus, affectées qu'à temps partiel : un professionnel très polyvalent et un agent de bureau, effectuant également certaines tâches de secrétariat !

Dans le même ordre d'idées, j'évite le plus possible les innombrables réunions de fonctionnaires à Québec, dont le but inavoué et inavouable n'est que de combler le vide vertigineux de leur emploi du temps. Pour répondre aux désirs du patron, il m'arrive occasionnellement d'assister aux réunions périodiques de mes homologues des autres ministères et organismes. Je ne suis pas du tout sur la même longueur d'onde qu'eux. Je m'amuse de voir certains d'entre eux imbus de leur importance. Elle est même caricaturale, la suffisance d'un ancien confrère du ministère de l'Éducation qui, me prenant de haut, m'informe qu'il est maintenant directeur des Ressources matérielles d'un grand ministère... c'est-à-dire grand responsable de la distribution de crayons. Si je me rends à Québec environ une fois par mois, c'est surtout parce que s'y tiennent les réunions du comité de direction de la Commission, dont je fais partie, et parce que je suis aussi responsable de l'administration du bureau de Québec. J'ai donc régulièrement un certain nombre de petits problèmes à régler avec mon bon copain Jean-Guy Blouin, directeur du greffe de Québec. Au cours de lunches prolongés, mais très peu arrosés, nous réorganisons *ad nauseam* la Commission avant de refaire le monde.

Je réserve les « arrosages » pour les soirs où je découche au Concorde ou au Hilton et fréquente les restaurants tenus par mes anciens copains « grognards », en particulier Chez Rabelais, maintenant propriété de Jean Dehaye (Jeannot) et Daniel Pebarthe. Si, pour beaucoup de bureaucrates, les déplacements sont une occasion rêvée d'arrondir les fins de mois, c'est plutôt l'inverse pour moi, vous devez vous en douter. Quand je suis

à Québec, ma devise est « Au diable l'avarice ! ». Si je demande une pièce justificative pour un repas, c'est invariablement pour un montant très inférieur aux dépenses réellement encourues dans l'établissement où je me suis incrusté pour la soirée.

J'assure, par ma fonction, la liaison avec tous les organismes centraux que sont le Conseil du trésor, l'Office des ressources humaines, le ministère des Approvisionnements et Services, la Société immobilière du Québec, le ministère des Finances... En s'occupant de leur clientèle, dont je fais partie, d'innombrables gratte-papier créent leur propre job. L'ennui, c'est qu'ainsi ils accroissent aussi les tâches de leurs clients. Je mentirais effrontément en affirmant que j'apprécie d'être inondé de paperasse d'une utilité douteuse et d'être abreuvé de demandes souvent farfelues. Je n'y réponds, aussi rapidement que succinctement, que pour ne pas indisposer le patron.

Les épais rapports statistiques, regorgeant de beaux graphiques, qu'à titre de directeur du personnel je reçois de l'Office des ressources humaines, ont le don de m'exaspérer au plus haut point. Imitant maladroitement Al Oerter, discobole et quadruple médaillé d'or olympique, j'extériorise mon indignation en lançant ces documents à l'autre extrémité du bureau. Je me rends compte à quel point, parfois, les cordonniers peuvent être bien chaussés. J'imagine l'orgie ubuesque de descriptions de tâches toutes plus « boostées » les unes que les autres, engendrée par l'émulation réciproque de tant de spécialistes regroupés sous un même toit. Je me plais à comparer certains services de cet organisme aux œuvres de l'artiste suisse mondialement connu Jean Tinguely. Ses « sculptures » sont en fait des machines qui fonctionnent parfaitement, mais dont l'inutilité est aussi criante que cocasse. C'est en 1964, à l'entrée de l'Exposition nationale suisse de Lausanne, que, pour la première fois, j'avais pu admirer un de ces appareils à brasser le vide.

Depuis mon mariage, je ne suis plus un touriste au Québec, du moins dans ma vie de tous les jours. Dans l'aquarium, en revanche, ma condition de touriste a la vie un peu plus dure. Certaines habitudes sont trop ancrées en moi pour couronner d'un succès éclatant les efforts très sincères que j'accomplis pendant six ans pour m'en dégager. Même si je ne suis pas très passionné par mes tâches, je ressens une certaine satisfaction, sans plus, d'être un fonctionnaire un peu moins improductif que la moyenne. Je travaille un peu en dilettante, mais, dans mon cas, l'amateurisme n'empêche pas le professionnalisme.

Si, pendant ces six années, je prends toutefois un réel plaisir à me rendre au bureau, ce n'est pas vraiment à l'attrait de mon travail que je le dois, mais à mon exceptionnel groupe de collaboratrices et de collaborateurs. Je me dois de leur rendre hommage.

Je pense évidemment à ma chère Josette, qui va avoir le douteux privilège de me subir pendant plus de dix ans. Cette grande experte en déchiffrement de hiéroglyphes est toujours en première ligne lors de mes courtes mais spectaculaires crises d'impatience pour des peccadilles. Je suis capable, quand je le veux, de travailler très vite, mais j'ai parfois la déplorable habitude de l'exiger des autres.

J'ai bien manœuvré et j'ai le droit d'être fier de moi. Car, si j'avais communiqué à Josette en 1980 toutes les tâches que je lui ai confiées par la suite, elle aurait immédiatement quitté la Commission avec armes et bagages. Merci mille fois, sans rancune !

Je pense aussi à Lise-Anne Létourneau, responsable des Ressources humaines, à la fois si compétente et si douce, qui réussit le tour de force de s'entendre avec l'ensemble du personnel, y compris les commissaires, ce qui n'est pas nécessairement facile.

Je pense enfin à mon ami Robert Poirier, responsable des Services auxiliaires. Robert, c'est de l'or en barre. Tout en lui exprime la bonté et la franchise. Chaque matin, fidèle au poste, il me sert de « chauffeur privé ». En fait, il habite à deux pas de chez moi, et nous voyageons ensemble matin et soir. Il arrive toujours un peu trop tôt pour ne pas me faire attendre. Je prends soin cependant de ne pas descendre avant l'heure convenue, craignant qu'il ne se sente alors obligé d'arriver encore plus tôt... Robert est aussi pressé dans les embouteillages de l'autoroute Décarie qu'il est, dans la vie ordinaire, un trésor de patience. Nous discutons souvent sport, parfois bureau. Il me parle aussi fréquemment de l'hippodrome Blue Bonnets, où il occupe un guichet trois soirs par semaine. J'admire son courage, sa continuelle bonne humeur malgré ses graves problèmes de santé. Merci !

Si ma vie professionnelle s'écoule pendant près de six ans dans une routine à la fois plaisante et reposante, un événement tragique va bouleverser ma vie familiale.

Maman, atteinte d'un cancer, est opérée d'urgence en septembre 1984. Le chirurgien a bon espoir d'avoir pu enlever toute trace de métastases dans ses intestins. Je vais passer deux semaines en Suisse pendant sa convalescence, qui semble se dérouler normalement. Je lui consacre la plupart de mon temps. Mais, comme c'est la période des vendanges, je me dois d'aller faire un bref pèlerinage à Épesses, ce si charmant village du vignoble de Lavaux qu'armé de ma sonde, je visitais chaque automne de 1956 à 1959. Mon cousin Jacques Collet habite maintenant le village où il a enseigné de nombreuses années. C'est avec lui que je fais une mémorable tournée de caves. Certains de mes anciens amis vignerons ne sont plus de ce monde,

d'autres ont pris quelques rides. Le vin est toujours aussi bon, l'atmosphère aussi sympathique, les excès inévitables...

En janvier de l'année suivante, je crois maman tout à fait rétablie. Je rentre un soir de très bonne heure à la maison. Je viens d'engager Lise-Anne pour s'occuper de la gestion du personnel à la Commission. Je suis convaincu d'avoir eu la main heureuse et de m'être ôté une grosse épine du pied.

Un téléphone du frangin me ramène brutalement sur terre. Maman vient d'être opérée d'urgence une deuxième fois. Le cancer a fait des ravages irrémédiables. Elle n'a plus que quelques mois à vivre. Elle ne mangera plus jamais et ne pourra plus quitter son lit d'hôpital.

Un monde s'écroule. J'avais de tout temps été sincèrement convaincu que maman me survivrait. Sa grand-mère maternelle avait vécu jusqu'à huitante-six ans, son père jusqu'à nonante ans et sa mère jusqu'à nonante-six ans. Combien de fois lui ai-je déclaré, en faisant semblant de plaisanter : « Compte tenu de la vie saine qui est la tienne et de la vie dissolue qui est la mienne, que sont vingt et un ans de différence ? Il est clair que tu m'enterreras un jour. ».

Nous nous téléphonons presque quotidiennement. Elle tient à retarder le plus possible la visite que je veux lui faire. Car elle sait aussi bien que moi, sans que nous n'abordions jamais le sujet, que ce sera la dernière. Je fixe d'autorité la date de mon voyage.

Pendant deux semaines, je loge presque toujours seul dans notre maison familiale et me rends à pied chaque après-midi au CHUV passer de longues heures à son chevet. Bien qu'elle ne soit plus que l'ombre d'elle-même, elle insiste pour faire avec moi sa promenade quotidienne dans le couloir de l'hôpital. Nous parlons, parlons, évoquons tant de bons souvenirs ; nous nous en disons plus, en fait, qu'au cours des quarante-huit années précédentes. Je tiens presque continuellement

ma main sur son front. Une des infirmières qui la soigne est québécoise. Elle peut ainsi, depuis le début de son hospitalisation, lui parler de ce fils aîné qui vit au Québec et de ses quatre séjours dans la Belle Province. (Les Québécoises sont d'ailleurs très nombreuses dans le grand hôpital de Lausanne.)

Je donne à maman une carte d'affaires à mon nom que je n'avais fait imprimer que pour elle, pour un montant infime, par les services d'impression gouvernementaux. J'y avais fait « embellir » mon titre en « directeur, Services administratifs » (Maman l'a déposée soigneusement sur sa table de nuit pour pouvoir ensuite la montrer fièrement à tous ses visiteurs).

Maman sait très bien qu'elle ne retournera jamais vivre chez elle. Elle me demande donc d'éplucher soigneusement les archives familiales. En sortant de l'hôpital, je prends toujours l'apéro à la Pinte de Chailly, prolongé par un souper au même endroit ou dans un autre établissement du quartier. Je passe le reste de mes journées, le matin et le soir, dans les deux greniers sous le toit, assez vastes pour que papa et maman aient pu tout conserver sans rien détruire.

Je trie cartons sur cartons. Je ne conserve que l'essentiel, l'intéressant ou l'amusant. Je détruis toutes les cartes postales que j'ai si régulièrement adressées à mes géniteurs depuis tant de pays différents. Non sans avoir relu préalablement ces désolants petits messages en style télégraphique du genre : « La nuit a été rude. À part ça, tout va bien. Rien à signaler. Michel. ».

Nos adieux ne sont un « au revoir » qu'en paroles. Quel désespoir insoutenable sur son visage juste avant que je m'en aille !

Je lui téléphone déjà depuis l'aéroport de Cointrin, tel que convenu. Je ne l'informe pas que l'avion a cinq heures de retard. Cousin Gérard, mon chauffeur du jour, n'a d'autre choix que de m'inviter à déguster ses meilleurs crus. Il commence à neiger quand l'avion décolle. Je poursuis dans les airs sur ma

lancée au vin blanc. J'arrive assez tôt pour que Céline ne soit pas privée du souper promis à Saint-Sauveur.

J'apprends le lendemain qu'à quelques heures près j'ai manqué la tempête de neige du siècle sur les bords du Léman : septante centimètres de neige à Lausanne ; les skieurs dévalent la rue du Petit-Chêne, qui mène de la place Saint-François — le centre de la ville — à la gare, sur une longueur et avec une déclivité que ne désavoueraient pas certains petits centres de ski québécois. Je pense aux quolibets qu'aurait pu subir un pauvre « Canadien » sans bottes, sans couvre-chaussures !

Je parle chaque jour au téléphone avec maman. À une courte période de fol optimisme succède la lente mais inexorable approche de la mort. Elle a de plus en plus de peine à parler. À mon dernier appel, elle ne parle plus, mais je sais cependant par Annette qu'elle boit littéralement mes paroles. Je parle tout seul pendant plus d'une heure derrière la porte close de mon bureau. C'est totalement épuisé mentalement que je rentre à la maison. Moments presque aussi durs que les adieux en personne à l'hôpital. L'éloignement parfois est intolérable.

Lorsque Jean-Pierre me communique, le 2 avril à six heures du matin, l'inéluctable et triste nouvelle, c'est comme si maman mourait pour la troisième fois. Je n'ai pas le temps de m'absorber dans de longues réflexions. Les problèmes pratiques sont prioritaires : achat d'un billet d'avion pour le soir même, journée de travail au bureau. C'est de loin la pire période de l'année pour m'absenter ; je ferai en sorte d'être de retour quelques jours avant la clôture des comptes.

Je ne ferme jamais l'œil dans un avion. Je vais donc passer tout le voyage noyé dans mes souvenirs. Je perds bien trop tôt cette si gentille maman qui fut aussi cette complice qui, sans approuver, loin de là, certaines de mes joyeuses sorties, voire de mes tristes rentrées, n'a jamais jugé opportun d'en parler à papa, pour ne pas lui causer des soucis supplémentaires.

La différence d'âge entre papa et maman était de seize ans. Cela ne ressortait pas toujours des photos d'époque, compte tenu de la mode féminine d'antan, même si maman a toujours paru bien plus jeune que son âge.

Je me rappelle en effet une petite promenade que je faisais en 1948 avec maman après le souper, à Interlaken ou à Brunnen, lors de notre voyage en famille en Suisse centrale. Un jeune Suisse allemand s'était approché de nous pour faire causerie et manifestement un brin de cour à maman, âgée alors de trente-trois ans, qu'il prenait sûrement pour ma grande sœur. Il ne s'est certainement pas douté de la réalité quand maman m'a dit qu'il était temps de retourner voir papa.

Je sais aussi que les vendeurs ambulants ne pouvaient imaginer que la « gamine » qui leur ouvrait la porte de notre villa était l'épouse du directeur René Gallay dont le nom était gravé sur la porte d'entrée. Combien de fois lui ont-ils demandé d'aller chercher sa patronne?!

Madeleine, l'aînée de mes cousines genevoises, à peine plus jeune que maman, m'a souvent parlé de sa surprise et de sa joie ainsi que de celle de sa sœur Danielle, en 1935, quand leur oncle René leur avait présenté leur nouvelle tante Andrée, âgée de vingt ans, qui est vite devenue une bonne copine.

Maman partageait certes toutes les conceptions paternelles en matière d'honnêteté, de religion... Mais l'exemple de ses deux frères lui avait enseigné qu'une jeunesse un peu joyeuse avec les copains n'avait pas nécessairement des conséquences fâcheuses. Elle avait tout simplement placé la barre un peu moins haut, à un niveau plus normal. Elle a, par son attitude conciliante, sauvé la paix familiale. Elle a été cette mère si jeune et si tolérante, cet indispensable maillon de la chaîne entre un fils un peu fêtard et un père plus âgé, mais surtout intransigeant sur certains principes. Je savais où se situait la ligne que je ne devais pas dépasser : elle n'aurait pas accepté plus que

papa un étudiant « je-m'en-foutiste », une femme dans ma chambre... Quoique...

Merci maman, pour ça et pour tout le reste. Et, comme je te l'ai si souvent répété jusqu'à mon départ pour les Amériques : « Tu m'as voulu, tu m'as eu ».

Je reste deux semaines à Lausanne après les funérailles. Annette, en vacances, habite avec moi dans notre vieille maison. Jean-Pierre vient nous rejoindre chaque jour. Étant donné que je ne reviendrai pas à Lausanne avant plusieurs mois, nous commençons immédiatement à vider la maison de tout ce que nous ne voulons pas garder et qui n'aurait aucune utilité pour autrui. Annette conservera certaines archives familiales. Je n'emporte que peu de choses : des livres, quelques souvenirs, le faire-part de naissance d'un certain Michel en 1936. Je me ferai envoyer au Québec une vieille armoire, un canapé, un lit et un tableau.

Tous les meubles qu'Annette et Jean-Pierre ne voudront pas pour eux-mêmes seront offerts en priorité à la parenté avant d'être donnés à une institution de bienfaisance.

Je quitte à jamais la maison du chemin de Bochardon, remplie de tant de souvenirs impérissables. Elle sera vendue avant la fin de l'année.

Pour fêter dignement nos demi-siècles d'existence, nous effectuons, Céline et moi, deux voyages de rêve, à trois ans d'intervalle.

En 1986, nous choisissons l'Extrême-Orient : Hong Kong, Chine, Singapour, Thaïlande et Japon. C'est à dessein que nous avons mis plusieurs pays à notre programme, même si cela nous obligera à prendre l'avion une quinzaine de fois.

Céline, en effet, a surmonté sa profonde aversion pour les déplacements aériens pour visiter une partie du monde

qui la fascinait. Il ne saurait être question cependant qu'elle y retourne un jour.

Sachez, pour la petite histoire, que les billets de ce voyage organisé nous ont été vendus par Cécile Masse, l'épouse de Marcel, dont nous avons été les seuls clients dans sa carrière mort-née d'agente de voyage.

Pendant la période des Fêtes 1989-1990, arrondie à quatre semaines, c'est le voyage-cadeau d'anniversaire de Monsieur à Madame au Moyen-Orient (Israël et Égypte) et en Suisse. Je peux enfin voir en personne les paysages et monuments qui couvraient les murs de notre premier appartement à Morges, photos agrandies d'un voyage inoubliable et... générateur.

Nous logeons à Jérusalem le 28 décembre 1989, soit le jour où Céline fête ses cinquante ans. Une excursion à Bethléem est prévue pour la journée. Jacob, notre guide israélien, nous avise le matin même que, compte tenu de la mort d'un Palestinien la veille au cours de l'Intifada, ce déplacement est reporté d'une journée, et qu'en remplacement, nous visiterons une fabrique de diamants.

Le but de l'opération est évidemment la vente aux touristes de bijoux à des prix que l'on nous dit très intéressants. Me voilà dans un joli pétrin ! C'est une vraie embuscade ! Je n'achète jamais rien, d'habitude, dans ce genre de situation et j'ai déjà fait mon cadeau à Céline sous la forme de ce beau voyage. Sans mot dire, elle s'amuse manifestement de mon dilemme.

Je me décide finalement à lui acheter deux minuscules diamants. Pendant des années, j'aurai donc sous les yeux, accrochées aux oreilles de Madame, les marques indélébiles de ma pingrerie. Mais, comme dira Céline pour me « consoler », personne ne peut penser que, vu leur format, ces diamants ne sont pas authentiques.

En apercevant, devant les pyramides, un troupeau de chameaux à touristes, je revois la photo de maman, si heureuse en 1935, entre les deux bosses de sa monture. Je ne l'imité pas !

Nous avions prévu faire ensuite du ski de fond aux Diablerets avant de rentrer au Québec. La neige n'est malheureusement pas au rendez-vous, même sur les hauteurs. Tous les amateurs de ski ont annulé leurs réservations ; nous sommes presque les seuls clients du Grand Hôtel. Étant donné que le soleil, lui, est bien présent, nous pouvons faire en janvier des excursions effectuées habituellement durant la saison chaude. Comme par exemple la descente depuis Iseneau, station d'arrivée du télésiège, jusqu'au village, sur un chemin libre de toute trace de neige. Céline me répétera souvent : « Si c'est ça la neige en Suisse, y'a rien là ! ».

Comment, enfin, ne pas mentionner brièvement cette semaine passée en 1989 à New York avec une vingtaine de membres du Football-Club Béthusy, mon premier club de foot, fondé il y a maintenant trente-trois ans. Il y a des jeunes que je ne connais pas, des plus anciens dont l'incontournable Micky, mais surtout deux des cofondateurs : Guy Malherbe le dentiste et Éric Zimmermann le médecin. Visites, très bonnes bouffes, discussions sur le bon vieux temps, rentrées tardives... Un grand regret : l'âme du club, mon ami et notaire Frankie, n'est malheureusement plus de ce monde depuis plus de trois ans déjà.

Parlons politique. Le référendum a lieu peu de temps après mon déménagement à Montréal. Je suis certain du résultat depuis plusieurs semaines. Je fais au bureau le pronostic 40 %-60 %, ce qui me permet de gagner le pool. Cette simple prédiction m'attire quelques regards désapprobateurs. L'endoctrinement ou l'idéalisme font parfois perdre tout contact avec la réalité, celle des sondages en particulier.

Au lieu de m'abstenir, je décide finalement de voter NON, la veille du scrutin, parce que Céline, tout en sachant qu'elle va « perdre son référendum », décide de voter OUI. Je suis certes motivé par l'esprit de contradiction, mais je reste un fédéraliste têtu, indécrottable. Il en faudra plus pour me convaincre qu'un système de gouvernement qui fonctionne si bien en Suisse ne peut être mis en place au Canada. L'énoncé de la question me déconcerte. À quoi mènerait un OUI ? À un cul-de-sac résultant d'une fin de non-recevoir de Trudeau. N'aurait-il pas mieux valu un 30 % à 35 % de OUI à une vraie question plutôt qu'un 40 % en faveur d'un simple mandat d'entreprendre avec le gouvernement fédéral des négociations devant mener à la souveraineté-association pour le Québec ?

Je reçois mon premier coup au cœur, en treize ans, lors du rapatriement de la constitution et des tristes événements qui l'ont précédé.

Oui, vous avez bien lu. J'ai écrit « rapatriement ». Ne croyez pas que le Canada soit encore vraiment une colonie anglaise. Depuis la promulgation à Londres du Statut de Westminster en 1931, le Canada est souverain à tous égards. Mais le pouvoir de modifier la constitution demeure encore l'apanage du parlement britannique (Chambre des Lords), faute d'une formule d'amendement qui serait acceptable aussi bien pour les provinces que pour le gouvernement fédéral.

Personne ne peut critiquer Trudeau pour son désir de rapatrier la constitution. Il n'est cependant pas homme à demander à Londres la constitution sous sa forme actuelle. Pourquoi ne profiterait-il pas de la faiblesse du gouvernement québécois après sa défaite référendaire pour asséner un coup mortel au Québec... avec l'aide des provinces anglophones ?

Pendant la campagne référendaire, Trudeau avait déclaré dans son dernier discours :

« ... nous n'accepterons pas qu'un NON soit interprété comme une indication que tout va bien, que tout peut rester comme avant. Nous voulons des changements. Nous mettons nos sièges en jeu pour avoir ces changements. »

Cette intervention a été interprétée par beaucoup d'électeurs, dont un certain Michel Galloway, comme la promesse d'un nouveau partage des compétences entre les deux ordres de gouvernement. Pauvres naïfs que nous étions !

Le changement que veut Trudeau à tout prix, c'est l'inclusion à la constitution canadienne d'une Charte des droits et des libertés. Ses intentions sont cependant beaucoup moins pures qu'elles semblent l'être à première vue. Son but principal (peut-être même unique) est de protéger, par cette charte, les droits linguistiques des anglophones du Québec en contrariant la volonté du législateur québécois.

Trudeau, *so much more Elliott than Pierre* lors de la fameuse « nuit des longs couteaux », va obtenir, avec l'aide de son homme de main Jean Chrétien, l'accord des neuf provinces anglophones pour modifier et rapatrier la constitution, contre la volonté presque unanime des députés de l'Assemblée nationale du Québec, souverainistes et fédéralistes confondus.

La Cour suprême du Canada, dont la majorité des juges ont été nommés par Trudeau lui-même, justifie une fois de plus sa triste réputation de « Tour de Pise » (qui penche toujours du même côté). Elle déclare légal tout le processus, même sans l'accord du Québec, bien qu'elle en conteste la légitimité. Mais Trudeau, lorsqu'il s'agit de nuire au Québec, à sa langue et à sa culture, n'a rien à foutre de la légitimité.

La Chambre des Lords, à la manière de Ponce Pilate, n'attendait que la décision de la Cour suprême pour se sortir du guêpier canadien. Il est difficile de lui en tenir rigueur.

Officiellement, le Canada n'est plus une colonie. Le Québec, en revanche...

Je me sens de plus en plus concerné. Je me défoule par l'écriture, au bureau évidemment. J'adresse de longues lettres à plusieurs politiciens. Certains me répondent personnellement, d'autres se contentent de faire accuser réception par un collaborateur.

Ce n'est cependant que le 2 avril 1982 que je me décide enfin à écrire à *La Presse* et au *Devoir*. Le texte ci-dessous, publié le même jour dans les deux journaux, reflète parfaitement mes idées de l'époque.

« Depuis qu'en 1968 j'ai quitté la Suisse pour m'établir au Canada, je n'ai jamais pu accepter que, selon la constitution du pays, les francophones hors Québec aient beaucoup moins de droits que les anglophones du Québec. Il me semblait évident qu'une communauté linguistique minoritaire, comme les francophones du Canada, ne pouvait vraiment survivre que si elle obtenait l'égalité juridique avec la communauté anglophone.

Je me consolais en me disant qu'il s'agissait de textes anciens, que les francophones ne pouvaient vraiment espérer davantage au milieu du siècle passé et que la nouvelle constitution qui se mijotait allait logiquement corriger une injustice aussi criante.

Le Canada a maintenant une nouvelle constitution ; les francophones hors Québec n'ont en pratique obtenu aucun droit nouveau et les pouvoirs de l'Assemblée nationale du Québec ont été diminués. Je m'attendais certes à une attitude aussi arrogante, méprisante, voire raciste de la part du Canada anglais et de ses chefs politiques. Comment qualifier cependant l'attitude des députés francophones à Ottawa sans risquer une poursuite judiciaire ? Enchâsser dans la nouvelle constitution l'infériorité juridique de sa propre communauté linguistique, alors que l'on dispose de la balance du pouvoir : il faut le faire !

Existe-t-il dans l'histoire de la démocratie parlementaire en temps de paix un précédent à un tel geste de soumission? Sûrement pas.

Je persiste à croire, naïvement peut-être, qu'il existe une troisième voie entre l'indépendance que le peuple québécois est encore loin d'accepter, si l'on se fie aux récents sondages, et l'acte de soumission que veut imposer au Québec le Canada anglais avec l'aide d'une députation francophone invertébrée.

Il ne fait aucun doute cependant que les francophones québécois, qui ont la chance d'être majoritaires dans leur province, n'accepteront plus très longtemps d'être traités en citoyens de deuxième classe et que, n'en déplaise au Canada anglais et à ses valets francophones, l'avenir du Québec réside encore dans le slogan de l'ancien premier ministre Daniel Johnson: Égalité ou indépendance.

Il n'est d'ailleurs pas exclu que le Canada anglais, forcé un jour de choisir entre ces deux options, se rapproche de plus en plus de la thèse de la souveraineté-association du Parti québécois. Mais il faut pour cela que la voix du Québec français se fasse enfin entendre très fort à Ottawa par des députés qui, sans aucun complexe d'infériorité, sauront, après tant d'années d'à-plat-ventrisme, se tenir debout devant le Canada anglais.»

Je ne peux donc que m'exclamer « Bon débarras! » lorsque Lord Elliott nous fait ses adieux pour la deuxième fois et laisse sa place à John Turner.

Et dire que, lors de mon arrivée à Montréal, en 1968, j'avais une certaine admiration pour ce personnage d'apparence anticonformiste. J'ai mis du temps à comprendre que Trudeau était en réalité le cheval de Troie des « Rhodésiens » de Westmount auprès des Québécois francophones. Toute sa politique linguistique était basée sur la sauvegarde de l'anglais au Québec, d'où sa ridicule politique de bilinguisme *coast to coast*, dont, malheureusement pour lui, mais heureusement

pour le Québec, le machiavélisme n'a pas été compris par les anglophones des autres provinces. Il s'agissait de mettre les deux langues sur un même pied avant de mettre les deux pieds sur la même langue. Le Québec aurait pu s'endormir si les Albertains et les Ontariens, entre autres, n'avaient pas hurlé au meurtre pour quelques petites phrases en français sur les boîtes de conserve. Les *rednecks* doivent être sincèrement remerciés par les nationalistes québécois.

Tout en ridiculisant avec mépris le tribalisme de ses soi-disant concitoyens, il s'en est servi à profusion, dans ses sombres desseins, d'abord pour se faire élire et ensuite, sournoisement, pour mettre le Québec à sa place. Il a malheureusement été aidé au Québec dans ce travail de sape par des ministres francophones aussi visibles que vendus ou invertébrés, mais surtout par la guerre de religion, débilatante avec tous ses dogmes et ses interdits, entre des indépendantistes souvent trop idéalistes et des fédéralistes toujours à-plat-ventristes.

Une fois n'est pas coutume. C'est au Dom Pérignon que Céline et moi célébrons la déroute des héritiers d'Elliott et la victoire des progressistes-conservateurs dirigés par Brian Mulroney. Il faut dire aussi que Marcel vient de se faire élire député du comté de Frontenac, dans la région de Thetford Mines. Il va faire son entrée au Conseil des ministres, où il sera successivement ministre des Communications, ministre de l'Énergie, des Mines et des Ressources et ministre de la Défense Nationale.

Après des années de tempête et d'ouragan, un calme trompeur descend sur la mer politique canadienne. À partir du moment où René Lévesque lui-même considère comme un « beau risque » l'ouverture de négociations constitutionnelles avec Ottawa, il y a incontestablement une nouvelle donne. Les options constitutionnelles du Parti québécois et du Parti libéral du Québec se rapprochent. Pourquoi alors ne pas donner

une nouvelle chance au Canada? Pourquoi être plus royaliste que le roi? C'est donc par la force des choses que je mets en veilleuse mon nationalisme naissant.

Au cours de la campagne électorale, Brian Mulroney, le nouveau premier ministre du Canada, avait promis de convaincre l'Assemblée nationale du Québec de donner son consentement à la nouvelle constitution canadienne. Ses efforts seront très louables, mais se traduiront en fin de compte par un cuisant échec. Je résume brièvement les faits.

Le premier ministre canadien et les premiers ministres des dix provinces, formant *de facto* une assemblée constituante, se réunissent au lac Meech dès le 30 avril 1987 et acceptent un texte constitutionnel susceptible d'être approuvé par le Québec. Il tient compte, entre autres dispositions, des conditions minimales posées par Robert Bourassa (redevenu entre-temps premier ministre québécois), dont la reconnaissance explicite du Québec comme société distincte. Robert Bourassa a succédé à Pierre-Marc Johnson, lui-même successeur de René Lévesque.

Le texte de l'entente sera publié le 3 juin 1987. Celle-ci devra être ratifiée par les onze parlements avant le 23 juin... 1990. L'Assemblée nationale du Québec la ratifie, avant toutes les autres législatures, le 23 juin... 1987.

L'Accord du lac Meech ne me paraît satisfaisant que dans la mesure où il serait vraiment le reflet d'un large consensus au Québec et dans le reste du Canada, et où il pourrait alors mettre fin aux luttes constitutionnelles, sinon définitivement, du moins pour une très longue période. Cette entente représente à bien des égards une capitulation du Québec; mais c'est une reddition dans un minimum d'honneur, grâce à la clause de la société distincte, assez floue pour permettre certains espoirs, probablement insensés, et surtout pour « fatiguer » les Anglais.

Cette clause sera-t-elle en effet suffisante pour lutter contre l'anglicisation de Montréal par immigrants interposés? Sûrement pas! Le sort du français m'inquiète. Le centre de l'île est de plus en plus déserté par les Québécois de souche, qui sont ensuite remplacés par des immigrants allophones¹³. J'anticipe le Montréal du siècle prochain lorsque plusieurs dizaines d'élèves du secondaire prennent le métro en même temps que moi. Les étudiants pure laine sont très rares, les langues parlées, très diverses; beaucoup parlent l'anglais, certains, heureusement, le français. Je crains cependant fortement que les allophones, même francisés par la loi 101, se contrefoutent du sort du français comme de leur première chemise.

J'en suis là dans mes réflexions, ou plutôt dans mon absence de réflexion, lorsque la décision du gouvernement libéral du Québec de reconduire la fameuse clause « nonobstant » pour la législation linguistique (soit la loi 101) provoque, chez les Canadiens anglais, une réaction viscérale et hystérique de racisme primaire. J'explique pour les profanes que la constitution canadienne permet aux provinces l'adoption, par cette clause, de certaines dispositions législatives en opposition avec la Charte canadienne des droits et libertés. C'est d'ailleurs, ironiquement, les provinces anglaises qui ont insisté pour que cette clause soit insérée dans la constitution pour se protéger contre la plaie du bilinguisme. Mais dans ce pays si vaste, ce qui est bon pour les uns ne l'est pas nécessairement pour les autres.

J'achète alors tous les journaux anglophones que je peux trouver. Quel concert d'insultes et d'injures pour une petite paille comparée à la poutre ailleurs au Canada! Ce

13. Selon l'humoriste québécois Yvon Deschamps, celles et ceux qui, en français, ne savent dire qu'un seul mot: « allô »!

n'est cependant pas leur réaction qui m'étonne, mais la mienne. Je me rends compte soudainement à quel point je suis devenu québécois.

J'avais jusqu'alors, surtout avant 1984, pu observer le racisme des Canadiens anglais à l'égard des Canadiens francophones, dont j'estimais qu'à titre de touriste, je ne faisais pas partie. C'est tout à fait différent maintenant. Pour la première fois de ma vie, je me sens une cible du racisme. C'est comme si l'on me crachait en plein visage ou, pire, au visage de ma femme, de mes amis...

Je n'avais jamais vécu en Suisse une telle situation. Je trouvais certes beaucoup de défauts aux Suisses allemands, mais jamais je n'avais senti chez mes anciens concitoyens alémaniques une telle haine vis-à-vis du fait français. Certaines têtes sont beaucoup plus carrées que d'autres, les pires Bernois ne pouvant se comparer aux Albertains modérés. (Jurassiennes, Jurassiens, je vous vois venir : je ne parle que de ce que j'ai vécu ! C'est clair ?)

Comme je l'ai déjà écrit, la constitution suisse fixe très clairement les compétences respectives de la Confédération et des cantons. Une très grande décentralisation permet de garder sous le même toit des communautés dont la langue n'est pas toujours la distinction essentielle. Tout ne va pourtant pas sans heurt : le *Röstigraben* est une réalité indéniable. On appelle *Röstigraben*, soit en traduction française « le fossé des rösti », la frontière linguistique entre la communauté alémanique d'une part et les communautés romande et tessinoise d'autre part. Sachez que les pommes de terre rösti sont la meilleure spécialité d'une cuisine suisse allemande par ailleurs très quelconque.

Il peut y avoir échange de quolibets plus ou moins spirituels. Les Suisses romands, en particulier, n'ont pas leur langue dans leur poche. Un certain Michel Gallay, dans sa jeunesse, n'y allait pas de main morte.

Que de fois n'ai-je reproché aux Keubis, aux Stauffiffres, aux Bourbines, aux Suisses-Totos leur complexe de supériorité vis-à-vis du monde en général et de leurs compatriotes romands en particulier? Un collègue de travail, excédé, a contre-attaqué un jour par une répartie bien sentie, mais, entre nous, pas tout à fait dénuée de vérité, prononcée avec un fort accent d'outre-Sarine: « Fous afez de la chance de nous afoir. ».

Ce complexe de supériorité peut les pousser à traduire eux-mêmes de l'allemand au français certains textes administratifs avec, comme résultat, un français fédéral à leur image, c'est-à-dire un peu lourd. Comment, dans le même ordre d'idées, passer sous silence l'émission, dans les années soixante, d'un timbre-poste en l'honneur de deux réformateurs genevois et dont le *Canard enchaîné* s'était délecté? Les trois noms suivants y figuraient dans l'ordre: Calvin, Bèze¹⁴, Helvetia. Pauvre Helvetia!

Combien de fois, comme tant d'autres, me suis-je moqué de leur patois suisse allemand, le schwitzertütch, qui, paraît-il, varie passablement d'une région à une autre? En pays romand, cette suite de sons étranges est logiquement considérée comme une *Halskrankheit*, soit une maladie de gorge. Des méchantes langues vont même jusqu'à prétendre que le schwitzertütch, ça ne se parle pas, ça s'éternue!

Ces moqueries s'expliquent facilement. Les Romands ont de nombreuses circonstances atténuantes. Mettez-vous à leur place, à ma place! Dès l'âge de onze ans, j'ai appris le hochdeutsch, ou bon allemand qui ne m'est absolument d'aucun secours pour comprendre un patois qui est plus éloigné de la vraie langue allemande que le parler acadien de la Sagouine ne l'est du français parlé à Paris! Et, à la différence de la situation prévalant au Québec, le schwitzertütch est la

14. Théodore de Bèze.

langue parlée de l'ensemble de la population alémanique, toutes classes sociales confondues. À cet égard, un Allemand travaillant à Berne serait beaucoup plus désorienté que je ne le fus jamais à Québec. D'autant plus que, si chaque Suisse alémanique est plus ou moins capable de s'exprimer en hochdeutsch, il le fait souvent à contrecœur, étant donné qu'il s'agit pour lui d'une langue étrangère. Je n'ai jamais vraiment pu accepter cette situation, car je trouve la langue allemande tellement plus mélodieuse ! (Je sais, je sais, un certain petit Autrichien, prénommé Adolf...)

Un Suisse allemand qui, à Lausanne, se serait adressé à moi en schwitzertütch, se serait attiré la répartie classique : « C'est ça, mettez-m'en deux caisses ». Une question en bon allemand aurait entraîné une réponse polie, limitée uniquement par mes connaissances linguistiques.

La langue allemande est encore cependant la langue écrite de la presse, de l'administration et de la correspondance d'affaires. (La radio et même la télévision accordent en revanche de plus en plus de place au patois, comme j'ai pu le constater lors de mes derniers séjours en Suisse. Le *Röstigraben* tend à s'élargir peu à peu.)

Les Suisses allemands vont reprocher aux Romands leur manque de sérieux, leur frivolité, leur latinité en quelque sorte. Genève et Lausanne furent pendant longtemps pour certains Suisses allemands les équivalents de Sodome et Gomorrhe. (La situation a bien évolué au cours des vingt dernières années ! Pensons par exemple à la Street Parade de Zurich.) Ce n'est pas pour rien que beaucoup plus de Suisses alémaniques sont venus s'établir définitivement en Romandie que l'inverse ! Et, comme il n'y a point d'école allemande en pays romand, les jeunes Meyer, Truffer, Utz, Geering... seront d'aussi bons Vaudois que tous les Collet, Pittet, Girardet, Fonjallaz... En Romandie, les têtes carrées s'arrondissent

rapidement. Et la maladie de gorge des ancêtres n'a laissé aucune déformation congénitale.

Étonnamment, ce n'est que depuis que je vis au Québec que j'ai commencé à comprendre l'attachement des Suisses allemands à leur culture distincte, à leur jargon que je peine vraiment à considérer comme une langue. Ne me demandez pas l'impossible ! Je comprends mieux leur besoin d'identité vis-à-vis de leur grand voisin du Nord qui, dans l'histoire, ne fut pas toujours très recommandable et faillit même être envahissant. Il m'arrive d'être un peu mal à l'aise quand je pense à toutes mes remarques désobligeantes relatives au *schwizertütch* et que je lis, dans le *Globe and Mail* de Toronto, le 12 janvier 1989, la lettre de Jack Dixon, un lecteur, professeur de français à l'Université de Winnipeg, qui voit un avantage indéniable à la séparation du Québec : « [...] *the teachers of French in Canada might then get on with their true mission [...] and resume the study of French literature and culture, instead of catering to fluency in that ugly and deformed provincial patois that passes for Quebec's national language* ».

Je ne suis pas sûr toutefois que mon esprit d'extrême tolérance survivrait à un retour définitif au pays de mes aïeux.

En bon Suisse romand, je n'ai pas encore parlé de la condition des Suisses italiens, encore beaucoup plus minoritaires et très isolés géographiquement. Le Tessin n'a en effet aucune frontière commune avec la Romandie. Il est d'autre part séparé de la Suisse allemande par la chaîne des Alpes. Ce n'est que très tardivement, en parlant avec deux collègues de travail, que j'ai pris connaissance des doléances très fondées des Tessinois, notamment en matière d'enseignement universitaire, de construction d'un tunnel routier sous les Alpes...

C'est également depuis que je vis au Québec que je perçois différemment la situation linguistique en Belgique. En tant que francophone, je ne peux qu'avoir une affinité natu-

relle avec les Wallons. Et pourtant, pendant longtemps, c'est la condition des Flamands qui présentait certaines analogies avec celle des Québécois francophones. J'ai eu cette révélation en écoutant la reprise d'une ancienne entrevue télévisée de Paul-Henri Spaak, ancien premier ministre et ministre des Affaires étrangères de Belgique, au cours de laquelle il déclarait que, de son temps, toutes les réunions du cabinet belge se tenaient en français, langue de la minorité. Les exemples contemporains à Montréal concernent plutôt l'industrie privée. Un seul être anglophone, et tout est en anglais.

Je vais vous faire une confidence : je commence à regretter que les *rednecks* du Canada anglais n'imitent pas les extrémistes flamands dans leur désir de se séparer des Wallons.

Lors de mon séjour à Barcelone, j'étais également resté insensible au nationalisme catalan, fortement réprimé alors par le gouvernement franquiste.

Fermons la parenthèse européenne et revenons à la situation au Canada à partir de décembre 1988. Cette exceptionnelle montée de racisme me fait vite comprendre que jamais le Canada anglais n'acceptera l'Accord du lac Meech et sa clause de société distincte pour le Québec. Les sondages Gallup successifs montrent que, dans le reste du Canada, de janvier 1989 à mai 1990, l'appui à l'accord constitutionnel a diminué progressivement de 63,5 % à 37 % (au Québec, l'appui a passé de 88 % à 65,5 %). Les anglophones craignent avant tout que cette clause ne permette aux francophones de la Belle Province de traiter leurs « Anglais » aussi cavalièrement que les anglophones des autres provinces traitent leurs *frogs*. Comment imaginer qu'une race inférieure puisse avoir sur le territoire où elle est majoritaire les mêmes droits qu'un peuple d'élite ailleurs au Canada ?

D'où la volonté généralisée des « Anglais » de faire passer le Québec dans le broyeur du bilinguisme sans aucune

contrepartie ailleurs au Canada. Ne comparons pas les torchons et les serviettes. *Shocking!*

Ces sondages annoncent la mort inéluctable et imminente de l'Accord du lac Meech, étant donné que des élections vont avoir lieu dans plusieurs provinces avant sa ratification par les parlements concernés. Les premiers ministres signataires de l'Accord, considérés en quelque sorte comme des traîtres par une majorité d'anglophones, sont presque tous battus et souvent remplacés par des opposants irréductibles à une entente avec le Québec.

Le rejet de l'Accord du lac Meech rompt mes dernières amarres fédéralistes. Ce qui fonctionne bien en Suisse ne peut malheureusement être transplanté au Canada. Je deviens donc un indépendantiste inconditionnel, mais sans aucune illusion.

J'écris très souvent aux journaux, avant tout pour me défouler et tromper mon ennui au bureau. Cela me vaut l'insigne honneur d'être publié le 18 septembre 1989 par le principal journal anglais de Montréal, *The Gazette*, l'espace de trois courts paragraphes :

« As a French-speaking, Swiss-born Canadian, I had hoped for years that Canada's constitutional problems could be solved, as in Switzerland, by the two magic words federalism and equality.

How could I be so naive? I am now absolutely sure that English Canada's bigotry and unfairness will never allow equality to be a reality in this country.

Premier Bourassa signed at Meech Lake for much less than equality, and even such a harmless agreement as that one will not be accepted. English Canada's slogan will always be: "Equality in Quebec and cultural genocide in the other provinces". This is disgusting. »

REPOS FORCÉ

Février 1991...

C'est au cours de mon habituel dîner avec Guy le 18 février que, stimulé par l'alcool de trois bières ingurgitées trop rapidement, je prends subitement une décision qui, sans que je m'en doute alors le moins du monde, va mettre un terme à ma carrière dans la fonction publique et me conduire à une retraite anticipée.

*In cervisia veritas.*¹⁵ Je décide de suivre enfin les recommandations de plus en plus pressantes de Céline et d'aller immédiatement consulter un médecin.

Je dois dire que les six derniers mois n'ont pas été les plus reposants. J'avais en effet commis une impardonnable erreur de jugement en tentant d'abandonner finalement ma condition de « touriste dans l'aquarium ». J'avais voulu faire reclasser mon emploi à un niveau correspondant à la classification des emplois de tous ceux et de toutes celles qui effectuaient exactement le même travail que moi dans d'autres organismes de même taille, et même plus petits que la Commission des affaires sociales.

Je procède alors à une étude exhaustive du classement de tous mes homologues dans des organismes comparables.

15. La vérité dans la bière.

Ce faisant, je me rends compte à quel point je représente une affaire en or pour le gouvernement. Ces gens-là sont tous des cadres et supervisent généralement un personnel abondant.

Je connais les directives sur le bout des doigts. Je n'anticipe aucun problème ; il ne devrait s'agir que d'une formalité. Je ne peux donc considérer le refus du Conseil du trésor que comme une mesure vexatoire à mon égard. Je ne peux me sortir de la tête l'idée que cette décision a été prise parce que je viens d'ailleurs, que je suis un immigrant dans ce pays. *A posteriori*, je suis moins catégorique : il est possible que j'aie été ostracisé par la « mafia » des Ressources humaines qui voulait réserver le poste à un des siens (ce qui fut effectivement le cas après mon départ). Pour affirmer cela, je me raccroche à un refrain que les analystes du Conseil du trésor ont ressassé au président : « Ah ! S'il n'était pas agent de la gestion financière ! ». Je sais que ce corps d'emploi est particulièrement méprisé par les bureaucrates du Conseil.

Je dois aussi reconnaître que je n'ai pas aidé ma cause en prouvant qu'un travail donné pouvait être effectué, à la Commission, par un personnel moins nombreux qu'ailleurs dans la fonction publique. Il fallait peut-être mieux se débarrasser d'un empêcheur de danser en rond.

Je suis particulièrement choqué par le peu de soutien que m'a apporté le président dans ce dossier malgré toutes les promesses qu'il m'avait faites. Ma déception est à la mesure de l'estime que j'avais pour lui. « Chacun peut se tromper », comme disait le hérisson terre-neuvien après avoir enjambé une brosse.

Même un touriste ne peut accepter une telle injustice. Je demande au président d'être relevé de ma fonction de directeur de service afin de ne m'occuper dorénavant que de la gestion financière.

Je sais dès lors que ma place n'est plus dans la fonction publique. Je dois maintenant gérer, sans trop me presser, ce départ inévitable. Si je ne peux trouver un autre emploi, je vivrai de mes économies en attendant de pouvoir prendre une retraite anticipée.

Je vis comme dans un mauvais rêve « l'intronisation » d'un nouveau président, un ancien dirigeant du parti au pouvoir que d'aucuns surnomment « Le Prince » bien qu'il lui manque aussi bien la particule que le sang bleu, puis l'entrée en fonction de mon remplaçant comme directeur du service qui va devenir mon supérieur immédiat. Je comptais m'en faire un ami et trouver avec lui un *modus vivendi* au moins pendant quelques mois. Je dois vite déchanter lors de ma première discussion avec un individu prêt à toutes les bassesses pour satisfaire Son Altesse. C'est aussi un authentique « pelleteux de nuages », formé au sérail des Ressources humaines dont il a si bien adopté l'enflure des propos dans son discours et surtout dans ses écrits.

Ce livre ne se voulant en aucun cas un règlement de comptes, je vous ferai grâce d'une tragi-comédie de courte durée dont les différentes scènes sont maintenant presque complètement effacées de ma mémoire.

Il est totalement exclu que je m'écrase devant cet individu qui m'inspire un souverain mépris. L'atmosphère est de plus en plus irrespirable. La fin de ma carrière de gratte-papier s'approche à grands pas... à la date que je choisirai pour le bouquet final. Je ne vois pas d'autre issue.

Autant je m'efforce de garder mon calme au bureau, autant je me défoule à la maison. Ma compagne n'apprécie vraiment pas tous mes éclats. Elle craint pour ma santé, me supplie quotidiennement d'aller voir un médecin. Elle dort de plus en plus mal. C'est maintenant moi qui suis rongé d'inquiétude. Je n'ai plus vraiment le choix. C'est un cas de force majeure.

La santé et le bien-être de Céline devront primer dorénavant sur toutes autres considérations, quelles qu'elles soient. Je ne dérogerai plus à cette ligne de conduite, même si je dois fouler mon orgueil aux pieds.

Mes contacts avec les femmes et les hommes en blanc ont été très rares depuis mon arrivée au Québec. Ils se sont limités presque exclusivement aux tests à l'effort recommandés aux *joggers* vieillissants. Je n'ai donc évidemment aucun médecin de famille. Mon choix se porte logiquement sur une clinique dans mon quartier, à proximité de la station de métro. Je ne donne sans doute pas une impression resplendissante de santé au médecin de service qui me reçoit ; il m'accorde, sans que je n'en fasse aucunement la demande, un congé de maladie de deux semaines. Contretemps acceptable pour le bien d'un ménage !

Comme ma santé ne s'améliore pas, mon absence sera prolongée de plusieurs semaines par l'omnipraticien, puis par un médecin spécialiste. Ce sont les mémos et les lettres que m'adressent régulièrement le Prince et son laquais qui convainquent le médecin d'un véritable harcèlement à mon égard. De guerre lasse, je demande alors le congé sans solde d'un an que prévoit ma convention collective et que le président, à son grand regret, ne peut que m'accorder.

Comme mon dossier personnel est dorénavant sérieusement entaché, je sais parfaitement qu'à moins d'un miracle, je ne pourrai obtenir pendant cette période de répit une mutation présentant pour moi un quelconque intérêt. Je décide cependant, par acquit de conscience, de procéder selon toutes les règles de l'art en pareilles circonstances. Cette stratégie aura l'unique avantage de convaincre, une fois pour toutes, ma tendre compagne de l'inutilité de mes efforts.

J'envoie donc mon curriculum vitae à tous les ministères et organismes susceptibles de m'engager. Je réponds également

avec le plus d'empressement possible à quelques offres de mutation. Ce bel effort ne sera concrétisé que par... une seule convocation pour un emploi totalement inintéressant en plus d'être une de ces sinécures dont seule la fonction publique a le secret.

Petit à petit, l'oiseau fait son nid. Le caporal n'a pas perdu son temps depuis son entrée en fonction. Il a pris son envol vers les couches supérieures de l'atmosphère. L'ordre gouvernemental règne maintenant dans l'administration de la Commission. Il a doublé (!) le nombre des employés du service, que j'estimais pourtant déjà bien trop nombreux. Comment peut-il les occuper ?

Les mêmes causes produisant souvent les mêmes effets, je retourne, juste avant la fin de mon congé, encore une fois poussé par Céline, voir mon médecin qui, à nouveau, me dirige vers un spécialiste qui m'octroie un nouveau congé de maladie... cette fois de durée illimitée. Je lui avais expliqué en détail que les problèmes cardiaques de ma femme étaient la principale cause de mon stress.

Ma carrière de fonctionnaire se termine le 3 mars 1995 par un « congédiement administratif », un terme un peu trompeur pour désigner ce qui, en fait, est une mise à la retraite forcée et anticipée.

Cette situation me convient parfaitement. Ce n'est donc que pour la beauté du geste, pour passer le temps et un peu aussi, je dois l'avouer, pour embarrasser mes « adversaires » que, contre l'avis de mon syndicat et sans espoir de gagner, je présente un grief contre ce congédiement. (Ce grief sera finalement rejeté par une décision arbitrale... du 22 juin 1998.)

Mon récit serait incomplet si, au moment de quitter la fonction publique, je ne faisais pas une importante mise au point. Je ne voudrais pas que mes lecteurs fassent une généralisation hâtive et s'imaginent que l'ensemble des

salariés émergeant au budget de l'État ont tous le même degré de sous-occupation à propos duquel j'ai pu ironiser dans les chapitres précédents.

Je me suis à cet égard toujours senti un peu coupable vis-à-vis de ma compagne, surtout le vendredi soir, après nos semaines de boulot et... de bureau respectivement. Je lui offrais toujours, en arrivant à Saint-Sauveur, un bon repas en guise de « dédommagement ».

Il convient en effet de faire une distinction essentielle entre celles et ceux, bien trop nombreux dans les ministères, qui « pelletent » des tonnes de nuages ou se pognent tranquillement le... derrière, et celles et ceux qui, sur la ligne de front, sont de plus en plus débordés.

Il faudrait, c'est une évidence, moins de scribouillards au ministère de la Santé et dans l'administration des hôpitaux, et davantage d'infirmiers et d'infirmières. Et moins de ronds-de-cuir au ministère de l'Éducation et dans les Commissions scolaires, et plus d'enseignants et d'enseignantes.

Cela fait maintenant déjà quatre ans que j'ai quitté mon bureau. J'ai pris mes habitudes. Dès la venue du printemps, je me retire sur mes terres à Saint-Sauveur, Madame venant me rejoindre le vendredi soir. Dans mon oasis de tranquillité, je cultive mon jardin de fleurs ; je lis beaucoup, évidemment, surtout les quotidiens *Le Devoir* et *La Presse* et toutes les publications hebdomadaires ou mensuelles auxquelles je suis abonné : *Times*, *The Economist*, *L'Express*, versions hebdomadaires du *Monde* et d'*El País*, *Sport* (de Zurich), *Actualité*... Je suis bien plus occupé que je ne l'étais au bureau, à la Commission ! Le soir, je m'en vais parfois souper dans un des nombreux restaurants du village. En hiver, le jardinage est remplacé par l'étude des langues étrangères... et, dès 1993, par la rédaction de mon livre, entreprise à la suggestion de mon médecin.

Je ne suis vraiment pas à plaindre. J'en viens par moments à être reconnaissant à ceux qui, tant à la Commission qu'au Conseil du trésor, se sont acharnés sur moi.

Cette agréable routine ne sera interrompue que par quatre beaux voyages à trois : deux aux États-Unis et au Québec avec Céline au volant, et deux en Suisse et en Autriche avec Annette comme chauffeur. Je suis particulièrement gâté.

C'est l'occasion pour Annette de visiter, entre autres, La Nouvelle-Orléans, Atlanta, Washington, Atlantic City et ses casinos... et plus tard la Côte-Nord du Québec, jusqu'à Havre-Saint-Pierre et au parc national de l'Archipel-de-Mingan. Et pour Céline, c'est l'occasion de connaître les endroits préférés de son compagnon.

Deux séjours à Zermatt, c'est le délire pour les amoureux de la montagne, quelle que soit leur technique ou leur forme physique. Les nombreux téléphériques et télécabines permettent à Céline de ne faire que des descentes, et à Annette, que des montées. Et le vieux de cinquante-cinq ans, me direz-vous ? Il consent parfois à les accompagner ! Et, dans ses nombreuses excursions en solitaire, il n'a presque rien à envier au jeune Michel d'il y a plus de trente ans. C'est la toute grande forme, même dans les descentes, comme en fait foi la remarque en allemand d'un garçon de dix ans à son père, en voyant un bolide les dépasser : « S'entraîne-t-il pour la compétition ? ».

Deux séjours aux Diablerets, c'est tout d'abord l'occasion d'effectuer deux montées à marche forcée avec mon cousin Jean-Paul Collet, de seize ans mon cadet, d'abord au refuge de Pierredard récemment reconstruit, puis au sommet de la Paraz. Il y a plus de vingt ans que j'attendais ces grands moments. S'il y a quelque chose qui me manque au Québec, ce sont bien ces belles courses de montagne, que les randonnées à ski de fond ne peuvent tout à fait remplacer, vu le climat plutôt frisquet.

C'est aussi, en plus de la montagne, l'occasion, au restaurant La Couronne, de nous faire servir une vraie raclette par Maurice Perret, l'ancien guide de montagne reconverti dans la restauration depuis quelques années. Je précise, pour les profanes, que la raclette, traditionnellement, est préparée en approchant une demi-meule de fromage de Bagnes d'un feu de cheminée et en raclant le fromage fondu. Nous écoutons aussi pendant toute une soirée le petit orchestre folklorique Les Montagnards dans lequel jouent, entre autres, mes anciens copains Yvan Berruex et Dany et Michel Pichard.

En 1991, je me rends au Tessin pour la première fois... alors que Céline y était déjà venue une vingtaine d'années auparavant.

Parlons soccer, ou foot, comme vous voudrez ! Pour la première fois depuis vingt-huit ans, l'équipe nationale suisse s'est qualifiée en 1994 pour le tour final de la Coupe du monde aux États-Unis. Je n'ai pas le droit de manquer une telle occasion d'aller la voir jouer. Comme Micky renonce finalement à traverser l'Atlantique, je décide de n'assister qu'aux deux matches que mon équipe va disputer au Silverdome de Détroit, soit aux deux premières rencontres de l'histoire de la Coupe du monde jouées dans un stade couvert.

Je connais aussi bien la scène sportive des vieux pays que celle du Nouveau Monde. Je sais à quel point la World Cup est un corps totalement étranger qui s'insère dans une machine bien huilée. Elle est donc pour certains journalistes américains une cible idéale, bien meilleure en tout cas que les Jeux olympiques, autre pavé dans la mare, mais trop populaires auprès d'un certain public, pour être ridiculisés. L'ignorance les pousse parfois à l'agressivité, voire au mépris.

Il vaut mieux qu'il en soit ainsi ! Car si les Américains investissaient le soccer avec leurs gros sabots, il leur faudrait, pour que leur ligue soit *the best in the world*, attirer les meilleurs

joueurs de la planète. Ils décideraient aussi, inévitablement, pour rendre le sport plus attrayant à un public profane, d'en modifier unilatéralement les règles. Les amateurs du monde entier ne s'y reconnaîtraient plus. Et même l'organisation de la Coupe du monde pourrait être remise en question! Contentez-vous, Américains, de vous passionner, en été, uniquement pour le base-ball et votre football!

J'assiste, dans mon hôtel, à la retransmission télévisée du match inaugural Allemagne-Bolivie dont les Américains se foutent éperdument. Je n'ai d'autre choix, dans la soirée, que de suivre la fuite, sur une route californienne, d'O. J. Simpson, ancienne superstar du football américain, accusé du meurtre de sa femme, dont il est séparé, ainsi que du nouveau compagnon de celle-ci, que nous font voir en direct, sous tous les angles, tous les réseaux américains. Je m'amuse à l'idée que la première image que les nombreux supporters suisses, arrivés le jour même, aperçoivent sur le petit écran à leur hôtel, c'est cette Bronco blanche accompagnée de nombreuses voitures de police et occupée par un athlète dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence. Le contraste est frappant entre ces deux mondes sportifs qui se côtoient sans vraiment se connaître, malgré le foisonnement de nouvelles chaînes sportives de télévision.

J'assiste le lendemain au match Suisse-États-Unis avec deux frères, Werner et Ernest Meierhofer, anciens piliers du club de mon quartier, à Lausanne, le regretté F.-C. Chailly. Ils m'ont apporté le billet qui me permettra de voir la partie au milieu des supporters helvétiques. L'ambiance est sympathique, dénuée de toute animosité entre les partisans des deux équipes. Contrairement à la situation qui prévaut dans les stades européens, les spectateurs américains semblent en grande majorité provenir de milieux plutôt favorisés. Il y a énormément de très jeunes garçons et autant de petites filles. Les Afro-américains

sont très peu nombreux dans une ville où ils représentent pourtant un fort pourcentage de la population. Chaque équipe espérait gagner ce match, le plus facile à première vue. Tous les spectateurs sont donc un peu déçus du match nul (1-1), mais encore plus soulagés de n'avoir pas perdu.

Le deuxième match, Suisse-Roumanie, me donne entièrement raison de m'être déplacé à Détroit. Me serais-je pardonné mon absence? C'est le délire, sinon dans tout le stade, du moins dans la section où je me trouve. Et les cloches sonnent, sonnent... C'est pour Sutter, Chapuisat... Je brandis mon petit drapeau rouge à croix blanche, hurle... chante même! La victoire est à nous, et par 4-1, score synonyme, en foot, de triomphe historique. J'attendais depuis quarante ans de voir la Suisse gagner un match du tour final de la Coupe du monde. Le dernier auquel j'avais assisté, un certain Suisse-Autriche à Lausanne en 1954, m'avait laissé un souvenir amer!

Une telle victoire ne peut qu'être dignement célébrée en compagnie de cinq Suisses allemands logés dans le même hôtel que nous et avec lesquels nous nous sommes rendus au Silverdome; d'abord dans un excellent steakhouse, puis dans le bar de l'hôtel dont le personnel aura beaucoup de peine à nous éjecter. Il y a des moments où le *Röstigraben* n'existe pas. Hop *Schwitz*! Ça rigole! Salut Hans, salut Fritz!

Je sais que je pourrais, avec le même enthousiasme un peu enfantin, si l'occasion m'était donnée, brandir un drapeau fleurdelisé et encourager follement une équipe québécoise dans un quelconque championnat mondial (de hockey, de volley-ball... voire de soccer). Je sais très bien malheureusement que cette agréable occasion ne me sera jamais offerte.

De retour au Québec, je regarde évidemment avec passion la suite de la compétition devant mon petit écran à Saint-Sauveur. Étant donné que je fais ma cure de foot une seule fois tous les quatre ans, je ne risque pas la saturation, comme

pour le hockey. La qualité du jeu est supérieure à celle de 1990 ; les stades sont combles même lorsque deux équipes « faibles » s'affrontent... Je ne manque donc aucune rencontre.

C'est au chalet de Micky, à Villars, dans les Alpes vaudoises, après une broche dignement arrosée, que je regarde les deux demi-finales. Vivant encore à l'heure du Québec, je n'ai aucun problème à rester éveillé jusqu'à la fin du deuxième match... à quatre heures du matin. Le copain, en revanche...

C'est chez le frangin que je subis une finale Brésil-Italie plutôt ennuyeuse, dont seul le résultat final me réjouit. Je n'aurai donc pas droit à l'assourdissant concert de klaxons que les Italiens de la région s'étaient promis de nous offrir pendant toute la nuit. La chance ne pouvait décemment favoriser encore une fois la *squadra azzurra*.

Terminons par l'habituel commentaire politique. Les politiques canadienne et québécoise sont d'ailleurs devenues, au cours des ans, un des principaux sujets de conversation entre Céline et moi. Le résultat des élections fédérales de 1993, qui voient la victoire du Parti libéral, est symptomatique du profond canyon qui sépare le Québec du reste du Canada et qui ne peut, en aucune manière, se comparer au petit « fossé des rösti » en Suisse. Il met en évidence deux formes de l'intolérance des anglophones.

Les anglophones de l'Ouest canadien votent très majoritairement pour le Reform Party, un parti ouvertement antifrancophone et opposé à toute forme de bilinguisme sauf, provisoirement, au Québec.

Le sentiment antiquébécois prend une autre forme dans les provinces de l'Est canadien, de Toronto à Terre-Neuve. Si brûlant y est le désir des anglophones d'humilier le Québec,

de le remettre brutalement à sa place, qu'ils sont même prêts à confier cette tâche à un francophone québécois, Jean Chrétien, qui déplore assurément ne pas s'appeler Johnny Christian et qui ne peut cacher son plaisir fou d'accomplir cette vile besogne. L'intelligentsia du Canada anglais, aiguillonnée par son racisme antifrancophone et anti-québécois, accepte ainsi que son pays soit dirigé, pendant quelques années, par un premier ministre qui personnifie pourtant tout ce qu'elle déteste, c'est-à-dire qui, pour elle, est à la fois batracien et béotien.

Ces gens-là savent en effet qu'ils peuvent compter sur la servilité absolue de celui qui, un jour, leur a fait ce si beau serment d'allégeance : « *I am a French Canadian pea soup and I am proud of it* », soit en traduction libre : « Je suis un porteur d'eau et fier de l'être ».

Le Québec, en revanche, vote très majoritairement (75 circonscriptions, 54 sièges) pour le Bloc Québécois, un nouveau parti dirigé par Lucien Bouchard, un homme que j'admire pour sa courageuse démission du gouvernement fédéral après le torpillage de l'Accord du lac Meech par l'anglophonie canadienne. Un parti soutenant ouvertement la souveraineté du Québec forme dorénavant... l'Opposition officielle au parlement canadien !!!

Si les Québécois sont trop polis (d'autres diraient craintifs) pour traiter, en public ou par écrit, Johnny Christian de traître, les anglophones ne s'embarrassent pas des mêmes scrupules. Il est tout à fait admissible, pour un Canadien anglais, de traiter Lucien Bouchard de traître au Canada, de nazi... Il est même *politically correct*, comme l'a fait le patron du magazine *Maclean's*, de suggérer qu'on pousse le chef de l'Opposition officielle du haut d'un pont traversant une rivière et qu'on le laisse se noyer. Ces gens-là ne méritent vraiment pas une minorité aussi civilisée (d'autres diraient amorphe).

Le Parti Québécois, dirigé par Jacques Parizeau, remporte les élections québécoises de septembre 1994. Son programme prévoit, à court terme, la tenue d'un nouveau référendum sur la souveraineté. Si, en 1980, j'avais voté NON après avoir longtemps hésité, je vais cette fois-ci voter OUI.

Je suis très réaliste. Je suis conscient que l'électorat québécois doit choisir entre deux options, sinon apocalyptiques, du moins extrêmement risquées. Tous ceux qui, dans un camp comme dans l'autre, nous font miroiter des lendemains qui chantent sont de dangereux rêveurs ou de fieffés menteurs.

Je n'ai certes pas les connaissances suffisantes en matière d'économie politique pour me joindre au grand débat auquel se livrent tant de savants experts québécois et canadiens. Il me semble pourtant que les investisseurs étrangers préféreraient, s'ils osaient parler, l'indépendance immédiate du Québec à l'épée de Damoclès d'une souveraineté continuellement imminente. (C'est d'ailleurs ce que m'a confirmé, en confidence, un ami suisse, directeur dans une banque.)

Permettez-moi aussi de vous rappeler que la Suisse a approximativement la même population que le Québec sans en avoir, loin de là, les ressources naturelles. Ne me dites donc pas qu'un Québec indépendant ne serait pas économiquement viable. Je me permettrais de vous rire « en pleine face ».

Je voterai OUI avant tout par crainte des terribles conséquences qu'aurait un NON sur la survie du français en Amérique du Nord et sur la psychologie collective québécoise.

Tous ceux qui prétendent que la langue française n'est pas en danger à Montréal sont soit des « pros » de la désinformation à la solde de l'anglophonie, soit des naïfs indécrottables. Les chiffres ne trompent pas. Compte tenu des diverses courbes démographiques, seule la mainmise totale du Québec sur sa politique linguistique et sa politique d'immigration peut encore renverser la vapeur. Non, je n'exagère pas !

Certains anglophones cachent mal leur triomphalisme. Josh Freed, journaliste à *The Gazette*, ne se réjouit-il pas déjà, le 10 septembre 1994, des conséquences d'un NON au référendum: « *Separation is dead for at least a decade, and probably for ever, as Quebec's growing immigration changes the political balance of the province.* » ?

Qu'advierait-il d'un peuple qui se serait dit merde à lui-même pour la deuxième fois en quinze ans, devenant la risée du monde entier? J'aime mieux ne pas trop y penser. Ce ne pourrait être, en effet, qu'une lente descente aux enfers dans l'amertume et dans la honte. Les poltrons de 1995 seraient cloués au pilori par les futures générations de francophones, prises au piège démographique, faites comme des rats, une fois Montréal, le poumon de la province, passé définitivement dans l'autre camp.

Je pense en revanche qu'un OUI occasionnerait un véritable électrochoc chez tous les francophones du Québec. J'aime à croire que leur passage du statut de minoritaires canadiens à celui de majoritaires québécois les débarrasserait à tout jamais de leur terrible complexe d'infériorité vis-à-vis des « Anglais », ainsi que de leur crainte d'une immigration qu'ils contrôlèrent dorénavant.

Il faudrait aussi — c'est moins évident — un élan de solidarité, un esprit de sacrifice. Je voudrais qu'on se dise: « Serrons-nous les coudes; ce sera dur, mais nous y parviendrons... », sans répéter *ad nauseam*: « Je suis fier d'être Québécois ». Un peuple vraiment fier n'a pas besoin de continuellement l'affirmer!

Je ne me fais cependant aucune illusion. Je suis absolument certain que le NON va l'emporter. Étant donné que les anglophones et les allophones, représentant 20 % de la population, vont voter NON à l'unisson, il faudrait que près des deux tiers des francophones votent OUI pour que le Québec devienne indépendant. Le handicap me semble insurmontable.

Les nombreux journalistes francophones à la solde de l'anglophonie participent à une formidable campagne de désinformation mise au point à Ottawa et à Toronto. À cet égard, certains éditoriaux de *La Presse* sont aussi prévisibles que devaient l'être ceux de la *Pravda* du temps de Brejnev.

Je trouve totalement suicidaire la tactique référendaire initiale de Jacques Parizeau. L'électorat québécois n'est manifestement pas disposé à couper, sans véritable négociation préalable, tout lien avec l'État fédéral. Et pourquoi exclure presque totalement du débat la langue et la culture françaises, les seuls éléments qui s'adressent au cœur et aux tripes des Québécoises et des Québécois et qui sont indispensables à une hypothétique victoire référendaire?

Les souverainistes semblent malheureusement craindre d'affirmer l'existence d'un peuple québécois et d'enfreindre ainsi la rectitude politique véhiculée insidieusement par leurs adversaires, en vertu de laquelle tout nationalisme ethnique doit être sévèrement condamné.

Heureusement que, comme l'a si bien chanté Henri Salvador : « Zorro est arrivé... ». (À moins que ce ne soit le « Messie », sauvé miraculeusement de la bactérie « mangeuse de chair » en décembre 1994, après avoir été amputé d'une jambe.)

L'intervention énergique de Lucien Bouchard, puis l'accord signé entre le Parti québécois, le Bloc Québécois et l'Action démocratique de Mario Dumont redressent *in extremis* une situation désespérée. La proposition d'un partenariat avec le Canada est accueillie avec soulagement par l'électorat. Les sondages s'améliorent progressivement. La défaite ne devrait pas être aussi humiliante qu'en 1980.

Je profite de mon temps libre au chalet pour inonder les journaux de mes missives. Plusieurs sont publiées. Je ne donne qu'un seul exemple de ma prose d'alors, sous la forme d'une courte lettre publiée par *Le Devoir* le 21 juin 1995 :

« Ayant quitté la Suisse pour le Canada en 1968, je resterai toute ma vie, quoi que je fasse, à la fois d'ici et d'ailleurs. Je verrai toujours le Québec aussi bien de l'intérieur que depuis très loin, depuis les vieux pays. D'une part, le Québec est de plus en plus mon « chez-moi », d'où mon désir de m'exprimer ; qui aime bien, châtie bien. D'autre part, je m'en éloigne en acceptant de moins en moins l'incroyable complexe d'infériorité des francophones de ce pays devant l'anglophonie canadienne. Est-ce parce que mes ancêtres n'ont pas été défaits sur les plaines d'Abraham ?

C'est ce terrible complexe d'infériorité, si proche du masochisme, qui empêche une très forte majorité de francophones de parler aux Anglais « en pleine face » et qui, en particulier, a empêché l'utilisation effective du slogan de Daniel Johnson père « Égalité ou indépendance » qui, seule, aurait permis de régler définitivement, dans un sens ou dans l'autre, le problème constitutionnel canadien. Mais il aurait fallu, pour cela, indisposer ces « chers Anglais », en les plaçant devant un choix crucial. *Shocking!* Étonnamment, ce complexe pourra inciter trop de francophones à deux attitudes, à l'opposé l'une de l'autre :

- la fuite vers l'indépendance pure et dure ;
- la capitulation sans conditions. »

Le OUI obtient 49,4 % des voix. Même s'il me donne raison sur l'essentiel (la victoire du NON), le résultat du référendum d'octobre 1995 dépasse de loin mes espoirs les plus insensés.

J'ai même cru au miracle, l'espace de quelques minutes, lorsque la télévision a donné les résultats aux Îles de la Madeleine, où, fuseau horaire oblige, les bureaux de scrutin ferment une heure avant tous les autres. Il devint très vite évident, malheureusement, que même si les francophones ont voté OUI à 60 %, leur vote a été plus que compensé par le NON massif à 95 % des « autres ».

Je n'arrive pas à croire que près de deux électeurs francophones sur trois ont vraiment voté pour l'indépendance. Je ne peux me défaire de l'impression désagréable que le Québec a failli devenir indépendant par accident, à la suite d'un immense happening, et qu'une telle occasion ne se représentera plus jamais.

Il s'en est donc fallu d'environ 50 000 voix pour que le OUI l'emporte. C'est peu, trop peu, pour que je ne puisse crier au vol. Je suis en effet totalement convaincu qu'un nombre supérieur d'« électeurs » ont voté NON sans avoir le droit de voter au Québec. Les membres des groupes ethniques ont voté en très grand nombre, en famille, embrigadant assurément pour l'occasion des visiteurs établis dans d'autres provinces canadiennes (et même à l'étranger).

Je ne perdrai pas mon temps à expliquer aux gens des vieux pays comment se prépare alors une liste électorale au Québec (et au Canada aussi, d'ailleurs). Le laxisme qui y préside est un véritable pied de nez à la démocratie. Sachez seulement que si mon frère et ma sœur, par exemple, avaient alors été en vacances au Québec, il m'aurait été très vraisemblablement possible de les inscrire sur la liste des électeurs. L'exercice aurait cependant été plus facile si, au lieu de parler le français, ils ne comprenaient que l'arabe, le grec ou le chinois, et surtout si mon frère portait un turban, et ma sœur, un tchador. Il y a des gens qu'il n'est pas *politically correct*, dans ce pays, de brusquer, ni même d'interroger. Il faut les croire sur parole!

Le Parti québécois, terrorisé et culpabilisé par les accusations de racisme venant de toutes parts, même de certains milieux francophones (!), n'a pas osé braver l'Opposition libérale et introduire un document digne d'un pays totalitaire, communément appelé « carte d'électeur ».

J'ai été profondément ébranlé lorsque je me suis soudainement rendu compte que mon pays d'origine était aussi

antidémocratique. Imaginez-vous qu'en 1956 j'ai reçu par la poste ma carte d'électeur quelques jours après mon vingtième anniversaire.

Je me console de ma déconvenue en me disant qu'une courte défaite du OUI est peut-être préférable à une victoire de justesse, qui aurait été contestée de tous côtés et aurait conduit vraisemblablement à des troubles sérieux. Il est clair que si le OUI l'avait emporté, les anglophones et les anglophiles de tout acabit n'auraient pas accepté le verdict des urnes avec autant de sérénité que les francophones. Le sens démocratique, inné chez les Québécoises et les Québécois, n'est pas l'apanage des *Canadians*!

Je me demande s'il existe au monde un peuple plus pacifique que le peuple québécois. Doit-on cependant parler de pacifisme ou de mollesse? Quel autre peuple aurait accepté, sans broncher, la scandaleuse accélération des procédures de naturalisation les jours précédant le référendum? Ou le recours à la communauté italienne de Montréal pour créer l'enthousiasme dans les dernières assemblées du camp du NON?

Un OUI aurait-il vraiment conduit à l'indépendance du Québec dans son intégralité territoriale? Je n'en sais rien. Deux forces se seraient opposées; l'une quantifiable, soit le racisme viscéral des anglophones allié à la servilité des « fédérastes » francophones, l'autre plus difficile à évaluer, soit l'effet d'entraînement de l'incroyable liesse populaire qu'aurait déclenchée la victoire souverainiste. Le point de non-retour aurait-il été atteint? Avec des si...

Je prends connaissance le 12 novembre 1995 de la revue de presse postréférendaire au Canada anglais compilée par Gilles Lesage dans *Le Devoir*. On est loin de l'impressionnant *love-in* à Montréal la veille du référendum! Quel abominable débordement de haine! Quel odieux salmigondis d'insanités! Quel infect déchargement de bile! Mes pires appréhensions

sont largement dépassées. Je n'en dirai pas plus, préférant vous laisser juges à l'aide de ces quelques morceaux choisis :

Dans le *Vancouver Sun*, un certain Trevor Lautens estime que « la culture de la supériorité ethnique qui prévaut au Québec doit, soit être détruite comme force politique sérieuse, soit isolée pour qu'elle se détruise elle-même ».

Claire Hoy, dans *The Hill Times* d'Ottawa, s'en prend au « racisme débridé de Parizeau et aux médias qui n'ont rien fait pour empêcher les séparatistes, depuis René Lévesque, de distiller impunément leur nationalisme ethnique haineux ».

Un « spirituel » éditorialiste du *Calgary Sun* écrit : « Est-ce que quelqu'un pourrait ouvrir la petite valve de plastique à l'arrière de la tête de Lucien Bouchard et la dessouffler juste un peu ? Espérons qu'il y parviendra avant que le chef du Bloc entreprenne de s'insuffler encore plus d'air à titre de premier ministre du Québec. ».

« N'en jetez plus, la cour est pleine », me direz-vous. Erreur, on peut aller plus loin, beaucoup plus loin. Je vous le donne en mille :

Naomi Lakritz, dans le *Winnipeg Sun*, écrit que « les séparatistes montrent leurs vraies couleurs et que Parizeau, maintenant qu'il a démissionné, devrait aller en Bosnie et demander un emploi aux Serbes qui cherchent quelques bons racistes (sic). Il peut emmener Bouchard avec lui. Les souverainistes et leurs partisans du lundi soir référendaire forment un groupe terrible, tyrannique (sic). ».

La palme va cependant à Alan Twigg, qui écrit dans *The Vancouver Province* que « le racisme de Parizeau aurait dû être dénoncé sur-le-champ et que le nationalisme ethnique ne devrait pas être toléré, car il mène aux chambres à gaz et à l'apartheid, à la Bosnie-Herzégovine et au Rwanda ». Rien de moins !

Je ne peux accepter ce langage outrancier alors que les anglophones du Québec sont tellement mieux traités que les

francophones ailleurs au Canada ! Je sais parfaitement que si ces tristes scribes se complaisent à vomir un tel torrent d'injures, c'est que leurs lectrices et leurs lecteurs s'en abreuvent avec délectation. Les journalistes, pour conserver leur job, savent qu'ils doivent les flatter dans le sens du poil. Leur intolérance montre que leur haine du Québec est bien supérieure à leur soi-disant amour du Canada.

Je renonce dorénavant, comme je me l'étais promis, à écrire aux quotidiens de ce pays. Je me contente de quelques lettres à des journaux étrangers.

L'édition hebdomadaire internationale du journal madrilène *El País* publie ce qui suit le 4 décembre 1995 :

« Acabo de leer sus reportajes y editorial sobre el reciente referéndum en Quebec (EL PAÍS Edición Internacional, lunes 6 de noviembre). Quería hacer un breve comentario.

He vivido 32 años en Suiza antes de establecerme en Canadá. Acostumbrado a una cohabitación pacífica de cuatro comunidades lingüísticas en un territorio pequeño, jamás he podido aceptar el rechazo del Canadá inglés a reconocer a Quebec como una sociedad distinta.

Encuentro infinitamente triste que, en un país oficialmente bilingüe, los anglófonos, cuando son mayoría, se dediquen a hacer un genocidio cultural a costa de la minoría francófona y cuando son minoría, como en el caso de Quebec, se quejen de racismo si los francófonos adoptan algunas medidas, muy tímidas en comparación, para proteger su lengua y su cultura. Eso es el auténtico escándalo canadiense. Los latino-americanos se quejan a veces del imperialismo de los gringos. Los latinos del norte deploran la hipocresía de los gringuitos (o gringuillas). »

ENFIN LIBRES !

Juin 1996...

J'aurais pu reprendre pour ce chapitre le titre du livre de Jean D'Ormesson *C'était bien*. Céline et moi préférons dire: «C'est pas pire», pour qualifier les plus belles années de notre vie commune.

Nous savions que, pour certains couples de retraités, un face à face permanent ne renforçait pas toujours la paix du ménage et pouvait parfois conduire à de fréquentes disputes. Mais nous étions convaincus aussi que cela ne pourrait nous arriver.

Je taquinais pourtant Céline: «Je ne travaille plus depuis cinq ans, j'ai pris mes habitudes, tu vas être continuellement dans mes pattes et je vais perdre une liberté partiellement retrouvée! Ce ne sera vraiment pas un cadeau!». C'est vrai, je le répète, je restais au chalet au printemps et en automne. Céline partait le lundi matin et revenait le vendredi soir. J'allais souvent souper au restaurant; une vraie vie de célibataire, comme dans l'ancien temps. Quand je ne rentrais pas assez tôt pour mon «rapport» quotidien vers 22 heures, avant de nous coucher, il m'arrivait de demander à Gisèle, la sympathique patronne du restaurant La Bohème, de téléphoner à Céline et de me passer ensuite la communication.

Pendant quelques semaines, je ferai sourire Céline en prononçant souvent avec un profond soupir ces quelques mots: Masse *is here*!

Céline termine donc sa dernière année d'enseignement en juin 1996. Elle brûle d'impatience de prendre sa retraite, une perspective qui devait lui paraître si lointaine, même irréelle quand elle a commencé à enseigner. Elle a certes continué jusqu'au dernier jour à s'occuper de ses classes avec la même conscience professionnelle et la même affection pour ses élèves de quatrième année. Mais trente-cinq ans d'enseignement, c'est beaucoup; c'est même un exploit, compte tenu de ses problèmes de santé.

Elle veut profiter au maximum, sans attendre, de ces années de totale liberté. Si je m'écoutais, je me contenterais peut-être de mon jardin à Saint-Sauveur, du ski de fond l'hiver et, en été, d'un séjour d'un ou deux mois à Lausanne, aux Diablerets ou à Zermatt!

Céline veut plus, beaucoup plus. Elle veut voir du pays. Elle veut voyager au Québec et à l'étranger. Soit! Je vais donc me laisser faire et l'accompagner où elle voudra. Ce n'est en aucun cas un sacrifice.

C'est au début du mois de septembre, soit à l'époque de l'année où, précédemment, Céline reprenait l'enseignement, que nous commençons nos balades par un tour du Québec avec mes cousins Jean-Claude et Janine Gallay: Lac-Saint-Jean, Tadoussac, traversée du fleuve, Rimouski, Gaspé, Percé... Jean-Claude et Janine sont tombés en amour avec le Québec quand ils y sont venus il y a quelques années. Ils y reviendront encore deux fois: à l'hiver de 1998, avec au programme une visite à Québec à l'époque du Carnaval, et en 2000, durant la belle saison, quand ils assisteront à plusieurs représentations des théâtres d'été.

Nous partons ensuite pour Paris, où Marcel vient d'être nommé délégué général du Québec. Nous passons un mois de rêve dans la résidence du délégué sur l'avenue Foch. Nous évitons cependant tous les cocktails ou autres mondanités, qui ne sont pas nos activités de prédilection!

Même dans la Ville lumière, il ne saurait être question que je renonce à mon jogging. De tous mes nombreux pas de course à travers le monde, ce sont ceux que j'effectue à Paris qui me laisseront le souvenir le plus éclatant. Je n'aurai qu'à fermer les yeux pour me voir trotter sur le sentier pédestre bordant l'avenue Foch, en direction de la place de l'Étoile, avec en point de mire l'Arc de triomphe.

C'est au printemps 1998 que je publie enfin mon livre. Je suis plus content de la forme que du fond. L'imprimeur a effectué un excellent travail et le nombre de coquilles est plutôt limité.

Je prends un grand plaisir à le remettre, dédié, de main à main ou par courrier, à ma parenté, à mes amis, à d'anciens collègues de travail québécois ou suisses, à mes vieux copains de classe, de foot et de foire. J'essaie de retrouver, en particulier, sans toujours y parvenir, tous les protagonistes des meilleurs moments relatés dans mon bouquin.

Il va sans dire que tous ceux et toutes celles qui reçoivent mon ouvrage sont extrêmement surpris. La plupart liront l'intégralité de ma prose et non pas uniquement les passages auxquels je leur demande souvent de se restreindre.

Je tiens à vous communiquer quelques-uns des nombreux commentaires de mes lecteurs. Le choix n'a pas été facile.

L'oncle Frédy (né en 1914), qui a lu le livre dans son entier, me dit, quand je lui rends visite à Suchy, qu'il s'imaginait, quand il le lisait, que j'étais en face de lui et que je lui parlais.

Voici quelques extraits de ce que m'écrivent...

Peter Meyer, collègue de travail en 1960, resté un bon copain :

« Les souvenirs de l'époque me reviennent à la pelle, notamment celui d'une soirée de libations, à l'approche de Noël, où nous avons fini chez toi et avons, par mégarde évidemment, mis le feu à l'arbre de Noël que nous avons juste eu

le temps de jeter par la fenêtre avant que le feu ne prenne dans la maison ! Sacrée époque ! »

Il me semble pourtant que nous avons pu éteindre le sapin à temps pour ne pas avoir à le lancer dans le jardin.

Eric Zimmermann (Zim), maintenant médecin généraliste :

« Je me souviens notamment que, lors d'une Abbaye à Suchy, en 1959, pour tester mes facultés de conducteur avant de rapatrier la Fiat à Lausanne, j'avais fait quelques tours en auto tamponneuse et avais ensuite démarré pour de bon avec je ne sais combien de ‰. De toute façon, il y a prescription. »

Eric avait au moins eu le bon réflexe de partir seul en laissant ses trois passagers en pleine campagne. Daniel Perrin, Roby et l'inévitable Julot sont rentrés en train le lendemain matin, après avoir marché jusqu'à Épendes.

Louis Rouge, doyen du village d'Épesses, âgé alors de 92 ans :

« J'ai revécu avec plaisir l'époque de votre tumultueuse jeunesse en me souvenant de l'étudiant qui, de 1956 à 1959, sondait, souvent avec deux caisses, dans nos pressoirs. Je me rappelle très bien de la visite de vos parents dans nos caves et des menaces vous concernant. »

Sa gentille lettre est la preuve qu'une consommation raisonnable de vin blanc n'est pas nécessairement mauvaise pour la santé !

Gaston Nicole, premier gardien de but du F.-C. Béthusy, qui fut aussi présentateur du journal télévisé de la TSR :

« En bon Suisse, je ne parvenais pas à comprendre que les Canadiens ne réussissent pas à aménager leur système fédéral à notre manière pour donner à chaque communauté la part qui lui revient. Je n'avais jamais imaginé que le racisme des anglophones pouvait aller aussi loin. Tes citations sont stupéfiantes. Chez nous, cela tomberait presque sous le coup de la nouvelle loi antiraciste. »

Jean Lemay, mon voisin à Saint-Sauveur :

« J'ai d'autant plus apprécié ton livre que, ayant été fonctionnaire moi-même, j'y ai retrouvé des situations similaires à celles que j'ai vécues. Nous avons aussi la même opinion de notre « crétin national ». »

Daniel Tauxe, à qui je me suis finalement décidé à envoyer mon livre, même si je ne l'y ménageais pas :

« Je ne vous en veux pas, car il existe une lointaine fraternité entre tous ceux qui, un jour ou l'autre, ont fait le stage linguistique de Barcelone. Et nous l'avons fait tous les deux. »

Et enfin ma petite-cousine Martine Grin :

« Quelle pinte de bon sang ! Moi qui t'imaginais digne fils de ton père (dont la notoriété et la prestance étaient parvenues jusqu'à moi lors de discussions familiales). Me voilà « clouée ». Vraiment je me suis délectée de tes frasques de jeunesse. La période bureau n'est pas triste non plus et me titille quelque peu, car le « gonflage » de l'administration n'est pas l'apanage du Canada ; et l'impression de « pédaler dans la semoule » en dénonçant les faits, n'a rien de réjouissant ! »

La distribution de mon livre sert aussi de prétexte aux retrouvailles de ceux qui ont fondé, il y a 42 ans, le F.-C. Béthusy qui, soit dit en passant, existe encore grâce aux efforts de Philippe Druey, le fils de notre regretté premier président, Frankie.

C'est évidemment Nanard (Bernard Henny), organisateur né, qui a contacté tous les survivants et les a invités dans son jardin, juste derrière notre ancienne maison familiale où j'ai vécu plus de vingt-quatre ans.

Je revois avec plaisir tous ces vieux de la vieille, plus ou moins sveltes, en particulier Roby, mon meilleur copain des années 50, totalement perdu de vue depuis que j'ai quitté la Suisse. Certains d'entre eux n'avaient d'ailleurs pas revu plus souvent le frangin que moi. Il habite pourtant la région lausannoise.

Lorsque, quelques jours plus tard, je remets mon bouquin à Julot, nous parlons évidemment de nos folies d'antan... qui auraient pu faire l'objet de quelques chapitres supplémentaires.

Nous nous rendons compte, Céline et moi, que pour voyager en Europe, les meilleurs mois sont mai et octobre, soit les deux mois pendant lesquels, au Québec, la présence au jardin est indispensable. Il nous faut faire un choix. Céline préfère les voyages. Soit ! Nous vendons donc en 1999 le chalet qui fut pendant dix-sept ans notre petit paradis. Ce n'est cependant pas sans un serrement de cœur que je vois fleurir pour une dernière fois mes crocus, mes jonquilles, mes scilles, mes tulipes, mes anémones, mes primevères, mes pervenches, mes iris, mes benoîtes, mes campanules, mes lys, mes hémérocailles, mes astilbes, mes phlox, mes rudbeckias, mes lupins, mes dahlias, mes asters, mes orpins... Mes regrets sont fortement atténués cependant par un mal de dos persistant qui freine de plus en plus mes activités horticoles. « La terre est basse », comme aimait répéter grand-papa !

Pendant dix ans, nous ferons en moyenne deux voyages par an, en passant au moins une fois par année en Suisse. Il y aura des voyages organisés au Portugal, en Espagne, dans les îles grecques, en Europe de l'Est, ainsi que quelques séjours en appartement à Lausanne ou à l'hôtel aux Diablerets et à Zermatt. Ce qui ne nous empêchera pas de faire, pendant l'été, de nombreux tours au Québec, seuls ou avec des visiteurs venus de Suisse.

Nous prenons goût aux croisières en commençant par l'Amérique du Sud et l'Antarctique, puis en voguant en Norvège jusqu'au Spitzberg, sur la Baltique jusqu'à Saint-Pétersbourg et sur la Méditerranée jusqu'aux îles Canaries et à Madère. Je peux aussi enfin, en 2008, revoir Barcelone, où j'avais effectué un séjour mémorable, quarante-quatre ans plus tôt.

Céline me passe parfois son appareil photographique pour que je puisse l'immortaliser aux quatre coins de la planète.

Je n'ai vraiment jamais besoin de lui demander de sourire. (Bien plus tard, je regrouperai toutes ces photos dans un album que je consulterai régulièrement. L'éternel sourire de Madame me sera particulièrement réconfortant.)

Je dois aussi changer complètement mes habitudes lors de mes séjours à Lausanne. Quand je m'y rendais seul, auparavant, j'aimais flâner dans la ville, prendre un verre dans les bistrots du Pont-de-Chailly et y rencontrer quelques vieux copains. Maman me servait de chauffeur. Elle me faisait visiter la parenté. Nous montions toujours aux Diablerets.

Céline n'aime pas les temps morts. Elle souhaite que chaque séjour soit bien organisé ! Me voilà obligé de remplir mon agenda, moi qui déteste téléphoner ! Nous achetons avant de partir un abonnement général pour la durée de notre présence en Suisse (trains, bateaux, transports urbains, musées). Il y aura donc chaque jour, une excursion en train ou une rencontre avec la parenté ou les amis, toujours agrémentée d'un bon repas, péché mignon de Madame... et de Monsieur.

Il va sans dire qu'Annette nous accompagne souvent et que nous voyons régulièrement Jean-Pierre et Anne, ainsi que notre nièce Sylvie et notre neveu Olivier. C'est à Céline que je dois d'avoir si souvent revu mes cousins et cousines et tant de bons amis.

Mon ami Roby, un célibataire endurci (un vrai, et non pas un renégat !) dispose, comme retraité de la Compagnie Générale de Navigation (sur le lac Léman), du même abonnement que nous. Il organise pour nous trois, lors de chacun de nos séjours, un voyage circulaire d'un jour, en train ou en autocar de montagne, avec à la clé... un bon dîner raisonnablement arrosé. Nous ne nous ennuyons pas.

Nous rencontrons aussi Daniel Tauxe, qui insiste chaque fois pour nous inviter à dîner dans un bon restaurant. Je n'ai

d'autre choix que de m'incliner devant celui qui fut mon chef pendant cinq ans.

Il y a aussi les bons repas partagés avec mes anciens camarades de collège et de gymnase Jean-Jacques Geering et Louis Henny, et avec mes vieux potes Micky et Peter, maintenant patrons de compagnies fiduciaires, qui ne sont devenus de très bons amis que bien après mes frasques de jeunesse avec l'un et avec l'autre. Sans oublier évidemment ces dames, Arlette et Suzanne.

Chaque fois que nous passons en Suisse, Rose-Marie, la benjamine (et boute-en-train) de mes sept cousins et cousines genevois, organise avec son mari, Gordon Brandon, dans leur superbe jardin du Petit Lancy ou dans un restaurant, de grandes réunions familiales toujours très animées. Nous voyons tout aussi souvent mes cousins vaudois Walti et Pierrette Zwahlen, ainsi que Jean-Paul et Isabelle Collet.

Je mentionnerai encore nos agréables sorties avec Guy et Gisèle Francey. Gisèle était, au début des années 60, une des meilleures amies d'Annette, qui l'invitait au chalet des Diablerets pendant la période des fêtes de fin d'année. Le nom de jeune fille de Gisèle était Haury. Toutes celles et tous ceux qui étaient présents au chalet cet hiver-là se rappellent fort bien du soir où maman avait annoncé solennellement que, pour le souper, nous aurions de la poule au riz. Remarque immédiatement comprise avec un sens très différent phonétiquement par les frères Gallay et reprise en chœur à l'envi, à longueur de journée, par tous les copains également en vacances chez nous. Maman, un peu confuse, n'avait pas ri immédiatement de son jeu de mots involontaire.

Je n'oublie pas la bonne bouteille de Dézaley bue en compagnie de Benjamin Liardet sur le balcon de sa belle maison au village « La Conversion » avec une si belle vue sur

le lac Léman. Benjamin est l'ancien propriétaire du Restaurant de Belmont, où nous avons très souvent si bien mangé.

Bernard Henny organise évidemment une rencontre des anciens du F.-C. Béthusy lors de presque tous mes séjours à Lausanne. J'assiste même, au début novembre 2007, avec Roby et quelques dizaines de spectateurs, au dernier match de la saison qui voit mon ancien club remporter le titre de Champion de la ligue Romande (corporative) pour la première fois depuis... 1984. Tous les plus jeunes ont dû se poser la question suivante en regardant la photo-souvenir : qui est cet inconnu aux cheveux blancs, debout, au centre de la photo, juste derrière les joueurs ?

J'aime toujours autant me défouler sur les chemins de montagne (en Suisse principalement, mais aussi au mont Albert, en Gaspésie). Je marche encore à une allure bien plus rapide que celle qui sert au calcul des inscriptions sur les panneaux indicateurs. Mais sexagénaire, j'accepte maintenant avec fatalisme que d'autres, plus jeunes, puissent monter et descendre plus vite que moi. Quoique...

En juillet 1999, je viens de monter, en bien moins de quatre heures, de Zermatt à la cabane Hörnli, ce qui représente une dénivellation de 1 600 m. Je me sustente, conformément à mes habitudes, d'une assiette valaisanne accompagnée d'un demi-litre de bière avant d'aborder la descente à un rythme très raisonnable.

J'entends des pas rapides derrière moi. Je ne m'en formalise pas... jusqu'à ce que je sois devancé et littéralement laissé sur place par la belle jeune femme blonde qui était assise à une autre table sur la terrasse de la cabane. Devancé par une femme, c'est inimaginable ! Mon sang ne fait qu'un tour ! Ma réaction est immédiate, rageuse, machiste. Je retrouve instantanément, pour une dernière fois, mes jambes de trente ans et entame une descente à tombeau ouvert, en prenant les

raccourcis les plus abrupts. À mon tour de laisser sur place l'impertinente !

Parents et amis viennent aussi de Suisse pour visiter le Québec. Céline, inlassable au volant, fait presque toujours office de chauffeur. Elle adore montrer aux visiteurs étrangers les beaux paysages de son pays, dans les Laurentides, dans Charlevoix, dans les Cantons-de-l'Est, en Gaspésie. Une visite dans la ville de Québec s'impose toujours avec un passage obligé au restaurant Paris-Brest, dont le patron est mon vieux copain Michel Cairety. Le maître d'hôtel fut pendant plusieurs années un autre pote des années glorieuses : Francis Moroni.

C'est d'ailleurs au Paris-Brest que Céline et moi célébrons l'entrée dans le nouveau millénaire, trois jours après avoir fêté le soixantième anniversaire de ma compagne au restaurant très réputé du Château Frontenac : Le Champlain.

Céline et moi aimons aussi nous rendre seuls à Québec au moins une fois par année. Nous profitons de ces courts séjours pour rencontrer mes anciens collègues de travail à la Commission des affaires sociales, Jean-Paul Filteau et Jean-Guy Blouin, avec leurs épouses, Suzanne et Colette. Je m'en voudrais d'oublier un des couples les plus sympathiques que nous ayons rencontré dans nos voyages organisés : Henri-Paul Giguère et Micheline Lapointe.

En rentrant de Québec, nous nous arrêtons parfois à Farnham dans les Cantons-de-l'Est, une ville située donc, malheureusement pour nous, sur la rive sud du Saint-Laurent, où nous n'aimons pas nous rendre à cause des fréquents embouteillages sur les ponts.

Nous rendons alors visite à nos bons amis Robert et Yvonne Rosselet, un couple d'agriculteurs à la retraite qui ont immigré de Suisse il y a plus de trente-cinq ans et dont les enfants exploitent maintenant le domaine.

Le fait que je sois le fils du Dr René Gallay, si respecté jadis par les paysans vaudois, avait bien facilité nos premiers contacts, bien que Robert n'ait fréquenté l'école de Marcelin qu'une année après que nous ayons déménagé à Lausanne.

Si je me suis permis de mentionner tous vos noms, c'est que je tiens à vous remercier de m'avoir permis d'offrir à Céline la vie sociale qu'elle souhaitait. Je dois vous avouer que je me suis un peu servi de vous, ma condition antérieure de pilier de bistrot ne m'ayant pas vraiment préparé à cette nouvelle vie. Le fait que Madame ne dédaignait pas la bonne chair m'a d'ailleurs bien facilité la tâche.

J'ose espérer que vous avez eu autant de plaisir que nous lors de tous ces bons repas que nous avons partagés.

Je me dois, à ce moment de mon récit, de parler brièvement des relations extrêmement privilégiées que Céline a toujours entretenues avec sa famille, soit avec ses deux frères, Marcel et Jean-Michel, et leurs épouses, Cécile et Solange ; avec sa sœur, Marie-Pia, ainsi qu'avec ses neveux et nièce Jean-Martin, Marie-Hélène, Benjamin et Vincent. Et plus tard, avec ses huit petits-neveux et petites-nièces : Mathieu, Catherine, Louis-Eric, Thomas, Cléa, Paul, Morganne et Lothaire. Céline adore recevoir leurs photos, qu'elle classe soigneusement dans des albums et sur son ordinateur.

Je n'ai jamais été le moindre jaloux de cet état de fait, bien au contraire. Je pense même que cela a été extrêmement bénéfique à la réussite de notre vie commune. Compte tenu de mon individualisme et de mon amour de la solitude, il n'était vraiment pas souhaitable que je sois l'unique objet de l'affection de Céline. Je supportais difficilement les fortes marques d'amour de mes parents. Je n'allais quand même pas me mettre dans une situation analogue dans mon pays d'adoption !

Si nous fêtons généralement Noël chez Marcel à Saint-Donat, c'est très souvent chez nous à Saint-Sauveur, puis à

Saint-Laurent, que toute la famille Masse se réunit au début d'année. Il y a alors de la vie dans notre condo ; les petits-neveux et les petites-nièces adorent y jouer à cache-cache.

Céline passe parfois quelques jours sans moi, à Saint-Donat, au chalet de sa sœur, adjacent à celui de Marcel. J'en profite... pour aller souper dans les restaurants du quartier. Elle ne doit pas se lamenter quand, l'été, je m'envole seul pour la Suisse. Pendant que je parcours les sentiers de montage, elle peut se baigner dans le lac Archambault.

Si la distribution de mon livre avait contribué aux retrouvailles avec beaucoup d'anciens amis, la découverte d'Internet va me permettre de communiquer régulièrement avec eux.

Pendant plusieurs années, je n'ai vraiment pas vu l'intérêt de posséder un ordinateur. L'informatique ne m'a jamais passionné, c'est le moins que je puisse dire. Céline est plus habile, mais pas intéressée non plus par Internet.

Ce n'est que lorsque je me rends compte que, sur la Toile, je peux à nouveau suivre au jour le jour toute l'activité sportive en Suisse, que je me décide du jour au lendemain, en janvier 2002, juste avant les Jeux olympiques de Salt Lake City.

Internet, au début, c'est pour moi la lecture de journaux en six langues, mais encore plus la possibilité de connaître immédiatement tous les résultats sportifs qui m'intéressent. J'en profite pour me désabonner de tous mes périodiques (*Time*, *The Economist*, *L'Express*, *L'Hebdo*...). L'échange de courriels n'est tout d'abord qu'un effet très secondaire avant de devenir progressivement une véritable drogue au fur et à mesure que parents et amis se connectent à leur tour. Je finis par me calmer un peu en ne transférant que les plus beaux diaporamas, les meilleures farces... et évidemment quelques vidéos pour adultes vaccinés réservées au noyau dur de mes copains. Au fil des ans, je me constitue une liste importante de correspondants et correspondantes.

J'ai souvent, le matin, plusieurs dizaines de courriels en attente dans ma boîte de réception.

C'est avec la ferveur du néophyte que je participe à quelques forums, en particulier à une vive discussion sur le site du journal lausannois *24 heures* à propos de la guerre d'Irak, que Georges W. Bush vient de déclarer.

Je commence par un long texte dans lequel je ne suis vraiment pas tendre à l'égard de la décision américaine. Beaucoup d'intervenants partagent mes idées, mais les échanges deviennent si violents avec quelques Suisses expatriés aux États-Unis et qui soutiennent le président que le journal y met fin brusquement, sans préavis.

Ces discussions m'ont permis de faire la connaissance de quelques participants, parmi lesquels Claude Taillens, que j'ai par la suite rencontré en Suisse et qui est devenu mon correspondant le plus prolifique; ainsi qu'Alex Biemann, mon regretté ami, avec qui j'ai correspondu régulièrement de 2003 à 2009. Alex était un ancien Lausannois, établi en Ontario depuis 1967 après avoir séjourné une dizaine d'années au Brésil. Il était si content de communiquer avec moi dans sa langue maternelle, lui qui parlait le portugais avec son épouse et l'anglais avec ses enfants!

Je montre à Céline les fichiers les plus drôles et les plus intéressants que je reçois. Elle apprécie certes, mais pour elle, Internet, c'est d'abord un moyen d'assouvir sa nouvelle passion: la généalogie. Et, croyez-moi, elle n'est pas femme à faire les choses à moitié. Ses résultats sont spectaculaires. Je ne vois en fait que le résultat final de ses trois années de travail minutieux, devant son ordinateur ou dans les locaux d'un centre de généalogie: soit ce grand tableau en forme de demi-cercle qui ne laisse apparaître presque aucune case vide, même en remontant jusqu'au début de la colonisation. Il faut dire qu'au Québec, toutes les données ont été particulièrement bien conservées dans les paroisses.

Je finis par me laisser prendre au jeu et décide de m'occuper de ma propre généalogie. Les recherches sur le patronyme Gallay dans le canton de Genève s'avèrent plus fructueuses que celles relatives au patronyme Collet dans le canton de Vaud. Je paie un spécialiste pour consulter les archives genevoises. Je peux ainsi remonter jusqu'à un certain Jean Gallay, né à la fin du XVI^e siècle... à Cartigny.

Dans le livre *Cartigny*, de Jean Martin, publié en 1945, je lis :

« La campagne de Russie a tourné au désastre et, quittant son armée décimée, l'empereur est parti à toutes brides pour Paris. Là, il a réclamé du Parlement une nouvelle levée de troupes que les sénateurs n'ont pas osé lui refuser. Les ordres nécessaires ont été envoyés à tous les agents du gouvernement et le préfet du Léman a communiqué le décret aux autorités municipales de Genève.

(...)

Nos villageois s'agitent quand cette nouvelle leur parvient. Qui, de la région, partira avec le premier contingent ? Et qui sera mobilisé par la suite ? Gai, gai, marions-nous ! Et chacun de chercher une épouse pour la mener à la mairie et ensuite à l'église.

Le 11 mars 1813, on ne compte pas moins de quatre mariages entre 9 heures du matin et 2 heures de l'après-midi, alors que d'habitude, à cette époque, il n'y a guère que deux mariages par an au village.

À 9 heures comparaissent Jacques André Gallay, cultivateur, âgé de 21 ans, fils de Jean-Marc et de Sara Bon, et Louise-Elisabeth Wuarin, du même âge, fille de Jacob-Antoine Wuarin et de Jeanne-Pernette Miville... »

Jacques André Gallay (1791-1869) était un de mes ancêtres, soit le grand-père de mon grand-père !

Ces recherches me permettent de faire la connaissance de Claude Duverney, dont le père, maintenant décédé, avait été placé à l'âge de cinq ans dans la famille de mon oncle André, le deuxième frère de papa, que j'ai si peu connu. Nous échangeons plusieurs courriels. Il me parle de mon oncle, de ma tante Gerda et du cataclysme qu'a été pour eux la mort subite, à Bangkok en 1952 d'une maladie tropicale, de leur fille unique, Marinette, ma cousine, alors âgée de trente-deux ans. Son mari, Raymond Christinger, était à l'époque chargé d'affaires à l'ambassade de Suisse.

Si Claude n'a pas connu mon oncle, il a très bien connu ma tante Gerda, décédée à cent deux ans, et qu'il a toujours considérée comme sa grand-mère.

Mes oncles Charles et André avaient épousé deux sœurs, Blanche et Gerda. L'entente entre ces deux couples n'a pas toujours été des plus cordiales. Je n'en dirai pas plus. C'est maintenant de l'histoire ancienne.

Nous rendons visite à Claude, qui habite, à Cartigny, à côté de la maison qui fut celle de mes grands-parents. Cuisinier de son métier, il nous concocte un excellent repas avant de nous faire visiter mon village d'origine, que je connais si peu.

J'ai la chance, pour mes recherches vaudoises, de bénéficier de l'aide d'une petite-cousine, Martine Grin, qui travaille à l'état civil de Suchy. Je peux grâce à elle au moins remplir un tableau complet jusqu'au début du XIX^e siècle. Céline et moi sommes invités à dîner par Martine et son mari, Claude, dans leur belle ferme rénovée de Belmont.

J'envoie les tableaux que me prépare Céline à mes cousins, à mes cousines et à d'innombrables petits-cousins et petites-cousines que, pour la plupart, je ne connais pas. Nous en rencontrons quelques-uns, en particulier à Russin, dans le canton de Genève: la fille de mon cousin Laurent, Claire-Lise

Desbaillet, et son mari, Michel. Nous dégustons plusieurs de leurs excellents vins.

Une fois sa généalogie terminée, Céline s'ennuie quelque peu. Elle aspire à faire autre chose. Elle n'est pas comme moi une droguée d'Internet et de matches de foot télévisés. Elle ne peut se contenter de nos voyages, des visites à sa famille, de nos fréquentes sorties au restaurant avec nos bons amis Guy et Louise Desparois, Monique Gauthier et André Lavallée, ainsi que des concerts avec son ancienne collègue et grande amie Louisette Gagnon, ou des réunions de retrouvailles, à Joliette, avec ses anciennes camarades de classe.

Elle commence à s'intéresser à la gestion de notre copropriété. C'est elle qui assiste seule, depuis quelques années, aux réunions des copropriétaires où je m'ennuyais souvent trop pour rester jusqu'à la fin. Il y a pourtant de plus en plus d'action dans les assemblées, où règne une atmosphère que je pourrais qualifier de méditerranéenne. Céline fait même partie pendant deux années du conseil d'administration, la deuxième en compagnie d'un couple de retraités, Pierre et Monique Hervieux, avec qui elle s'entend à merveille et qui deviennent de bons amis. Cette bonne entente ne s'étend malheureusement pas à tout l'immeuble. Céline s'est en fait jetée dans la fosse aux lions.

La réfection des balcons de l'immeuble est recommandée par plusieurs ingénieurs dans des rapports bien documentés. Les travaux sont approuvés en automne 2007 par une assemblée générale dûment convoquée. Comme d'habitude, dans notre immeuble, ce n'est qu'après que le contrat a été accordé et que les implications financières pour chaque copropriétaire ont été communiquées aux intéressés que l'éternel groupe de malcommodes commence son travail de sape, sous la conduite, une fois de plus, du petit Français à la casquette, le roi du porte-à-porte et de la calomnie. Des accusations de

fraude commencent à circuler. Des tracts sont déposés devant les portes. Les médisances sont gobées d'autant plus facilement que nombre de propriétaires ne peuvent imaginer que des administrateurs bénévoles ne profitent pas de leur fonction pour s'en mettre plein les poches. Ils jugent en fait les autres à leur image.

Le grand cirque continue tout le printemps et tout l'été 2008. Les opposants, devenus majoritaires, font heureusement preuve d'un amateurisme à toute épreuve. Lors de l'assemblée spéciale convoquée pour destituer le conseil d'administration et, dans la foulée, annuler le contrat de réfection des balcons, quelques excités triomphalistes, sûrs de leur coup, empêchent le déroulement normal des débats et abreuvent le conseil d'insultes. Céline, imperturbable, conserve son aplomb. Il lui en faut plus pour perdre son flegme. La bave des crapauds...

Le président de l'assemblée, Alain Levasseur, un ancien organisateur politique qui a déjà « vu neiger » trouve dans ce désordre un bon prétexte pour stopper le « carnage » et mettre fin aux discussions. Le conseil et ses amis quittent la salle sous les huées. Céline reste au pouvoir.

Les travaux vont pouvoir commencer, quoique... Cinq copropriétaires, le gratin de la contestation, les « vrais de vrai », font préparer par une jeune avocate plutôt inexpérimentée une demande d'injonction provisoire pour faire interrompre les travaux qui viennent de débiter. Le conseil n'a d'autre choix que d'engager un autre avocat, comptant, lui, de nombreuses années de pratique. Cette demande d'injonction sera logiquement rejetée par un juge.

Nos cinq lascars, aussi ignorants de la loi qu'ils sont forts en gueule, ce qui n'est pas peu dire, se laissent alors persuader par leur avocate de présenter une injonction interlocutoire sans avoir la moindre idée du processus dans lequel ils s'engagent. L'affaire se termine rapidement et logiquement par

leur complète débandade quand ils comprennent ce que sont des affidavits.

Céline et moi nous paierons un bon repas après avoir pris connaissance de la fin de l'histoire sous forme d'un désistement signé par les cinq rigolos et libellé comme suit :

« Les requérants, personnellement et par leur procureure soussignée, se désistent de leur demande contre l'intimé, et celui-ci, par l'entremise de son procureur soussigné, accepte un tel désistement sans frais. »

Les travaux peuvent se terminer. La nouvelle carrière de Céline, en revanche, arrive à son terme. Les trois administrateurs demandent, surtout pour la forme, le renouvellement de leur mandat... et se font battre à plate couture lors de l'assemblée générale annuelle tenue début octobre.

Ouf! Je suis soulagé... et Céline aussi, d'autant plus que, dix jours plus tard, nous partons en croisière sur la Méditerranée, de Venise à Barcelone, avec des arrêts, entre autres, à Split, Dubrovnic, Bari, Sorrente, Monte-Carlo et Marseille.

Dès notre retour, Céline n'a plus qu'une idée en tête : quitter un immeuble où elle sent qu'elle n'a plus sa place, même si elle y a de très bonnes amies, Viviane Touma, Christiane Dahan... Elle parcourt la ville à la recherche d'un nouveau logement qui, c'est une évidence après notre mauvaise expérience, ne sera pas un condominium, mais un appartement loué. Elle veut aussi changer de quartier et déménager dans l'est de la métropole, là où les Québécois de souche sont encore majoritaires.

Je suis plutôt réticent. La perspective d'un déménagement m'inquiète. J'ai mon Internet, mon foot télévisé sur des chaînes de plus en plus nombreuses, deux voyages en Europe par année, quelques sorties au restaurant, des excursions au Québec et de belles marches seul ou avec Céline, dans notre voisinage immédiat ou dans les différents parcs de Montréal.

Mes contacts avec les autres copropriétaires ont toujours été très limités. Mais j'apprécie de moins en moins d'être considéré par certains comme « le mari de la voleuse », pour reprendre mon expression favorite habituelle.

Céline a de la suite dans les idées. Elle réussit à me convaincre de visiter un nouvel immeuble destiné aux retraités dans l'est montréalais : le Lux Gouverneur. Il est situé à cinq minutes à pied de notre première maison, sur la rue Monsabré. J'aime l'endroit, en face du Village olympique, tout près d'une station de métro, à dix minutes de marche du grand parc Maisonneuve. L'on y dispose de tous les services imaginables : excellent restaurant, pharmacie, service infirmier, petite épicerie, coiffeur, bibliothèque, salle d'exercices, piscine, salle de spectacles, petite salle de cinéma, petite chapelle, femmes de ménage, banque, bar bistrot, grande aire de jeu au premier sous-sol (quilles, pétanques, billard, golf, cartes, etc.)...

Je me dois aussi de tenir compte de mes problèmes de santé. Il faudra un jour que je fasse opérer ma deuxième hanche. La dégénérescence maculaire qui affecte mon œil gauche ne manquera pas éventuellement de frapper mon œil droit. Je veux causer le moins de tracas possible à Céline.

À partir du moment où j'accepte de déménager, il n'y a plus de raison de tergiverser. C'est avec un plaisir non dissimulé que nous quittons notre condominium le 8 mai 2009. Nous quittons cependant un bel appartement très fonctionnel que nous avons beaucoup aimé et où nous venons de passer vingt-cinq années merveilleuses. Il était parfaitement situé pour nos déplacements quotidiens vers nos lieux de travail respectifs. En moins de cinq minutes, nous étions sur l'autoroute des Laurentides, et de là, à quarante-cinq minutes de notre chalet.

Nous ne le vendons qu'au mois de juillet. Nous ne réalisons peut-être pas l'affaire du siècle. Mais l'essentiel était de nous libérer au plus tôt de ce fardeau.

Céline se sent vite comme un poisson dans l'eau dans notre nouvel édifice. Elle s'y fait rapidement des amis, en particulier en jouant aux quilles. Elle fait partie d'une des quatre équipes qui jouent régulièrement les unes contre les autres selon un calendrier très bien établi. Ses résultats, peu brillants au début, s'améliorent progressivement.

En ce qui me concerne, comme vous pouvez l'imaginer, je me campe devant mes deux écrans, effectue ma marche quotidienne dans le parc Maisonneuve, seul ou avec Céline, mange parfois avec elle au restaurant du rez-de-chaussée... et évidemment l'accompagne à tous les cocktails au bar !

Cette agréable routine ne nous empêche pas de passer le mois de septembre en Suisse. Céline voulait voir Zurich, et on a vu Zurich pendant une semaine. Ensuite, évidemment, ce fut Lausanne, avec les habituelles excursions aux Diablerets, à Zermatt, les visites à la parenté, les repas avec les amis...

J'ai pris l'habitude de terminer chaque chapitre par quelques commentaires sur la politique québécoise. Soit. Je serai bref cependant, le sujet faisant de moins en moins partie de mes préoccupations.

J'avais été profondément ébranlé par le peu d'indignation qu'avait suscité le résultat serré et manifestement volé du dernier référendum ; ainsi que par les réactions racistes du Canada anglais.

J'en suis malheureusement arrivé à la conclusion que le Québec avait manqué la seule vraie occasion qui lui aura été donnée dans l'histoire de devenir un État indépendant. Nous n'avons pas su profiter de « conditions gagnantes » qui ne se présenteront plus jamais.

J'ai admis une fois pour toutes, à mon corps défendant, que le peuple québécois restera toujours le peuple le plus « chrétien » de la planète, celui qui a tendu, tend et tendra inlassablement l'autre joue à toutes ces gifles anglaises qui se succèdent depuis des décennies.

Jean-Pierre Ferland a déclaré que les Québécois sont un peuple de peureux. Je ne me serais jamais permis de l'écrire. Il m'est difficile cependant de lui donner entièrement tort.

Il s'en est fallu pourtant de si peu ! Il aurait peut-être suffi que Jacques Parizeau soit un peu moins triomphaliste dans les derniers jours de la campagne référendaire, alors que les sondages s'amélioreraient de plus en plus et qu'il fanfaronnait à l'instar d'un gros chat qui vient de dévorer une souris.

Une chose est certaine : le OUI l'aurait emporté si Jacques Parizeau avait promis solennellement, la veille du scrutin, qu'il ne déclencherait pas le processus menant à l'indépendance sans l'accord préalable du comité de négociation présidé par Lucien Bouchard. Beaucoup d'indécis ont craint de confier ce mandat crucial à un homme qui, de notoriété publique, est si peu porté au compromis avec Ottawa. Personne ne peut nous assurer qu'un petit OUI n'aurait pas conduit à un terrible désaccord entre les deux chefs souverainistes. (Certains passages du récent livre de Jacques Parizeau, intitulé *Pour un Québec souverain*, ont créé à cet égard une légitime controverse.)

Le Québec ne serait peut-être pas devenu indépendant. Une formule d'État à deux nations aurait peut-être été mise au point. Le Québec s'en porterait-il mieux ? Je ne peux répondre à cette question. Mais il est impossible de nier que c'est la tactique du « tout ou rien » qui a mené à l'impasse actuelle.

J'ai définitivement tourné la page. Mais, comme vous le savez, j'ai une compagne très passionnée par la chose politique. C'est évidemment à cause d'elle que je m'y suis autant intéressé

et que j'ai autant écrit sur le sujet au point d'importuner plusieurs lecteurs.

Elle pourrait réclamer le divorce si je la privais soudainement des informations télévisées québécoises et, par voie de conséquence, des épithètes moins qu'élogieuses et forcément non publiables dont j'abreuve régulièrement les Chrétien, Dion, Massé, Pettigrew et autres valets obséquieux de l'anglophonie canadienne, en zappant rageusement chaque fois que leurs binettes apparaissent sur notre petit écran. Je continue donc d'être confronté quotidiennement à tout ce qui me désole dans ce pays.

Mais on s'habitue à tout. Je commence progressivement à suivre la politique locale comme si les événements se déroulaient dans un pays lointain. Je ne vais plus voter. Je me réveille un peu lors des élections, sans aller jusqu'à écrire aux journaux. Je suis désolé qu'un peuple que j'aime ait pu porter trois fois au pouvoir Jean (John) Charest, de loin le moins nationaliste des premiers ministres québécois que j'ai vus à l'œuvre depuis 1968.

Jean Charest a montré son assujettissement absolu à l'anglophonie montréalaise lors de la désolante opération des défusions municipales.

Si son prédécesseur Lucien Bouchard ne s'était pas particulièrement distingué, lui non plus, comme premier ministre du Québec, il avait au moins procédé au regroupement en une seule unité de la trentaine de municipalités éparpillées sur l'île de Montréal. Il s'était inspiré de l'exemple de Toronto et avait suivi les conseils du maire de Montréal, Pierre Bourque, qui avait comme slogan : « Une île, une ville ».

Ce regroupement était considéré comme l'insulte suprême par les habitants et les autorités des municipalités anglophones de l'ouest de l'île, Westmount en tête. La simple idée de faire partie de la même ville que certains quartiers francophones

plus pauvres leur causait de très fortes nausées teintées, évidemment, de racisme.

Jean Charest, avec sa sensibilité avant tout anglophone, ne pouvait donc que réagir et défaire, avec un plaisir non dissimulé, la belle réalisation de son prédécesseur.

La marge de manœuvre des derniers chefs du Parti Québécois André Boisclair et Pauline Marois est malheureusement limitée par les interventions régulières des «belles-mères», comme sont appelés les anciens chefs du parti Jacques Parizeau et Bernard Landry, défenseurs d'une orthodoxie indépendantiste qui n'a pourtant jamais fait ses preuves.

Je suis «bluffé» quand Gilles Duceppe, le chef du Bloc Québécois, un parti indépendantiste, se dit prêt à soutenir un gouvernement fédéral dirigé par Stéphane Dion, le triste homme de main de Jean Chrétien, à qui étaient confiées les basses besognes visant à remettre le Québec à sa place. Après cette farce, plus rien ne pourra m'étonner. Quoique...

LA FIN D'UN BEAU RÊVE

Janvier 2010...

Je viens de lire mon hommage à Céline dans la cathédrale de Joliette. Je suis soulagé. Ma voix ne s'est étranglée que pour prononcer la dernière phrase. C'est un peu comme si Céline m'avait susurré à l'oreille avant que je commence : « Tu ne vas quand même pas te mettre à chialer ! ».

J'écoute plutôt distraitemment la suite de la cérémonie, les belles paroles du curé Roland-Roch Martin, un ami de la famille (décédé moins de trois mois plus tard), et les versets bibliques lus par Marcel et Marie-Pia, frère et sœur de Céline ; par Benjamin, un neveu, et par Mathieu, un petit-neveu.

Je me perds dans mes pensées. Céline paraissait en excellente forme à Noël à Saint-Donat, lors du souper en famille au chalet de Marcel. Toutes les photos prises à cette occasion en font foi. Nous étions rentrés dans la nuit à Montréal. Nous avions ensuite fêté, le 28 décembre à midi, son soixante-dixième anniversaire dans un bon restaurant de Montréal. La célébration du Nouvel An, chez nous, avait été très raisonnable.

Au cours des dernières semaines, cependant, Céline avait eu, à deux ou trois reprises, lors de nos petites promenades, l'espace de quelques secondes, un peu de difficulté à respirer. Je ne m'inquiétais pas outre mesure étant donné qu'après un

bref arrêt, elle repartait de plus belle. En novembre, elle avait passé un contrôle à l'Institut de Cardiologie.

Elle devait certainement être bien plus inquiète qu'elle ne le laissait paraître. Elle avait probablement lu sur Internet la détérioration, quasiment inévitable avec l'âge, de son état de santé, même après une opération parfaitement réussie, comme le fut la sienne. La complication la plus fréquente, presque inéluctable, était l'aggravation de la fuite de la valve pulmonaire créée par la chirurgie, ce qui impliquait généralement une nouvelle intervention. Céline essayait de savoir si elle était la doyenne, du moins au Canada, des personnes nées avec la même déformation.

L'approche de ses soixante-dix ans lui faisait assurément très peur. C'était un âge qu'elle avait très longtemps considéré comme inatteignable, d'autant plus que son père était mort à soixante-huit ans. Elle disait de plus en plus souvent qu'elle voulait mourir comme sa mère, décédée subitement en 1989, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, d'un œdème pulmonaire dans notre chalet de Saint-Sauveur où, en hiver, elle passait toutes les fins de semaine. Céline craignait vraiment de terminer sa vie sur un fauteuil roulant, à demi paralysée à la suite d'une défaillance cardiaque. Elle ne voulait plus avoir besoin de l'assistance des autres comme cela avait été le cas durant ses huit premières années.

Était-ce pour masquer son inquiétude qu'elle faisait, plus que jamais ces derniers mois, des projets d'avenir? Je lui avais d'ailleurs promis, comme cadeau d'anniversaire, une croisière qu'elle aurait le loisir de choisir elle-même.

Céline et moi savions fort bien que, selon toutes probabilités, je lui survivrais. Nous n'en parlions jamais. Avant notre dernier déménagement, il lui arrivait de dire que, si elle devait se retrouver un jour seule dans une maison pour retraités, elle pourrait à la rigueur accepter l'invitation au restaurant d'un

gentil monsieur, mais qu'il ne saurait être question qu'elle lui prépare ses repas ! Elle ajoutait aussi que, si je devais me retrouver seul, des dames tourneraient assurément autour de son « beau monsieur ». (Ce sont ses mots, je n'y peux rien ; pardonnez-lui, elle ne pouvait pas être objective !) C'était, je m'en rends compte maintenant, sa façon de me dire que la vie devait continuer.

Elle disait aussi parfois, un peu comme si elle s'en excusait d'avance, qu'elle ne deviendrait pas vieille.

J'avais épousé Céline en toute connaissance de cause, sans jamais remettre en doute ma décision. Je l'ai toujours laissée mener sa vie comme elle le désirait.

Aurais-je dû lui demander de se ménager davantage ? Si son père, chirurgien, l'avait encouragée à mener une vie presque normale avec un cœur qui fonctionnait à 50 %, je ne pouvais quand même pas la freiner après sa deuxième opération, qui l'avait presque complètement rétablie, à l'exception d'un petit souffle au cœur. Je l'incitais juste à la prudence quand elle paraissait un peu trop fatiguée.

Vers quatre heures du matin, le 2 janvier, j'ai réveillé Céline, qui se débattait pendant son sommeil. Même si elle s'est tout de suite sentie bien mieux en se levant, nous avons demandé à l'infirmière de garde de monter à l'appartement. Pourquoi ne profiterions-nous pas de ce service disponible dans notre immeuble ? Celle-ci, par mesure de prévention, a fait aspirer un peu d'oxygène à Céline qui, bien que se sentant parfaitement rétablie, a préféré lire plutôt que se recoucher.

Après le déjeuner, à la suggestion de l'infirmière, elle s'est rendue seule en voiture à l'Institut de Cardiologie, un trajet de moins de dix minutes, pour subir ce qu'elle pensait n'être qu'un contrôle de routine. C'est en arrivant à la salle d'urgence, après la courte montée depuis le parking, qu'elle a eu une première crise qui lui aurait été fatale quelques minutes plus tôt.

Elle était depuis lors soumise à une oxygénothérapie continue par sonde nasale et devait conserver la position assise.

Elle a demandé de rester à la salle d'urgence, durant quatre jours, en attendant qu'une chambre semi-privée se libère. Il y avait de l'action, même pendant la nuit. Elle me rapportait les discussions du personnel soignant en période de renouvellement des conventions collectives.

Je lui ai apporté quelques livres et... des sudokus, qui étaient devenus au cours des dernières années une vraie passion. Je sentais bien, lors de mes fréquentes visites, sans qu'elle le dise, qu'elle regrettait d'avoir survécu à sa crise. J'ai vu parfois dans ses yeux les signes d'un profond désespoir. Elle gardait cependant les pieds sur terre et s'apprêtait à affronter la nouvelle situation avec son courage et son positivisme habituels. Je lui ai dit évidemment que je la soutiendrais de mon mieux et que nous changerions, si nécessaire, notre façon de vivre. Elle me disait qu'elle ne pourrait peut-être plus jamais jouer aux quilles. Je lui répondais que je la remplacerais et qu'elle me conseillerait.

C'est avec le fol espoir de pouvoir à nouveau mener une vie presque normale que Céline avait accepté l'idée d'une troisième opération que les médecins étaient prêts à tenter, malgré son âge, étant donné son excellent état de santé général. Elle n'avait en effet jamais été malade durant toutes les années que nous avons vécues ensemble.

Elle devait se soumettre à quelques tests préalables à une nouvelle intervention. Après avoir subi un de ces tests, elle m'a téléphoné pour me dire que je pouvais venir la voir. Je me suis précipité à l'Institut. Elle n'était pas vraiment en forme quand je suis arrivé, en proie qu'elle était à des crises d'angoisse. Le personnel médical ne semblait pas inquiet ; toutes les informations sur l'écran de contrôle étaient, paraît-il, normales. Je ne pouvais que leur faire confiance.

Comme elle venait d'absorber un sédatif et qu'elle avait l'air de s'endormir, j'ai décidé de la laisser se reposer et d'aller faire une marche de quarante-cinq minutes. Juste avant que je la quitte, elle m'a demandé de l'embrasser, requête tout à fait inhabituelle de sa part en cours de journée, surtout avec sa sonde nasale. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que, sentant sa fin imminente, elle avait souhaité un dernier baiser de son « vieux » Michel. Je n'ai pas su, ou pas voulu, interpréter son dernier regard résigné, mais serein.

Son décès a dû survenir dans les premières minutes suivant mon départ. Un « comité de réception » m'attendait à mon retour. J'ai écouté les explications. Je me suis appuyé contre une paroi quelques secondes. Contrairement aux craintes de mes interlocuteurs, je n'étais pas sur le point de m'évanouir. J'ai gardé un calme que Céline n'aurait pas renié. Ce n'était pas le moment des pleurs.

Jean-Michel, le frère de Céline, appelé d'urgence (comme j'étais injoignable!), est arrivé juste avant que je quitte l'Institut après un bref regard à ma chérie qui venait de me quitter.

J'ai pris un taxi, fait monter mon souper à l'appartement. J'ai téléphoné à Jean-Pierre et Annette, puis à quelques bons amis et aux meilleures amies de Céline. J'ai avisé ensuite par courriel ma parenté et d'autres amis en Suisse et au Québec. Le somnifère sera de rigueur pour quelques jours.

Selon les vœux de Céline, ses funérailles auront lieu à Joliette. C'est heureusement Marcel qui va se charger de les organiser. J'ai protesté timidement quand il m'a dit que, selon la coutume, ce serait à moi de rendre hommage à ma femme à la cathédrale. Je me suis incliné rapidement devant ses arguments. Ce n'était pas de rédiger cet hommage qui me posait problème, mais la crainte d'être trop ému pour pouvoir le lire. Les mots me sont venus très facilement, mais en embuant souvent mes yeux. J'ai écrit comme si je m'adressais

à Céline : simplement, sans aucun effet de style. J'ai laissé parler mon cœur.

Comme Jean-Pierre et Annette ont décidé de venir au Québec pour assister aux funérailles, celles-ci, réservation de billets d'avion oblige, ont été fixées au 14 janvier, soit une semaine après le décès. En attendant leur arrivée, j'ai relu toutes les lettres que nous nous sommes échangées. J'ai revécu toutes les étapes de ce qui, pour Céline, a représenté la capture d'un gros poisson et, pour moi, la solution de la quadrature du cercle.

Mon hommage était déjà composé quand le frangin et la frangine sont venus s'installer chez moi sur des lits gonflables et des sacs de couchage prêtés par Benjamin. Jean-Pierre restera quatre jours ; Annette, huit.

Nous nous sommes ensuite rendus ensemble à Joliette, où nous avons logé à l'hôtel Château Joliette. Le salon funéraire était ouvert le mercredi soir et le jeudi matin avant la cérémonie religieuse. Dans son cercueil, Céline esquissait un dernier sourire.

La cérémonie se termine. Après un bref arrêt au cimetière, une petite réception a lieu à l'hôtel pour la famille et les amis. J'y bois un peu trop de vin blanc. J'apprécie les jours suivants la présence chez moi d'Annette et de Jean-Pierre.

Plusieurs amies de Céline m'adressent de touchants témoignages de condoléances. Voici ce que m'écrit Louise Dechènes, une ancienne collègue qui fut peut-être sa meilleure amie au début des années 1970. Louise avait étudié et enseigné au Nouveau-Brunswick avant de s'installer au Québec.

« L'hommage touchant que vous avez rendu à Céline m'y a fait repenser telle qu'elle était : posée, ne se plaignant jamais, discrète, sincère. En plus d'aimer Céline, je lui suis toujours reconnaissante du fait que, grâce à elle, j'ai pu commencer des cours à l'Université de Montréal pour obtenir ma qualification légale d'enseignante au Québec.

Je ne conduisais pas et je n'avais pas de moyen de transport pour me rendre aux cours. Comme c'est moi qui gagnais le pain de la famille (mon mari ayant été très malade), la vie s'annonçait assez terne quand Céline m'a dit : « Je vais te conduire et même prendre les cours avec toi », ce qu'elle a fait toute la session. Elle ne m'a jamais fait sentir que cette situation la dérangeait ou la fatiguait, ni ne parlait de ce qu'elle faisait pour moi. »

Cette lettre montre si bien à quel point Céline était toujours prête à aider les autres, sans attendre rien en retour...

Si grande que soit ma tristesse, ma vie doit continuer, comme le souhaitait Céline. Je règle prioritairement et progressivement les problèmes d'intendance, qui n'ont jamais été ma préoccupation principale. Ma tâche est facilitée dans un immeuble extrêmement bien conçu à cet égard. Je conserve évidemment notre appartement, l'éventualité d'un déménagement, fût-ce dans l'édifice, n'étant pas à l'ordre du jour.

Je reprends presque immédiatement mes échanges de courriels. Je me sens en effet bien moins seul devant mon ordinateur que devant mon téléviseur. Je me force toutefois progressivement à regarder seul les émissions que nous regardions à deux. Ce n'est cependant qu'après plusieurs mois que je peux enfin regarder *Des chiffres et des lettres*, l'émission préférée de Céline.

Je vais dorénavant, chez moi, réapprivoiser cette chère solitude que je pensais, à presque quarante ans, avoir choisie comme compagne pour la vie, avant de faire une rencontre totalement imprévue dans mon « plan de carrière ».

Il me semble totalement ridicule, voire présomptueux, à 75 ans, d'imaginer « refaire ma vie » au sens communément donné à cette expression. Je m'approche inexorablement de l'âge de la virtualité, à moins de me restreindre au toucher et à la « linguistique ».

Parmi les citations qui circulent en boucle sur la Toile, je suis interpellé par ce qu'a écrit, il y a près de quatre cents ans, le philosophe anglais Francis Bacon : « Les épouses sont pour les jeunes hommes des maîtresses, pour les hommes d'âge mûr des compagnes et pour les vieillards des gouvernantes ».

Le problème reste posé aujourd'hui pour ceux qui, comme moi, se retrouvent subitement seuls à un âge avancé. Certes, la rectitude politique bannit aujourd'hui du vocabulaire courant les termes de vieux et, à plus forte raison, de vieillards. On parle d'ainés, un terme plus acceptable, pas vraiment défini, qui englobe différentes classes d'âge. Je ne suis donc pas un vieux, mais je dois bien admettre que je suis un aîné ! Et pour un aîné dans ma situation, vivant en appartement, les services rendus dans notre immeuble remplacent avantageusement ceux que pourrait me rendre une gouvernante.

Dès que je sors de ma tanière, je me retrouve instantanément dans un très agréable microcosme que j'aime comparer à un bateau de croisière et dont je pourrais ne sortir que rarement. J'apprécie la serviabilité exemplaire des charmantes dames de l'administration, l'amabilité souriante des réceptionnistes, la gentillesse des infirmières et infirmiers, l'excellent travail des femmes de ménage. Je suis un client habitué du restaurant, du « dépanneur », du salon de coiffure et, malheureusement, de la pharmacie aussi.

J'ai fait la connaissance de nombreux résidents et résidentes, d'abord sur mon étage, puis au restaurant, lors des cocktails au bar, ou dans la salle d'exercices. Enfin, Céline serait bien étonnée (et aussi envieuse) si elle pouvait me voir jouer à la pétanque !

Ce n'est pas pour faire de la publicité à notre résidence que j'ai écrit ces quelques lignes, mais plutôt pour susciter un peu la jalousie de mes lecteurs suisses !

Je sors quotidiennement de ce confortable petit univers soit pour faire une longue promenade dans le parc Maisonneuve, soit pour effectuer quelques achats de victuailles, soit pour aller dîner, en moyenne trois jours par semaine, dans un des très nombreux restaurants du quartier et parfois même du centre-ville. Je suis maintenant un habitué du Piazzetta, du Saint-Jacques, du La Dora, du Vinnie Gambini's... Je continue aussi, malheureusement sans Céline, la tradition des excellents gueuletons mensuels avec Guy et Louise Desparois. Je les laisse systématiquement choisir un nouveau restaurant. Ils me surprennent toujours par la pertinence de leur choix.

Je quitte mon logement pour passer sept semaines en Suisse pendant que se déroule en Afrique du Sud la Coupe du monde de foot. L'élimination rapide de la Suisse, malgré la victoire initiale sur les futurs champions espagnols, est compensée par celle, tout aussi rapide, de nos voisins français et italiens. C'est au milieu de leurs supporters que Jean-Pierre et moi nous délectons, sans manifestation de joie exagérée, de la défaite des « bleus » et des « azzurri ». J'ai, de toute évidence, vite retrouvé mes réflexes de bon Suisse romand, un peu émoussés après plus de quarante ans passés au Québec.

Je vais ensuite passer une semaine à Zermatt avec Annette pour me prouver que je tiens encore la forme à la montée ! Test parfaitement réussi !

Je me rends aussi deux fois à Québec rencontrer mes vieux copains des années folles, presque tous bien assagis.

La rédaction de mon livre, commencée au mois de mars déjà, me permet de revivre les meilleurs moments de notre vie commune, si réussie ! J'ai de plus en plus l'impression de m'être réveillé après un rêve extraordinaire. Je m'étonne continuellement de l'étonnant enchaînement de circonstances qu'il a fallu pour que Céline et moi puissions nous rencontrer et vivre ensemble près de trente ans.

J'en viens à la conclusion que Céline a eu la vie qu'elle souhaitait avoir malgré sa maladie, et la fin qu'elle désirait en causant le moins de problèmes possibles à ses proches.

Elle n'a certes pas rencontré le prince charmant sous les traits du grand blond de ses rêves de jeunesse, allemand peut-être, dont elle me parlait parfois en rigolant. Mais ses yeux m'exprimaient sa gratitude de lui avoir permis de vivre une vie de couple harmonieuse alors qu'elle avait presque perdu tout espoir à cet égard.

Elle aura quitté notre monde discrètement, à sa façon, sur la pointe des pieds, un peu comme si elle avait écrit elle-même le scénario... pour bien plus tard évidemment. Elle aura pu se rendre seule à l'Institut de Cardiologie. Seuls son mari et son frère adoré, Jean-Michel, l'auront vue sur son lit d'hôpital. Elle laisse à son compagnon un appartement dans un immeuble où il sera capable de vivre seul.

Je sais bien que Céline n'a jamais tout à fait compris pourquoi je l'avais épousée malgré ses problèmes de santé. En prenant connaissance, en 1998, en lisant mon livre, de toutes mes « folies » de jeunesse, elle a certainement dû réaliser à quel point notre rencontre m'avait été bénéfique.

Quand nos routes s'étaient croisées, j'avais enfin trouvé une véritable raison de vivre au lieu de me laisser balloter au gré des événements, ce qui, dans ma jeunesse, ne fut pas du tout désagréable, je dois bien le reconnaître.

Ma principale préoccupation, dès lors, fut le bien-être de Céline tout en sachant qu'il ne pouvait être atteint par le malheur de son compagnon. D'où les compromis indispensables à une vie de couple réussie. Comme pour le bon vin, plus les années passaient, plus notre entente et notre complicité se renforçaient.

Nous n'aurons connu ensemble que le meilleur. Moi seul aurai connu le pire.

Je pense parfois à une des questions que posait, à la télévision française, Bernard Pivot à ses invités : « Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous, après votre mort, l'entendre vous dire ? ».

Voici ce que je répondrais aujourd'hui à cette question : « Tu t'es longtemps demandé pourquoi je t'avais fait venir au monde. Tu as compris quand je t'ai fait rencontrer Céline. ».

Céline et moi avons régulièrement regardé, pendant des années, les deux émissions renommées de Bernard Pivot, *Apostrophes* et *Bouillon de culture*.

Céline m'aura donné pendant trois décennies une extraordinaire leçon de vie. Jamais, je le répète, je ne l'ai entendue se plaindre de son sort, même avant sa deuxième opération. Elle ne sentait aucunement le besoin de faire part aux autres de son handicap, mais n'éprouvait aucune gêne à en parler. Pour elle, rien ne servait de remâcher le passé. Seuls comptaient l'instant présent et l'avenir immédiat.

Je connaissais très bien ses limites physiques. Si elle ne pouvait pas courir, elle adorait marcher à son allure, pas très rapide, mais pas vraiment lente non plus. Elle était alors infatigable et pouvait marcher des heures en visitant Paris, Rome, Milan, Madrid, Barcelone, Lisbonne, Athènes, Bruxelles, Amsterdam, Londres, Prague, Vienne, Budapest, Washington, Buenos Aires... mais à une condition *sine qua non* : une pause-dîner dans un bon restaurant avec, si possible, un verre de vin.

Elle n'aura en revanche apprécié ses promenades à Lausanne qu'après la mise en service en 2008 du métro ultra-moderne qui lui a permis de ne marcher qu'à la descente.

Il est clair que, vivant à ses côtés, j'étais très mal placé pour me plaindre de mes propres bobos. C'est donc sans exclamation de rage que j'ai renoncé à mon sacro-saint jogging après mon opération à la hanche et que j'ai appris l'annonce du diagnostic de dégénérescence maculaire à mon œil droit.

J'ai aussi développé une certaine allergie à l'égard des jérémiades de celles et ceux qui se plaisent à décrire en détail tous leurs petits problèmes de santé.

Quelques mois après la mort de papa, décédé en 1969, peu après son septantième anniversaire, maman m'écrivait : « Savoir que de grandes souffrances ont été épargnées à ton cher papa m'aidera à accepter qu'il m'ait été repris si tôt, beaucoup trop tôt ».

Les deux situations ne sont peut-être pas tout à fait comparables. Mais le destin aurait vraiment été trop cruel si Céline avait nécessité l'assistance des autres pendant les dernières années de sa vie comme elle en avait eu besoin durant les huit premières.

Je me dois donc de dire moi aussi, même si cela n'est pas facile : c'est mieux comme ça.

ÉPILOGUE

Ma petite Céline,
En m'abandonnant si soudainement et beaucoup trop tôt, tu m'as obligé à reprendre une plume que je pensais avoir définitivement posée. Je trouvais en effet absolument intolérable d'avoir donné en 1998 à nos familles et à nos amis un livre de plus de trois cents pages dans lequel, pour les raisons que tu connais, je parlais si peu de toi, de nous.

Cette lacune est maintenant comblée. Mon nouveau manuscrit est maintenant prêt pour l'impression. La rédaction a été bien plus ardue qu'il y a douze ans, rançon de l'âge assurément. Ce n'est que grâce à ton aide que j'ai pu mener mon œuvre à terme. Je t'imaginai à mes côtés pendant que j'écrivais; tu étais ma première lectrice, ma première critique. Je remarquais que tu avais du plaisir à me lire, même si parfois ta modestie était mise à rude épreuve. Je pouvais observer ton sourire malicieux à la lecture de certains paragraphes; et même un ou deux fous rires! Tu me faisais de temps en temps les gros yeux avec une petite grimace complice. J'ai même entendu un soupir de soulagement quand tu t'es rendu compte que j'avais « oublié » quelques incidents de parcours. Je dois aussi t'avouer qu'il y a quelques lignes que je n'ai écrites que pour toi.

Je cherchais parfois mon inspiration en ouvrant l'album dans lequel j'ai assemblé nos plus belles photos, prises dans

tous ces pays que je n'ai connus que grâce à toi. Je m'attardais cependant toujours un peu plus sur la dernière, que tu n'as pas vue, prise à l'occasion de la fête de Noël 2009 de notre immeuble. Comme par hasard, nous tenons chacun un verre à la main, tu affiches ton éternel sourire.

Comme tu l'avais souhaité, tu reposes maintenant en paix à côté de tes parents bien-aimés dans ta chère ville de Joliette, que tu as abandonnée pendant plus de vingt-huit ans, non sans un petit serrement au cœur, pour venir me rejoindre à Montréal.

Quand j'aurai distribué mon livre, j'aurai enfin le sentiment du devoir accompli et de t'avoir ainsi rendu justice. Je n'aurais donc pas l'impression de t'abandonner si, dans quelques années, aspiré par l'air des montagnes, je devais décider d'aller finir mes jours en Suisse.

Tu sais bien que, quoi qu'il arrive, tu resteras toujours dans mon cœur. Encore une fois, merci pour tout.

Michel



Table des matières

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	11
IL ÉTAIT UNE FOIS	17
LE PARADIS SUR TERRE	19
LAUSANNE	25
LE COLLÈGE CLASSIQUE	31
LA MALADIE	45
LA CONFIRMATION	51
LE BAC	63
DROIT ET HEC	79
NESTLÉ	105
LE CANADA	135
FONCTIONNAIRE	153
LE SOCCER	181
CÉLINE	209
LA VIE À DEUX	237
REPOS FORCÉ	279
ENFIN LIBRES!	299
LA FIN D'UN BEAU RÊVE	323
ÉPILOGUE	335







